This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

P. 1.
pag. 73
Belles Lettres
chap. IX.
§ 3.
28 tom
S. D. J

Digitized by Google

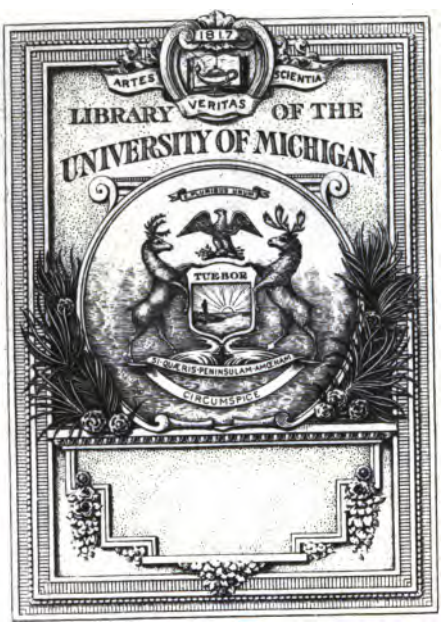
Pieces contenues dans ce
Neuvieme volume

Le Diable boiteux C. 1. act
Didonnettes parodie de Didon
Diogène fabuliste C. 1. act
Les Docteurs modernes C. par
Don Quichotte ballet 3 act
La Dot Com. 3. act
La Double Méprise C. 1. act
Le Droit du Seigneur C. 3. act
Le Duel Comique opera
Hamlet Trag. de Ducis
Heloise Angloise Drame 3. act

Digitized by Google

Deux cent cinquante pièces

PQ
1211
.A2
D4



Digitized by Google

Favart, Charles Nicolas Joseph

LE

DIABLE BOITEUX,

OU

LA CHOSE IMPOSSIBLE;

DIVERTISSEMENT

EN UN ACTE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES.

PAR M. FAVART le Fils.

Représenté pour la première fois par les COMÉDIENS ITALIENS ORDINAIRES DU ROI, *le Vendredi 27 Septembre 1782.*

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple Goût.

M. DCC. LXXXII.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L'AMOUR, ou LE DIABLE BOITEUX,	Mlle Carline.
LINDOR,	M. Michu.
Madame RICHARD, Fermière,	Mame Gontier.
FLORISE, Fille de Madame Richard,	Mlle Lescot.
UNE BERGERE,	Mlle Le Clerc.

Le Théâtre représente un Verger agréable.

Digitized by Google

Rey. - Stacks
Rehent
9-16-36
32771

LE DIABLE BOITEUX,

OU

LA CHOSE IMPOSSIBLE;

DIVERTISSEMENT.

SCENE PREMIERE.

LINDOR *seul.*

AIR: *Par pitié daignez m'entendre.*

UNE mère trop cruelle
Me sépare de ma belle,
Ah! pourquoi tant de rigueur!
Quelle atteinte pour mon cœur! *bis.*
De l'amour qui me maitrise
Je sens la brûlante ardeur,
S'il faut perdre ma Florise,
Rien n'égale ma fureur.
Une mère trop cruelle, &c.

7-7-37 FLV

Digitized by Google

SCENE II.

LE DIABLE BOITEUX, LINDOR.

LINDOR, *à part.*

AIR: *Du Cahin, Caha.*

AH! ma Floriſe
Quand mon cœur plein de toi,
Te demande ta foi,
Quand je vis ſous ta loi,
Quand ta main eſt à moi,
Ta mère me mépriſe.
Eſt-il donc un plus triſte ſort!
Mère inexorable,
Famille intrétable,
Ici tout m'accable,
Je me donne au Diable:
Je ne deſire que la mort,
Je ne deſire que la mort.

LE DIABLE *en Vieillard.*

AIR: *La digue Dondaine.*

Qu'avez-vous donc, mon beau Garçon?
La digue dondaine, la digue dondon.

LINDOR *ſoupirant.*

Ah!

A

LE DIABLE.

AIR : *Du Mirliton.*

J'adoucirai votre peine.

LINDOR.

Eh ! quoi, vous pourriez !.. Non, non.

LE DIABLE.

Ma puissance est souveraine.

LINDOR.

Dites-moi donc votre nom.

LE DIABLE.

Je suis mirliton, mirliton, mirlitaine,
Je suis mirliton, don, don.

LINDOR.

Que voulez-vous dire ?

LE DIABLE.

J'ai bien d'autres noms encore.

AIR : *Le Pot-pourri de Refrains.*

Je suis lon la landerirette,
Flon, flon, la rira dondaine,
Guilleri, compère, Guilleri,
Et zon, zon, zon, Lilaire, Lagrete,
Et zon, zon, zon, Lilaire, Lagrete.

LINDOR.

Vous radotez, bon homme.

LE DIABLE.

Bon homme, bon homme ou vieillard,

vous ne me connoiſſez pas. Je ſuis le plus malin petit peſte, l'enfant le plus ruſé, le plus....

LINDOR.

Ah ! je ne ſuis pas d'humeur à écouter vos extravagances.

LE DIABLE.

Tant pis pour vous ; un autre aura Floriſe.

LINDOR, *vivement.*

Floriſe ! vous la connoiſſez ?

LE DIABLE.

Auſſi bien que je vous connois. Vous êtes Lindor, Secrétaire de Monſieur Mondor, qui, de Meunier qu'il étoit eſt devenu Seigneur de ce village.

LINDOR.

C'eſt la vérité.

LE DIABLE.

Vous aimé Floriſe.

LINDOR.

Je l'adore.

LE DIABLE.

Vous alliez l'épouſer.

LINDOR.

Tout étoit arrangé pour cela.

LE DIABLE.

Vous avez eu l'imprudence de préſenter votre Prétendue à Monſieur Mondor qui l'a trouvé charmante, en eſt devenu ſubitement amoureux, & qui, après vous avoir chaſſé de chez lui, veut l'épouſer lui-même dès aujourd'hui.

Digitized by Google

LINDOR.

C'eſt ce qui me déſeſpère.

LE DIABLE.

Nous empêcherons ce mariage.

LINDOR.

Et comment?

LE DIABLE.

N'avez-vous pas dit que vous vous donneriez au Diable, s'il ne vous reſtoit que ce moyen pour obtenir Floriſe?

LINDOR.

Oui; je le dis encore.

LE DIABLE *en lui tendant la main.*

Hé bien, mon petit ami, touchez là.

LINDOR *effrayé.*

Seriez-vous le Diable?

LE DIABLE

Quelque choſe d'approchant. C'eſt moi qui gouverne l'eſprit des femmes, & par conſéquent celui des hommes.

LINDOR *à part.*

Il a dans toute ſa figure quelque choſe de ſingulier, de ſurnaturel qui m'étonne & me frappe.

LE DIABLE.

AIR: *Boire à ſon Tirelire.*

Jerange ſous mes loix
Toute l'humaine engeance;
Robins, Guerriers, Bourgeois,

Digitized by Google

Abbés, Gens de Finance,
Tous, nuit & jour,
Me font la cour:
Je ſuis le tire, lire;
Je ſuis le tour, loure lour,
Le Dieu d'Amour.

LINDOR.

Vous, le Dieu d'amour! vieux, écloppé, boiteux & preſque aveugle!

LE DIABLE.

Vieux, cela n'eſt pas étonnant: l'amour eſt auſſi ancien que le monde; aveugle, il n'eſt pas néceſſaire qu'il voye bien clair au métier qu'il fait; boiteux, il ne va pas moins droit en beſogne, & ſait attrapper ſans courir.

AIR: *Ne vl'à-t-il pas que j'aime.*

Je ſuis le fléau des époux,
L'appui des cœurs fidèles;
Je ſuis le Diable des jaloux,
Je ſuis le Dieu des Belles.

AIR: *Jupiter un jour en fureur.*

On me voit par-tout protéger
Ce ſexe aimable & fait pour plaire:
Sous l'heureux voile du myſtère
Je ſais me le ménager.
De l'Univers je ſuis le maître,
Je ſoumets juſqu'à la raiſon:
C'eſt l'amour en capuchon *bis.*
Que vous voyez paroître. *bis.*

Digitized by Google

LINDOR.

Jamais on n'a repréſenté l'Amour ſous une forme auſſi ridicule.

LE DIABLE.

Il eſt vrai que j'avois jadis pour attribut des aîles dorées, un carquois, un arc, & ce qui vaut mieux encore, une très-jolie figure; j'ai perdu tout cela dans différentes occaſions dont je paſſe le détail. Il ſuffira de vous dire qu'en Aſie on m'a fait eſclave; qu'en Italie on ma tenu ſous le cadenat; qu'en France on m'a d'éplumé, & qu'en Eſpagne un maudit Jaloux m'a fait jetter par les fenêtres: c'eſt depuis ce temps-là qu'on m'appelle le Diable Boiteux.

LINDOR.

Que m'importe, ſi tu peux me ſervir.

LE DIABLE.

C'eſt mon deſſein.

LINDOR.

Quelle preuve me donnera tu de ta puiſſance?

LE DIABLE.

Regardez-moi.

(*Ici l'Amour paraît en habit d'Huſſard.*)

LINDOR.

Que vois-je! l'Amour ſous l'habit d'un Huſſard?

LE DIABLE.

C'eſt l'uniforme que j'ai pris pour me naturaliſer en France. Je ſuis Général des Troupes Légères, & je mène les cœurs tambour battant. Qu'en dis-tu, l'ami? Suis-je ferme ſur mes jambes, hein?

Digitized by Google

LINDOR.

A merveille. Mais pourquoi garder cette béquille ?

LE DIABLE.

C'eſt mon plus bel atribut.

AIR : *De la Béquille.*

Cette Béquille-ci,
Dont je fais mon trophée,
Toujours ma réuſſi
Mieux que pouvoir de Fée.
Je triomphe & je brille
Par la vertu qu'elle a ;
Il n'eſt point de Béquille
Qui vaille celle-là.

LINDOR.

C'eſt donc comme une baguette magique.

LE DIABLE.

Sans doute. Par exemple : pour adoucir la fierté d'une prude ....

LINDOR.

C'en eſt aſſez : hâte-toi de faire mon bonheur.

LE DIABLE.

Soit : mais faiſons nos conventions.

LINDOR.

Je me livre entièrement à toi.

LE DIABLE.

Donne-moi un gage de ta fidélité.

LINDOR.

Hélas ! je n'ai rien. Monſieur Mondor en me chaſſant m'a retenu tout ce qui m'appartenoit.

Digitized by Google

LE DIABLE.

Donne-moi cette rosette.

LINDOR.

Je ne le puis. Elle me vient de Florise, ce présent m'est trop cher.

LE DIABLE.

C'est à cause de cela : ton bonheur y est attaché. Donne, je l'exige.

LINDOR.

AIR : *Avec les jeux dans le Village.*

Cette Rosette est le seul gage
Que ma Florise m'ait donné ;
Elle est mon plus bel appannage ;
Ah ! qu'il m'est doux d'en être orné.
Faut-il que je vous l'abandonne ?
Sur ce point-là n'espérez rien :
Plus précieux qu'une couronne,
Ce gage est mon unique bien. *bis.*

LE DIABLE.

Donne. Sans ce sacrifice, je ne fais rien pour toi.

LINDOR *en soupirant.*

La voila.

LE DIABLE.

Bon ; & moi je te donne ce talisman. Ecoute bien : tu ne m'obéiras point, c'est moi qui t'obéirai.

LINDOR.

C'est un avantage pour moi.

LE DIABLE.

Pas si grand que tu le penses. Tu n'as qu'à former des souhaits, je les remplirai sur le champ.

Digitized by Google

LINDOR.

Des souhaits? ça n'est pas si difficile.

LE DIABLE.

Dès que j'aurai satisfait un de tes desirs, je ne te donne que cinq minutes pour en former un autre.

LINDOR.

Soit.

LE DIABLE.

Prends bien garde. Si, les cinq minutes passées, tu n'a plus rien à m'ordonner, tu perds Florise pour toujours, & tu deviens sur le champ mon esclave. Mais si de ton côté tu me commandes une chose impossible, tu sera libre à l'instant, tu posséderas Florise & je te serai soumis.

LINDOR *avec impatience.*

AIR: *Ah! le voilà, le voilà.*

Ce sera
Comme il vous plaira.
Si je vois ma Maitresse.

LE DIABLE.

Dans l'instant
Tu seras content;
Mais songe à ta promesse.

LINDOR.

Mais peut être qu'en ce moment,
Mon rival touche au dénoüment.

LE DIABLE.

Va, ne crains rien,

Digitized by Google

Tout ira bien.
Tiens, la voila, la voila, là.

LINDOR.

Ah!

SCENE III.

FLORISE, LINDOR.

LINDOR.

DUO.

AIR: *Ne vous rebutez pas.*

EH quoi! je te revois,
Dieux, quel eſt ma ſurpriſe!
Ah! quel bonheur pour moi!
C'eſt ma chere Floriſe. *bis.*

FLORISE.

Oui, cher Lindor, c'eſt moi,
C'eſt ta chère Floriſe.
Je me vois près de toi,
J'en ſuis encor ſurpriſe. *bis.*

LINDOR.

M'as-tu gardé la foi
Que tu m'avois promiſe?

FLORISE.

Je t'ai gardé la foi
Que je t'avois promiſe.

Digitized by Google

LINDOR.

Ah! ma chère Floriſe,
Tu ſera donc à moi?

FLORISE.

Jamais, jamais Floriſe,
Ne peut aimer que toi

ENSEMBLE.

Mon cœur ſera toujours
Fidèle,
Une ardeur éternelle
Naîtra de nos amours.

FLORISE.

Sois tranquille: ma mère aura beau dire & beau faire, je te jure que je n'épouſerai jamais Monſieur Mondor.

LINDOR.

T'a réſolution m'enchante.

FLORISE.

Mais en ſerons-nous plus heureux? Ma mère, pour ſe venger, ne conſentira jamais à notre union.

LINDOR.

Nous la fléchirons.

FLORISE.

Je n'oſe l'eſpérer.

AIR: *Félicité paſſé.*

Le ſort ne nous raſſemble
Que pour nous déſunir;
Quand nous étions enſemble

Digitized by Google

Tout flattoit mon desir.
Félicité passée,
Qui ne peut revenir!
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

LINDOR.

Même air.

Le sort ne nous rassemble
Que pour mieux nous unir.
Qu'il est doux d'être ensemble!
Tout comble mon desir.
Notre peine est passée,
Ah! cesse dans gémir;
N'ayons de la pensée
Que la douceur d'un bien dont nous allons jouir.

ENSEMBLE.

FLORISE. LINDOR.

Félicité passée — Notre peine est passée,
Qui ne peut revenir, &c. — Ah! cesse de gémir, &c.

FLORISE.

J'éprouve une agitation cruelle. J'ai trompé, je ne sais comment, la vigilence de ceux qui m'observoient; il sembloit qu'une puissance inconnue m'entraînoit vers toi.... Mais on est à ma poursuite, & peut-être..... Ciel! je l'avois bien dit: Voilà ma mère.

Digitized by Google

SCENE IV.

Madame RICHARD, LES PRECEDENS.

Madame RICHARD.

AIR: *Une fille eſt un oiſeau,*

Je vous trouve avec Lindor,
Quelle eſt votre impertinance?
Comment! malgré ma défenſe,
Vous le revoyez encor?
Vous êtes bien étourdie:
D'où vient cette fantaiſie?
Le jour que l'on vous marie,
Vous oſez prendre l'eſſor?
Mais, mais, vous êtes gentille?
Oubliez-vous donc, ma fille,
Que l'honneur eſt un tréſor. *bis.*

FLORISE.

Ma mère.

LINDOR.

Ma chère Madame Richard.

Madame RICHARD.

Qu'avez-vous à me dire? Comment, petite effrontée, au moment de conclure votre mariage, vous diſparoiſſez? Je ne vous perdois pas de vue, vous étiez à côté de moi; quand on vous préſente la plume

Digitized by Google

plume pour signer le contrat, on ne vous voit plus. Comment avez-vous fait pour vous échapper?

FLORISE.

Je n'en sais rien, ma mère.

Madame RICHARD.

Vous n'en savez rien? Venez, venez.

LINDOR.

Doucement, Madame Richard, doucement. Vous aviez approuvé mes recherches, vous aviez consenti à me donner votre charmante fille; enfin, j'avois votre parole....

Madame RICHARD.

Ma parole, ma parole! Il est permis de prendre son bon, quand on le trouve: vous n'avez presque rien, mon bon ami, & Monsieur Mondor est un parti considérable.

LINDOR & FLORISE.

DUO.

AIR: *Lorsqu'Annette est avec Lubin.*

Pouvez-vous séparer deux cœurs,
Deux cœurs que leur penchant entraîne? *bis.*
Accablez-nous de vos rigueurs,
Mais ne vous flattez pas de briser notre chaîne. *bis.*
Pouvez-vous, &c.

Madame RICHARD.

Tout cela est bel & bon, mais l'argent vaut mieux. Monsieur Mondor avantage ma fille de vingt mille francs; de plus, il me donne cinquante louis pour les présens de noce; de plus encore, il m'a fait cadeau de cette bague de brillans.

Digitized by Google

LINDOR.

Ah! que ne suis-je assez riche pour vous donner quatre fois d'avantage!

(Dans cet instant le Diable touche les poches de Lindor avec sa baguette).

Tenez, tenez, Madame Richard.

AIR: *Servantes, quittez vos paniers.*

Voilà de l'or, voilà de l'or,
Si l'interet vous tente.

Madame RICHARD.

A-t-il trouvé quelque trésor?
La chose est étonnante!

LINDOR.

Ne vous embarassez de rien,
Mais disposez de tout mon bien.

Madame RICHARD *regardant la bourse avec plaisir.*

Ah! mon cher fils, tu m'attendris.

LINDOR.

Remplissez notre attentente.

FLORISE.

Ma mère, préférez-vous l'intérêt à mon bonheur?

Madame RICHARD.

Taisez-vous, taisez-vous. Dans la jeunesse on ne s'occupe que de bagatelles; quand vous aurez mon âge, vous penserez comme moi.

FLORISE.

Non, non; je crois mon goût plus solide que le vôtre.

Digitized by Google

Madame RICHARD, *à Lindor.*

Mon ami, ceci suffiroit pour les présens de noce; mais le fond de vingt mille livres qu'on assure à ma fille?

LINDOR.

Vous trouverez cette somme en rentrant chez vous.

Madame RICHARD.

Cela n'est pas croyable.

LINDOR.

Vous en verrez l'effet.

Madame RICHARD.

Mais que ne me disois-tu que tu étois aussi riche, je t'aurois donné la préférence. Considère maintenant l'embaras où je me trouve: je me suis engagé à donner ma fille à Monsieur Mondor, par un écrit formel que jai signé.

LINDOR.

Que n'ai-je cet écrit fatal!

(*Un papier tombe au pieds de Lindor.*)

Tenez: tenez, Madame, n'est-ce pas cela?

Madame RICHARD, *regardant le papier.*

Eh! oui, vraiment: c'est ma signature! Par quel moyen.....

LINDOR.

Vous saurez tout. Vous êtes libre à présent, accordez-moi la main de votre fille, & finissez mes peines.

Digitized by Google

Madame RICHARD.

AIR : *C'eſt lorſque nous avons mis le Cerf aux abois.*

Des peines qu'il reſſent mon cœur eſt de moitié,
Il m'intéreſſe,
Il me fait pitié !
Tu ſais que j'eus pour toi toujours de l'amitié;
A ta Maîtreſſe
Tu ſera lié.
Pour en être aſſuré,
Tiens, voilà ma promeſſe:
Cette écrit déchiré
Me permet d'agir à mon gré.
Tu ſais que j'eus pour toi toujours de l'amitié;
De ta tendreſſe,
Mon fils j'ai pitié;
Avant la fin du jour tu ſeras marié,
A ta Maîtreſſe
Tu ſera lié.

AIR : *Eh quoi ? tout ſommeille.*

Que ton rival jure,
Qu'il gronde, murmure,
Tant pis pour lui s'il s'en trouve affligé,
Il faut, quoiqu'il diſe,
Qu'il cède Florife,
Je vais, je cours lui donner ſon congé.

Digitized by Google

SCENE V.

LINDOR, FLORISE.

FLORISE.

TOUT ce qui vient de se passer m'étonne, & je ne reviens pas de ma surprise.

LA VOIX DU DIABLE.

(*Avec un Porte-voix.*)

AIR : *Ce qui n'est qu'enflure.*

Commande-moi, commande-moi.

FLORISE.

Quelle voix effroyable !

LINDOR.

Ma chère enfant, rassure-toi,
C'est la voix du Diable.

FLORISE *effrayée.*

C'est la voix du Diable !

LINDOR.

Sois tranquille. C'est un Diable honnête-homme.

AIR : *Je ne sçais pas écrire.*

Je n'ai qu'à former des souhaits,
D'abord ils seront satisfaits.

Digitized by Google

FLORISE.

C'eſt un eſpoir frivole,
Tu ſais bien que le Diable ment.

LINDOR.

Ce Diable-ci n'eſt pas Normand,
Il tiendra ſa parole.

Tiens, à peine ai-je ſouhaité de te voir, qu'au même inſtant je t'ai vu paroître.

FLORISE.

Mais, as-tu réfléchi ſur les conſéquences?

LINDOR.

Que ne riſque-t-on pas pour voir ce que l'on aime!

FLORISE.

Ce n'eſt pas là mon compte; je veux un bonheur durable.

LINDOR.

AIR: *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Je n'ai rien examiné:
Tu m'étois ravie;
A lui je me ſuis donné:
Il ſatisfait mon envie.
Ah! lorſqu'on eſt amant,
Le Bonheur d'un ſeul moment
Vaut un ſiècle de vie.

FLORISE.

Malheureux! qu'as-tu fait?

LINDOR.

Nous n'avons rien à craindre, te dis-je, mon

Digitized by Google

Diable, n'eſt pas ſi terrible. C'eſt pour nous le Dieu d'Amour.

FLORISE.

Le Dieu d'Amour! eh, que ne me diſois-tu cela tout de ſuite dès la première fois que je t'ai vu; je me ſerois donné à lui comme à toi.

LA VOIX DU DIABLE.

Une fois, deux fois commande-moi.

LINDOR.

Il nous faut une collation; de plus, un concert en l'honneur de Floriſe.

LA VOIX DU DIABLE.

Madame eſt ſervie.

(Sur le champ une table paroît ſervie, Floriſe & Lindor ſe mettent table.)

(On entend un prélude de concert, enſuite des couplets en refrein en l'honneur de Floriſe.)

UNE VOIX *dans la couliſſe.*

AIR: *Iris demande ſon portrait.*

I.

Des roſes fraîches du Printems
Floriſe eſt une image;
Le Roſſignol entend ſes chants,
Et ſuſpend ſon ramage,
On croit que la Reine des fleurs
A nos yeux va paroître:
Floriſe enchaîne tous les cœurs,
L'amour ſeul eſt ſon maître.

Digitized by Google

II.

Floriſe pour tous les Amans
Étoit cruelle & fière ;
Lindor parut, depuis ce tems
Elle fut moins ſévère.
Plus de mépris, plus de rigueur,
Lindor changer ſon être :
Floriſe enchaîne tous les cœurs ;
L'amour ſeul eſt ſon maître.

III.

Sexe enchanteur, dont la beauté
Sur nous a tant d'empire,
Joignez la ſenſibilité
Au talent de ſéduire.
Plaiſir d'aimer eſt un bonheur
Qu'on ne peut trop connoître :
Pour enchaîner toujours le cœur,
Prenez l'amour pour maître.

FLORISE.

Je ſuis reconnoiſſante, & je vais lui répondre.

AIR : *Dans mon cœur agité.*

A l'amour pour jamais
J'abandonne mon ame,
J'éprouve que ma flamme
Eſt un de ſes bienfaits.
Que ton cœur, cher Lindor,
Pour prix de ma tendreſſe,
Donne au nom de Maîtreſſe
Un nom plus doux encore
Que l'himen favoriſe

Digitized by Google

Les vœux de ta Florire
Tous deux, tous deux
Soyons heureux.

LINDOR.

Bonheur délicieux
Qui fait mon eſpérance !
Ah ! j'en jouis d'avance,
En voyant tes beaux yeux. *bis.*
Je voudrois que ta main
De ma conſtance
Fut, dès demain,
L'heureuſe récompenſe :
Hélas ! hélas !
Je n'y ſurvivrois pas,
S'il falloit perdre tant d'appas.

FLORISE.

Je ne puis concevoir
Que l'amour nous ſépare ;
Ce Dieu n'eſt point barbare ;
Livrons-nous à l'eſpoir :
J'eſpère que ta main
De ma conſtance
Sera, demain,
L'heureuſe récompenſe.

ENSEMBLE.

Amour, amour,
Senſible à nos ſoupirs,
De nos deſirs
Fais des plaiſirs :

LA VOIX DU DIABLE.

Commande-moi.

Digitized by Google

FLORISE.

Il criera donc ſans ceſſe à mes oreilles.

LINDOR.

Attends, je vais lui commander une choſe impoſſible.

FLORISE.

Quelle eſt-elle?

LINDOR.

AIR: *La trop innocente Colette.*

Qu'il nous préſente une mortelle
Qui ſoit plus charmante que toi.

FLORISE.

Non, tu me ſerois infidèle.

LINDOR.

Quoi! tu pourrois douter de moi?
Pour en trouver une plus belle,
Il aura bien de l'embarras.

FLORISE.

Non, je perdrois au parallele.

LINDOR *en fixant Floriſe.*

Eh! quelle autre auroit plus d'appas.
Ça n' ſe peut pas,
Ça n' ſe peut pas.

FLORISE.

AIR: *Autrefois à ſa Maîtreſſe.*

Tu vois ta chère Floriſe
Avec les yeux d'un Amant;

Digitized by Google

Chaque défaut ſe déguiſe :
Tout s'embellit en aimant.
Cette beauté paſſagère
N'eſt qu'un preſtige flatteur ;
Il faut d'autres dons pour plaire,
Ceux de l'eſprit & du cœur.
Par leur force enchantereſſe
Les talens font plus encor ;
Et pour fixer ta tendreſſe
Mon cœur eſt mon ſeul tréſor.

LINDOR.

Ah ! ma chère Floriſe, ce tréſor ſuffit à mon bonheur. Hé bien ! renonçons à ce projet. (*A la voix du Diable.*) Offre à l'inſtant à nos yeux le bouquet le plus beau qu'on ait jamais vû.

(*Ici l'on voit paroître un Bouquet en tranſparent compoſé de trois roſes & trois lys.*)

FLORISE.

Cela ne me paroît pas difficile. Tiens, ta demande eſt encore ſatisfaite.

LINDOR.

AIR : *Je connois un Amant diſcret.*

Ce bouquet offre à tous les yeux
Trois roſes des plus belles.
Regarde ces lys précieux
Qui fleuriſſent près d'elles ;
Jamais, Floriſe, tu ne vis
Plus merveilleuſe choſe :
Quand la roſe s'unit au lys,
Le lys naît de la roſe.

Digitized by Google

FLORISE.

De ce superbe rejetton
J'admire la naissance.
Il nous assure, en ce bouton,
La plus grande espérance :
Ces beaux lys semblent le couvrir :
Leur tête le dirige :
On ne peut voir trop tôt fleurir
Une si belle tige.

LINDOR.

Il me vient une idée. (*A la voix du Diable.*) Toi dont la puissance est si grande, fais-nous voir, s'il est possible, un bouquet plus rare & plus parfait que celui-ci.

(*On entend un grand coup de tonnerre ; la table disparoît.*)

SCENE VI.

FLORISE, LINDOR, LE DIABLE.

FLORISE.

AIR : *Il a voulu, il n'a pas pu.*

QU'AI-JE entendu !
Tout est perdu !
Quel est ce bruit horrible !

LE DIABLE *se jettant aux pieds de Lindor.*

Je suis rendu,
Tu m'as vaincu,

Digitized by Google

Moi toujours invincible.
Ni sous les cieux, ni dans les cieux,
Je n'ai rien pu trouver de mieux.
J'aurois voulu,
Je n'ai pas pu :
C'est la chose impossible.

Sois heureux. Voici ton gage. Je deviens ton esclave : je ne te quitterai jamais.

LINDOR.

J'en accepte l'augure. Mais dans notre ménage sois toujours l'Amour, & n'y fais jamais le Diable.

LE DIABLE.

Je te le promets.

FLORISE.

Mon cher Lindor, tu connois mon cœur, mon infidélité seroit encore pour lui une chose impossible.

LINDOR.

Ah ! j'en suis sûr.

SCENE VII & dernière.

Madame RICHARD, LES PRECEDENS.

Madame RICHARD.

Chœur noté *des Nymphes de Diane.*

VENEZ, venez, mes chers enfans,
Soyez long-tems
Unis, contens
En mariage.

Digitized by Google

LINDOR *à Floriſe.*

Je t'obtiens en ce jour,
Et c'eſt l'ouvrage
De l'Amour.
A ce Dieu rendons tous hommage :
C'eſt par lui que nous entrons en ménage.

Madame RICHARD.

Quoi ! c'eſt là l'Amour ?
Il ma ſouvent joué plus d'un tour.

LE DIABLE.

Pourquoi penſer encore à ça ?
Paix là, paix là :
Mariez-la.
C'eſt votre fille,
L'Amour la ſervira :
Votre famille
S'acroîtra.

Madame RICHARD *à Lindor.*

Mon ami, qui voulez être mon gendre,
Retenez bien,
Pour votre bien,
Ce que je viens d'entendre.

LINDOR.

Oui, maman,
C'eſt mon ſentiment :
Je fais le ſerment,
C'eſt celui d'un amant
Bien tendre.

FLORISE.

Quel charme ſaiſit mon cœur !
Ah ! ah ! ah ! ah ! quel bonheur !

Digitized by Google

TOUS ENSEMBLE.

Enfin, enfin mes chers enfans, vos ces
Soyez long-temps.
Seront Unis, contents
En mariage.
Je l'obtiens en ce jour,
Tu l'obtiens
Et c'eſt l'ouvrage
De l'Amour

Madame RICHARD.

Vous n'avez plus d'obſtacle à craindre. Tout le Village s'aſſemble pour célébrer votre mariage. Monſieur Mondor renonce à ſes prétentions : tout le monde eſt d'accord, il faut que le Diable s'en ſoit mêlé.

LE DIABLE.

Il eſt vrai, Madame Richard, qu'il y a ici un peu de ma beſogne.

AIR : *Le petit mot pour rire.*

Vous vous armiez contre Lindor,
Et vous lui préfériez Mondor,
Rien n'étoit plus ſenſible ;
J'ai tout détruit en un ſeul jour :
Réſiſter aux loix de l'Amour, bis.
C'eſt la choſe impoſſible.

LINDOR *au Diable.*

~~En nous comblant de vos faveurs~~
Vous avez acquis ſur nos cœurs

Un pouvoir invincible.
Vous auriez pu nous séparer
(*Montrant Florise*).
Mais m'empêcher de l'adorer, *bis.*
C'est la chose impossible.

Madame RICHARD *à l'Amour.*

Je crois rajeunir de vingt ans;
Quand au bonheur de mes enfans,
Je vous trouve sensible.
Je voudrois arrêter le tems:
Mais revenir à mon Printems, *bis.*
C'est la chose impossible.

FLORISE *au Public.*

On a pour but de réussir,
Mais on ne peut y parvenir
Sans un travail pénible.
Pour nous ce prix seroit bien doux;
Mais satisfaire tous les goûts *bis.*
C'est la chose impossible.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police *le Diable boiteux, ou la Chose impossible*, Divertissement en un Acte, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation; ni l'impression. A Paris, le 17 Septembre 1782. SUARD.

Vu l'approbation; permis de représenter & imprimer, à Paris, ce 18 Septembre 1782. LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin.

Digitized by Google

DIDONNETTE,

PARODIE

DE DIDON

EN TROIS ACTES.

Badinage fait à la hâte, & joué de même sur le théatre de Genève par la Troupe de M. DERBOIS.

Représentée pour la première fois le jeudi 5 Avril 1786.

GENEVE.

1786.

Digitized by Google

ACTEURS.

DIDON.	Madame, DERVILLE.
ÉLISE.	Madame GRANGÉ.
ÉNÉE.	Monſieur MIKALEF.
YARBE.	Monſieur DÉBARO.
GRAND-PRÊTRE.	Monſieur BERGAMIN.
L'OMBRE D'ANCHISE.	

Il faut le même appareil de théatre que dans le grand opéra de Didon, ſoit pour les décorations, le coſtume de Meſſieurs les Comédiens, le bûcher & les préſens. Les habits d'Enée & ceux d'Yarbe avec ſes armes s'apporteront de même. La fanfare ſera brillante, les chœurs auſſi, & les ſoldats & les ſujets nombreux. Il faudra une grande lunette, un almanach, & une petite caſſette pour les trente dents d'éléphant. Yarbe aura un maſque d'Arlequin, un grand manteau royal par deſſus les habits d'Arlequin, un grand caſque à plumes, & au lieu de ſabre la baſte d'Arlequin.

Digitized by Google

DIDONNETTE,

PARODIE

DE DIDON.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DIDON, ÉLISE.

DIDON.

MA sœur, voici le jour où je puis sans contrainte
Vous parler dignement de mes feux, de ma crainte!
J'ai songé cette nuit.....

ELISE *l'interrompant avec aigreur.*

Hé quoi, toujours rêver?
Et la nuit & le jour!

Digitized by Google

DIDON.

Voulez-vous m'écouter ?
Hé bien donc, j'ai ſongé que le feu roi Sichée
Paroiſſoit à mes yeux. Sa face [illegible], courroucée
D'un malheur éclatant ſembloit me menacer :
Dieux ! quel air il avoit ; je ne puis y penſer !
La perruque à l'envers, la robe déchirée,
Les bas ſur les talons & la voix enrouée !....
Je crois que vous riez ?

ELISE.

Ma ſœur faut-il pleurer ?

DIDON.

On pleureroit à moins ! Cette funeſte image
Affecte mes eſprits : c'eſt un triſte préſage.
Pour moi, pour mon amant me faudroit-il trembler !
Qu'ai-je fait ? qu'a-t-il fait ?

ELISE.

Il ne fait que chaſſer.

DIDON.

Ha, vous me rappelez le plaiſir de la chaſſe.
(On joue une fanfare.)
J'entends le cor..... partons.

ELISE.

Partir, il va neiger ;
Il fait un tems affreux !

DIDON.

Rien ne peut m'arrêter !
Auprès de ce héros pour ſuivre la bécaſſe
Le tems eſt toujours beau !... Vous avez l'air railleur ?

Digitized by Google

Vous me déſapprouvez !.... Hé, dites-moi ma ſœur,
Qui pourroit me blâmer d'un acte charitable ? ....
Je trouve un beau garçon, je lui donne ma table,
Une chambre, un bon lit ; quel mal trouvez-vous-là ?

ELISE.

Il n'eût fallu, Didon, lui donner que cela !

DIDON.

Ha, je vous entends bien ; vous êtes inſenſible :
Vous n'aimerez jamais.

ELISE.

La choſe eſt très-poſſible.

DIDON.

Hé bien, tant pis pour vous ! Moi, juſqu'à cent ans
Je puis, je veux aimer !

ELISE.

Aimer ſeule s'entends.

DIDON.

Vos propos ſont toujours amers, pleins d'ironie ;
De grace épargnez-moi ? quittez la raillerie,
C'eſt un ſi mauvais ton !

Digitized by Google

SCENE II.

ÉNÉE, DIDON, ÉLISE.

ENÉE.

MADAME, dans ces lieux
Arrive un étranger qu'attire vos beaux yeux :
Faut-il le faire entrer ? Yarbe on le nomme ;
C'eſt un Roi traveſti, abjurant la grandeur,
Il ſe fait annoncer comme un Ambaſſadeur.

DIDON.

Ha ! je ſais ce que c'eſt, & je reconnois l'homme :
Il prétend à ma main ; j'ai ſu le mépriſer ;
Il peut dans mes Etats m'empêcher de régner ;
C'eſt la loi du plus fort, mais que pourrois-je craindre :
Me défendrez-vous pas ?

ENÉE.

Si je vous défendrai ?
J'y perdrai mon latin, ou je le pourfendrai !

DIDON.

Je vais le refuſer ; oui, fut-il fait à peindre !

ENÉE *avec joie.*

Ah ! vous ne verrez point ce rival odieux.

DIDON.

Pour m'en débarraſſer amenez ce fâcheux.

ELISE *en hauſſant les épaules d'un air de pitié.*

C'eſt un très-bon moyen !

Digitized by Google

SCENE III.

YARBE, LES PRÉCÉDENS.

ENÉE.

Paroiſſez.

DIDON.

Qu'il eſt fade !

YARBE.

J'arrive de cent lieues fatigué & malade ;
Envoyé d'un grand Roi dont voici les préſens :
Il vous offre ſa main ! Un ſac de diamans
Arrivera franco ; le reſte par la poſte
Pourra-t-il bien paſſer ? J'ai chargé vingt mulets
Des tréſors du Midi ; *(élevant la voix du côté des couliſſes)*
Qu'ici on les apporte....
Quoi ! pas un de mes gens : *(aux femmes de Didon.)*
Appelez mes valets.
Où ſont ces pareſſeux ? Ils ſeront à l'office :
Ils boivent tout le jour ſans ſonger au ſervice !

DIDON.

(On apporte les préſens.)
Quel mortel ennuyeux !.... *(dédaigneuſement.)*
Qu'eſt-ce que tout cela ?

YARBE.

Ce ſont de beaux damas, & les pékins ſont-là.
(aux Eſclaves.)
Arrivez.... arrivez, & ſoyez un peu leſte.

Digitized by Google

Je n'ai pas tout fait voir, Reine voici le reſte.
Vous trouverez ici trente dents d'éléphans
Et de la poudre d'or pour purger vos enfans.
Voici du fond du Nord des martes zibelines
Pour faire dix manchons; plus ſix manteaux d'hermines:
Voilà des colibris & des peaux de roquin,
Des yeux de croçodille & des nids de tonquin.

DIDON.

Remporte tes chiffons!... On peut par fantaiſie
De ſe remarier faire un jour la folie:
Mais la peau de ton Roi ne ſauroit me tenter!
Fais-lui mes complimens, & puis fouette cocher.

YARBE *à part.*

Quel ton impertinent! mais elle eſt ſi jolie....
(à Didon.)
Je ne veux pas partir, & je dois vous parler.
Reine, l'on dit par-tout que des loix du veuvage
Vous avez à regret ſupporté l'eſclavage!
Que le chef des Troyens, objet de votre amour,
Pour vous en affranchir vous épouſe à ſon tour.
De maris en maris juſques à la douzaine,
Vous verra-t-on paſſer de ſemaine en ſemaine?
Cela ſeroit plaiſant! Yarbe l'empêchera,
Et du Troyen ſur-tout ſon bras le vengera.
(Enée veut parler, mais Didon l'en empêche.)
Il viendra dans ces lieux diſputer ſa conquête!
Je vous en avertis, tenez-vous toute prête.

Digitized by Google

DIDON.

Vous êtes bien hardi d'oſer prendre ce ton !
Sujet de votre Roi connoiſſez mieux Didon.
Sachez que ſi j'aimois, à l'objet de ma flamme
Je donnerois ma main ſans conſulter une ame !

YARBE.

Ha vous ne ſongez pas que l'on peut dans ces lieux
Avec quelques ſoldats venir tout mettre en feux ?

DIDON.

Bon, je ſais tout cela ; je brave la colère
D'un Roi qui me déplait ; & ne crains point la guerre !

(Elle ſort avec ſa ſuite.)

SCENE IV.

ÉNÉE, YARBE.

YARBE *retenant Enée.*

RESTEZ, de cet affront je prétends me venger :
Jupiter ! Jupiter !

ENÉE.

Fi, c'eſt laid de jurer.

YARBE.

De quoi vous mêlez-vous ? J'appelle le tonnerre,
Vous aurez ſur les doigts ſi j'invoque mon père !
Que faites-vous ici ?

ENÉE.

Je fais ce que je veux.

Digitized by Google

YARBE.

Vous faites l'important.

ENÉE.

Rebut du ſang des Dieux !
Je ſuis Roi comme vous.

YARBE.

Vous Roi, quelle impudence !
A genoux ! à genoux !

ENÉE.

Vous tombez en démence.

YARBE.

Sortez, au bois voiſin je ſaurai vous parler !

ENÉE.

J'accepte le combat.

YARBE.

Voyez-vous cette épée ?

ENÉE.

Je la vois ſans frayeur ; elle eſt toute rouillée.

YARBE.

Ha, mon petit ami, je vais bien vous frotter !

ENÉE.

Nous verrons, nous verrons. *(à part.)*
Je vais me plaſtronner.
(Ils ſortent.)

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉNÉE, ÉLISE.

ENÉE.

NE devinez-vous pas à mon air, à ma mine
Que je vais m'embarquer?

ELISE.

Ha, ſi je le devine?
Que peut-on me cacher? je vois tout, j'entends tout.

ENÉE.

J'admire un tact ſi fin.

ELISE.

Vous le craignez ſur-tout!
Ah! ma ſœur eut grand tort de vous donner aſyle;
Son cœur, ſon foible cœur à toucher eſt facile:
Et vous l'abandonné comme un franc libertin!

ENÉE.

Vous me qualifiez d'un titre bien meſquin....
Je prétends la venger: & puis en Italie,
J'irai tout ſaccager! c'eſt-là l'arrêt des Dieux.

ELISE.

Vit-on un tel ingrat? Pour lui plaire en ces lieux

Digitized by Google

Didon n'épargnoit rien : je voyois ſa folie ;
Je l'en blâmois ſouvent ; elle en eſt bien punie.

ENÉE.

Dites-lui mon départ, vous ferez beaucoup mieux
Que de moraliſer. Entre nous, chère Eliſe,
Ce ton devient, enfin, fatigant, ennuyeux.

ELISE.

Je ne me charge point d'annoncer vos ſottiſes ;
Partez quand vous voudrez, vous m'êtes odieux !
On manque un bon parti, un Roi pour ces beaux yeux !...
Oui, l'on t'en donnera des Reines de Carthage !
Yarbe veut voir Didon ; ha ! ſi elle étoit ſage....
Il faut le déſarmer.... Quoi pour ce freluquet
Nous voir prendre d'aſſaut.... *(elle ſort.)*

ENÉE.

Ha ! quelle a de caquet.

SCENE II.

DIDON, ÉNÉE.

DIDON.

D'UN Roi fier & jaloux je brave la furie !
Yarbe me menace, & veut me détrôner ;
Parce qu'on ne veut pas l'épouſer,
Il voudroit vous ôter la vie :
C'eſt très-plaiſant en vérité !
Ce nègre a bien de la bonté,
Qu'en dites-vous ?

Digitized by Google

ENÉE.

Je dis Madame. . . . .

Mais à quoi nous ſert d'en parler. *(à part.)*

Cachons le trouble de mon ame.

DIDON.

Hé bien, ne ſongeons plus à lui, ne me parlez que de vous-même.

Vous connoiſſez l'objet de mon amour extrême,
Et ſur les plus grands Rois il doit ſeul l'emporter!
Je vous le dis ſans art.

ENÉE.

Ha! c'eſt trop me flatter.

DIDON.

(Pendant ce couplet Enée paroît très-agité, & ſe parle à lui-même.)

Rappelons le grand jour où ſur ce beau rivage
L'amour daigna vous amener :
Que ce fripon fait de ravage!
D'abord il me fit remarquer
Ce fier, ce ſuperbe courage!
(tendrement.)
Il mit dans mon cœur votre image,
Et ſut trop bien l'y conſerver! . . . .
Que marmottez-vous-là?

ENÉE.

Je vous jure, Madame,
Que je n'ai pas ſoufflé.

DIDON.

Tant pis, près d'une femme

Digitized by Google

Reſte-t-on comme un ſot ! Hé bien vous me quittez ?

ENÉE *à part.*

Hé puis-je être toujours pendu à ſes côtés ?

SCENE III.

YARBE, DIDON.

YARBE.

QUOI, vous oſez Didon, à mes yeux, à ma barbe,
Préférer ce flandrin au puiſſant roi Yarbe !
Mais connoiſſez-le bien ! Sur ſon petit bateau
Demain il veut partir ſi le tems devient beau ?
Il n'attend qu'un bon vent, c'eſt tout ce qu'il demande :
Je l'ai ſu de ſes gens ; ha que n'eſt-il bien loin !

DIDON.

»Penſez-vous me tromper ?

YARBE.

Il n'en eſt pas beſoin ;

(avec beaucoup de dignité.)

»C'eſt le foible qui trompe, & le puiſſant commande !

DIDON.

Je connois ton pouvoir, & je ſais le braver !
Apprends que, dans ce jour, le héros que j'adore
Va me donner ſa main ; & s'il retarde encore,
C'eſt que ſon Perruquier doit venir le friſer.
Nous donnons un grand bal, & l'éclat des bougies
Auroit dû t'annoncer quelques cérémonies.

Digitized by Google

YARBE.

Bientôt un autre feu pourra vous éclairer!
Oui, la flamme & le fer détruiront ce rivage,
Ces murs où l'on m'oſe inſulter!
La lorgnette à la main on cherchera Carthage,
Qui ne pourra ſe retrouver. *(Il ſort.)*

SCENE IV.

DIDON *ſeule.*

CES diſcours ſont un radotage!
(au parterre en ſouriant.) Il ne faut pas les imprimer...
Cependant, malgré moi, ils jettent dans mon ame
De funeſtes ſoupçons.... Trahirois-tu ma flamme;
Pourrois-tu me quitter? Idole de mon cœur!
Voudrois-tu renoncer à Didon, au bonheur!
Et ne ſerois-tu qu'un volage,
Qu'un aventurier du commun
Qui court de rivage en rivage
Sans jamais ſe fixer ſur un?

Digitized by Google

SCENE V.

DIDON, ÉLISE.

ELISE.

REINE, je vous annonce une triſte nouvelle.

DIDON.

Je crains les longs diſcours ; abrégez, quelle eſt-elle ?

ELISE.

Votre nouvel amant fait un tapage affreux !
A deux de vos laquais il a poché les yeux :
Il gagne les ſoldats, & je crains une émeute !
Entendez-vous ces cris ?

DIDON *indolemment.*

Que je hais la diſpute....
Mon Enée où eſt-il ?

ELISE.

Dans ſon appartement
Il va prendre du thé.

DIDON.

Ha, c'eſt bien le moment.
(majeſtueuſement.)
Qu'il vienne, qu'il paroiſſe, & la victoire eſt sûre !

SCENE

Digitized by Google

SCENE VI.

ENÉE, DIDON, ÉLISE.

ENÉE.

MADAME, dans ces lieux j'entends un grand murmure :
Et s'il faut vous ſauver des horreurs du trépas,
Sachez que votre amant ne reculera pas !
Livrez-vous à ma foi ; venez, charmante Reine.

DIDON.

Prince, de mes Etats l'on me croit Souveraine ;
Mais c'eſt vous, c'eſt vous ſeul que je veux couronner.
Ce n'eſt pas le moment de me bien expliquer....
Mes ſoupirs, mes regards ont trop dû vous inſtruire :
Ne m'entendez-vous pas ? & faut-il tout vous dire !

ENÉE. *écoutant du côté des*

J'entends beaucoup de bruit.

Que dites-vous, Seigneur ?

ENÉE *tremblant.*

Je dis qu'il faut ſe battre, & n'avoir jamais peur.
Allons, il faut partir.

(On crie derrière la ſcène).

Aux armes ! aux armes ! aux armes !

ENÉE *crie du côté des couliſſes.*

Mes Troyens ! mes Troyens !

DIDON *du même côté.*

Mes ſujets ! mes ſujets !

Digitized by Google

ENÉE.

Ce ſont de bons Soldats ; ils ne ſont jamais prêts !

(Les Soldats arrivent en déſordre & lentement).

DIDON.

Tu connois mon amour, épargne-moi des larmes !
Cache bien ton plumet, qui te fait remarquer.
Suis les loix de l'honneur !.... ſans jamais t'expoſer.

LE CHEF DES TROYENS *à Enée à part.*

A nous, à ton enfant, manques-tu de parole ?

ENÉE *avec humeur.*

ou { Non, non, ne craignez rien ; } je veux finir mon rôle.
{ Ne me dérangez pas, }

DIDON *à part.*

Comme il a l'air capot !... *(à Enée)*. Que veut dire cela ?...

ENÉE.

Hé comment vous parler quand tout ce peuple eſt là ?

DIDON.

Bon ; ſans tant de diſcours, avant d'aller combattre,
Menez-moi à l'autel ! je n'en veux rien rabattre.

ENÉE *à part.*

Que puis-je lui répondre, hélas ?....

DIDON *au peuple.*

Sortez d'ici.

Digitized by Google

SCENE VII.

DIDON, ÉNÉE, ÉLISE.

DIDON.

PRINCE, par quel haſard retardez-vous ainſi
Cet hymen fortuné jadis votre eſpérance.
Vous différez toujours, & qui diffère offenſe!

ENÉE.

Je vous ai dit vingt fois quelle en eſt la raiſon:
Et j'aurois dû plutôt quitter votre maiſon.
A mon petit garçon j'ai promis l'Italie.
Les Dieux l'ont ordonné!

DIDON.

Ha ciel quelle folie!

ENÉE.

Apprenez mes tourmens avant de me juger:
Je ne dors preſque plus, & ne fais que rêver!

DIDON.

Hé buvez de l'orgeat.

ENÉE.

C'eſt l'ombre de mon père
Qui ſe préſente à moi!

DIDON.

Bon, c'eſt une misère:
De mes ſonges auſſi je pourrois vous parler.
L'ombre de mon époux revient me lutiner.
J'y penſe le matin, à midi je l'oublie:

Digitized by Google

Voilà comme on jouit doucement de la vie....
Mais, c'eſt un vain détour qui cache vos projets.
Eh! pourquoi voulez-vous chercher d'autres ſujets?
Les miens ſont ſi nombreux! ne ſont-ils pas les vôtres?
Un de plus, un de moins.... n'en déſirez point d'autres.
Les Dieux que vous craignez, témoins de vos ſermens,
Doivent l'être en ce jour de nos engagemens.
Ah, qu'il eſt affligeant, qu'il eſt dur d'être veuve!

ENÉE.

Madame, je le ſens, c'eſt une grande épreuve.
Cependant je ne puis....

DIDON.

Ciel quelle eſt ma douleur!
Vous me faites mourir....

ENÉE *à Eliſe.*

Soutenez votre ſœur.

ELISE.

Elle va trépaſſer, & ſans teſter encore!

ENÉE.

Didon, ouvrez les yeux; ces beaux yeux que j'adore.

DIDON.

Je voudrois les fermer pour ne plus vous revoir!

ENÉE.

Vivez, vivez pour moi! du moins juſqu'à ce ſoir.

(Didon ſort ſoutenue par Eliſe).

Digitized by Google

CHŒUR.

Air : *Hé quoi tout ſommeille.*

Héros, qu'on s'éveille,
La gloire t'appelle :
Sans férailler
Tu reſte à babiller.
Perds-tu le courage ;
Faut-il à ton âge
En vrai poltron
Reſter à la maiſon.

ENÉE.

Air : *Dans un détour.*

Braves Guerriers,
Pour aller cueillir des lauriers,
Suivez tous mes pas ;
Et vous ne me verrez pas.... las.

CHŒUR.

Air de Saint-Cloud.

Marchons, amis, ſans foibleſſe.
Du Maure il faut nous venger ;
Et ſi l'ennemi nous preſſe,
Pour éviter le danger,
Nous reviendrons de vîteſſe,
Mais non pas pour déſerter,
Tous auprès de nos maîtreſſes
Remettre nos boucliers.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DIDON, ÉLISE.

DIDON.

ENÉE eſt au combat. Dieu! quelle horrible idée.....
Je crois voir ce Héros caché dans la mêlée.
J'entends, j'entends les coups.... que l'on va lui p[illegible]
Barbares! attendez qu'il les puiſſe éviter.
J'entends ſes cris plaintifs; je vois ſa chevelure
Flotter au gré des vents. Quelle triſte figure!
Comme il a l'air défait! il n'a plus de couleur:
Il paroît reculer.... Enée as-tu du cœur?
(en défaillance).
Ciel! je ne le vois plus.... quelle eſt ſa deſtinée!
Du vinaigre, ma ſœur.

ELISE.

Je ſuis trop fatiguée.
L'on va, l'on vient toujours: vous pouvez vous aſſeoir.

DIDON.

Tout redouble ma peur! comme le tems eſt noir!....
Ha! pour ce beau garçon, que je ſuis alarmée.
Qu'il revienne vainqueur, & périſſe l'armée!

Digitized by Google

Ciel exauce mes vœux!.... Il ne peut me trahir;
Et bientôt, à mes pieds, je le verrai s'offrir.
Les Dieux l'ont-ils formé si tendre, si aimable
Pour me manquer de foi?..... Non, je serois coupable
D'en avoir le soupçon!... J'entends un clarinet.....
Des fifres, des haut-bois.... ha je vois son plumet!

CHŒUR.

Air : *Dame Françoise.*

Voici votre cher Enée :
Nous revenons triomphans !
Grace à nos fiers éléphans,
Les premiers dans la mêlée.
Yarbe fit le méchant :
On lui a percé le flanc.
Voilà Carthage sauvée !
Et chacun sera content.

SCENE II.

DIDON, ÉLISE, ÉNÉE.

DIDON.

QUE ce jour est heureux! Prince, quelle victoire!
Sur votre front charmant on voit briller la gloire.
Mais quoi, vous avez l'air sérieux & glacé;
Et vous baissez les yeux d'un air embarrassé!

Digitized by Google

ENÉE.

J'ai combattu pour vous, & voilà mes trophées.
Yarbe a sous mes coups fini ses destinées :
Mais Didon, au plutôt, cherchez un autre époux ;
Je ne pourrai jamais porter un nom si doux.

DIDON.

Allons, vous plaisantez ! la noce est toute prête ;
On n'attendoit que vous.

ENÉE.

Le destin nous arrête.
Jupiter le défend ! Mercure me l'a dit.

DIDON.

Pensez-vous que ce conte aie sur moi grand crédit ?
Perfide ! croyez-moi, cherchez une autre buse.

ENÉE.

Madame, en vérité, ce n'est pas une excuse !
D'ailleurs, vous savez trop que je dois en ce jour
Conquérir l'Italie, & vaincre mon amour :
Que mon père.... mon fils....

DIDON.

Bon, toute la famille
Se ligue contre moi !.... N'avez-vous point de fille,
De tante, de neveux qui puissent me haïr !

ENÉE.

Didon, vous plaisez-vous à me faire souffrir ?
Ha ! d'un infortuné vous étiez trop chérie !
Mais puis-je, hélas, des Dieux fléchir la barbarie ?
Ha qu'il est douloureux d'être fils ! d'être Roi !

Digitized by Google

DIDON.

Il eſt plus douloureux de n'adorer que toi !
Attendez quelques jours ; les vents vous ſont contraires.

ENÉE.

Que m'importe le vent, j'ai bien d'autres affaires :
La colère des Dieux ne ſauroit ſe braver !

DIDON.

Il eſt devenu fol ; il faudra le lier !

ENÉE.

Ha ! plus je reſte ici ; plus je riſque, Madame.

DIDON.

Hélas ! que riſquez-vous ?

ENÉE.

De vous prendre pour femme !

DIDON.

C'eſt-là un grand malheur !

ENÉE.

Didon, pour l'éviter,
Je brave l'Océan, & voudrois m'y jeter !

ELISE.

Vous avez tous les deux un ton très-héroïque :
J'avouerai, cependant, qu'il me paroît comique.
Hé quoi, un mari part, un autre nous revient.

DIDON.

Parlez pour vous, ma ſœur ; moi je veux un Troyen.

ENÉE.

Adieu, chère Didon ! croyez que votre image
Va me ſuivre en tous lieux.

DIDON.

Pars, évite ma rage !

Digitized by Google

Mais ne te vante pas d'être fils de Vénus.
Une lionne un jour te donna la naiſſance!
Tu dois, par ton départ, prévenir ma vengeance.
Va, quitte mon palais où tu vins à pieds nuds. *(Elle ſort.)*

SCENE III.

ÉNÉE *ſeule.*

HÉLAS! elle a raiſon cette Reine ſi chère!
Raiſon, toujours raiſon! (comme dit le compère)
Je devrois l'épouſer... des éclairs... le tonnerre!...
(*Il regarde un almanach.*)
Quoi dans le mois d'Avril.... c'eſt un ſigne de guerre...
(*Le tonnerre redouble, l'ombre d'Anchiſe paroît.*)
De plus fort en plus fort!.. l'ombre de mon cher père!..
Que fait-il dans un coin avec ce vieux manteau?
Anchiſe, eſt-ce bien vous?... Ha! je ſuis tout en eau!

L'OMBRE.

Enée il faut partir, & quitter ta maîtreſſe.

ENÉE.

Mon père voyez-la! ſon air de gentilleſſe
Touchera votre cœur.

L'OMBRE.

Enée il faut partir.

ENÉE.

Hé bien, je partirai!... quitte pour revenir.

Digitized by Google

SCENE IV.

DIDON *ſeule.*

(Elle écoute.)

CIEL quel fracas j'entends !... c'eſt une groſſe pluie !
La grêle tombe auſſi ! je ſuis toute tranſie.
(Elle regarde du côté de la mer.)
Enée où ſera-t-il ?... Dieu ! Dieu ! il eſt ſur l'eau.
Comme il ſera mouillé ; ha que n'ai-je un bateau :
L'on me verroit par-tout ſuivre un amant parjure :
Je le tourmenterois pour venger mon injure.
Je lui ferois des yeux.... qui le feroient trembler !
Et puis l'inſtant d'après ... j'irois pour l'embraſſer.
Mais où va mon eſprit ?... Faut-il que je me brûle ?...
Mes ſujets ſont poltrons, ma ſœur eſt ridicule....
Je leur joue un bon tour.

SCENE V.

ÉLISE, DIDON.

DIDON.

VENEZ ma grave ſœur,
Si ſage, ſi prudente ! hé bien de ce malheur
Aviez-vous le ſoupçon ?

ELISE.

Allez, je meurs de honte
De voir qu'un vagabond à ce point vous affronte !

Digitized by Google

DIDON.

Hé bien, n'en parlons plus ; & pour me conſoler
Que le Grand-Prêtre ici vienne d'abord chanter.
(après un ſilence) (une de ſes femmes ſort pour l'avertir)
Il eſt de vieux haillons, il eſt quelques guenilles
Que l'ingrat laiſſe ici : & qu'en feroient deux filles ?
Je prétends les brûler. Qu'un bûcher en ces lieux
Conſume ſon chapeau qui bleſſeroit mes yeux,
Ses guêtres, ſes ſouliers & la vieille chemiſe
Qu'il avoit quand il vint... à moins qu'il ne l'ait priſe ?

LE PRÊTRE.

Reine choiſiſſez l'air, & daignez l'indiquer.

DIDON.

Quelque choſe de gai qui puiſſe m'amuſer.

LE GRAND-PRÊTRE.

J'entends l'oiſeau de nuit qui chante ;
Le croaſſement du corbeau
Porte dans les cœurs l'épouvante :
Et la lune pâle, tremblante
Paroît s'arrêter ſur les eaux !
Voyez cette mer écumante
Menacer un frêle vaiſſeau :
Eſt-il des ſupplices nouveaux
Pour l'ingrat qui trompe une amante !
Dieux ! de vos foudres menaçantes
Dérobez le triſte tableau
A cette Reine défaillante,
Que ſemble attendre le tombeau !
Et que votre main bienfaiſante
Verſe ſur elle ſes pavots.

Digitized by Google

DIDON.

Prêtre votre chanſon eſt tout-à-fait plaiſante.

(Il ſort.)

Laiſſez-nous... je m'endors ! Eſt-ce ainſi que l'on chante ?

(à Eliſe.)

Ecoutez-moi, ma ſœur, vous aimez diſputer,
Gouverner le prochain & l'acariatrer.
Mais j'oublie vos torts, & je ſuis votre amie :
Allons, embraſſez-moi.

ELISE.

Quelle cérémonie ;
C'eſt la première fois que nous nous embraſſons !

DIDON.

Bon, voici ſes habits : brûlons-les ſans façons.
Donnez-moi ſon couteau, il m'eſt très-néceſſaire.

UNE DES FEMMES DE DIDON.

On ne peut le trouver, & qu'en voulez-vous faire ?

ELISE *qui n'étoit pas près du bûcher s'en approche, & dit comme par réflexion :*

Cela fera, Didon, une mauvaiſe odeur !

DIDON.

Allons taiſez-vous donc, vous n'avez point de cœur !

(Les deux vers ſuivans avec une dignité comique.)

Ma ſœur il faut finir, jouons de notre reſte ;
Je crains plus ſes habits que la guerre & la peſte !

ELISE.

Hé bien, dépêchez donc, c'eſt aſſez lamenter ;
Déjà le feu s'éteint, profitez du bûcher.

Digitized by Google

DIDON.

Adieu charmant trompeur ! *(Elle fait un mouvement pour ſe jeter dans les flammes.)*

ELISE *arrêtant avec le plus grand effroi.*

Didon, ma ſœur chérie,
Vous alliez vous brûler! C'eſt une parodie; *(appuyer*
Ne le ſavez-vous pas? *ſur ce mot).*

DIDON *gaiement.*

J'ai voulu t'effrayer.
Mourir pour un amant ! Il vaut mieux en changer.

ELISE.

C'eſt très-bien dit, ma ſœur; dans le ſiècle où nous ſommes,
Pour les mieux retenir, laiſſons brûler les hommes!

DIDON.

Air du Vaudeville des Chaſſeurs & de la Laitière.

Meſſieurs, vous voyez dans la fable
Didon ſur un affreux bûcher
Mourir pour un amant coupable,
Et cela doit vous étonner;
Mais c'eſt qu'alors l'amant parjure
Etoit plus rare qu'en ce jour:
Et votre inconſtance en amour
Eſt le remède à la brûlure. *bis.*

ELISE.

Je hais l'amour, & j'en fais gloire;
De tout tems il fut un trompeur:

Digitized by Google

A-t-il remporté la victoire,
Il s'enfuit, adieu le bonheur!
Si, par ſa flatteuſe impoſture,
Mon cœur étoit jamais tenté.....
Ah! puiſſe l'infidélité
Me préſerver de la brûlure. *bis.*

DIDON.

Meſſieurs, dans cette Parodie,
Qu'on oſe à peine vous offrir,
Ne voyez qu'une fantaiſie,
Qu'un foible enfant né du loiſir.
Votre appui lui eſt néceſſaire:
Et ſi vous daignez l'adopter,
Alors vous me verrez brûler;
Mais c'eſt du déſir de vous plaire, *bis.*

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOGENE FABULISTE,

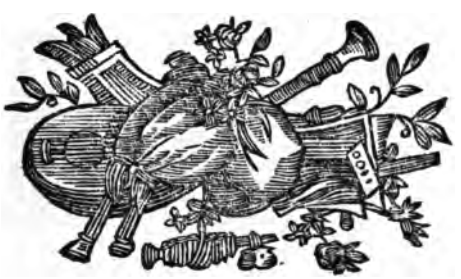
COMÉDIE-ÉPISODIQUE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR Mr. DANCOURT, L. H,

Repréſentée, pour la premiere fois, à Paris, ſur le Théâtre de l'AMBIGU-COMIQUE, le 12 Septembre 1782.

Dextræ ſe parvus Iulus,
Implicuit, ſequiturque patrem non paſſibus æquis.
Virgile, Æneid.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Severin.

M. DCC. LXXXIII.

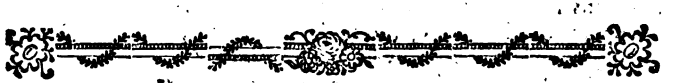
Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DIOGENE.	*M. Michaut.*
LA FOIRE.	*Mlle. Talon.*
PHILARISTE.	*M. Deléméry.*
CHLOÉ.	*Mlle. Chatel.*
DORIS.	*Mlle. Julie.*
FATIGNAC.	*M. Charon.*
SIRENE.	*Mlle. Tabraiſe.*

La Scene ſe paſſe à la Foire.

Digitized by Google

DIOGENE
FABULISTE,
COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.

LA FOIRE, DIOGENE.

DIOGENE.

QUOIQUE vous en diſiez, Déeſſe de la Foire
Je n'aurai pas en vain quitté les ſombres bords ;
J'arrive exprès de l'Empire des Morts,
Pour ajouter un tome à mon hiſtoire.
Depuis quatre mille ans j'ai tant ſouffert d'ennui
Dans le ſéjour de l'Eliſée,
Que, par pitié, Pluton a permis qu'aujourd'hui
Mon ombre en fût dépayſée.
Je reprends mon ancien métier.
Depuis huit jours, dans cette Capitale,
A grand bruit je fais publier
Que je vais à la Foire enſeigner la morale.

LA FOIRE.

Eh ! pourquoi choiſir mon quartier ?
Que ne vous logez-vous au centre de la ville ?
C'eſt là que vous aurez maint & maint écolier :
Votre fortune tient au choix du domicile.

DIOGENE.

J'y trouverois trop de compétiteurs,
Au centre de Paris les beaux eſprits fourmillent ;
Il n'eſt point de Café qui n'ait vingt orateurs :
Ils ſe chamaillent, ils babillent :

Digitized by Google

Et font des cris à rendre les gens ſourds.
Depuis que le ſophiſme, appuyé du génie,
S'eſt arrogé les droits de la Philoſophie,
La raiſon prudemment doit loger aux fauxbourgs.

LA FOIRE.

Vous vous obſtinez donc; ſachez votre horoſcope:
Vous aurez le deſtin d'Eſope.

DIOGENE.

J'en ſuis ravi. Là bas on nous a raconté
Qu'en ces lieux il a fait fortune.
Je veux rendre, entre nous, cette gloire commune,
Et viens prendre ma part de ſa félicité.

LA FOIRE.

Mais ſa gloire, Seigneur, n'a pas été complette:
Les ſuccès font des ennemis.
Ne pouvant dénigrer ſa cenſure diſcrette,
Les ſiens l'ont chapitré ſur le choix du logis.
Comment oſeriez-vous, téméraire Cynique,
De ſatyre en ces lieux ouvrir une boutique?
Quand le plus modéré, le plus doux des cenſeurs,
N'a pu ſe dérober aux fleches des frondeurs!
Songez-y bien, bilieux Diogene,
Notre Paris n'eſt pas Athène.

DIOGENE.

Je le ſais, les Pariſiens
Sont bien moins endurans que les Athéniens.
Ici, la vérité d'une gaze légere
Doit emprunter le voile officieux;
Et pour mieux réuſſir à plaire,
Elle doit à moitié ſe dérober aux yeux.
Je ſais qu'il faut renoncer au cyniſme,
Qu'on punit à Paris le ſarcaſme brutal,
Et que l'excès du rigoriſme,
Aux cenſeurs trop hargneux, attire un fort fatal.
Auſſi ſur les bords de l'Averne
J'ai dépoſé ma cauſtique lanterne.
J'ai réſolu de fronder décemment,
(*à l'oreille.*)
Pour mériter que l'on m'accueille,
Du Phrygien, ſubtilement,
J'ai fouragé le porte-feuille.

LA FOIRE.

Ce larcin, croyez-moi, vous portera malheur:
L'apologue ne peut qu'être mal dans la bouche
D'un cenſeur, juſqu'ici trop dur & trop farouche:
On criera ſur vous, au voleur.
D'un ſi hardi deſſein mon cerveau ſe défie.
Que puiſſe cependant le plus heureux deſtin,
Seconder en ces lieux votre philoſophie!

Digitized by Google

Mais si votre projet fait une triste fin,
On vous liera vous-même au char de la folie,
C'est souvent ce qu'on gagne à prêcher les humains.
Vous le voulez; je m'en lave les mains:
Suivez la loi qui vous engage:
Efforcez-vous de combler votre espoir;
Tantôt, je reviendrai savoir
Si vous serez content d'avoir fait le voyage.

SCENE II.

DIOGENE, *seul.*

N'Importe: efforçons-nous de nous mettre en crédit.
Quoique la bonne Dame en dise,
Pour me procurer du débit,
Je m'en vais de mon mieux farder ma marchandise.

SCENE III. (*)

DIOGENE, PHILARISTE.

PHILARISTE.

RECevez, s'il vous plaît, Seigneur,
D'un enfant d'Apollon le très-sincere hommage.
Je vous aime de tout mon cœur;
La raison, la voici: je voudrois être sage.
Quiconque l'est, est sûr de mon affection:
Pour prix de mon penchant, aidez-moi donc à l'être:
Jugez combien je chéris la raison,
Puisque c'est vous que j'ai choisi pour maître.

(*) *Je n'ai pas attendu le reproche que des gens éclairés ont fait à cette Scene, de renfermer deux motifs: c'est un défaut proscrit par les regles, & je le savois avant que de commettre la faute; mais j'ai craint de ne plus trouver une occasion aussi favorable pour attaquer l'enthousiasme presque ridicule dont nous sommes entichés pour les productions étrangeres. Cultivons les plantes exotiques, mais n'abandonnons pas pour cela celles dont la nature enrichit notre terroir. On prodigue les éloges aux Artistes Allemands, Anglois, Italiens, &c. & l'on décourage, par une tiédeur dégoûtante, les génies de la Nation. Il me semble que les Dalembert, les Buffon, les Delille, les Héros & les Artistes François valent bien ceux d'outremer.*

Digitized by Google

DIOGENE.

Je l'avouerai ; jadis ce compliment
A mon orgueil auroit su plaire :
Il me flatte aujourd'hui très-médiocrement.
Vous le voyez, je suis sincere :
Imitez-moi, Monsieur, & parlez franchement.
Répondez : selon vous, qu'est-ce que la sagesse ?
Chacun a sa Minerve, & fort complaisamment
Elle excuse à son gré son vice ou sa foiblesse :
On caresse la passion,
Parce qu'elle est contraire à celle de quelqu'autre :
Un tel est fou, dit-on, *ergo*, moi, j'ai raison.
Ainsi, dans la comparaison,
Vice d'autrui nous frappe & nous cache le nôtre.
Au prodigue, Harpagon paroît un insensé,
Le prodigue, à son tour, le paroît à l'avare :
Réciproquement on s'égare.
Chacun, du plus au moins, a le cerveau blessé.

PHILARISTE.

Je cultive, Seigneur, & chéris la justice :
Je crois que tout censeur donne à mordre sur lui,
S'il n'est pas lui-même sans vice,
Quand il veut réformer autrui.

DIOGENE.

Vous m'étonnez ! Comment, du métier dont vous êtes,
Parlez-vous du prochain avec tant d'équité ?
On sait trop que la charité
N'est pas la vertu des Poëtes.

PHILARISTE.

A juste titre, hélas ! il est accrédité,
Ce reproche honteux, autant qu'il est infâme !
Du poison de l'envie, est ce en souillant son âme
Qu'on doit oser prétendre à l'immortalité ?
L'un, par ses écrits satyriques,
De leur plaisir fait rougir ses lecteurs ;
Du sarcasme cruel il arme ses critiques
Pour déchirer d'estimables Auteurs.
L'autre, à son tour, amer en ses repliques,
Imite, sans pudeur, le style de Gacon :
Tous deux étouffent la raison
Sous l'amas ténébreux des ouvrages cyniques.
Croyez pourtant qu'il est de sublimes esprits
Que l'intérêt de leurs écrits
Ne porte point à la bassesse.
Leur cœur se ferme à l'animosité ;
C'est toujours avec politesse
Que leur plume en appelle à la postérité :
Tels sont les aimables modeles

Digitized by Google

Que ma muſe veut imiter.
Sans prendre nulle part aux riſibles querelles,
Que l'orgueil au Parnaſſe a pris ſoin d'exciter.
J'abandonne mes vers aux efforts de l'envie:
Sans me fâcher on peut les décrier;
Pourvu qu'ils plaiſent à Silvie,
Contre eux tant qu'il voudra Bavius peut crier.

DIOGENE.

Vous aimez donc?

PHILARISTE.

Et pour toute la vie.
Cela ſe peut-il autrement?
Le flambeau de la Poéſie
S'éteint, s'il ne s'enflamme au cœur du tendre amant.
Phœbus peut accorder l'eſprit & le génie;
Mais l'amour ſeul donne le ſentiment.
J'adore une Nymphe mignonne,
Le plus bel ouvrage des Cieux:
C'eſt Flore, c'eſt Hébé; c'eſt Vénus en perſonne;
C'eſt un objet qui ſéduiroit les Dieux.

DIOGENE.

En êtes-vous aimé?

PHILARISTE.

Je ne ſais que vous dire.
J'ai quelquefois des raiſons d'en douter;
Mais plus ſouvent, ſi j'en ſoupire,
Par un coup-d'œil, par un ſourire
Elle ſe plaît à m'enchanter.
Dans ſes beaux yeux je lis que j'ai ſu plaire;
Mais ſon goût pour la mode, & ſa frivolité,
Me fait par fois préſumer le contraire.
Voilà, je crois, ſon caractere;
L'amour cede à la vanité.

DIOGENE.

Si votre flamme eſt bien ſincere,
C'eſt à vous, là-deſſus, de ſavoir vous régler.

PHILARISTE.

Quoi! je contribuerois moi-même à l'aveugler?
Jugez ſi cela ſe peut faire.
Un faquin ſurdoré qui s'eſt fait mon rival,
Et dont tout le mérite exiſte en ſa parure,
Obtient un accueil preſque égal:
Ce partage me fait injure.
Il faudroit pour exclure un tel original,
D'eſſence & d'amidon plâtrer ma chevelure,
Et concourir à ce luxe fatal
Qui menace l'Etat de ſa perte future.
C'eſt là ce que de moi l'on exige aujourd'hui;
Sans quoi, malgré mon ardeur ſans pareille,

Digitized by Google

Mon fat aura les yeux pour lui;
Je n'aurai pour moi que l'oreille.

DIOGENE.

Mais vous le méritez, je le dis franchement.
Pourquoi braver ainsi l'usage?
Pourquoi tout ce dehors dépouillé d'agrément.

PHILARISTE.

Mais c'est l'extérieur d'un sage,
C'est l'habit simple des Anglois.
Ah! que ne suis-je né chez ce peuple admirable?
Peut-on avoir l'air estimable
Sous les pompons brillans d'un élégant François.

DIOGENE.

Dans un homme d'esprit un tel discours m'étonne.
Abjurez au travers dont Paris doit rougir.
Je vais tâcher, Monsieur, de vous guérir.
D'une erreur, que la mode autorise & vous donne.
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi?
Je prétends vous prouver par quelques paralleles,
Que les Anglois chez vous ont cherché des modeles.
Imitez-les, Monsieur, & comptez avec moi.
Est-ce en passant la mer, que Montagne & que Bayle
Ont appris l'art de réfléchir?
Et devant Addisson, Young, Swifft & Stéele,
Despréaux, Montesquieu, Fénélon, Fontenelle
Seront-ils donc obligés de fléchir?
Plus je lis & plus je présume,
Malgré le préjugé de ces fiers Sectateurs,
Que pour combattre ses erreurs,
Descartes à Newton avoit taillé la plume.
D'un burlesque impudent, leur théâtre infecté,
Sans respect pour le cœur non plus que pour l'oreille,
Sur Molière & sur Corneille,
Obtiendra-t-il la primauté?
En faveur d'Albion, aux rives de la Seine,
Le Dieu Mars a-t-il donc refusé ses lauriers?
Et dans l'école des guerriers,
Churchill ne fut-il pas disciple de Turenne?
Oublierez-vous l'inimitable Auteur,
Oublierez-vous ce mortel admirable,
Qui lui-même peut-être a causé votre erreur?
Son génie aux Anglois beaucoup trop favorable
S'est méconnu lui-même en exaltant le leur:
A côté d'Apollon, sur la triple colline,
Voltaire, chaque jour, reçoit l'encens flatteur
Du monde entier qu'il illumine.
Vous condamnez le luxe, & vous n'avez pas tort
Pour ceux qu'il traîne à leur ruine,
Qui, faisant pour briller, un ridicule effort,

Sous

Digitized by Google

Sous des habits dorés provoquent la famine ;
Mais ceux à qui le Ciel fit un sort plus heureux,
Peuvent à mon avis étendre leur dépense ;
La raison leur en fait un devoir généreux ;
C'est un impôt du sort sur leur reconnoissance.
Sachez que tout bon Citoyen
Doit à l'Etat l'emploi de tout son bien ;
Au commerce, aux beaux arts, ainsi qu'à l'industrie,
Il doit contribuer de tout son superflu,
Sans altérer son fond manger son revenu ;
C'est acquitter sa dette & servir sa Patrie.
Croyez-moi donc ! quittez votre engouement Anglois,
Ce manteau frauduleux d'un orgueil politique ;
Et de sophiste Britannique,
Devenez un sage François.

PHILARISTE, *avec vivacité.*

Quoi ! ce n'est pas assez des mœurs, de la conduite,
Du savoir, de l'esprit, des talens enchanteurs.
Les faux éclats, les charmes imposteurs,
Que la mode traîne à sa suite
Seront plus puissans sur les cœurs ?

DIOGENE.

Plus puissans, non, mais nécessaires,
Un conte que je sai le prouve clairement ;
Ecoutez encore un moment,
Si vous n'avez d'autres affaires.

LE RUBIS BRUT ET LE STRAS.

FABLE.

Un Rubis brut & très-pesant,
Se plaignoit au Stras son compere :
Les gens sont faux ; il est plaisant
Qu'à moi l'on te préfere :
Toi, qui malgré ton éclat séduisant
N'es cependant qu'un peu de verre.
Ami, répond le Stras, tu te piques en vain ;
J'aurai toujours sur toi la préférence,
Si tu ne domptes pas ton naturel trop vain.
Solide ou non, ma splendeur gracieuse
Fait qu'aujourd'hui l'on me préfere à toi :
Dépouilles-toi d'une écorce odieuse,
Et tu l'emporteras sur moi.

PHILARISTE.

Vous m'éclairez, Seigneur. Quand je frondois la mode,
Un masque de raison me cachoit mon erreur :
Aux usages reçus, il faut qu'on s'accommode,
La singularité n'est qu'un vice de cœur. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

DIOGENE, *seul.*

CEtte cure eſt heureuſe, & mon ame eſt contente,
A cette guériſon je ne m'attendois pas.
Puiſſe un ſuccès ſi plein d'appas,
Combler & mes vœux & l'attente
De la jeune beauté qui porte ici ſes pas.

SCENE V.

DIOGENE, CHLOÉ.

CHLOÉ.

JE viens, Seigneur, vous demander vengeance;
C'eſt pour plaider contre un perfide amant
Que je viens à votre Audience.
Qu'un trompeur égare aiſément
Une ame ſans expérience!
Corilas m'a cent fois répété le ſerment,
Qu'à ma conquête il borneroit ſa gloire.
Mon cœur ſe plaiſoit à le croire;
Mais j'apprends que l'ingrat ſe livre au changement,
Et que de ſes ſermens il trahit la mémoire.
Clitie eſt moins belle que moi,
Tout le monde le dit; on murmure, on s'étonne
Que cette petite perſonne
Ait pu porter l'ingrat à me manquer de foi:
Un air folâtre & gai, mêlé d'étourderie,
(C'eſt là tout ce qu'elle a d'appas)
Enchaîne le volage aujourd'hui ſur ſes pas;
La ſageſſe peut moins que la coquetterie.

DIOGENE.

Une réflexion devroit vous appaiſer.
Perdre un volage eſt peu de choſe:
Le mépris, ſi l'ingrat s'eſt éloigné ſans cauſe,
Doit vous venger & vous tranquiliſer.

CHLOÉ.

Si la vertu ne forçoit à ſe taire,
Je pourrois par l'eſpoir l'engager au retour;
Mais il eſt trop honteux d'avouer ſon amour,
Et le devoir force au myſtere.

DIOGENE.

Vous l'aimez donc ſans qu'il en ſache rien!

Digitized by Google

CHLOÉ.

Hélas ! Seigneur, il le faut bien.

DIOGENE.

Sans doute qu'avec lui prenant un œil sévere,
Quand il parle de son ardeur,
Vous affectez un ton austere,
Pour mieux lui faire ignorer son bonheur ?

CHLOÉ.

Presque toujours, dit-on, un amant se dégage,
Quand il sent que pour lui l'on cede à son penchant;
Ce qui devroit le rendre plus constant,
Est bien souvent ce qui le rend volage.

DIOGENE.

C'est penser trop sévérement;
La réserve convient alors que l'on soupçonne
La bonne foi de son amant !
Il faut aussi que la vertu raisonne,
Il faut qu'elle soit douce, il faut qu'elle soit bonne.
Trop d'âpreté la feroit repousser;
Ecoutez bien je vais vous le prouver.

LA VIOLETTE ET LA ROSE.

FABLE.

Je suis nouvellement éclose;
Je joins l'éclat à la fraîcheur,
Disoit une brillante Rose,
A la Violette, sa sœur.

Les Bergeres de ce village
Semblent pourtant te préférer,
Et leurs Amans, s'accordant l'avantage,
Te choisissent pour les parer.

Tu n'es qu'une fleurette & tu rampes sous l'herbe,
Le plus humble gazon te peut ensevelir;
Moi j'ai pour trône une tige superbe:
C'est donc moi qu'on devroit cueillir.

Doucement; dit la Violette,
En éclat, en beauté tu l'emportes sur moi;
Je ne suis, j'en conviens, qu'une simple fleurette;
Mais je n'ai pas d'épines comme toi.

CHLOÉ.

Seigneur, je sens mon tort, je serai moins discrète.
Je vois clair maintenant, & je suis satisfaite.

DIOGENE.

Allez, ma belle, & n'oubliez jamais
Que même la vertu doit craindre les excès. (*Chloé sort.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

DIOGENE, DORIS.

DORIS.

AH! ah! je n'en puis plus de rire ;
Là bas au pied d'un hêtre assis
Je viens de voir deux amoureux transis,
Qui, d'un ton langoureux, exprimoient leur martyre.
Sans doute on me pardonnera,
Si je n'ai pu partager leur triſteſſe,
En écoutant ce duo de tendreſſe ;
Je croyois être à l'Opéra.

DIOGENE.

Cette gaieté n'eſt pas prudente,
On ne peut ſans péril ſe moquer de l'amour ;
La vengeance eſt un mets dont la ſaveur le tente,
Et ce Dieu pourroit bien vous payer de retour.

DORIS.

Eh! pourquoi de l'amour craindrai-je la vengeance,
Perſonne plus que moi ne s'intéreſſe à lui ;
Nul Amant ſur mon cœur n'obtient la préférence,
Et je lui donne au moins dix ſujets aujourd'hui.
Tous font honneur au maître de Cythere ;
Si j'étois moins coquette, il n'en auroit eu qu'un :
L'amour auroit donc tort de ſe mettre en colere.
Je me ſoumets à l'uſage commun.
Le jargon aujourd'hui paſſe pour l'éloquence :
Le fiel critique eſt pris pour la ſagacité,
La fatuité pour aiſance,
L'extravagance pour gaieté ;
L'air de pédant pour gravité,
L'air de candeur pour indolence,
L'impudence pour liberté,
Le galimathias pour ſcience,
Le paradoxe exclut la vérité.
On change en tout point de méthode,
Pour ſe ſoumettre à la regle du jour.
Comme autrefois on ne fait plus l'amour,
Et l'on doit aimer à la mode.

DIOGENE.

La mode. Oh! oh! dites-moi donc comment
On traite aujourd'hui la tendreſſe ?

DORIS.

La conſtance aujourd'hui n'eſt plus qu'une foibleſſe ;
On s'unit par haſard, ſans goût & ſans penchant :

Digitized by Google

Ce n'eſt plus que par air qu'on fait une Maîtreſſe,
Et c'eſt par air auſſi qu'on ſe donne un Amant ;
Chacun bannit de ſon Roman
L'ennuyeuſe délicateſſe ;
Et maintenant on doit avec adreſſe
Subſtituer l'eſprit au ſentiment.
Les ſoupirs, les langueurs n'ont plus le don de plaire ;
Malheur à tout Amant qui voudroit en uſer :
Une belle bientôt ceſſe d'être ſévere,
Quand on a l'art de l'amuſer ;
Celui d'aimer n'eſt plus, & le fin de l'affaire,
Des deux côtés, conſiſte à s'abuſer.

DIOGENE.

Ce commerce eſt plaiſant !

DORIS.

J'aime ce brigandage :
Le chemin du bonheur eſt par-là raccourci,
Et du maître des cœurs le riſible eſclavage
Ne m'a jamais cauſé ni chagrin, ni ſouci :
Je connois des galans toute la fourberie ;
Ils trompent, les fripons, moi je les trompe auſſi ;
Je les ſubjugue tous par ma coquetterie.
Cela m'a toujours réuſſi.

DIOGENE.

Laiſons-là la plaiſanterie.
Quel eſt donc votre but, & dites-moi pourquoi
S'efforcer d'inſpirer une ardeur inutile ?
C'eſt manquer à la bonne foi.

DORIS.

Que ce ſcrupule eſt puérile !
Plaire pour le beau ſexe eſt le ſort le plus doux.
L'amour-propre n'a pas tant de délicateſſe ;
Et ſans reſſentir de tendreſſe,
Nous aimons cependant qu'on en ſente pour nous.

DIOGENE.

Mais avec vos Amans une telle conduite
Vous expoſe à la fin à leurs reſſentimens.

DORIS.

Plus mon manége les irrite,
Et plus je ris à leurs dépens.

DIOGENE.

Ce manége à la fin vous deviendra funeſte,
(Croyez-moi, ceſſez d'en uſer ;)
Car en ce cas l'expérience atteſte
Qu'à pareil mal c'eſt s'expoſer.
C'eſt un abus honteux que la raiſon réprouve ;
Et voici comment je le prouve.

Digitized by Google

LA LINOTTE ET LE MOINEAU.

FABLE.

Certain conteur me disoit l'autre jour,
Qu'une Linotte étourdie & volage,
De tous les oiseaux d'un bocage,
Avoit su captiver l'amour !
Par un perfide badinage,
Elle les trompoit tour-à-tour.

DORIS.

Bon ! fort bien, fort bien, c'est l'usage,
C'est la mode & le ton du jour.

DIOGENE.

Mais à l'imprudente Linotte
Un Moineau fit changer de note :
Il plût, on écouta ses vœux,
Et le Moineau devint heureux.

DORIS.

Ce fut un malheur pour tout deux.

DIOGENE.

Non pas pour le Moineau volage
Qui dès le lendemain déserta son ménage.
La Linotte s'estomaqua ;
Mais l'infidelle s'en moqua :
On en fit maint conte à la ronde,
Bientôt par-tout on en parla ;
Elle avoit sifflé tout le monde,
Et tout le monde la siffla.

Eh bien ! de la Linotte, au mépris condamnée,
Ne redoutez-vous pas un peu la destinée ?

DORIS.

Moi ? point du tout : je crains seulement les ennuis :
J'aime l'amour, mais c'est quand il badine,
Le sentiment m'excede & m'assassine.
Vous le prêchez ; je vous quitte & m'enfuis.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

DIOGENE, *seul.*

Elle ne prévoit pas le sort qui la menace ;
Le don de plaire avec le temps s'efface :
Le repentir alors.... Que veut ce Gascon-là ?

Digitized by Google

SCENE VIII.

DIOGENE, FATIGNAC.

FATIGNAC.

EH ! mon cher Patron, vous voilà !
Jé mé ſuis impoſé dé vous rendré viſite :
Vous êtes, m'a-t-on dit, homme dé bon conſeil.
Eh ! dont vous jouirez dé l'honneur ſans pareil,
D'avoir ſu diſſiper un doute qui m'agite.

DIOGENE.

Je puis, ſi la raiſon autoriſe vos vœux,
A vos deſirs prêter mon miniſtere.
Quand je puis obliger, je me tiens trop heureux.

FATIGNAC.

Eh ! donc, obligez-moi, voici tout lé myſtere :
J'aime éſſéſſivément un objet enchanteur,
Qui pour plaire n'a qu'à paroître,
Il accorde à mes feux quelqué droit ſur ſon cœur,
Mais ſans fortune auſſi lé deſtin lé fit naître.
Si jé pouvois lui faire un état faſtueux,
Vous jugez qu'à ma flamme on ſé rendroit facile !
Mais la petite veut, pour couronner mes feux,
Que j'uniſſe, en l'aimant, l'agréable & l'utile.

DIOGENE.

Après !

FATIGNAC.

D'autre côté j'ai ſoumis à l'amour
Une veuve opulente, un peu ſur lé retour :
Cellé-ci, dé l'Hymen mé préſente la chaîne ;
Parti qué jé prendrois ſans peine,
Si la veuve y joignoit l'abandon dé ſon bien ;
Mais ſon éſſéſſive prudence,
S'oſtine à lui garder, en formant cé lien,
Sur ſon *quibus*, une entiere puiſſance ;
A ce prix-là comment conclure rien ?
Le titre d'héritier eſt trop peu pour me plaire :
Jé veux être Propriétaire.

DIOGENE.

Vous voudriez, je vous entends
Diſpoſer de ſon bien à votre fantaiſie.

FATIGNAC.

C'eſt l'uſage établi par lé ſimple bon ſens,
Quand par complaiſance on s'allie
Avec veuve dé quarante ans,
Elle doit préſumer qué c'eſt pour ſa richeſſe,

Digitized by Google

Qu'on contracte avec elle un tel engagement,
Et qu'on ne peut avoir de la tendreſſe,
Qu'autant qu'on jouit pleinement.

DIOGENE.

Vous ne dites pas tout ; votre tête s'occupe
D'un projet que je lis au fond de votre cœur,
Si la veuve étoit aſſez dupe
Pour livrer tout ſon bien à votre feinte ardeur,
Elle verroit bientôt ſes tréſors au pillage,
Enrichir l'autre objet dont vous êtes épris ;
Avouez-le, la veuve eſt ſage :
De ſes ſoupçons vous n'êtes pas ſurpris.

FATIGNAC.

Sandis ! Vous dévinez. Eh ! d'un tel mariage,
Source inépuiſable d'ennuis,
N'eſt-il pas juſte au fond que l'on ſe dédommage
Dans le ſein des plaiſirs éxilés du logis :
Mon projet eſt divin ; vous l'approuvez, je gage ;
Et c'eſt pour l'appuyer que je vous fais la cour :
S'il réuſſit ; des chagrins du ménage,
Je me conſolerai dans les bras de l'amour.
Tel eſt l'objet de ma requête,
Pour la porter à me donner ſon bien,
Enſeignez-moi quelque moyen,
Qui puiſſe de ma veuve égarer cœur & tête,
Et d'hymen auſſi-tôt j'affronte le lien ;
Hâtez-vous, s'il vous plaît.

DIOGENE.

Non, ma main n'eſt pas prête
A ſouſſigner ſi vîte une telle requête.
La Fable que je vais conter,
De vos deſſeins indiquera la ſuite,
Et vous démontrera ce qui doit réſulter
De ce projet honteux que votre ame médite.

LE RAT, LA TAUPE ET LA SOURIS.

FABLE.

Certaine Taupe, au fond de ſon petit caveau,
Avoit pour ſon hyver du grain en abondance ;
Un Rat Gaſcon, mais égrillard & beau,
Fit avec elle connoiſſance :
Il plut ; le drôle amoureux du moineau,
Prit notre aveugle en mariage.
En moins d'un mois c'en fut fait du ménage ;
Il l'épuiſa pour gentille Souris
Qui le traitoit, ſuivant l'uſage
De vos Coquettes de Paris ;

Digitized by Google Enfin

Enfin le maître eſcroc réduit à l'indigence
Crut n'avoir rien perdu comptant ſur ſon Iris ;
Il implore ſon aſſiſtance ;
On lui demande avec mépris
» En quels lieux il avoit appris ,
» Qu'on recevoit des préſens pour les rendre?
» Autant valoit ne pas les prendre.
» Non pas , ajouta-t-on , n'eſpérez pas cela.
» Vous voilà gueux , reſtons-en là.
Le Rat puni de ſon ingratitude ,
Vint en jurant ſe cacher dans ſon trou ;
Les uns diſent , qu'outré d'un traitement ſi rude ,
Le pauvre diable en devint fou ;
D'autres diſent qu'enfin excédé de miſere ,
N'ayant pour ſubſiſter pas un ſeul petit grain ,
Il ſe jeta dans la riviere ,
Pour ne pas mourir de chagrin.
Le Rat méritoit bien ſon deſtin déplorable ,
Pour les ingrats il n'eſt point de bonheur.
Je ne puis vous prédire un deſtin favorable ,
Lorſque de vos projets vous écartez l'honneur.

FATIGNAC.

Vous m'eſſédez , ſandis , avec votre doctrine ;
Jé termine en dux mots cé péſant entretien :
Jé ſuis Gaſcon , j'ai bonné mine ;
Avec cela jamais on né manqué dé rien.
Adiucias.

SCENE IX.

DIOGENE , *ſeul.*

QUe nous veut cette Nymphe jolie ?
Je ne m'y connois pas , ou c'eſt une étourdie.

SCENE X.

DIOGENE , SIRENE.

SIRENE.

VOus êtes , m'a-t-on dit , un homme ſage , exquis ,
Qui du bonheur d'autrui fait ſa plus chere étude ;
Calmez donc mon inquiétude ,
Honorez moi d'un bon avis.
Vous me voyez , je ſuis jolie ;
Je réunis tous les talens

Digitized by Google

De Terpſicore & de Thalie ;
Je chante comme en Italie,
Et je touche quatre inſtrumens :
Dans les petits ſoupers on vante ma folie,
Et je n'ai point encor de diamans !
C'eſt la faute du Dieu qu'on adore à Cythère.
Que ne m'envoye-t-il quelqu'un de ces amans,
De ces gens à millions qui ne ſavent que faire
De leur argent ; de ces fils de Plutus,
Qui captivent les cœurs par le ſon des écus ;
Qui, dans leur coffre-fort, puiſent le don de plaire ;
Lais en a déjà ruiné dix au moins ;
Et dans un char pompeux promenant ſa molleſſe,
Le Peuple éclabouſſé, la croit une Princeſſe,
A qui les Rois doivent des ſoins.
Avouez-le, Seigneur, le talent eſt ſi rare,
Qu'il a droit d'aſpirer au ſort le plus heureux :
On en doit profiter & quand on ſe compare
A tant de gens que le deſtin biſarre,
Enrichit ſans mérite au-delà de leurs vœux ;
N'eſt-il pas juſte qu'on répare
Son infortune aux dépens d'eux.

DIOGENE.

De la préſomption, c'eſt bien là le langage !
De votre ſavoir faire, il me feroit douter :
Le vrai talent eſt bien plus ſage,
Il ne ſait pas ſi bien compter :
A l'honneur de charmer, il borne ſa fortune ;
C'eſt là l'unique objet de ſon ambition :
Être applaudi, c'eſt là ſa paſſion ;
Le ſoin de l'avenir, il eſt vrai, l'importune,
Et l'indigence eſt ſon tombeau :
C'eſt aux Grands ſur-tout qu'il eſt beau
De l'aider de leurs biens, comme de leur ſuffrage ;
D'un néceſſaire honnête, il lui faut l'avantage ;
Il ne doit pas dépendre du moment :
Il ſe ranime par l'aiſance,
Se nourrit par le ſentiment ;
Mais s'aſſoupit dans l'opulence.

SIRENE.

Vous m'étonnez ; Seigneur, en conſcience,
Je ne m'attendois pas à pareille audience ;
Mais il faut prendre patience.
A peine aurez vous fait le plus petit ſéjour,
Que vous ſaurez à quoi ſert le talent en France.

DIOGENE.

A quoi ſert-il !

SIRENE.

Il met au jour

Digitized by Google

Un tendron qui ſans lui ſeroit dans l'indigence.
D'un peuple de galans lui captive l'amour,
Et le fait régner tour-à-tour
Sur la Nobleſſe & la Finance.

DIOGENE.

Quel indigne deſtin oſez-vous demander?
Sans en rougir pour vous je ne puis vous entendre.
C'eſt donc là le bonheur que vous oſez attendre
Des talens que le Ciel daigna vous accorder:
Le théâtre élevé par la ſageſſe même,
Par la raiſon, l'eſprit & par le ſentiment,
Se ſeroit-il rendu digne de l'anathême?
De l'opprobre eſt-il donc l'aſyle & l'inſtrument?
C'eſt-là que tous les jours le devoir vous appelle,
Pour y plaider la cauſe des vertus:
Par votre voix les vices combattus
Devroient frémir en vous voyant ſi belle.
La ſageſſe, employant l'éclat de vos attraits,
Pourroit dompter le cœur le plus farouche;
Mais pour lancer le plus ſûr de ſes traits,
C'eſt en vain qu'elle emprunte une ſi belle bouche.
Vous, qu'elle choiſiſſoit pour ſe faire chérir,
Vous même, vous n'avez aucun penchant pour elle;
De quel front ſeriez-vous ſon organe infidelle,
Vous qui la trahiriez loin de la ſecourir?
Oſeriez-vous en ſcene aller fronder les vices,
Si votre cœur, prompt à s'en repentir,
Les careſſoit dans les couliſſes?

SIRENE.

Mais, Seigneur, on apprend l'art des expreſſions
D'un tendre eſſaim de flatteurs agréables:
C'eſt par eux qu'on obtient le ton des paſſions,
Et qu'on ſait les orner de couleurs plus aimables.

DIOGENE.

Prétexte inſidieux! En fait de ſentiment,
L'ame des libertins eſt menteuſe ou muette,
Qu'apprendrez-vous de vos plus chers amans,
Dont vous voulez que l'or ſoit le vil interprête?
Si vous voulez primer dans votre état,
Que le ſentiment ſeul vous guide & vous inſpire;
Ah! pour peindre l'amour pudique & délicat,
N'empruntez pas le pinceau du ſatyre:
Rejetez un eſpoir honteux & ſéducteur.
Soyez-en ſûre, une immenſe richeſſe
Etoufferoit bientôt le talent enchanteur
Que le Public en vous applaudit & careſſe.
Vos attraits profanés bientôt s'éclipſeront;
Le Parterre éclairé ne verra que vos vices;
Ses juſtes ſifflets puniront

Digitized by Google

Vos airs, vos tons & vos caprices.
Prodigue des tréſors acquis honteuſement,
(Car on voit rarement coquette ménagere)
Un jour au ſein de la miſere
Vous gémirez ſur votre égarement.
Cet horoſcope eſt ſûr, je vais par une fable,
Vous le prouver, tant je ſuis charitable.

LA CHIENNE DE CHASSE.

FABLE.

Diane, éleve d'un chaſſeur,
Dans l'art d'Endimion très docte Profeſſeur,
Surpaſſoit en talent le Braque de Céphale,
Tant elle avoit de nez & de légéreté,
D'inſtinct, d'ardeur & de docilité.
Diane étoit en un mot ſans égale,
Si ſon cœur n'eût été rempli de vanité.
Chacun la careſſoit, lui faiſoit grande chere,
Lui châtouilloit l'oreille en ſigne d'amitié.
Son maître en étoit fou, c'étoit une pitié,
Il n'eût pas mieux traité l'épouſe la plus chere;
Mais ce fut pour elle un malheur;
Tant de careſſes la gâterent.
D'exercer ſes talens, ſource de ſon bonheur,
Le caprice & l'orgueil enfin la dégoûterent;
Son mérite, bien plus, l'aveugla tellement
Qu'elle ne pouvoit plus obéir qu'avec peine;
Le ſon du cor lui donnoit la migraine,
Elle ne vouloit plus chaſſer abſolument
Qu'une ſeule fois par ſemaine,
Puis tous les mois, puis tous les ans;
Diane perdit ſes talens.
Le maître dégoûté de ſa bête inutile,
La livre enfin aux marmitons:
Gent pour les chiens fort inciviles,
Et prodigue ſur-tout de grands coups de bâtons.
Diane à tout moment reçut quelque taloche,
Rebut de toute la maiſon,
En vain le repentir rappella ſa raiſon:
Elle languit, & mourut tourne-broche!

SIRENE.

Je meurs de honte, ah! je ſuis peinte au vrai,
Je rougis pour toujours de mon erreur extrême,
Et je vais de mon mieux tâcher que ce portrait
Ne me reſſemble plus de même.

DIOGENE.

Allez, craignez ſur tout la phalange importune

Digitized by Google

Des lâches ſuborneurs, des oiſifs opulens.
De l'éclat des vertus décorez les talens ;
Et ſur eux ſeulement fondez votre fortune.
Au deſir de briller gardez de ſuccomber ;
A rougir devant vous vous forcerez le mieux :
Songez que plus on eſt au bord du précipice,
Plus il eſt glorieux de ne pas y tomber.

(*Sirenq ſort.*)

SCENE XI.

DIOGENE, *ſeul.*

MA foi, j'ai fait le plus fort de l'ouvrage ;
Mais que veut dire ce tapage ?

SCENE DERNIERE.

LA FOIRE, DIOGENE.

LA FOIRE.

EH bien ! Seigneur, me voilà de retour :
Je viens ſavoir ſi votre ame eſt contente ;
Avez-vous comblé votre attente,
Et comptez-vous ici fixer votre ſéjour ?
Le Public indulgent vous a-t-il laiſſé croire
Que vous étiez le bien venu ;
N'êtes-vous pas à la fin convaincu
Qu'on ne doit pas bâtir en champ de foire
Un *roſtrum* pour la vertu ?

DIOGENE.

N'ai-je pas abjuré le ton d'un miſantrope,
Pour adopter celui d'Eſope !
Je crois que le Public ne peut pas s'offenſer,
Qu'en voulant lui prouver mon zele,
J'aie eſſayé de m'exercer
D'après un ſi charmant modele.
S'il n'a pas dédaigné, cet aimable boſſu,
De débiter ſa morale à la foire,
En a-t-il du Public été plus mal reçu ?
Non, c'eſt un pas adroit qu'il a fait vers la gloire ;
Je veux donc comme lui loger auſſi chez vous.
Sur ce point là, ſouffrez que je perſiſte :
Je prétends, duſſiez-vous vous en mettre en courroux,
Suivre ces procédés, m'attacher à ſa piſte,

Digitized by Google

Juſqu'à ce que de lui j'aie appris le chemin
Qui mène au Fauxbourg Saint Germain.

LA FOIRE.

Je voudrois de bon cœur vous donner un aſyle,
La vertu de la Foire eſt l'hoſpitalité ;
Mais on ne peut chez moi fixer ſon domicile,
Quand le public n'a pas manifeſté
Son plaiſir & ſa volonté.

DIOGENE.

Pour un Auteur ſoumis le Public eſt un pere
Prodigue d'encouragemens !
Pour quelques jours au moins permettez que j'eſpere
D'obtenir ſon conſentement.
Je vais donc pour cela réciter humblement
Une petite Fable à Meſſieurs du Parterre.

LA FOIRE.

Voyons ; pour tempérer ſa critique ſévere,
L'apologue eſt, je crois, un bon médicament.

DIOGENE.

L'ÉTOURNEAU.

FABLE.

L'Aigle ſur le Vautour obtint une victoire,
Tous les oiſeaux pour célébrer ſa gloire,
Faiſoient retentir dans les airs
Les accords les plus doux, les plus charmans concerts.
Un Étourneau ſe mit en tête
Que ſon petit gazouillement
Seroit fort utile à la fête :
Voilà mon étourdi qui ſiffle hardiment ;
Mais ſon goſier diſcord trouble la mélodie
De ce concert harmonieux ;
Et tout les oiſeaux furieux,
Pour le punir de ſon étourderie,
Alloient plumer ſa Seigneurie.
L'aigle indulgente appaiſa leur courroux :
Pourquoi l'outragez-vous, dit-elle,
S'il a moins de talens que vous,
Il me plaît autant par ſon zele.

AU PARTERRE.

Meſſieurs, de mes efforts daignez être contens :
De l'Aigle imitez l'indulgence ;
Et pour combler mon eſpérance,
Jugez-moi ſur le zele & non ſur les talens.

FIN.

Digitized by Google

On trouve à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, *Imprimeur-Libraire, place Saint-Didier, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Barré, Pierre Yves

LES DOCTEURS MODERNES,

COMÉDIE-PARADE,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

SUIVIE

DU BAQUET DE SANTÉ,

DIVERTISSEMENT ANALOGUE, MÊLÉ DE COUPLETS;

Représentée, pour la première fois, à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mardi 16 Novembre 1784.

Prix, 12 sous.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Marivaux, Place de la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXV.

Digitized by Google

PERSONNAGES ACTEURS DE LA COMEDIE.

CASSANDRE, Médecin, *M. Roſtere.*

LE DOCTEUR, auſſi Médecin, *M. Trial.*

LEANDRE, neveu du Docteur, *Mlle. Carline.*

ISABELLE, fille de Caſſandre, *Mlle. Adeline.*

PIERROT, valet de Caſſandre, *M. Raimond.*

MONDOR, *M. Favard.*

UN ABBÉ, *M. Dorſonville.*

AGLAÉ, *Mlle. Roſalie.*

UN GASCON. *M. Valleroy.*

La Scene eſt chez Caſſandre.

Digitized by Google

LES DOCTEURS MODERNES,

COMÉDIE-PARADE

EN VAUDEVILLES.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, PIERROT.

CASSANDRE.

AIR : *Quand un Tendron.*

PIERROT, je n'y puis plus tenir,
Trop grande est l'affluence ;
A mon Baquet il va venir,
Je crois, toute la France ;
Seconde-moi, viens, mon Enfant.

PIERROT.

Monsieur, je suis trop ignorant,
Vraiment,

CASSANDRE.

Oh, oh, oh, oh ! ah, ah, ah, ah !
N'faut pas êtr' grand sorcier pour ça.

Digitized by Google

Lorſque je t'aurai donné quelques-unes de mes leçons...

AIR : *Du haut en bas.*

Autant que moi
Tu ſeras célèbre peut-être.
Autant qu'à moi
Chacun aura recours à toi.
Ici tu te feras connaître.

PIERROT.

Quoi ! je ſerai ſavant, mon Maître !

CASSANDRE.

Autant que moi.

PIERROT.

AIR : *Courons de la brune à la blonde.*

Ah ! ſi vous daignez m'inſtruire,
Combien je m'eſtime heureux !

CASSANDRE.

Ami, je vais te conduire
Dans un ſentier ténébreux.
Mon ſecret ſera le nôtre.

PIERROT.

Oh ! je vous imiterai ;
Réglant mon travail ſur le vôtre,
Si-tôt que je pourrai,
J'expédirai,
Saignerai,
Purgerai,
Guérirai
Ou rûrai
Mon homme comme un autre.

CASSANDRE.

Eh ! non ; ce n'eſt pas cela.

AIR : *Des Portraits à la mode.*

SAIGNER & purger, dans tous événemens,
Employer en vain de noirs médicamens,
Et ſans les guérir rebuter tous les gens.
Des autres c'eſt la méthode.
Suppléer à cela par un tact vainqueur,
Flatter & les ſens & l'eſprit & le cœur ;
Tel eſt, mon ami, le remède enchanteur
Que je prétends mettre à la mode.

Digitized by Google

PIERROT.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

QUE diront Meſſieurs vos Confrères,
Et nos ſavans Apothicaires ?

CASSANDRE.

Mon enfant, conçois mon deſſein :
Peu m'importe que l'on m'affiche
Partout pour pauvre médecin,
Si je deviens médecin riche.

PIERROT.

Bien vu, Monſieur,

CASSANDRE.

AIR : *Robin Turelure lure.*

JUGE, ami, de mon talent ;
J'opère des cures
Sûres ;
Avec mon doigt ſimplement,

PIERROT.

Turelure,

CASSANDRE.

Je commande à la nature,

PIERROT.

Robin turelure lure.

Oh Monſieur, ſi ce n'eſt que cela, je ſerai bientôt fameux.

CASSANDRE.

Sans doute. Tiens, mon ami, je n'en ſavois pas plus que toi, quand on m'a enſeigné ce ſecret admirable ; il eſt vrai que je l'ai payé en bons louis d'or ; mais c'eſt de l'argent bien placé, & j'aurai bien du malheur ſi je ne fais pas une fortune auſſi rapide que brillante.

PIERROT.

Vous êtes déjà en bon chemin.

CASSANDRE.

AIR : *Du Vaudeville de Figaro.*

VIVE le naturaliſme
Qui donne à tous de l'eſprit.
Pour juger d'un Aphoriſme,
Sans doute il faut être inſtruit ;
Mais en fait de Magnétiſme....

Digitized by Google

PIERROT.

Je conçois bien qu'un butor
Peut valoir son pesant d'or. *bis.*

CASSANDRE.

AIR : *Du Vaudeville du Maréchal.*

Ce Secret qui fait tant de bien,
Ami, tu le sauras pour rien;
Mais comme je chéris la France,
Je veux le vendre en ce pays;
J'aurai sans doute à vingt louis
Des Elèves en abondance,
Des Docteurs,
Des Prôneurs,
Protecteurs
Fanatiques.

PIERROT.

Mais sur-tout beaucoup de critiques.

CASSANDRE.

Tant mieux : c'est ce qui doit assurer mon succès.

SCENE II.

LES MÊMES, UN GASCON.

LE GASCON.

AIR : *Mon Papa, toute la nuit.*

MOnsieur, vous voyez céans
De votre art un fanatique;
Si vous en avez le temps,
Faites droit à ma supplique;
Montrez, montrez, montrez-moi
Votre talent magnétique;
En moins de rien, sur ma foi,
J'y serai Grec, qué jé croi.

PIERROT.

Qué jé crois ! Mauvaise pratique.

Digitized by Google

CASSANDRE.

(*De l'amant jaloux.*)

Sans trop être indiscret,
Ne pourroit-on s'instruire
Du sujet
Qui vous inspire
Cette ardeur ?

LE GASCON.

L'honneur.

CASSANDRE.

L'honneur !

LE GASCON.

AIR : *Du pauvre monde.*

Puisqu'il le faut,
Vous saurez qué tantôt
Pour un rien, pour une nazarde,
Qu'un garnement,
Mé donna l'estrement
Au nez mé monta la moutarde :
Je lé prends par le bras ;
Et jé lui dis tout bas :
Souvenez-vous qué vous êtes un drôle.
Il mé donne un soufflet
Tout net,
Eh donc ! nous en venons au fait ;
Mais lé lâche étoit dé votre école.

CASSANDRE.

De mon école !

LE GASCON.

Même Air.

ECOUTEZ tout
Dé grace, jusqu'au bout.
Tous les deux nous sommes en garde :
D'un œil ardent
Et d'un air impudent
Alors le traître mé régarde :
Un mouvement,
Fréquent
Subitement
Mé prend.
Je crois avoir au moins la fièvre tierce.
Son fer étoit magnétisé,

Dé façon qu'à peine visé,
Je me vois tomber à la renverse.

CASSANDRE.

Eh! que puis-je faire à cela?

LE GASCON.

Même Air.

Dé cet affront
Pour mieux laver mon front,
Jé veux user des mêmes armes.
Ça, contre lui
Dévenez mon appui,
Et faites-moi part dé vos charmes.

CASSANDRE.

Je ne vous entends pas.

PIERROT.

Ni moi non plus.

LE GASCON.

S'il faut mieux m'expliquer,
Jé veux sans rien risquer,
Pour triompher dé cé fat qui mé raille,
Avec votré ser aprêté,
Lé travailler en sûreté,
A travers uné grossé muraille.

CASSANDRE.

AIR: *C'est la petite Therèse.*

Vous avez de la prudence.

LE GASCON.

C'est la vertu du pays.

CASSANDRE.

Mais avant que je commence
Il me faudrait vingt louis.

LE GASCON.

Je n'ai pas uné pistole;
Mon Banquier se trouve absent;
Mais jé donne ma parole....

CASSANDRE.

J'y croirois sans votre accent.

LE GASCON.

AIR: *Nous nous marirons Dimanche.*

Dé vois par mes yeux

Vos

Vos faits merveilleux ;
Du moins faites-moi la grace.

CASSANDRE.

Autour du Baquet,
Si cela vous plaît,
Allez vous en prendre place.

LE GASCON.

Votre secret,
Mon très-cher, est
De Flandre.
En peu de tems,
Je le prétends
Comprendre.

CASSANDRE, *le prenant à part.*

Quand vous le saurez
Vous m'obligerez
De vouloir bien me l'apprendre.

SCENE III.

CASSANDRE, PIERROT.

CASSANDRE.

IL sera bien fin s'il le devine ; mais revenons à mon projet.

AIR : *De Joconde.*

POUR faire mieux apprécier
En ces lieux ma science,
Pierrot, je veux m'associer
Un Docteur d'importance,
Qui de m'aider prenne le soin,
Et qui, lorsque j'opere,
Puisse faire en cas de besoin
Le Rôle de Compère.

Il sera chargé de répondre aux critiques qui vont fondre sur moi. Je viens de lui écrire de se rendre ici, & ce matin même.....

Digitized by Google

AIR : *Tout roule aujourd'hui.*

J'ATTENDS ce Savant, & pour cauſe
Je veux gagner ſon amitié.
Par mon billet je lui propoſe
Iſabelle pour ſa moitié.
Ma fortune eſt bien établie ;
Au partage il doit être admis.
De l'argent & femme jolie,
C'eſt ce qui fait les bons amis.

SCENE IV.

LES MÊMES, ISABELLE.

CASSANDRE.

AH! ma fille, te voilà fort à propos, & j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. (*Regardant ſa montre.*) Mais l'heure m'appelle auprès de mes malades.

AIR : *Le lendemain.*

(*A Pierrot.*)
Toi, mon ami ſûr,
Pour ſéconder mes projets,
Préviens mon Iſabelle
De mes ſentimens ſecrets.
(*A Iſabelle.*)
Tu vas connoître, ma chère,
Par le diſcours de Pierrot,
Que je devine en bon Père
Ce qu'il te faut.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

ISABELLE, PIERROT.

ISABELLE.

AIR : *Servantes, quittez vos, &c.*

Ce qu'il me faut, c'eſt un Mari.

PIERROT.

Louez le ſort proſpère.

ISABELLE.

Oui, Léandre eſt l'objet chéri
Qu'ici mon cœur préfère.

PIERROT.

Léandre ! entendons-nous.....

ISABELLE.

Hélas !
Tu ſais, Pierrot, qu'en pareil cas
Fille pour choiſir n'attend pas
Les ordres de ſon Père.

PIERROT.

C'eſt vrai, Mademoiſelle; comme ſouvent auſſi le père ne conſulte point ſa fille pour lui donner un époux, & c'eſt ce qui arrive aujourd'hui. Le vôtre, ſans vous demander conſeil, a réſolu de vous marier à l'un de ſes Confrères, célèbre Docteur, dont le talent, le ſavoir.....

ISABELLE.

AIR : *Faut attendre avec patience.*

Je crois l'Epoux qu'on me deſtine
Fameux par ſes raiſonnemens.
Je reſpecte fort ſa doctrine,
Son eſprit & ſes argumens;
Mais Léandre en fait plus, je gage;
Il doit raiſonner beaucoup mieux

Digitized by Google

Et persuader davantage,
Si j'en juge d'après les yeux. *bis.*

PIERROT.

Fort bien jugé, Mademoiselle; reste à savoir si ce jugement-là plaira à Monsieur votre père.

ISABELLE.

AIR *Pour héritage.*

Léandre ignore
Mes sentimens, je crois.
Mes yeux encore
Ne l'ont vu qu'une fois.

PIERROT.

Ce peu d'instants
A-t-il pu vous permettre...

ISABELLE.

Quand l'Amour s'en mêle, on sait mettre
A profit le tems.

PIERROT.

Eh! comment, s'il vous plaît, l'avez-vous vu?

ISABELLE.

AIR : *L'autre jour à la promenade.*

L'autre jour à la promenade,
Je l'aperçus près d'un certain détour:
En le voyant, mon cœur malade
Sentit enfin le pouvoir de l'amour.

PIERROT.

En le voyant!

ISABELLE.

En le voyant, mon cœur malade
Sentit enfin le pouvoir de l'amour.

AIR : *Le petit mot pour rire.*

Je l'observais d'un œil discret,
Puis je m'informais en secret.....

PIERROT.

Le trait est un peu leste.

ISABELLE.

J'ai su comment il s'appellait,
Que près de ces lieux il restait,
Que souvent il s'y promenait.....
Mon cœur m'a dit le reste.

PIERROT.

Chut. Voilà, je crois, votre futur.

Digitized by Google

SCENE VI.

LES MÊMES, LE DOCTEUR, (*tenant une Lettre.*)

LE DOCTEUR.

AIR: *L'autre soir j'étais seulette.*

Est-ce vous, belle Isabelle?
L'Amour qui conduit les cœurs
Met à vos pieds le modèle
Et la perle des Docteurs.
Pour votre Amant il se présente
Autorisé par la présente,
(*Montrant la lettre....*)
Qui devient billet au Porteur.....

ISABELLE, *lui faisant une profonde révérence en se retirant.*

Monsieur, je suis votre Servante.....

LE DOCTEUR, *la regardant aller.*

Oh! je suis votre Serviteur.

PIERROT, *à part.*

La belle entrevue! Monsieur, je vais avertir mon Maître de votre arrivée. (*Il sort.*)

SCENE VII.

LE DOCTEUR, *seul.*

Monsieur Cassandre me mande qu'il veut me mettre de moitié dans le secret du Magnétisme, & me donner sa fille en mariage; mais comme elle paraît innocente & gauche!

Digitized by Google

AIR : *Un Chevalier, deux Chevaliers.*

Quoi ! c'eſt donc-là ce bel objet,
Sa figure eſt gentille.
Pourtant je n'ai pas le projet
De me mettre en famille ;
Mais bon, quelle vétille,
Je puis emporter le ſecret,
Et laiſſer-là la Fille.

SCENE VIII.

LE DOCTEUR, CASSANDRE.

CASSANDRE.

BON jour, mon cher Docteur.

LE DOCTEUR.

Salut au célèbre Caſſandre.

CASSANDRE.

Je ſuis enchanté de vous voir chez moi, & j'eſpere que vous ne vous repentirez pas de votre viſite. Mais, dites-moi, d'abord :

DUO des deux Avares.

Au Magnétiſme croyez-vous ?

LE DOCTEUR.

De moitié ſerons-nous enſemble ?

CASSANDRE.

N'eſt-ce pas tromper, croyez-vous ?

LE DOCTEUR.

Si c'eſt tromper ?

CASSANDRE.

Que vous en ſemble ?
En conſcience, dites-nous :
Au Magnétiſme croyez-vous ?

LE DOCTEUR.

Si j'y crois ? mais autant que vous.

CASSANDRE.

De moitié nous ſerons enſemble.

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

N'eſt-ce pas tromper, croyez-vous ?

CASSANDRE.

De moitié nous ſerons enſemble.

Enſemble.

De moitié, &c.

CASSANDRE.

Il doit en réſulter du bien.

LE DOCTEUR.

Eh pour qui, Confrère, ce bien ?

CASSANDRE.

Mais pour nous.

LE DOCTEUR.

Fort bien.

De l'argent ?

CASSANDRE.

Et de l'or.

LE DOCTEUR.

Quoi ! de l'or !

CASSANDRE.

Un tréſor.

LE DOCTEUR.

De l'argent, Confrère, & de l'or !

Enſemble

Magnétiſons tous ces gens-là,
Il n'eſt point de mal à cela.

CASSANDRE.

AIR : *Menuet d'Exaudet.*

Mon ſecret,
En effet,
Eſt unique ;
Mais ce talent merveilleux,
Quoique miraculeux,
Eſt ſimple en ſa pratique ;
Aucun art :
Un regard ;
Ce ſeul geſte,
D'un homme ſauve les jours,
Et le ſuccès toujours
L'atteſte.
J'obſerve avant toute choſe

D'abord l'effet & la cauſe ;
Cela fait,
Sûr du fait,
Je commence :
Bientôt chaſſant le trépas,
La ſanté pas à pas
S'avance.
Dans les cas
Délicats,
Si j'opère,
Je ſuis Médecin diſcret,
Porter ſur le ſujet
L'œil perçant du myſtère ;
Puis l'Agent,
Dirigeant
Le fluide ;
Par la foſſette du cœur,
Le gliſſe où la douleur
Réſide.

LE DOCTEUR.

Voilà des effets bien ſurprenants.

CASSANDRE.

Voyez-vous cette baguette ? Elle renferme toute ma ſcience.

LE DOCTEUR.

AIR : *Des Billets doux.*

Mon ami, que dites-vous là !
Eh quoi ! cette baguette là
Vous ſerait ſi propice ?

CASSANDRE.

Oui, Docteur.

LE DOCTEUR.

Mais, ſi j'ai bonne mémoire :
C'eſt à peu près comme cela
Que Circé métamorphoſa
Les compagnons d'Uliſſe.

CASSANDRE.

Voila tout mon talent.

LE DOCTEUR.

AIR : *Il eſt toujours le même.*

Un Charlatan vainement ſe propoſe

D'un

D'en faire accroire à tous aveuglément ;
Mais, Caſſandre, avec vous, oh ! c'eſt bien autre choſe ;
Et votre magnétiſme a cela de charmant,
Qu'à des ſavans ſouvent il en impoſe.

CASSANDRE.

Même air.

C'eſt malgré moi, j'aime peu cette engeance ;
Car un ſavant
Eſt ſouvent
Sans argent.
J'aime bien mieux, ma foi, des hommes d'importance ;
Mais pour trouver des gens
Bien croyans,
Bien payans,
Il faut, Docteur, chercher dans la finance.

LE DOCTEUR.

AIR : *Roulant ma Brouette.*

Chaſſons les ſcrupules ;
Attirons ici
Les eſprits crédules.

CASSANDRE.

Pour moi, Dieu merci,
J'ai l'ame tranquille ;
Je ſais qu'ils viendront :
La Cour & la Ville
Nous en fourniront.

AIR : *Pour ramener un Inconſtant.*

Mon cher Docteur, entendons-nous ;
Pour qu'en ces lieux la foule abonde ;
Tâchons d'exciter les jaloux,
Afin d'attirer tout le monde :
Car c'eſt ainſi, car c'eſt comme ça ;
Ces ſoins-là
Sont utiles,
Que l'on dira,
Que l'on croira
Que nous ſommes habiles.

LE DOCTEUR.

Même Air.

Traitons, guériſſons tous les maux.

CASSANDRE.

Que la Faculté s'intimide.

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Employons sur-tout de grands mots.

CASSANDRE.

Comme pôle, agent & fluide.

(*Ensemble.*)

Car c'est ainsi, &c.

LE DOCTEUR.

AIR : *M. le Prévôt des Marchands.*

Si nos confrères sont jaloux
D'un moyen si simple & si doux ;
C'est que, sans craindre d'incartade,
Lorsque nous ne pourrons guérir,
Nous ne tûrons point le malade.

CASSANDRE.

Non.

LE DOCTEUR.

Mais nous le laisserons mourir.

CASSANDRE.

Oui. Je vais, mon ami, vous mener à mon Baquet, & j'acheverai de vous instruire sur ma maniere de travailler.

LE DOCTEUR.

Soit. mais, dites-moi ! ne craignez-vous point un revers de fortune ? . . . On murmure. . . .

CASSANDRE.

AIR : *Paris est au Roi.*

C'est un vain caquet ;
Venez au baquet,
Vous verrez le Français
Crédule à l'excès,
Et combien d'argent
Me vaut mon Agent ;
Non, rien n'est si plaisant,
si satisfaisant.
On s'empresse,
On me presse ;
Je suis un Dieu bienfaisant :
La jeunesse,
La vieillesse,
De tous les états,
Porte ici ses pas ;

C'eſt à qui viendra ;
Me conſultera :
Moi, de leur
Folle ardeur
Je ris de bon cœur :
Mais c'eſt à l'écart
Qu'à parler ſans fard,
Je ris bien plus encor
En empochant l'or.
Dans ce pays, mon cher,
On achete bien cher
Tout ce qui ſent un peu le prodige :
Du preſtige,
Du vertige,
C'eſt l'homme d'eſprit
Qui fait ſon profit.

SCENE IX.

LES MÊMES, PIERROT.

ENSEMBLE.

PIERROT.

CESSEZ ce caquet,
Allez au Baquet,
Vous verrez le François
Crédule à l'excès.
Ah ! combien d'argent
Vaudra notre Agent !
Non, rien n'eſt ſi plaiſant,
Si ſatisfaiſant.

CASSANDRE, LE DOCTEUR,

NARGUE du caquet,
Courons au Baquet,
Nous verrons le Français
Crédule à l'excès.
Ah ! combien d'argent
Vaudra notre Agent !
Non, rien n'eſt ſi plaiſant,
Si ſatisfaiſant.

(*Caſſandre & le Docteur ſortent.*)

PIERROT *reſté ſeul.*)

AIR : *Sans le ſavoir.*

Du Magnétiſme la ſcience
Eſt plus réelle qu'on ne penſe ;
Tout nous annonce ſon pouvoir :

Digitized by Google

Je crois voir
Où ſa force exiſte ;
Et ſans vouloir
Me prévaloir,
J'ai long-tems été Magnétiſte
Sans le ſavoir.

SCENE X.

PIERROT, LÉANDRE.

LÉANDRE.

AIR : *Où s'en vont ces gais Bergers.*

POURROIS-JE voir ce Docteur
Aux talents admirables ?
Par-tout on en dit, d'honneur,
Des choſes incroyables.

PIERROT.

Il eſt vrai que nous faiſons, Monſieur,
Des cures incurables.

LÉANDRE.

Fais-moi promptement parler à ce grand homme.

PIERROT.

AIR : *Des fraiſes.*

Monſieur, je vais m'empreſſer.
Daignez ici m'attendre.
Mais, allant vous annoncer.
Quel nom faut-il prononcer ?

LÉANDRE.

Léandre,

PIERROT.

Léandre !

LÉANDRE.

Léandre.

PIERROT, *à part.*

Ne ſerait-ce point notre amoureux ? faiſons-le jaſer.

Digitized by Google

AIR : *Du pas redoublé.*

Ah! vraiment, Monsieur, j'oubliais....
Mon Maître est en affaire,

LÉANDRE.

Ce contretems.....

PIERROT.

Est fâcheux, mais
Je sais ce qu'il faut faire.
Ça, comptez-moi votre embarras,
Et vous pourrez comprendre
Que Pierrot, dans de certains cas,
Vaut bien Monsieur Cassandre.

LÉANDRE.

AIR : *Je suis malade d'amour.*

Hélas! je languis nuit & jour,
Et cet état m'obsède.
Je te parle ici sans détour;
Quelque sort me possède.

PIERROT, *à part.*

Il est, il est malade d'amour.
Mais j'en sais le remède.
Voyons, comment cela vous a-t-il pris?

LÉANDRE.

AIR : *Avec les Jeux.*

D'une femme suivant les traces,
Je me promenais l'autre soir.

PIERROT, *à part.*

Justement; c'est lui.

LÉANDRE.

Séduit par ses attraits, ses grâces,
Non loin d'elle j'allai m'asseoir;
De ses yeux un rayon céleste
Vint alors enivrer mes sens.
Hélas! c'est ce regard funeste
Qui cause aujourd'hui mes tourmens.

PIERROT.

Le pauvre garçon!

LÉANDRE.

AIR : *Charmante Pastourelle.*

En me livrant sans crainte
Au charme de la voir,

Digitized by Google

D'une mortelle atteinte
Je ſentis le pouvoir.
Oh ! la cruelle gêne !
Eh comment ! ſans mourir ;
Endurer tant de peine
Après tant de plaiſir.

PIERROT.

Vous ſouffrez donc beaucoup ?

LÉANDRE.

AIR : *Le nuit quand j' penſe à Jeannette.*

Hélas ! j'ai perdu la tête ;
Je ne ſais ce que je fais ;
Je veux courir & m'arrête ;
Je veux parler & me tais :
Sans rien entendre j'écoute ;
Je regarde & n'y vois pas.
Le Magnétiſme, ſans doute,
Doit guérir en pareil cas.

PIERROT.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougere.*

Oui, vous pouvez tout attendre
De nos remèdes puiſſants.

LÉANDRE.

Sans le ſecours de Caſſandre,
C'eſt fait de moi, je le ſens.

PIERROT.

Perdre la vie à cet âge !

LÉANDRE.

Tel eſt le ſort qui m'attend.

PIERROT.

Ah ! ce ſeroit grand dommage
De mourir ſi bien portant.

LÉANDRE.

Que veux-tu dire ?

PIERROT.

AIR : *Il n'eſt pire eau que l'eau qui dort.*

D'après, Monſieur, ce qu'en vous j'étudie:
Vous languiſſez d'un excès de ſanté.
Or, Médecins de cette maladie
Ne ſont pas de la Faculté.

LÉANDRE.

Comment, tu crois....

Digitized by Google

PIERROT.

Eh ! dites-moi, savez-vous qui est cette femme qui vous tourmente si fort ?

LÉANDRE.

Hélas ! je ne sais ni son nom, ni sa demeure.

PIERROT, *à part.*

C'est Isabelle. (*à Léandre.*) Allez, allez, nous vous guérirons.

AIR : *Eh ! non ; non, non, je n'en dirai pas davantage.*

Mais en attendant mon Maître,
Promenez-vous au jardin ;
L'œil fixé sur la fenêtre
De l'appartement voisin.
(*à part.*) Il la verra.

LÉANDRE.

Laisse-là ce badinage.
Me promener, à quoi bon ?

PIERROT.

Eh, non, non, non ;
Je n'en dirai pas davantage.

LÉANDRE.

Mais pourquoi fixer cette fenêtre ? Seroit-elle magnétisée ?

PIERROT.

Certainement, Monsieur : la maison, les arbres, les fleurs...

AIR : *Sans cesse à la ville, à la Cour.*

Ici tout a de notre Agent
Le pouvoir rare & surprenant.
Tout est magique en ce séjour ;
Mais, pour l'utilité commune,
Mon Maître doit au premier jour
Magnétiser la Lune.
J'entends quelqu'un. Allez vîte où je vous ai dit.

LÉANDRE.

Mais apprends-moi du moins.....

PIERROT.

Eh, non, non, non ;
Je n'en dirai pas davantage.

(*Léandre sort.*)

Digitized by Google

SCENE XI.

PIERROT, MONDOR, UN ABBÉ, AGLAÉ.

MONDOR, *faisant sonner une bourse.*

AIR : *De la petite Poste de Paris.*

QUis-je me présenter ainsi
Au Médecin qui loge ici,
Dont le Magnérisme est l'appui,
Et, qui pour nous parler de lui
Tous les matins de ses écrits
Remplit le Journal de Paris.

L'ABBÉ, *montrant aussi une bourse.*

Mêmes raisons & mêmes moyens.

PIERROT.

Messieurs, vous vous annoncez à merveille, & je vais avertir mon Maître ; mais ce n'est pas la peine.

Même Air.

Je le vois, il aura vraiment
Entendu sonner votre argent ;
D'autant qu'absent
Comme présent,
Pour lui ce bruit est si puissant,
Qu'il se rendroit en son logis
D'un bout à l'autre de Paris.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

CASSANDRE, MONDOR, UN ABBÉ, AGLAÉ.

CASSANDRE.

AIR : *La curiosité.*

QUI peut, Monsieur l'Abbé, dans ces lieux vous conduire.
(*à l'Abbé.*)

L'ABBÉ.

La beauté.

CASSANDRE, *à Mondor.*

Vous, Monsieur, d'y venir, qu'est ce qui vous inspire ?

MONDOR.

Digitized by Google

MONDOR.

La rareté.

CASSANDRE, *à Aglaé.*

Madame, apprenez-moi l'objet qui vous attire?

AGLAÉ.

La curiosité.

L'ABBÉ.

Et le besoin, sans doute.

AGLAÉ.

Non, Monsieur l'Abbé; je me porte à merveille.

MONDOR.

N'en croyez rien, Docteur.

L'ABBÉ.

AIR : *Nous sommes Précepteurs.*

Quoi! cette fraîcheur, cet éclat....,
Cachent une santé contraire.

MONDOR.

CASSANDRE.

On doit bien plaindre son état
Si mon talent ni peut rien faire.

L'ABBÉ.

Je m'estimerais bien heureux si je pouvais contribuer à la guérison d'une aussi jolie malade.

CASSANDRE.

AIR : *Le tout par nature.*

Vous magnétisez!

L'ABBÉ.

Oui dà.
Docteur, j'étais né pour ça;
Et j'ai de ce talent là
Déjà quelque teinture;
Mais je possède cela
Le tout par nature.

AGLAÉ.

Vous vous faites, peut-être, Monsieur l'Abbé, plus savant que vous n'êtes.

CASSANDRE.

AIR : *Non je ne ferai pas.*

L'art de magnétiser n'est pas ce que l'on pense :
Il vous éblouira; mais malgré l'apparence,
Quand vous le connoîtrez, Messieurs, en vérité
Vous serez étonnés de sa simplicité.

Digitized by Google

MONDOR.

Non ; je ſuis perſuadé, moi, que c'eſt bien peu de choſe. Allons, Docteur, il faut magnétiſer cette jolie malade.

AGLAÉ.

Mais, mon cher Mondor, je ne la ſuis pas.

CASSANDRE.

Non ſeulement je guéris, mais je préviens tous les maux. Cependant, avant de rien entreprendre....

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Sur la malade je voudrais
Des notions certaines.

MONDOR.

Tenez, d'abord je lui connais
Ses vapeurs, ſes migraines.

L'ABBÉ.

Peut-être trop d'activité ?

MONDOR.

Certaine défaillance.

L'ABBÉ.

Excès de ſenſibilité ?

MONDOR.

Excès d'indifférence.

CASSANDRE.

Je vous entends tous les deux.

AGLAÉ.

Monſieur, je vous prie de ne pas croire un mot de ce que Monſieur vous a dit.

CASSANDRE.

Ne vous allarmez point, Madame ; les remèdes que je veux employer n'ont rien que de très-agréable.

AIR : *Des fleurettes*

Une douce harmonie
Qui pénètre le cœur ;
D'une roſe fleurie
La douce & fraîche odeur....

L'ABBÉ.

Avec de telles recettes,
Vous réuſſirez en tout.
Près du Sexe on peut beaucoup.
Par des fleurettes.

MONDOR.

Oui, Madame, l'Abbé a raiſon.

Digitized by Google

CASSANDRE.

Je vais m'arranger dans cette opération de manière que nous y ſerons tous utiles.

L'ABBÉ, (*à part.*)

Bon !

MONDOR.

Fort bien. Mais, Monſieur l'Abbé voudra-t-il....

L'ABBÉ.

Comment dont ; mais je ferai avec plaiſir tout ce qui pourra être agréable à Madame.

AGLAÉ.

Ah ! la bonne folie !

CASSANDRE, (*à Mondor.*)

Etes-vous Muſicien, Monſieur ?

MONDOR.

Comme cela, je joue du violon tant bien que mal.

CASSANDRE.

Cela ſuffit.

AIR : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Il faut que je diſpoſe....

(*à Mondor.*)

Prenez cet inſtrument.

(*Il lui donne un Violon.*)

(*A l'Abbé.*)

Vous, cueillez cette roſe ;
Offrez-la tendrement.
Pour que tout participe
A ce charme puiſſant ;

(*A Mondor.*)

Vous ferez le principe,

(*Montrant l'Abbé.*)

Monſieur tiendra l'Agent.

MONDOR.

Bien. Je ferai le principe, moi.

CASSANDRE.

Madame, ayez la bonté de vous placer là. Monſieur l'Abbé directement en face. Monſieur Mondor de côté, & moi là. Fort bien ; nous pouvons commencer.

(*Tandis que l'Abbé préſente la Roſe, Caſſandre,*

Digitized by Google

avec sa bagueste, semble, par différens signes, diriger le fluide Magnétique sur la Malade, & Mondor accompagne l'Air suivant, en jouant du Violon.

L'ABBÉ.

AIR : *Belle rose, que j'arrose.*

Cette rose
Dont je n'ose
Parer vos attraits,
En l'offrant de plus près,
Cette rose
Fraîche éclose,
Fut par le zéphir
Ouverte d'un soupir.

MONDOR.

Bravo, l'Abbé! Il s'y prend fort bien, au moins.

CASSANDRE.

Chut! n'interrompez pas.

L'ABBÉ.

Son charme, sans doute est l'ouvrage
Du plus puissant de tous les Dieux.
Daignez, en lui rendant hommage,
Sur cette fleur jetter les yeux.
De l'ivresse qu'elle inspire
Si l'attrait vainqueur
Agite votre cœur,
Ce délire
Doit vous dire,
Ce qu'à votre tour
Vous devez à l'Amour.

CASSANDRE.

Tenez, déjà son teint s'anime,
Elle semble encor s'embellir.

L'ABBÉ.

De sa bouche il échappe un soupir.
O science sublime!

AGLAÉ.

Mais d'une soudaine flamme
J'éprouve l'ardeur,
En fixant cette fleur:
Elle pénètre mon ame.
Quel pouvoir secret!
Que son effet
me plaît!

(Elle laisse tomber son éventail, que Mondor ramasse.)

Digitized by Google

MONDOR.

Madame !....

AGLAÉ, *repoussant Mondor.*

Laissez-moi, laissez-moi....

MONDOR.

Eh bien ! qu'a-t-elle donc ?

CASSANDRE.

Vîte, vîte, la Rose.

L'ABBÉ.

Ce délire
Doit vous dire
Ce qu'à votre tour
Vous devez à l'Amour.

AGLAÉ.

Ah !

MONDOR.

En vérité, voilà qui est miraculeux.

CASSANDRE.

Suivez-moi là-dedans, vous verrez bien autre chose.

L'ABBÉ, MONDOR, AGLAÉ.

AIR : *Lavez-vous vu !*

Nous brûlons d'une vive ardeur.
D'apprendre vos préceptes ;
Recevez-nous, mon cher Docteur,
Au rang de vos Adeptes.

MONDOR.

Moi, je ferai les fraix du cours.

CASSANDRE.

Eh bien, comptez sur mon secours.
A ce concours,
De mes beaux jours
» Sur vous l'espoir se fonde.

L'ABBÉ.

» Ce qui plaît aux Dames toujours
» Doit plaire à tout le monde.

CHŒUR.

AGLAÉ.	L'ABBÉ, MONDOR.	CASSANDRE.
A ce concours,	A ce concours,	A ce concours,
De ses beaux jours	De ses beaux jours	De mes beaux jonrs
Sur nous l'espoir se fonde.	Sur vous l'espoir se fonde.	Sur vous l'espoir se fonde.
Ce qui plaît aux Dames toujours,	Ce qui plaît aux Dames toujours,	Ce qui plaît aux Dames toujours,
Doit plaire à tout le monde.	Doit plaire à tout le monde.	Doit plaire à tout le monde.

Digitized by Google

SCENE XIII.

LÉANDRE, seul, (*entrant tout effrayé.*)

AIR : *Ah, mon Dieu, que je l'échappe belle !*

AH, mon Dieu, que je l'échappe belle !
Au commandement
Docilement
Toujours fidèle,
Au jardin je faisais sentinelle,
Quand ce lieu fatal
M'offre la cause de mon mal.
J'attendais, en fixant la fenêtre,
Les effets de l'art
Qui par ce regard
Devaient naître :
Cette femme alors vient à paraître,
Je la voyais là.
La sentais là.
Dieux ! la voilà !

SCENE XIV.

LÉANDRE, ISABELLE.

ISABELLE, (*du ton du dernier Vers.*

DIEUX ! le voilà !

AIR : *Com' v'la qu'est fait !*

Près de lui quel charme m'attire !

LÉANDRE.

Près d'elle quoi donc me retient !
Tout en la craignant je l'admire.

ISABELLE.

Ah, qu'il est bien
Dans son maintien !

LÉANDRE.

Que dans sa taille elle est bien prise !

ISABELLE.

Qu'il a l'air fin !

LÉANDRE.

Quel œil malin !

ISABELLE.

Rien n'est en lui qui ne séduise !

Digitized by Google

LÉANDRE.

Son enſemble en tout eſt parfait.

ISABELLE.

Comme il eſt fait! *bis.*

AIR : *Guillot un jour trouva Liſette.*

Quoi! vous évitez ma préſence,
Lorſqu'en ces lieux je vous cherchais!
C'eſt un excès d'indifference
Que je ne fis naître jamais.
Iſabelle ſans méfiance
Croyoit pouvoir en aſſurance
Compter ſur ſes faibles appas.
Monſieur, en cette circonſtance
Un autre ne me fuirait pas. *bis.*

LÉANDRE.

Hélas! il faut bien que je vous fuie: il m'en coûte aſſez cher de vous avoir rencontré.

ISABELLE.

AIR : *Dans ces déſertes campagnes.*

Si je cauſe votre peine,
Hélas! c'eſt ſans le vouloir.
Je n'ai point l'ame inhumaine;
On doit s'en appercevoir.
Votre état me déſeſpère.
Je ſouffre à vous voir gémir,
Et j'aurais tout au contraire.
Du plaiſir
A vous guérir.

LÉANDRE.

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Dans la langueur on me réduit
Ce mal qui me poſsède,
Le Magnétiſme, m'a-t-on dit,
Eſt l'unique remède.

ISABELLE.

AIR : *Pour voir un peu comment ç'a f' ra.*

Le Magnétiſme, dites-vous, ...
(*A part.*)
J'ai quelques leçons de mon Père;
Et chaque jour aux yeux de tous,
Je le vois tandis qu'il opère.
Eſſayons ce remède-là,
Pour voir un peu comment ça f' ra.

Digitized by Google

LÉANDRE.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Je ne sais pas pourquoi, mais,
Maintenant mon ame est contente :
Auprès de vous je me plais.

ISABELLE.

Eh bien, suis-je encore si méchante !

LÉANDRE.

Ah ! pardonnez.....

ISABELLE.

De mon Père j'ai le secret.
Je veux vous guérir tout-à-fait.

LÉANDRE.

Mademoiselle, en vérité ;
Vous avez bien de la bonté.

ISABELLE.

AIR : *De l'Amour tout subit les loix.*

O toi, qui règne dans les airs
Et ranime tout l'univers,
Toi, dont les prodiges sublimes
De nos jours se sont découverts ;
Fluide inconnu jusqu'alors,
Fais mouvoir tes nouveaux ressorts ;
Viens, par des effets légitimes,
Seconder mes efforts,
Sentez-vous certaine chaleur ?

LÉANDRE.

A peine j'en soutiens l'ardeur.

ISABELLE.

Où se porte en vous la douleur ?

LÉANDRE.

Hélas ! tout mon mal est au cœur.

ISABELLE.

Au cœur ! le besoin est urgent....
Par le moyen de cet agent,
(*Elle prend la baguette magnétique.*)
J'y vais diriger mon principe.....
Le secours sera diligent....
Sentez-vous du soulagement ?

LÉANRDE.

Oh oui, beaucoup ; assurément ;
Oui, le nuage se dissipe :
Je suis bien mieux vraiment.

ISABELLE

ISABELLE.

Par ce pouvoir qui m'eſt ſoumis
Voyez la fin de vos alarmes,
Et quels biens vous ſont promis!
Il faut, pour juger de leurs charmes,
Les avoir ſentis.
Non, la ſanté n'eſt rien à ce prix.

LÉANDRE.

Ah, quel remède précieux!
Je crois être au ſéjour des Dieux.
C'eſt une exiſtence nouvelle....
Un ſentiment délicieux
Celui-là les abſorbe tous.
Que ſon charme eſt puiſſant & doux!
Quel délire!.... O mon Iſabelle!
Je tombe à vos genoux.

SCENE XV.

LES MÊMES, CASSANDRE, LE DOCTEUR.

CASSANDRE.

AIR: *Des folies d'Eſpagne.*

QUE vois-je O Ciel!... Et quelle eſt ma ſurpriſe!

LE DOCTEUR.

Eh quoi!.... C'eſt.... Non, je crains de m'abuſer.

CASSANDRE.

Heureux moment! Ma Fille, magnétiſe.

LE DOCTEUR.

Et mon Neveu ſe fait magnétiſer.

LÉANDRE.

Oui, mon Oncle.

CASSANDRE.

Embraſſe-moi, mon enfant; viens, ma chère fille, tu ſeras un jour la gloire de ton père.

ISABELLE.

AIR: *Des Bergères du Hameau.*

Oh! je ne ſais preſque rien
Sur cette grande ſcience,
Et mon peu d'expérience....

LE DOCTEUR.

Mais il s'en trouve aſſez bien.

LÉANDRE.

Oui, Meſſieurs, ſa recette eſt bonne.

Digitized by Google

Et tenez.....
Dans ſon petit doigt, entre nous,
Iſabelle en ſait plus que vous } bis.
Dans toute votre perſonne.

LE DOCTEUR.

Je le croirais bien. Écoutez donc, Confrère....

AIR : *Guillot auprès de Guillemette.*

Mon Neveu, ſuivant l'apparence,
De votre Fille eſt amoureux,
Et ce ſerait une imprudence
Que de s'oppoſer à ſes feux.

CASSANDRE.

Vous craindriez.....

LE DOCTEUR.

Quelqu'eſcapade.
Le petit drôle a l'œil malin;
C'eſt l'Amour qui le rend malade:
Que l'Hymen ſoit ſon Médecin.

(*Enſemble.*)

LÉANDRE.	ISABELLE.
C'eſt l'Amour qui me rend malade,	C'eſt l'Amour qui le rend malade,
Que l'hymen ſoit mon Médecin.	Que l'hymen ſoit ſon Médecin.

CASSANDRE.

Même Air.

Eh! mais vous avez ma parole.

LE DOCTEUR.

Mon cher ami, je vous la rends.
Je n'ai pas la tête aſſez folle
Pour prendre femme de quinze ans.
Très-ſagement je ſuis précoce
Dans cet abandon que j'en fais.
Céder ſa femme avant la nôce.
Vaut mieux que la céder après.

CASSANDRE.

Puiſque vous le voulez, je conſens à ce mariage.

ISABELLE.

Ah! mon père!.....

LÉANDRE.

Ah! Monſieur!....

CASSANDRE.

Oui, mais, Docteur, c'eſt à condition que nous continuerons de travailler enſemble.

LE DOCTEUR.

Nous n'en ferons que plus unis.

Digitized by Google

CASSANDRE.

C'eſt par amitié pour vous, car vous entendez bien que je pourrais aiſément me paſſer d'aide.

LE DOCTEUR.

Je le ſais.

AIR : *Ah! le bel Oiſeau.*

(Enſemble.)

LÉANDRE. ISABELLE.
Soyons unis déſormais,
Par l'Amour & la conſtance,
Mon cher amant, } je pro-
Chère amante, } mets.
De t'adorer à jamais.

LE DOCTEUR. CASSANDRE.
Soyons unis déſormais,
Par l'amitié, la conſtance,
Mon cher ami, je promets,
De ne vous quitter jamais.

LE DOCTEUR.

Toujours mêmes intérêts.

CASSANDRE.

Et ſur-tout même prudence.

ISABELLE.

Toujours les mêmes ſecrets.

LÉANDRE.

Et la même confiance.

Enſemble.

LE'ANDRE. ISABELLE. LE DOCTEUR. CASSANDRE.
Soyons unis, &c. Soyons unis, &c.

SCENE XVI & derniere.

LES MÊMES, PIERROT.

PIERROT.

AIR : *Non, rien n'eſt ſi fatiguant.*

MOnſieur, accourez là-bas,
Car je crains quelques ſurpriſes;
C'eſt un tapage, un fracas
Auquel moi je ne tiens pas.

Chœur qu'on ne voit pas.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah.

PIERROT.

C'eſt à la Salle des Criſes.

Chœur; idem.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah.

CASSANDRE.

C'eſt au Baquet, on y va.
Allons, allons nous amuſer de leurs folies.

Digitized by Google

LE BAQUET DE SANTE',

DIVERTISSEMENT-PARADE,

EN VAUDEVILLES.

PERSONNAGES ACTEURS *DU DIVERTISSEMENT.*

CASSANDRE.

LE DOCTEUR.

PIERROT.

AGLAÉ.

LE GASCON.

HORTENSE,	*Mlle. Le Fevre, C.*
UN PROCUREUR,	*M. Thomaſſin.*
UN MALADE,	*M. Dufrenoy.*
UNE MALADE,	*Mlle. Meliancourt.*

TROUPE de malades des deux ſexes & de tous états.

Digitized by Google

LE BAQUET DE SANTÉ,

DIVERTISSEMENT-PARADE,

EN VAUDEVILLES.

(Le Théâtre repréſente un ſallon, au fond eſt une porte, au haut de laquelle on lit : Salle des Criſes. *Sur le devant de la ſcène on voit d'un côté, une Horloge en bois, communément appellée un* Coucou, *& de l'autre un* Harmonica. *Au milieu du Théâtre ſe trouve le Baquet.*

SCENE PREMIERE.

PIERROT, *Troupe de Malades des deux ſexes & de tous les états entourant le Baquet, & formant une chaîne.*

UNE VOIX D'HOMME.

» TEnons-nous main en main,
» Serrons-nous ferme enſemble ;
» Rendons graces au deſtin
» Du nœud qui nous raſſemble.
Si l'incrédulité
Soutient ſes droits ſur les deux Hémiſphères,
Rions au Baquet de Santé
Des Médecins vulgaires } *Bis* avec le Chœur.

UNE VOIX DE FEMME.

Point de noirs vêtements,
De perruques mauſſades ;
Ici, Docteurs galans,
Et charmantes Maladès ;
Un ton doux & flûté,
Le tact heureux d'une main bien légère,
Chaſſant l'inſenſibilité,
Nous rend à la lumière, } *Bis idem.*

Digitized by Google

UNE VOIX D'HOMME.

Envain le vieux bon sens
Et la raison sauvage
Par de vains argumens
Veulent combattre un sage.
Un jour la Faculté
Toute interdite & son flambeau par terre,
Autour du Baquet de Santé
Cherchera la lumière. } *Bis idem.*

UNE VOIX.

AIR : *De Carabi.*

Où est donc ce grand Homme
Qui doit être aujourd'hui
Notre appui ?
Sa lenteur nous assomme
Et fait régner ici
Le souci.
Tôt, tôt,
Que bientôt
Marchant
Promptement,
Il vienne nous guérir.
Nous laissera-t-il (*ter.*) mourir.

TOUS LES MALADES.

Tôt, tôt,
Que bientôt, &c.

SCENE II.

LES MÊMES, LE DOCTEUR, CASSANDRE.

PLUSIEURS VOIX, *alternativement.*

(*De l'Amant jaloux.*)
LE voilà, le voilà, le voilà, le voilà.

CHŒUR (*de l'Ami de la maison.*)
Le voilà le vrai modèle
De la science & du zèle,

LE DOCTEUR.
Et son ami, le voilà.

PIERROT.
Et son valet, le voilà.

UNE VOIX.
Il faut que de ces fairs là
On dresse un écrit fidèle.

Digitized by Google

Dans mille ans on le lira;
En le lisant chacun dira :
Le voilà, le vrai modèle
Des Docteurs de ce temps-là.

CHŒUR.

Le voilà, le vrai modèle
De la science & du zèle ;
Le vrai Docteur, le voilà.

CASSANDRE, LE DOCTEUR, PIERROT.

A part montrant ceux qui sont au Baquet.

Et les dupes les voilà.

CASSANDRE.

TOUS LES MALADES, *quittant le Baquet & donnant de l'argent au Docteur, à Cassandre & à Pierrot.*

Ah! Monsieur, je me recommande à vous. Il y a long-tems que je suis là.

AIR : *Chacun à son tour.*

Messieurs, un peu de patience ;
Calmez ces cris impérieux ;

TOUS.

Ah! déja par votre présence
Vos Malades se trouvent mieux.

CASSANDRE.

Ça, que chacun en conservant sa place,
Du Baquet borde le contour ;
Chacun à son tour,
Il faut qu'on passe ;
Chacun à son tour.

SCENE III.

LES MEMES, AGLAÉ, HORTENSE.

AGLAÉ.

VOUS voyez, mon cher Cassandre, que je suis de parole.

CASSANDRE.

Je m'en félicite, ma belle Dame.

AGLAÉ.

AIR : *Du Vaudeville des Jumeaux.*

Pour exercer votre science,
Vous serez satisfait, je croi ;
J'amène ici la jeune Hortense,
Dont je réponds comme de moi.
La reconnoissance m'engage
A tenir ce que j'ai promis.

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Quand on eſt content, c'eſt l'uſage
D'en faire part à ſes amis.

TOUS LES MALADES.

Eh! mais, Monſieur le Médecin, c'eſt à moi...;

LE DOCTEUR.

Un moment, Meſſieurs, un moment.

HORTENSE.

Ah, juſte Ciel! quel bruit infernal.

AGLAÉ.

Bon! ce n'eſt rien que cela, il faut les voir dans la criſe : tu n'as pas l'idée des extravagances qu'ils font.

CASSANDRE, *aux Malades.*

AIR : *Quand le péril eſt agréable.*

Appaiſez votre pétulence ;
Il eſt bien juſte, en vérité,
Quand je dois tout à la Beauté,
Qu'elle ait la préférence.

HORTENSE.

Comment donc! mais voilà qui eſt fort galant.

AGLAÉ.

Je te l'ai bien dit, il eſt charmant.

HORTENSE, *à Caſſandre.*

Monſieur, eſt-ce que tous ces gens-là ſont fous ?

AGLAÉ.

Sans doute.

CASSANDRE.

Mais ils ne ſont pas très-ſenſés.

LE DOCTEUR.

Heureuſement pour nous.

HORTENSE.

Quel eſt leur eſpèce de maladie ?

CASSANDRE.

AIR : *O Ricandaine, Ricandon.*

Chacun a ſon effection.

LE DOCTEUR.

Celui-ci, c'eſt oppreſſion.

CASSANDRE.

Et cet autre, irritation ;
Des nerfs c'eſt la criſpation
Qui s'apprête.

LE DOCTEUR.

Quelques-uns ont réunion D'obſtructions,

Digitized by Google

D'obſtruction,
De flüxion.....

PIERROT.

Qui, par la réfraction,
Met dans leur tête
L'imagination
En action.

AGLAÉ, *à une des Malades.*

Madame, combien y a-t-il que vous ſuivez ce traitement ?

LA MALADE.

Deux ans, Madame.

AGLAÉ.

Eh ! vous en trouvez-vous mieux ?

LA MALADE.

Beaucoup mieux, Madame. Je n'avais autrefois qu'une criſe par ſemaine, actuellement j'en ai deux par jour.

HORTENSE, *à Caſſandre, à part.*

Ah ça, Docteur, dites-moi, là, ſincérement, en confidence ; votre Magnétiſme fait-il du bien ?

CASSANDRE.

Mais, je vous aſſure qu'il m'en fait beaucoup à moi.

LE DOCTEUR.

A moi auſſi.

PIERROT, *faiſant ſonner ſon argent.*

A moi auſſi.

HORTENSE.

Quel eſt cet homme noir qui a l'air ſi grave ?

AGLAÉ.

Et ſi ſauvage ?

CASSANDRE.

C'eſt un vieux Procureur attaqué de violens maux de tête, depuis ſon mariage avec une jeune femme....

HORTENSE.

Avec une jeune femme !

AGLAÉ.

Un vieux Procureur !

HORTENSE.

Des maux de tête !... (*l'examinant.*) Eh ! c'eſt mon Mari.

AGLAÉ.

Oui, vraiment ! Oh, la bonne figure ! D'honneur, ma Reine, il eſt à peindre. Qu'eſt-ce qu'il a donc à la tête * ?

(*) Il a la branche magnétique appliquée ſur le front.

CASSANDRE.

C'eſt la Branche Magnétique.

HORTENSE.

Paix.... Retirons-nous promptement.

CASSANDRE.

Mais, Madame....

HORTENSE.

AIR : *Liſe demande ſon Portrait.*

Nous viendrons dans un autre inſtant,
Je ſerai plus tranquille ;
Mais, Docteur, en vous en priant,
N'allez-vous pas en Ville ?

CASSANDRE.

J'y vais lorſqu'il en eſt beſoin,
Pour affaire pareille,
Si toutefois on a le ſoin
De m'avertir la veille.

HORTENSE.

Cela ſuffit. Allons-nous-en, ma bonne amie.

AGLAÉ.

Oui, c'eſt bien dit ; partons.

HORTENSE, *à Caſſandre.*

De la diſcrétion.

CASSANDRE.

A qui dites-vous cela ?

AGLAÉ, *ſe retournant en ſortant.*

Tiens, ma bonne, d'ici, vois comme il eſt bien.

HORTENSE.

Que tu es folle ! Viens donc. (*Elles ſortent en riant.*

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté Aglaé & Hortenſe.*

LE DOCTEUR.

JE craignais la reconnaiſſance.

PIERROT.

Moi, je la deſirais.

CASSANDRE.

Cet homme eſt trop plein de ſon objet pour s'appercevoir d'autre choſe. (*Aux Malades.*) Allons, Meſſieurs & Dames ; à vous, Pierrot, place-toi à l'Harmonica.

Pierrot ſe met à l'inſtrument & ſemble jouer l'air : Viens dans mes bras, mon aimable Créole ; *tandis que Caſſan-*

Digitized by Google

dre & le Docteur, munis de Baguettes préparées, magnétisent les malades rangés autour du Baquet, qui chantent alternativement l'air suivant :

AIR : *Qu'il est doux d'exercer sa haine.*

Quelle chaleur vive & soudaine !
Farlarira, larira, dondaine,
Ah ! ma raison me fait faux-bon ;
Farlarira, dondon, dondon, dondaine,
Farlarira, dondon.

LE PROCUREUR, *froidement.*

C'est singulier ; moi je ne sens rien.

L'Orchestre reprend l'air : Viens dans mes bras.

LE GASCON, *quittant brusquement le Baquet, en feignant du nez.*

AIR : *J'excuserais votre active tendresse.*

Au Diable soit de ton maudit remède.

LE DOCTEUR.

Qu'avez-vous donc ? quels transports effrenés !

LE GASCON.

Besoin n'était de venir à mon aide,
Pour me faire saigner du nez.

CASSANDRE.

Tant mieux, c'est le moment de la Crise.

LE GASCON.

Une crise ! Serviteur : c'est bien assez de celle que j'ai eue tantôt. Adécias, Messieurs.

SCENE V.

LES MÊMES, excepté le Gascon.

LE PROCUREUR.

N'EST-ON pas bientôt las de me tenir le bec dans l'eau comme une grue ?

CASSANDRE.

Monsieur, vous êtes-là comme les autres. (*Au Docteur.*) Allons, mon ami, je vous ai réservé cette cure. A vous, le Procureur.

LE DOCTEUR, *au Procureur.*

Voyons, Monsieur, à nous deux.

LE PROCUREUR.

Ecoutez donc, Messieurs ; voulez-vous que je vous parle sincérement ? C'est que je ne crois pas à votre Magnétisme, moi.

PIERROT.

Comment ! vous ne croyez pas au Magnétiſme ?

LE DOCTEUR, *à Caſſandre.*

Il n'y croit pas, mon ami.

CASSANDRE.

Laiſſez-le dire; L'imagination eſt frappée ; mais il faut employer les grands moyens.

LE DOCTEUR.

Ne vous inquiétez pas, *(Au Procureur.)* Premièrement, Monſieur, eſt-ce que vous n'avez pas reſſenti ?

LE PROCUREUR.

Si fait, vraiment.

AIR : *Pourquoi faut-il, piſqu'ça m'tourmente.*

Par cette attitude gênante,
Mon mal de tête eſt augmenté.

LE DOCTEUR.

Tant mieux ; quand la douleur augmente,
C'eſt bon ſigne pour la ſanté.
(Il le magnétiſe en lui touchant le front.)
Qu'éprouvez-vous (*bis.*) qui vous tourmente ?

LE PROCUREUR.

J'ſens (*ter*) que je ſouffre horriblement.

LE DOCTEUR.

Bon, tout proſpère également.

LE PROCUREUR.

Qu'appelles-tu, tout proſpère ?

PIERROT.

Eh ! ſans doute ; vous allez avoir une criſe.

LE PROCUREUR.

Ah ! je voudrais voir ça. Et après la criſe, eſt-on guéri ?

PIERROT.

Apparemment, puiſqu'on vous le dit.

CASSANDRE, *au Docteur.*

La glace magnétiſée.

LE DOCTEUR.

J'y ſuis.

AIR : *Pierrot revenant du Moulin.*

Pierrot, apporte le miroir.
(Au Procureur.
Monſieur, livrez-vous à l'eſpoir ;
Dans un moment vous allez voir....

LE PROCUREUR, *ſe regardant dans la glace.*

Que vois-je là ?

Digitized by Google

Docteur, hola !
La toure lourifa.
En se frottant le front.
Mais arrêtez donc ;
Finissez donc ;
Otez-moi ça.

LE DOCTEUR.

J'espère enfin que la crise viendra.

LE PROCUREUR.

C'est étonnant, ce que je croyois voir dans cette glace.

PIERROT.

Oh ! vous n'y êtes pas. Nous vous en ferons bien voir d'autres, ma foi.

CASSANDRE, *au Docteur.*

Il faut lui porter le grand coup, & je vais au moyen de mon horloge magnétisée....

LE DOCTEUR.

AIR : *N'avez-vous pas vu l'horloge ?*
Permettez que je m'arroge
Le droit d'en fixer l'effet.

CASSANDRE.

Ce zèle fait votre éloge.

LE DOCTEUR, *au Procureur.*

De ce côté, s'il vous plaît,
Examinez cette horloge,
Et voyez quelle heure il est.

LE PROCUREUR.

Eh bien, quoi ! il est bientôt trois heures.

LE DOCTEUR.

Elles vont sonner. Faites attention.
(*L'horloge sonne coucou.*)

LE PROCUREUR.

Aie ! (*Coucou.*) Aie ! (*Coucou.*)
REFRAIN : *Aie, aie, aie, Jeannette !*
Aie, aie, aie, la tête !
La tête, aie, aie, aie !

CASSANDRE.

Vite un fauteuil.
L'Orchestre joue l'air entier, pendant lequel le Procureur est dans le fort de la crise ; reprend le Refrain.
Aie, aie, aie, la tête !
La tête, aie, aie, aie !
(*Il tombe dans un fauteuil.*)

LE DOCTEUR.

Ouf ! Qu'un Procureur est difficile à émouvoir.

Digitized by Google

CASSANDRE.

Raſſurez-vous.

LE DOCTEUR.

AIR : *Des Feuillantines.*

J'ai bien cru ne voir jamais
Cet accès,
Mais,
Enfin, par le ſuccès,
Je ſuis payé de ma peine.

LE PROCUREUR.

Et moi, j'en (*ter*) ſuis hors d'haleine.

LE DOCTEUR.

Eh bien! Monſieur, qui faiſiez tant le fin farot.

LE PROCUREUR, *Revenant à lui.*

AIR : *Mon Couſin, l'allure.*

L'effet à ma ſurpriſe
Eſt égal,
Ah! grands Dieux! quelle criſe!
Non, ce n'eſt point mal
Idéal.

LE DOCTEUR.

Malgré votre héroïſme
Original,
Croyez donc au Magnétiſme
Animal,
Croyez donc au Magnétiſme.

LE PROCUREUR.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Ah! mes amis, je ſuis perdu.

CASSANDRE.

Calmez votre eſprit éperdu.
Au traitement ſoyez des nôtres.
Si vous ne vous trouvez pas mieux,
Du moins vous ſerez en ces lieux
Accompagnés de pluſieurs autres.

LE PROCUREUR.

(*Canon.*)

Je ſuis un fou, Meſſieurs; où me logerez-vous?

CASSANDRE.

A la Salle des Criſes.

DEUX VOIX.

Nous ſommes deux fous,
Meſſieurs; où nous logerez-vous?

LE DOCTEUR.

A la Salle des Criſes.

Digitized by Google

TROIS VOIX.

Nous ſommes trois fous,
Meſſieurs ; où nous logerez-vous ?

CASSANDRE.

A la Salle des Criſes ; allez, allez tous.

On les fait entrer dans la Salle des Criſes, après quoi Caſſandre & le Docteur, reſtés ſeuls, s'avancent ſur le devant de la Scène, & chantent le Duo ſuivant, en faiſant ſonner l'argent qu'ils viennent de recevoir de leurs Malades.

LE DOCTEUR.

Duo parodié ſur celui de la Servante juſtifiée.

A notre Baquet, de ſanté plein,
Voyez, voyez comme on s'empreſſe.
Pour nous quel profit certain ;
C'eſt un puits de richeſſe.
Digue, digue, digue & din, din, din.
Digue, digue, digue, argent ſans fin.

CASSANDRE.

De maint petit eſprit malin
Dont notre Pays foiſonne,
L'enthouſiaſme va bon train.
La récolte eſt bonne.

CASSANDRE. A notre Baquet, &c.

LE DOCTEUR. Digue, digue, &c.

Enſemble.

Loin des Suppôts de Galien ;
A leurs cris fermons l'oreille.
Plutus ſera notre ſoutien ;
Que pour nous il veille !

CASSANDRE. A notre Baquet, &c.

LE DOCTEUR. Digue, Digue, &c.

LE DOCTEUR.

Si l'Agent,
Qui plaît tant,
Trahiſſait notre zèle,
Cherche alors
Des reſſorts
De forme nouvelle.

CASSANDRE. A notre Baquet, &c.

LE DOCTEUR. Digue, digue, &c.

CASSANDRE.

Le temps peut changer ;
Nous, profitons de la veine,

Digitized by Google

Sauf à déloger,
La bourse pleine.

CASSANDRE. LE DOCTEUR.
A notre Baquet, &c. Digue, digue, &c.

CASSANDRE.
Tu m'approuves donc?

LE DOCTEUR.
Oui, de toute mon ame.

CASSANDRE.
Tu m'approuves donc?

LE DOCTEUR.
Le Magnétisme est bon.

CASSANDRE.
Tu le trouves bon?

LE DOCTEUR.
La fortune m'enflamme.
(*Ensemble.*)
Par l'espoir du gain,
Soyons unis,
Amis
Sans fin.

CASSANDRE. LE DOCTEUR.
A notre Baquet, &c. Digue, digue, &c.

CASSANDRE *au Public.*

AIR : *Je ne sais pas écrire.*

Du Vaudeville enfant gâté,
Jugez, mais sans sévérité,
Les folles entreprises.
Pour savoir votre sentiment,
L'Auteur est-là qui nous attend
Dans la chambre des Crises.

FIN.

APPROBATION.

Lu & approuvé pour la représentation & l'impression. A Paris, ce 28 Octobre 1784. SUARD.

Vu l'Approbation, permis de représenter & imprimer. A Paris, ce 29 Octobre 1784. LENOIR.

Digitized by Google

DON-QUICHOTE,

BALLET-COMIQUE

EN TROIS ACTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Piquenit, D. J.

DON-QUICHOTE,

BALLET-COMIQUE,

EN TROIS ACTES.

Représenté pour la premiere fois à Bordeaux par l'Académie Royale de Musique, dans le mois de Février 1758.

A BORDEAUX,

CHEZ LABOTTIERE, Imprimeur de l'Académie-Royale de Musique, Place du Palais.

M. DCC. LVIII.

AVEC PERMISSION.

Digitized by Google

ACTEURS.

DON-QUICHOTE.

SANCHO, Écuyer de Don-Quichote.

ALTISIDORE.

UNE PAYSANNE.

MERLIN.

UNE SUIVANTE.

PASTRES.

AMANS ET AMANTES enchantés.

CHŒUR.

DEMONS.

JAPONNOIS, JAPONNOISES.

La Scene ſe paſſe dans une Maiſon de Plaiſance.

Digitized by Google

DON-QUICHOTE,

BALLET-COMIQUE,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Forêt.

SANCHO.

AU ſecours, au ſecours ;
Un Monſtre en furie
Veut trancher mes jours :
Fuyons ſa barbarie....
Je le vois.... tout mon ſang ſe glace.
Ah, malheureux Sancho ! Ciel ! où fuir.
Où courir.... Je vais périr....
Ah ! la maudite chaſſe.

Digitized by Google

SCENE II.

DON-QUICHOTE, SANCHO.

DON-QUICHOTE.

EXPIRE ſous mes coups, diſcourtois Enchanteur;
Mon bras, au défaut du Tonnerre,
De Monſtres ſçait purger la terre.

SANCHO.

Tout cede à notre valeur.

SCENE III.

DON-QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO.

DON-QUICHOTE.

J'AI vaincu le Géant, vivez Altiſidore;
Jamais en vain l'on ne m'implore.

ALTISIDORE.

Un Géant!

SANCHO.

Ces Géans malins
A leur gré changent de figure:
Un jour transformés en moulins,
Ils nous ont diſputé l'honneur d'une aventure.

Digitized by Google

ALTISIDORE.

Pour ce triomphe, heureux vainqueur,
Non, ce n'eſt pas aſſez de ma reconnoiſſance.
à part.
Feignons, pour l'arrêter une amoureuſe ardeur.
haut.
Un ſentiment plus doux vous rend cher à mon cœur.

DON-QUICHOTE.

La gloire d'un bienfait en eſt la récompenſe :
Je pars content.

ALTISIDORE. } Quoi ! vous quittez ces lieux ?
SANCHO. } Quoi ! nous quittons ces lieux ?

DON-QUICHOTE.

Je pars en Héros glorieux.

ALTISIDORE. } Quoi ! vous quittez ces lieux ?
SANCHO. } Quoi ! nous quittons ces lieux ?

ALTISIDORE.

Où regnent les plaiſirs.

SANCHO.

Où regne l'abondance.

DON-QUICHOTE.

AIR.

Je ſuis de mes exploits comptable à l'Univers ;
Dans le ſein du repos, je ternirois ma gloire ;
Non, non, je dois voler de victoire en victoire :
Les plaiſirs ſont pour moi plus honteux que les fers.
Je vais remplir ma deſtinée.

SANCHO.

Il n'eſt rien tel que de jouir.

Digitized by Google

DON-QUICHOTE.

Je vais mériter Dulcinée.

SANCHO.

Eh quoi ! tout autre bien ne peut vous éblouir ?

DON-QUICHOTE.

AIR.

Comme on voit au Printems naître les dons de Flore
Aux rayons de l'aſtre du jour ;
A l'aſpect des yeux que j'adore,
On voit éclore le tendre amour.

SANCHO.

AIR.

D'un riche azur ſa bouche éclate,
Son tein fait pâlir l'écarlate,
Le corail embellit ſes yeux,
De ſon ſein l'ébeine polie....
Ah ! c'eſt une Infante accomplie ;
Rien n'eſt ſi parfait ſous les Cieux.

ALTISIDORE.

Elle eſt Reine ?

DON-QUICHOTE.

Elle eſt digne de l'être ;
On meurt d'amour en la voyant paroître.

ALTISIDORE.

Ah ! que ſon deſtin eſt heureux !
Mais s'il faut en ce jour que le Ciel nous ſépare,
Du moins voyez les jeux
Que la Ducheſſe vous prépare.

Digitized by Google

SCENE IV.

DON-QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO, PASTRES.

UN PASTRE.

HABITANS de ces forêts,
Du vainqueur célébrez la gloire ;
Son bras plus sûr que nos traits,
Remporte une illustre victoire.

CHŒUR.

Chantons tous
Un Héros indomptable,
Aussi vaillant qu'aimable ;
Rien n'échappe à ses coups.
Ce vainqueur
Est le rempart des belles ;
Et des Géans rebelles,
Son bras est la terreur.
Dans nos bois
Célébrons mille fois
Et son amour & ses brillans exploits.
La beauté qui l'enflamme,
Regne seule en son ame ;
Il ne la vit jamais,
C'est la fleur des amans parfaits.

SANCHO.

Du passé point de souvenir,
Point de souci pour l'avenir,
Au présent il faut s'en tenir.

Digitized by Google

Je veux rire, je veux boire,
Aimer quand le cœur m'en dit;
Bon cela me ſuffit,
Bien moins de gloire,
Plus de profit.

SCENE V.

Les mêmes, UNE PAYSANNE.

SANCHO.

SEIGNEUR, ô favorable jour,
L'Infante Dulcinée arrive avec ſa Cour!

DON-QUICHOTE.

L'Infante Dulcinée!

SANCHO. (*à part.*)

Il faut uſer d'adreſſe.
Pour le fixer en ce ſéjour.
(*à la Payſanne.*)
Recevez mon hommage, adorable Princeſſe.

LA PAYSANNE.

Aga ſtila! que vient-il nous dire?
Pour qui me prend-on!
Non, non,
Je ne veux pas rire;
Finiſſez, je ne veux pas rire.

DON-QUICHOTE.

C'eſt une Villageoiſe!

SANCHO.

O Ciel! les Enchanteurs

Digitized by Google

A vos yeux cachent-ils ſes charmes ?

DON-QUICHOTE.

Quoi c'eſt l'objet divin à qui je rends les armes!

SANCHO.

Dulcinée enleve les cœurs.

CHŒUR avec SANCHO.

Son éclat éblouit.

LA PAYSANNE.

Finiſſez, je ne veux pas rire.

CHŒUR.

Son éclat éblouit

LA PAYSANNE.

Non, finiſſez.

CHŒUR.

Tout reſſent ſon Empire.

ALTISIDORE.

AIR.

Que d'attraits, que d'eſprit !
Malgré moi je l'admire ;
Ah ! mon cœur en ſoupire
De honte & de dépit.

LA PAYSANNE.

AIR.

Trédame,
Madame,
Point tant de mépris,
Chacun vaut ſon prix.
Si je n'avons pas la peau ſi bien polie
Si je n'avons vos biaux attraits,
Les nôtres ſont tout comme on les a faits ;

Digitized by Google

Je ne ſçais pas me rendre plus jolie.
Sans avoir tant de favoris,
Je trouvons à qui plaire ;
C'eſt notre affaire ;
Pardi chacun vaut ſon prix.

DON-QUICHOTE.

O miracle de la nature.
Malgré l'effort d'un enchanteur,
Don-Quichote vous jure
Une éternelle ardeur ;
Vous guidez mon bras & mon cœur.
Ce fer confondra l'impoſture.

LA PAYSANNE.

AIR.

Je n'entends point le caquet
D'un Muguet ;
Jamais Fréluquet
Coquet,
N'enticha ma vertu
D'un fêtu.
Je ſuis ſans reproche ;
Si l'on m'approche,
Je poche les yeux ;
Adreſſez-vous mieux.
Les Biautés de la Ville,
D'himeur plus civile,
Plus poliment recevont un galant ;
Je n'avons point ce talent,
Vraiment !
Je n'avons point ce talent.

DON-QUICHOTE.

Vous fuyez ! ô douleur mortelle !
Je vous ſuivrai par-tout, cruelle.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, MERLIN.

MERLIN.

ARRÊTE, tu pourſuis en vain
Une Princeſſe infortunée ;
Reconnois la voix de Merlin ;
Va chez Monteſinos délivrer Dulcinée.
Mille coups rédoublés ſur le brave Sancho ;
Déſenchanteront cette Belle.
Eſpere tout d'un Ecuyer fidele ;
Qui va faire éclater ſon zele
Pour l'Infante du Toboſo.

SCENE VII.

SANCHO, DON-QUICHOTE, ALTISIDORE, LE CHŒUR.

SANCHO.

BON, bon, ce n'eſt qu'un badinage
Monſieur Merlin, chacun répond pour ſoi.

CHŒUR avec ALTISIDORE.

Quel honneur pour Sancho ! quel brillant avantage !

DON-QUICHOTE.

Mon ſort ne dépend que de toi

Digitized by Google

SANCHO.

Bon, bon, ce n'eſt qu'un badinage.

DON-QUICHOTE.

Une Iſle ſera ton partage.

SANCHO.

Quand vous me feriez Prince ou Roi,
En pareil cas, chacun répond pour ſoi.

DON-QUICHOTE.

Mon bras va te punir d'un refus qui m'outrage.

SANCHO.

Aye, aye, aye.

ALTISIDORE.

Arrêtez.

SANCHO.

Qu'exigez-vous de moi?

DON-QUICHOTE.

Mon bonheur ſera ton ouvrage.

SANCHO.

J'enrage.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théâtre repréſente la Montagne de Monteſinos.

SCENE PREMIERE.

DON-QUICHOTE.

SEJOUR funeſte, où regne la terreur,
Devenez, s'il ſe peut, plus redoutable encore;
Vous ne m'inſpirez point d'horreur,
Vous renfermez la Beauté que j'adore.

SCENE II.

DON-QUICHOTE, SANCHO.

SANCHO.

TOUS vos malheurs vont prendre fin.
Je viens d'exécuter moi-même
L'ordre inhumain de Merlin:
J'en ſens encore une douleur extrême.

DON-QUICHOTE.

Ami, Sancho, le ſuccès eſt certain.

Digitized by Google

SCENE III.

ALTISIDORE, DON-QUICHOTE, SANCHO.

ALTISIDORE.

SEIGNEUR, quel deſſein téméraire
Vous fait braver les horreurs du trépas ?
Fuyez ces lieux.

DON-QUICHOTE.

La gloire a pour moi trop d'appas.

ALTISIDORE.

AIR.

Arrêtez, arrêtez ; je ne dois plus vous taire
Un feu trop long-tems combattu ;
L'amour eſt foibleſſe ou vertu,
Tout dépend du choix qu'on ſçait faire.
La victoire & l'honneur couronnent vos combats ;
Des rivages brillans où ſe leve l'Aurore,
Le bruit de vos exploits m'attire en ces climats ;
Et, ſous le nom d'Altiſidore,
La Reine du Japon....

SANCHO.

La Reine du Japon !....

ALTISIDORE.

La Reine du Japon vous offre ſes États.

SANCHO.

Seigneur, ne les refuſons pas.

Digitized by Google

DON-QUICHOTE.

Qu'entens-je ! O Reine infortunée.

ALTISIDORE.

N'expoſez point vos jours, oubliez Dulcinée.

DON-QUICHOTE.

Qui peut oublier ſes appas !

SANCHO.

AIR.

D'un vain eſpoir votre grand cœur s'amuſe ;
Vous perdrez tout, ſongez-y bien ;
Quelque choſe vaut mieux que rien ;
Qui refuſe,
Muſe.

ALTISIDORE.

AIR.

Par des conquêtes nouvelles,
L'amour cherche à ſe ſignaler.
Ses traits victorieux bleſſent les plus rebelles ;
Mais ſon flambeau, ſouvent loin de bruler,
Ne produit que des étincelles. ;
Ce Dieu ne ſemble avoir des aîles
Que pour voler
A des conquêtes nouvelles.

SANCHO.

AIR.

La fortune à nous vient s'offrir,
Ne ſuivons plus une chimere ;
Cette Princeſſe eſt notre affaire,
Il vaut mieux tenir que courir.

DON-QUICHOTE.

Je ne ſerai jamais parjure.

Digitized by Google

ALTISIDORE.

AIR.

Eh ! pourquoi rougir de changer ?
Tout change dans la nature ;
L'Onde nous dit par ſon murmure ,
Qu'en des ſentiers nouveaux elle aime à s'engager ;
Le nuage inconſtant paſſe d'un vol léger ;
Les arbres changent de parure ,
Les prés de fleurs , & nos champs de verdure.
Eh ! pourquoi rougir de changer ?
Tout change dans la nature.

DON-QUICHOTE.

Non , rien ne peut me dégager.

ALTISIDORE.

Ç'en eſt aſſez , ingrat , inſulte à ma tendreſſe ;
Mais crains ma fureur vengereſſe.

AIR.

Que juſqu'au tombeau
La Lune gouverne
Ton foible cerveau ;
Qu'à tes yeux ton Château
Se change en Taverne ;
Que l'on y berne
Ton poltron de Sancho ;
Et périſſe dans la Caverne
Ton Infante du Toboſo.

DON-QUICHOTE.

Quelle fureur !

SANCHO.

Quel vertigo.

Digitized by Google

SCENE IV.

DON-QUICHOTE, SANCHO.

DON-QUICHOTE.

QUE je plains ſa foibleſſe, achevons l'aventure.

SANCHO.

Je ſuis pour vous ſervir plein d'audace & d'ardeur.
O Ciel ! quelle horrible figure
Sauvons-nous.

DON-QUICHOTE.

Un Nain te fait peur ?
Combats ce vil objet que ma valeur mépriſe.

SANCHO.

Il n'appartient qu'à vous de finir l'entrepriſe
A tout Seigneur
Tout honneur.

DON-QUICHOTE.

Hé bien ! ouvrons-nous un paſſage.
Je trouve un ennemi digne de mon courage.

SANCHO.

Un vrai Géant ! c'eſt fait de nous.
Ferme, Seigneur, je ſuis à vous ;
Point de quartier, fort bien : nous avons l'avantage.

Digitized by Google

SCENE V.

MONTESINOS, AMANS & AMANTES enchantés, DON-QUICHOTE, SANCHO.

MONTESINOS.

DON-QUICHOTE eſt vainqueur, un nouveau jour luit.
Amans, qui languiſſez dans un triſte eſclavage;
Paroiſſez, le charme eſt détruit.
A ce Héros rendez hommage.

CHŒUR.

Liberté, liberté,
A ce Héros rendons hommage;
Il triomphe & nous dégage
D'une affreuſe captivité.

UNE AMANTE alternativement avec les CHŒURS.

AIR.

De tous les Amans du vieux tems
La conſtance étoit le partage;
L'amour ne ſuit plus cet uſage,
On ne voit plus de longs Romans.

La même alternativement avec les CHŒURS.

Ainſi que le preux Amadis
Don-Quichote eſt tendre & fidele:
Son cœur ſenſible ſe modele
Sur les Amans du tems jadis.

UNE

Digitized by Google

UNE AUTRE AMANTE.

AIR.

Jamais tes charmes
Ne cauſent d'allarmes,
Tendre amour, doux vainqueur
Je te livre mon cœur,
Trop aimable enchanteur!
Que ton ardeur
M'enflamme,
D'une douce langueur
Viens ennyvrer mon ame.

DON-QUICHOTE.

Vos jeux n'ont rien qui m'intéreſſe,
Je n'y vois point l'objet de ma tendreſſe.

MONTESINOS.

Infortuné vainqueur, ton eſpoir eſt trahi;
Sancho n'a point obéi.

DON-QUICHOTE.

Il faut que le traître périſſe.

MONTESINOS.

Laiſſez-moi le punir.

SANCHO.

Seigneur ne croyez-pas...

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, DÉMONS.

MONTESINOS.

TOus ces Démons, au défaut de ſon b[illegible],
Vont ſervir tes amours & faire ſon ſupplice.

Digitized by Google

Qu'il frémiſſe,
Gémiſſe,
Frappez, frappez fort;
Qu'il tombe,
Succombe
Sous votre effort.

CHŒUR.

Qu'il frémiſſe,
Gémiſſe,
Frappons, frappons fort;
Qu'il tombe,
Succombe
Sous notre effort.

SANCHO.

A l'aide je ſuis mort.

DON-QUICHOTE.

D'où vient qu'en ce moment le charme dure encore!

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs, ALTISIDORE.

ALTISIDORE.

INGRAT, connois Altiſidore;
Accourez à ma voix, Miniſtres des Enfers,
Tranſportez Dulcinée au bout de l'Univers.
Fuyez, obéiſſez à mon pouvoir ſuprême.

Digitized by Google

SCENE VIII.

ALTISIDORE, DON-QUICHOTE, SANCHO.

ALTISIDORE.

JE vais l'exercer sur toi-même ;
Prends la forme d'un Ours, & toi d'un Singe affreux.

SANCHO.

Hélas ! qu'ai-je fait, malheureux ?

DON-QUICHOTE.

Quelle rigueur extrême !

ALTISIDORE.

Vous seuls reconnoîtrez vos traits.
Allez, monstres nouveaux, errer dans les forêts.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Le Théatre repréſente les Jardins de la Ducheſſe.

SCENE PREMIERE.

LE CHŒUR, SANCHO, UNE SUIVANTE de la Ducheſſe.

LE CHŒUR.

LE joli gentil Sapajou. (*bis.*)
Joujou, joujou,
C'eſt un bijou.

SANCHO.

Je ne ſuis plus Sancho, fatale deſtinée;
Hélas! je ſuis ſans ſçavoir où.

CHŒUR.

Le joli gentil Sapajou. (*bis.*)
Joujou, joujou,
C'eſt un bijou.

SANCHO.

Maudite ſoit la Dulcinée
Dont mon Maître eſt devenu fou.

CHŒUR.

Le joli gentil Sapajou. (*bis.*)
Joujou, joujou,
C'eſt un bijou.

Digitized by Google

UNE SUIVANTE de la Ducheſſe.

Voyons, voyons ce qu'il ſçait faire ;
Aimable Singe, approchez-vous.
Qu'il a la taille fine & légere,
Par mille tours il va nous plaire :
Sautez ; il paroît aſſez doux ;
Sautez pour Dulcinée :
Ah ! qu'il eſt en colere.

SCENE II.

DON-QUICHOTE, les Acteurs précédens.

CHŒUR.

UN Ours en fureur vient à nous
Fuyons tous.

DON-QUICHOTE.

Que mon deſtin eſt déplorable !

CHŒUR.

Quel hurlement épouventable !

SCENE III.

DON-QUICHOTE, SANCHO.

DON-QUICHOTE.

QUE les Enfers me déclarent la guerre,
Qu'Altiſidore allume le tonnerre,
Brillant Soleil de mes amours,
C'eſt vous que j'aimerai toujours.

Digitized by Google

SANCHO.

Voilà le fruit de votre ardeur conſtante ;
Que m'importoit, hélas !
La liberté de votre Infante :
Sur moi tous les Démons ont exercé leurs bras ;
Pour comble de maux on m'enchante.

DON-QUICHOTE.

N'aigris point mes douleurs.

SANCHO

Pouvez-vous ſans remords
Accabler de mépris la Reine des Pagodes,
Qui vient exprès des Antipodes,
Pour nous offrir ſon cœur & ſes tréſors.

DON-QUICHOTE.

Des Géans j'excite l'envie ;
Des Reines j'excite l'amour :
Tel eſt le deſtin de ma vie.

SANCHO.

Un Trône offert mérite du retour.

SCENE IV.

DON-QUICHOTE, ALTISIDORE,

SANCHO.

DON-QUICHOTE.

MAIS j'apperçois Altiſidore.
Ah ! rendez-moi la Beauté que j'adore.

Digitized by Google

ALTISIDORE.

Non, non, ne l'eſpere jamais,
Je viens jouir de tes regrets.

SANCHO.

Permettez que pour moi, du moins, je vous implore.

ALTISIDORE.

Non, non, ne l'eſpere jamais.

DON-QUICHOTE.

Si j'ai ſauvé vos jours, quel prix de mes bienfaits !

ALTISIDORE.

AIR.

L'amour ne ſçauroit ſe contraindre,
L'obſtacle anime encor l'ardeur ;
Le vent rallume avec fureur,
Le feu qu'il ne peut éteindre.

DON-QUICHOTE.

En vain pour être aimé l'on arme les enfers.
Au devoir un grand cœur s'immole ;
Briſez, briſez vos fers,
Qu'un choix plus heureux vous conſole ;
Avec l'eſpoir l'amour s'envole.

ALTISIDORE.

Vous allez habiter des déſerts pleins d'horreur.

SANCHO.

Nous y mourrons de faim, de ſoif & de frayeur.

DON-QUICHOTE.

Mon amour m'y ſuivra.

SANCHO.

Fortune trop cruelle.

Digitized by Google

ALTISIDORE.

Vengeons-nous mieux d'un cœur rebele ;
Crains pour l'objet de tes amours.

DON-QUICHOTE.

En dût-elle périr, je l'aimerai toujours.

SANCHO.

Mais nous périrons avec elle ;
Vous nous assassinez par votre amour constant ;
Aimez-la moins puisque vous l'aimez tant.

ALTISIDORE *à part.*

Ciel ! Merlin en ces lieux s'avance.

SCENE V.

MERLIN, les Acteurs précédens.

MERLIN.

CESSE d'opprimer l'innocence
Contente-toi des maux qu'il a soufferts,
Et respecte un Héros utile à l'Univers.

ALTISIDORE.

Quel charme détruit ma puissance ?

MERLIN.

Merlin protege les Héros.

SANCHO.

Monsieur Merlin, vous venez à propos ;
Mais ne me chargez plus des destins d'une Infante.

MERLIN.

Digitized by Google

MERLIN.

Ta flamme ſera triomphante ;
Tu peux punir qui vouloit t'outrager ;
Que l'ingrate à ſon tour gémiſſe.

DON-QUICHOTE.

Ce n'eſt qu'en pardonnant que l'on ſçait ſe venger,
Et les cœurs criminels renferment leur ſupplice.

ALTISIDORE.

Un trait ſi généreux, me force à t'admirer ;
Mes yeux s'ouvrent enfin, je vois mon injuſtice ;
C'eſt à moi de la réparer.

MERLIN & ALTISIDORE enſemble.

Fidele amant ta peine ceſſe,
Et ton amour triomphe après tant de combats ;
Va au Japon retrouver ta Princeſſe,
Avec cette Beauté regne ſur { ſes / mes } Etats.

DON-QUICHOTE.

O bel Aſtre ! ce jour finit notre martire.

MERLIN.

Calmons auſſi le trouble de Sancho ;
Avec l'Iſle qu'il déſire,
Un jour il obtiendra l'Infante de Congo.

DON-QUICHOTE.

On te donne une Infante, & j'obtiens un Empire ;
Rends grace à ma valeur.

SANCHO.

Tel maître, tel valet.

Digitized by Google

AIR.

Si ma fortune eſt un peu mince,
Si je ne ſuis ni Roi ni Prince,
Je ne ſerai pas moins le fait
De ce rare & charmant Objet.
La renommée
N'eſt que fumée.
Tout ce qui reluit n'eſt pas or;
Mon cœur tout ſeul vaut un tréſor.

ALTISIDORE.

Ma ſuite va vous rendre hommage,
Moi-même avec plaiſir je ſuivrai votre loi.
Habitans du Japon, connoiſſez votre Roi,
Chantez ſes feux, célébrez ſon courage.

SCENE DERNIERE.

JAPONNOIS, JAPONNOISES, & les Acteurs précédens.

CHŒUR.

Chantons ſes feux, célébrons ſon courage;
Que la gloire de ſes exploits
Vole d'âge en âge;
Qu'il regne & nous donne des loix.

Un JAPONNOIS.

AIR.

Flambeau des Cieux, ta feconde chaleur
Anime moins qu'une amoureuſe ardeur;
On reconnoît l'Empire

Digitized by Google

De l'Amour,
Où même expire
L'aſtre du jour ;
Par tout ſes feux ne brillent pas ;
Mais l'Amour eſt de tous climats.
Les ardens Chinois
Les Lapons froids,
Les Iroquois,
Tout brûle ſous ſes loix.

Une JAPONNOISE.

AIR.

Vole amour, regne ſur nos ames ;
Tu triomphes, tu nous enflammes
Par l'attente des plaiſirs ;
Fais durer long-tems notre ivreſſe,
L'art charmant de la tendreſſe,
Eſt l'art d'amuſer nos deſirs.

Fin de l'Opéra de Don-Quichote.

Digitized by Google

Digitized by Google

Desfontaines de La Vallée, Guillaume Fran...
Jacques Deshayes

LA DOT,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

Paroles de M. DESFONTAINES, Musique de M. D'ALAIRAC,

Représentée pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, devant leurs Majestés, à Fontainebleau, le 8 Novembre 1785, & à Paris, le Lundi 21 du même mois.

Édition conforme à la Partition gravée.

A PARIS,
Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, près la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXVI.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.	M. Philippe.
LE MAGISTER.	M. Roſiere.
COLETTE.	Mme. Dugaſon.
COLIN.	M. Michu.
CATEAU.	Mme. Gonthier.
MATHURIN.	M. Trial.
JEUNES FILLES.	
JEUNES GARÇONS.	
Suite du Marquis.	

La Scene ſe paſſe dans un Village d'Allemagne.

Digitized by Google

LA DOT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER

Le Théâtre repréſente un boccage terminé par un côteau : à la droite du Spectateur, on voit la maiſon de Cateau ; à la gauche, un buiſſon au pied duquel il y a un lit de gazon.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, *ſeul.*

J'ons beau tourner & r'tourner, d'par-tout j'me r'trouve d'vant c'te maiſon.... Si je pouvions fair' ſortir la mere Cateau, c'te vieille qui a voulu d'moi, & dont d'laquelle j'ai auſſi un peu voulu, à cauſe de ſon argent, & c'eſt ben naturel.... Beauh ! vous verrez qu'elle reſt'ra là, & qu' ce s'ra comm' un miracle ſi j'pouvons jaſer un inſtant avec ſa niece Colette, dont j'raffole ; c'te niece qui s'ra ſon héritiere, c'te niece qui me r'çoit ici, aux champs, au village, enfin par-tout où ell' me rencontre, c'qui

Digitized by Google

fait qu'ils ont beau m'répéter que je n'plais pas, moi j'réponds que j'plais, & j'm'y connois.... C'n'eſt pas qu'ell' m'ait dit l'fin mot, mais ça s'devine.

ARIETTE.

Quand le tendron que l'on préfere
Nous dit toujours.... eh mais oui-dà,
Monſieur, Monſieur, nous verrons ça;
C'eſt autant d'pris, la choſe eſt claire,
Tout autant d'pris que c'tendron-là.
Par la jarnigoi! ſi ma belle
S'aviſait de n'pas s'enflammer,
Je f'rais bien voir à c'te cruelle
Que c'eſt moi ſeul qu'il faut aimer:
Mais quand j'ſuis gai, quand j'ſuis fidele,
Queu' ſottiſe de m'alarmer.
Quand l'tendron, &c.

(*Colette ſort de la maiſon de Caseau.*)

SCENE II.

MATHURIN, COLETTE.

COLETTE.

QU'EST-CE c'qui cauſe donc ſi matin à not' porte?

MATHURIN.

Si matin! ſi matin! comme ſi on dormoit quand on vous aime! comme ſi on n'ſe l'vait pas avant l'jour, pour à cell' fin d'vous voir pu long-tems.

COLETTE.

Comm' ſi on dormait pu' qu'vous.

MATHURIN.

Tout d'bon! & d'puis quand?

COLETTE.

De d'puis trois mois.

MATHURIN, *à part.*

C'eſt ça.

Digitized by Google

COLETTE.

C'qui fait que je n's'rais pas fâchée d'rencontrer c'Monseigneur qu'est si riche, à une lieue d'ici.

MATHURIN.

Vous l'connoissez ?

COLETTE.

Je n'l'ai jamais vu, ni lui, ni son château ; il n'y a pas assez long-temps que j'suis chez ma tante pour connaître l's environs. Tout c'que j'sais, c'est que, d'tems en tems, c'Monseigneur-là fait prendre l'nom des jeunes filles, & qu'il a déja marié *Simon* avec *Nicole*, *Claudine* avec *Pierre*, *Susette* avec *Lubin*, *Thérese* avec....

MATHURIN.

Et c't'i-là qu'vous l'y d'mand'riez, on l'nomme ?...

COLETTE.

Tu veux l'savoir ?....

MATHURIN.

Je n'viens qu' pour ça.

COLETTE.

Je n'l'ai dit à personne, pas même à la mere Cateau, chez qui j'demeure de d'puis que j'suis orpheline.

MATHURIN.

Eh ! bon Dieu ! bon Dieu ! queu' déluge d'paroles, quand j'n'en voulons qu'une.

COLETTE.

Tu ne te fâcheras pas ?

MATHURIN.

Ben du contraire ; & puisque vous avouez qu'vous n'dormez pas pu qu'moi, vous n'avez pas besoin d'chercher des détours gracieux & finceres pour conv'nir que j'suis aimable.

COLETTE.

Comm' on n'l'est pas.

MATHURIN.

Après.

Digitized by Google

COLETTE.

AIR.

Dans le boſquet, l'autre matin,
Je cherchois la roſe nouvelle,
Mais v'la qu'en paſſant ſon chemin,
I' m'fait préſent de la plus belle :
Qu'il vienne encor dans le boſquet,
J'aurai le cœur & le bouquet.

MATHURIN.

Comm' vous dites ; je n'ſais pourtant pas trop ſi j'paſſais, mais je m'ſouviens d'la roſe, ell' était fraîche.... Allez.

COLETTE.

Même Air.

Dans le boſquet, le lendemain,
Il voulait dire, je vous aime;
Mais v'là qu'il rougit, & ſoudain
Voilà qu'moi je rougis de d'même :
Qu'il vienne encor dans le boſquet,
J'aurai le cœur & le bouquet.

MATHURIN.

D'mieux en mieux.... Mais, à vous entendre, on dirait que j'n'ai rien dit, & vous ſavez bien qu'ſi.... Enſuite.

COLETTE.

Même Air.

Dans le boſquet, le ſurlend'main,
J'm'apperçois qui' n'peut plus ſe taire,
Mais v'là qu'en voyant Mathurin....

MATHURIN.

Mathurin !

COLETTE.

I' m'dit qui' n'veut pas me diſtraire :

MATHURIN.

En m'voyant !

COLETTE.

Qu'il vienne encor dans le boſquet.

MATHURIN.

Qui ?

Digitized by Google

COLETTE.

J'aurai le cœur & le bouquet.

MATHURIN.

J'arni ! comment ? quoi ? qu'eſt-c' ? m'prendriez-vous pour vot' confident ?

COLETTE.

Vous m'avez d'mandé la préférence, j'vous la donne.

MATHURIN.

Et c'eſt pour ça que j'vous aurai courtiſée ſi long-tems.

COLETTE.

Vous ai-j'dit que j'vous aimais ?

MATHURIN.

M'avez-vous dit qu'vous n'm'aimiez pas ?

COLETTE.

Oui.

MATHURIN.

Non.

COLETTE.

Eh bien ! j'vous l'dis.

MATHURIN.

J'ſuis ſourd, & vous m'épouſ'rez.

COLETTE.

Moi ! MATHURIN.

Vous. Falloit m'renvoyer plutôt, je m'ſ'rais arrangé ; & vous avez beau r'garder de c'côté-là, pour à cell' fin, j'm'en doute, d'voir arriver c't'i-là qui vous aime, tout ça n'y f'ra rien : vous m'avez laiſſé cauſer avec vous, ça ſuffit pour que j'ſois en droit d'm'établir à vot' porte : je vais y guetter l's amoureux, & l'y en eût-i' un cent, j'les r'cevrai ſi bien qui' n's'aviſ'ront pas d'y r'venir.

COLETTE, *lui faiſant la révérence.*

Bonne chance, Monſieur Mathurin.

(*Colin deſcend le côteau en courant ; Colette l'apperçoit & s'arrête ; Colin voit Mathurin, & s'arrête auſſi, avec l'air fâché.*)

MATHURIN.

Et d'un. COLETTE, *à part.*

Le v'là

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, COLIN.

MATHURIN, *à Colin.*

QUOIQU' vous v'nez faire ici ?

COLIN.

C'qui m'plaît.

MATHURIN.

C'qui m'déplaît.

COLETTE, *à part.*

Comm' il a l'air fâché !

MATHURIN.

Oui, c'qui m'déplaît ; & vous m'direz c'que vous voulez, c'que vous cherchez, c'que vous pensez.

COLIN.

C'que j'veux, c'est qu'vous n'm'approchiez pas d'si près.

MATHURIN, *se reculant.*

C'est aisé, ça.

COLIN.

C'que j'cherche, c'n'est pas vous.

COLETTE, *à part.*

Je l'sais bien.

COLIN, *à Colette.*

C'que j'pense, c'est qu'Monsieur n'vous quitte pas plus qu'vot' ombre.

MATHURIN.

Ça doit être.

COLETTE.

Comment ?

COLIN.

Je l'y ai trouvé toutes les fois qu'j'ai voulu vous voir.

MATHURIN.

tu m'y trouv'ras toujours.

COLETTE.

laiss'rez vous parler ?

MATHURIN.

Digitized by Google

MATHURIN.

C'eſt inutile.

COLIN, *à Collette.*

Sans doute, & j'vois qu'j'aurais tort d'vous paracch'ver c'que j'avais commencé à vous dire l'aut' jour dans l'boſquet.

MATHURIN.

Ah! c'eſt vous qui rougiſſez d'amour!

COLETTE.

D'colere.

COLIN.

Oui, Mamzelle, c'eſt la premiere fois d'ma vie, mais ça n'durera pas plus d'tems qui' n'en faut à une fille pour changer d'ſentiment.

COLETTE.

Pour changer d'ſentiment!.... Oui, Monſieur, c'eſt mon humeur, & c'que j'ai aimé l'matin, l'ſoir je n'm'en ſoucie plus.

MATHURIN.

Ny'a que d'moi.

COLETTE.

D'vous?

MATHURIN.

Oſez dir' que non.

COLIN, *à Colette.*

Ça n'doit pas être, & j'ſ'rais fâché d'vous mettre dans l'embarras vis-à-vis d'Monſieur, qui sûr'ment n'eſt pas bien aiſe d'ſavoir qu'vous avez eu l'air d'm'écouter.

MATHURIN.

Ell' s'en r'pent, & j'lui pardonne.

COLETTE.

J'm'en r'pens!

COLIN.

Moi d'même.... D'ailleurs, j'ſuis l'jardinier fleuriſte d'Monſeigneur, & je m'ſ'rais bien gardé d'faire c'qui' m'a défendu.

COLETTE.

Quoiqu'c'eſt?

Digitized by Google

COLIN.

D'épouſer une fille qui n'connoîtra pas.

COLETTE.

Tant mieux. (*A part.*) J'étouffe, mais c'eſt égal. (*Haut.*) Monſeigneur n'm'a jamais vue, je n'l'ai jamais vu, & la défenſe me r'garde.

MATHURIN.

En plein.

COLIN.

C'eſt l'mot.... Par là d'ſſus, il a une dot à donner, ça va êt' publié, pas pu tard que c'matin.

COLETTE.

J'vous conſeille d'l'obtenir, ça f'ra qu'vous pourrez plaire.

MATHURIN.

Tant qu'ell' durera.

COLIN, *à Mathurin.*

TRIO.

Savez-vous bien qu'à la par fin,
Je n'aime pas qu'on me raiſonne;
Et c'eſt moi qu'on nomme Colin.

MATHURIN.

Savez-vous qu'je n'crains perſonne,
Et que j'm'nomme Mathurin?

COLETTE.

Point de propos, Monſieur Colin.

COLIN, *à Colette.*

N'vous gênez pas d'vant ma préſence,
Défendez vot' nouvel amant:
C'eſt pour lui qu'doit tourner la chance,
Il eſt ſi doux & ſi galant.

COLETTE.

Monſieur Colin, le tems vous preſſe,
Monſeigneur ne me connaît pas,
Allez voir la belle maîtreſſe
Dont il vous garde les appas.

Digitized by Google

COLIN.

J'en veux une qui ſoit fidelle,
Et c'eſt vous, Mamzelle,
Qui m'la trouverez,
M'la garderez.

COLETTE.

J'en veux un qui n'ſoit pas colere,
Et c'eſt vous, j'eſpere,
Qui me l'trouv'rez,
Me l'garderez.

MATHURIN, *à Colin.*

C'eſt ben dit, l'un qui ſoit fidele:
Ah! qu' ça va bien!
C'eſt ben dit, un; mais point colere.
Ah! qu' ça va ben! Mais ne diſons rien:
Si je ſais plaire,
C'eſt que j'ſuis auſſi joyeux
Qu'amoureux.

TRIO.

ENSEMBLE.

Savez-vous bien, &c.

(Cateau ſort de ſa maiſon)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CATEAU *arrive.*

CATEAU.

QUATUOR.

EH! d'où vient donc votre querelle?

COLIN, COLETTE, MATHURIN.

C'eſt qu'vous ſaurez....

CATEAU.

Vous me l'direz.

COLIN, MATHURIN.

C'eſt qu'vous ſaurez que j'ſuis fidelle.

Digitized by Google

CATEAU.

Eſt-ce un' raiſon pour vous bouder?
L'amour eſt ſi doux à connaître,
Que de l'inſtant qu'il vient de naître,
Faut le garder
Sans le gronder.
C'eſt l'amour qui, dans ma jeuneſſe,
M'inſpira douceur & plaiſir;
C'eſt l'amour qui, dans ma vieilleſſe,
Me donne encore ame & deſir.

MATHURIN.

Queu' mémoir' vous avez là,
De vous ſouv'nir d'auſſi loin qu'ça!

CATEAU.

Se taira-t-il?

MATHURIN.

Eh! mais pourquoi!

CATEAU.

Te tairas-tu?

MATHURIN.

Non, jarnigoi.

COLIN.

Cateau, Cateau, dans vot' jeune âge,
Vous n'eſtes pas un cœur changeant?

CATEAU.

Non, mon enfant.

COLIN.

Jamais on n'vous vit, je le gage,
Plus d'un galant?

CATEAU.

Non mon enfant.

COLIN, *à Colette.*

Eh bien! Eh bien!
Quand vous m'en offrirez autant,
Nous parlerons de mariage.

Digitized by Google

MATHURIN, *à part.*

Ah ! qu'ça va bien !
Mais n'disons rien.

COLETTE.

Cateau, Cateau, dans vot' jeune âge,
Vous eûtes l'cœur d'vot' amant ?

CATEAU.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

I'n'vous soupçonna pas, je gage,
Plus d'un galant ?

CATEAU.

Non, mon enfant.

COLETTE, *à Colin.*

Eh bien ! Eh bien !
Quand vous m'en offrirez autant,
Nous parlerons de mariage.

MATHURIN, *à part.*

Ah ! qu'ça va bien !
Mais n'disons rien.
Si je sais plaire,
C'est que j'suis aussi joyeux
Qu'amoureux.

ENSEMBLE.

COLETTE.

Monsieur Colin, le tems vous presse,
Monseigneur ne me connaît pas,
Allez voir la belle maîtresse
Dont il vous garde les appas.

CATEAU.

Eh ! mes enfans, point de colere,
Pourquoi chercher à s'offenser ?
Quand on est dans l'âge de plaire
Il vaut bien mieux se caresser.

COLIN, *à Mathurin, en lui tordant la main.*

Puisque vous aimez tant à rire,
J'aurons soin de vous mettre en train.

Digitized by Google

MATHURIN.

Ah! qu'ça va bien!
Mais n'disons rien.

COLIN.

Allez, Mamzell'..., Ah! queu martyre!
Gardez bien Monsieur Mathurin.

(*Colin s'en va, Colette rentre chez elle.*)

SCENE V.

CATEAU, MATHURIN.

CATEAU.

IL eſt tout genti ce p'tit Colin, & i' n'a ceſſé d'me r'garder pendant qui s'brouillait avec ma niece.... L'y a que'qu' choſe là d'ſſous.

MATHURIN.

I' m'a ceſſé la main, mais Colette m'reſte, & j'ſuis guéri.

CATEAU.

Si tu n'as pas d'aut' méd'cin qu'celui-là, j'crais qu'tu ſ'ras long-tems malade.

MATHURIN, *la contrefaiſant.*

Il eſt tout gentil ce p'tit Colin.... L'y a que'qu'choſe là-d'ſſous.

CATEAU.

Pourquoi pas?

MATHURIN.

Sur'ment, vous êtes ſi av'nante.... Auſſi Alain fait comm' moi, i' s'eſt dédit.

CATEAU.

Ça n'eſt pas vrai, Alain m'aime toujours.

MATHURIN.

De loin.

CATEAU, *s'en allant.*

Tais-toi, imbécile, brouille ménage.

Digitized by Google

MATHURIN.

Ça m'amuſe.

(*On entend de loin le bruit du tambour.*)

CATEAU *s'arrêtant.*

Ha ! hà !

MATHURIN.

V'là l'moment d'en profiter.

CATEAU.

D'quoi ?

MATHURIN, *appellant.*

Colette....

CATEAU.

Eh bien !

MATHURIN.

J'gage qu'c'eſt la Dot.

CATEAU.

D'qui ?

MATHURIN, *allant regarder.*

Juſtement, & j'crais que j'découvre l'Magiſter ; c'Monſieur qui fait l'capable, & qui n'ſait ni c'qui' dit, ni c'qui' veut dire.

(*Les jeunes Filles arrivent en courant, ſur la ritournelle ſuivante.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, JEUNES FILLES.

CHŒUR.

Dot à donner, mariage à faire,
C'eſt moi qu'on choiſira ;
Dot à donner, c'eſt moi, la mere,
C'eſt moi qu'on marira.

DEUX JEUNES FILLES.

J'ignore encor ſi je ſais plaire,
Et pardine c'eſt malheureux ;
Mais ſi Monſeigneur me préfere,
Çà f'ra venir les amoureux.

Digitized by Google

CHŒUR.

Dot à donner, &c.

(Le Magiſter arrive au bruit du tambour, accompagné de la ſuite du Marquis & des jeunes Garçons du village.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE MAGISTER, JEUNES GARÇONS, Suite.

LE MAGISTER.

CHANT.

DE par un Seigneur éminent,
Jeunes Bergerettes,
Charmantes fillettes,
Santé, ſalut & compliment.

CHŒUR.

A ce Monſeigneur éminent,
Jeunes Bergerettes,
Dociles fillettes,
Rendent ſalut & compliment.

LE MAGISTER.

C'eſt votre bonheur qu'il deſire;
Que ſur ce papier qu'il verra,
Chacune de vous faſſe inſcrire
Son nom, ſon âge..... *& cætera.*

LE CHŒUR *répete.*

Son nom, ſon âge.

LE MAGISTER, *aux jeunes Filles.*

Point de confuſion, & que l'on ſe range autour de moi.

LES JEUNES FILLES.

Nous y v'là.

LE MAGISTER, *à une jeune Fille.*

Votre nom?

JUSTINE,

Digitized by Google

JUSTINE.

Juſtine.

LE MAGISTER.

Bon. (*Il l'écrit.*) Votre âge ?

JUSTINE.

Seize ans.

LE MAGISTER.

Fort bien. (*Il l'écrit.*) Amoureuſe ?

JUSTINE.

Pas mal.

LE MAGISTER.

Preſſée. (*Il l'écrit.*) A vous.

SUSETTE.

Suſette.

LE MAGISTER, *l'écrivant.*

Il y eſt.... Votre âge ?

SUSETTE.

Treize ans.

LE MAGISTER.

Treize ans. (*Il l'écrit.*) Amoureuſe ?

SUSETTE.

J'crois qu'oui.

LE MAGISTER.

Précoce. (*Il l'écrit.*)

CATEAU.

Prendrez-vous auſſi mon nom ?

LE MAGISTER, *la regardant.*

Votre âge ſuffira.

MATHURIN.

Pour ne rien avoir.

CATEAU.

Sottiſe.

LE MAGISTER.

Vérité. (*Il paſſe à une autre.*)

MATHURIN.

Colette, Mamzelle Colette.

LE MAGISTER, *à Claudine.*

Vingt ans & point d'amoureux ?

Digitized by Google

CLAUDINE.

Mon Dieu non !

LE MAGISTER.

Déſeſpérée. (*Il l'écrit.*)

MATHURIN.

Colette....

COLETTE, *à la fenêtre.*

Eh bien !

MATHURIN.

Vot' âge & vot' nom pour l'mariage.

COLETTE.

J'n'en veux pas. (*Elle ferme ſa fenêtre avec force.*)

CATEAU.

C'eſt bien fait.

MATHURIN.

Sur'ment, & c'eſt une preuve qu'ell' veut m'garder.

CATEAU.

Ah ! ben oui.

LE MAGISTER, *à Roſette.*

Dix-ſept ans & demi : bon. (*Il l'écrit.*) Un galant ?

ROSETTE.

Qui n'ſe décide pas.

LE MAGISTER.

Souffrante. (*Il l'écrit.*)

CATEAU.

Ça finira-t-i ?

LE MAGISTER.

Par vous.

CATEAU, *donnant ſon nom.*

Cateau.

LE MAGISTER, *l'écrivant.*

Bien.... Vos qualités ?

MATHURIN.

Bavarde.

CATEAU.

Veuve.

LE MAGISTER.

Votre âge ?

Digitized by Google

CATEAU, *après lui avoir parlé à l'oreille.*
Moins trois mois.

LE MAGISTER.

Que ça?

CATEAU.

Vrai.

LE MAGISTER, *secouant la tête.*
Heum....

CATEAU.

En conscience.

LE MAGISTER.

Allons. (*Il l'écrit.*) Amoureuse?

CATEAU.

Toujours.

LE MAGISTER.

Incurable.

MATHURIN.

C'est l'mot.

CATEAU.

L'mot!

LE MAGISTER.

Paix, & qu'il soit bien connu, calculé, retenu, que c'est de sa propre & libre volonté que Monseigneur entend placer la Dot dont est question, & qu'il ne s'y décidera que lorsqu'il sera bien sûr que les deux parties contractantes se desireront & se conviendront: en conséquence, ce sont les amoureuses qu'il consultera, ainsi que les amoureux, non les peres & meres, & pour cause; voulant que les mariages qu'il projette assurent le bonheur de ceux dont il aura fait choix; entendant, de plus, de n'être prié, pressé, sollicité par aucun des aspirans; se réservant de renouveller cette Dot, selon les rapports qu'il trouvera entre les garçons & les filles dont il pénétrera les goûts & les dispositions.

CHŒUR.

Jeunes Bergerettes,
Dociles fillettes,

Digitized by Google

De par Monſeigneur, &c.
A ce Monſeigneur, &c.

MATHURIN.

Vous me renvoyez ; mais patience,
Je n'en i'rai pas moins vot' mari.

CHŒUR, *avec ironie.*

On le renvoye! ah! quelle offenſe!
Il eſt ſi doux & ſi poli!

MATHURIN.

Jarnigoi point de révérence :
Qué' qu'ya vous fait ſi j'ſis poli!

On reprend le Chœur,

Jeunes Bergerettes, &c.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Colette ſort de chez elle, avec un petit pannier dans lequel il y a une bouteille d'eau, une taſſe & de l'ouvrage.

SCENE PREMIERE.

COLETTE, *ſeule.*

CATEAU m'tourmente; j'ai là tout c'qui m'faut, & je n'rentrerai pas d'la journée. (*Elle met ſon pannier au pied du lit de gazon.*) Et Colin! .... s'en aller comm' ça.... par là.... oh! oui, c'était bien par là.... & ſans d'mander ſi on n'aurait pas été bien aiſe qui fût reſté: ah! comm' c'eſt dur!

AIR.

J'allais lui dire que je l'aime,
C'eſt un beſoin, je le ſens bien,
Et quand j'crois qu'il va dire d'même,
Le v'là qui s'fâche, & n'finit rien.
J'n'eſpérons pas qu'il parfiſte
Dans un dépit ſi mal gracieux,
Sans quoi, faudroit que je m'attriſte,
R'gardais comm' ça ſerait heureux.

Méme Air.

On dit qu'l'amour ne fait pas d'peine,
Et j'commençons par du tourment;
C'eſt ben ſa faute, & non la mienne,
Mais s'il ſouffre, je ſouffre autant.
J'n'eſpérons pas, &c.

Il eſt vrai auſſi qu'c'eſt comm' un ſort, & chaqu' fois qu'il a voulu m'parler, Mathurin s'eſt trouvé là.... J'l'aurais battu tout-à-l'heure, & ſi c'neſt que j'crains qui' ne nous joue qué'qu' tour, c'eſt ben ſûr que je n'le r'verrois pas; il eſt ſi méchant. (*Elle va*

Digitized by Google

s'asseoir sur le lit de gazon.) Mais v'là que l'mal est fait à présent.... V'là que quand i' r'viendrait (*elle regarde du côté où il est parti*,) j'n'y r'gard'rai tant seulement pas; (*elle laisse son ouvrage*,) vaut mieux l'quitter, j'vais tout d'travers.... avec tout ça, qu'il y prenne garde, car si je me mets à ne plus l'aimer.... Bon! il est là, (*en montrant son cœur*) toujours là. (*Elle le voit venir.*) Ah! c'est lui!

(*Elle se met bien vîte sur le lit de gazon, reprend son ouvrage, & travaille, les yeux baissés; Colin l'apperçoit & l'approche avec l'air embarrassé.*)

SCENE II.

COLETTE, COLIN.

COLIN.

Faut pas vous déranger, Mamzelle. (*Colette ne bouge pas.*) Je n'viens pas pour ça.... & quoiqu' ce soit not' chemin pour nous en r'tourner, j'en aurions pris un autre.... si c'n'était que je m'suis souv'nu.... qu'on m'avait dit... d'vous dire... que je vous dirais...

COLETTE.

C'est tout simple.

COLIN.

Si c'n'était donc des complimens.... à Madame Cateau, vot' tante.... d'la part d'mon oncle Alain, qu'est Garde chasse d'Monseigneur.... c'qui fait qu'si ça n'vous fait pas d'peine qu'j'entre dans sa maison...

COLETTE.

J'crois.... Monsieur.... qu'ell' est occupée, & si ça n'vous déplaît pas que je m'charge d'la commission...

COLIN.

Mamzell', ça n'peut pas m'déplaire, & j'crains tant seul'ment d'vous gêner.

COLETTE.

Monsieur, ça n'gêne jamais d'faire une honnêteté.

Digitized by Google

COLIN.

Ni d'la rendre, Mamzell', & Mamzell' n'a qu'à parler, s'il y a qué'qu' choſe du nôtre en quoique j'puiſſions lui être utile....

COLETTE.

Ly en a beaucoup, Monſieur, & ſi, par exemple, vous aviez qué'qu' fleurs d'trop dans vot' jardin, vous m'feriez plaiſir d'm'en envoyer ce ſoir pour ma tante, dont c'eſt d'main la fête.

COLIN.

Faut pas dire des fleurs d'trop, Mamzell', & n'y en eût i' pas du tout, vous en auriez toujours.

COLETTE.

Ce ſ'ra tout d'même, ſi j'en ai qui vous plaiſent.

COLIN.

Que d'reſte, Mamzelle.

COLETTE.

Monſieur n'aura qu'à parler.

COLIN.

V'là tout, Mamzell'... car pour c'qu'eſt de c'matin, j'ſentons bien qu'c'eſt vot' dernier mot.

COLETTE.

J'ſentons bien auſſi qu'c'eſt l'vôtre.

COLIN.

Ça f'ra qu'vous ſ'rez pu heureuſe.

COLETTE.

N'y a pas de comparaiſon, & vous voyez comme j'ſuis tranquille.

(*Colin ôte ſon chapeau pour la ſaluer.*)

COLIN.

Vous voyez auſſi.... comm' je l'ſuis.

COLETTE.

On dirait qu'la main vous tremble.

COLIN.

Moi, Mamzell'.... c'eſt qu'jai couru.

COLETTE.

Faut prendre garde d'vous fair' du mal.

Digitized by Google

COLIN.

Duo.

Par ainſi, ſans qu'ça vous chagraine,
Vot' amitié ſera pour nous.

COLETTE.

Par ainſi, ſans qu'ça m'faſſ' de peine,
Not' amitié ſera pour vous.

COLIN.

J'avais ben une autre croyance,
Mais j'ſais qu'il faut y renoncer.

COLETTE.

J'avais ben une aut' eſpérance,
Mais j'ſais qu'il faut n'y plus penſer.

(*Ils ſe rapprochent.*)

COLIN.

Colette!

COLETTE.

Colin!

COLIN.

On a publié l'mariage.....
Puis, on vous a d'mandé votre âge,
Votre âge, ainſi que votre nom?

COLETTE.

Oui, l'on eſt v'nu ſous cet ombrage,
Tandis qu'j'étais à la maiſon.

COLIN.

A la maiſon?

COLETTE.

A la maiſon.
Puis, comm' on m'criolt de paraître....
J'ai paru là, (*ſa fenêtre*) puis j'ai dit *non*.

COLIN.

Vous avez dit *non*?

COLETTE.

Oui, j'ai dit *non*.

COLIN.

Digitized by Google

COLIN.

Sans donner vot' nom ni vot' âge ?

COLETTE.

Sans donner mon nom ni mon âge.
Puis, j'ai refermé la fenêtre
Comme cela....

COLIN, *faisant le même geste.*

Comme cela ?

COLETTE.

Comme cela ;
Tout un chacun vous le dira.

COLIN.

Comme cela ?

COLETTE.

Aussi fort que vous, ce matin,
En serrant la main d'Mathurin.

COLIN.

Ah! vous d'mandez des fleurs nouvelles ;
Ce soir ici vous les aurez.

COLETTE.

Oui, j'ai besoin de fleurs nouvelles,
Vous me les enverrez.

COLIN.

Et les plus fraîches, les plus belles ;
Ce soir ici vous les aurez.

COLETTE, *le retenant.*

On vous a parlé d'mariage....
Puis, des plus belles du village
On vous a dit l'âge & le nom ?

COLIN.

Oui, des plus belles du village
Monseigneur m'a dit l'âg' & l'nom.

COLETTE.

Dit l'âg' & l'nom ?

Digitized by Google

COLIN.

Dit l'âg' & l'nom.
Mais comme j'étais dans la tranſe,
Je me ſuis tu.... puis, j'ai dit *non*.

COLETTE.

Vous avez dit *non* ?

COLIN.

Oui, j'ai dit *non*.

COLETTE.

Sans t'tenir leur âg', ni leur nom ?

COLIN.

Sans t'tenir leur âg', ni leur nom.
Puis, je m'ſuis ſauvé d'ſa préſence,
Comme cela....

COLETTE, *faiſant comme lui.*

Comme cela ?

COLIN.

Comme cela.
Tout un chacun vous le dira.

COLETTE.

Comme cela ?

COLIN.

Auſſi vîte qu'vous ce matin,
En fuyant bien loin de Colin.

COLETTE.

Ah ! oui, j'ai beſoin de fleurs nouvelles ;
Ce ſoir, vous me les enverrez ;
Et les plus fraîches, les plus belles ;
Ce ſoir vous me les enverrez.

COLIN.

Vous demandez des fleurs nouvelles,
Ce ſoir vous les aurez.
Pour ne pas riſquer ces fleurs-là,
Si j'vous les apportais moi-même ?

Digitized by Google

COLETTE.

Quoi ! vous-même ?
Je n'peux pas m'opposer à ça.

COLIN.

Vous avez fermé la fenêtre ?

COLETTE.

Tout un chacun vous le dira.
Vous vous êt' fauré de sa présence ?

COLIN.

Tout un chacun vous le dira.

COLETTE.

Oui, j'ai besoin de fleurs nouvelles,
De vot' main je les recevrai ;
Et les plus fraîches, les plus belles,
De votre main j'les accepterai.

COLIN.

Vous demandez des fleurs nouvelles,
Ce soir je vous l's apporterai ;
Et les plus fraîches, les plus belles,
Oui, ce soir j'vous l's apporterai.

(*Colin s'en va.*)

COLETTE.

Me v'là soulagée..... quoiqu'on n'soit pu amans, faut pas êt' brouillés, ça f'rait vilain... j'vais l'dire à ma tante ; & si Mathurin s'avise d'êt' là ce soir quand on m'apport'ra des bouquets..... tout au contraire faut l'amadouer, pour mieux l'mortifier.

(*Tandis qu'elle va prendre son panier, le Marquis paraît du côté opposé à celui par lequel Colin est sorti, & avance, sans être vû de Colette.*)

Digitized by Google

SCENE III.

COLETTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

Voici l'endroit que le Magiſter m'a indiqué.

COLETTE, *ſe retournant.*

Hein ?

LE MARQUIS.

Quoi ?

COLETTE.

Monſieur....

LE MARQUIS, *à part.*

Feignons, & ſi c'eſt elle, ſachons pourquoi elle n'a pas voulu donner ſon nom ?

COLETTE.

Eh bien !

LE MARQUIS.

Voudriez-vous me dire où je ſuis ?

COLETTE.

Monſieur.... vous êtes ici.

LE MARQUIS.

Bien obligé.... le nom du village ?

COLETTE.

Schoembrunn.

LE MARQUIS.

Oui ?

COLETTE.

Eſt-c' que vous vous êt' perdu ?

LE MARQUIS.

A peu-près. (*A part.*) Je préſume que c'eſt elle.

COLETTE.

V'nez-vous d'loin ?

LE MARQUIS.

De mon château.

COLETTE.

C'eſt clair. pour ceux qui l'connoiſſent.... & c'eſt par là qu'i' y va ?

LE MARQUIS.

Je crois que oui.

COLETTE.

Encore plus clair, & tout c'que j'vois, c'eſt qu'vous avez ben couru.

LE MARQUIS.

Un peu.

COLETTE.

V'là pourquoi vous avez chaud ?

LE MARQUIS.

Trés-chaud, & ſi vous pouviez me procurer un verre d'eau, vous me feriez plaiſir.

COLETTE.

Ben volontiers, car j'en ai là.

LE MARQUIS.

Vous êtes charmante.

(Colette prend la taſſe dans ſon pannier.)

COLETTE.

Monſieur n'eſt pas difficile.

(Colette eſſuie la taſſe avec ſon tablier, le Marquis prend la bouteille.

LE MARQUIS.

Il ſuffit.

COLETTE, *cherchant la bouteille.*

Eh bien !

LE MARQUIS.

Je la tiens.

COLETTE.

Oh ! qu'non.

LE MARQUIS.

Vous le voulez ?

COLETTE.

Sur'ment, puiſque c'eſt moi qui régale.... ell' eſt d'la fontaine, au moins.

LE MARQUIS, *après avoir bu.*

Et bien fraîche.

COLETTE.

Encore ?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Assez.... Est-ce là votre maison ?

COLETTE.

Quand ma tante Cateau m'l'aura donnée.

LE MARQUIS.

Vous demeurez chez elle ?

COLETTE.

Justement.

LE MARQUIS.

Sans pere, ni mere ?

COLETTE.

N'parlons pas d'ça.

LE MARQUIS.

J'entends....

COLETTE.

Comm' vous me r'gardez ?

LE MARQUIS.

C'est que j'ai du plaisir à vous voir.

COLETTE.

Vous êt' poli.

LE MARQUIS.

Fait-on l'amour dans votre village ?

COLETTE.

Ça vous étonne ?

LE MARQUIS.

Et l'on y est constant ?

COLETTE.

Ça vous étonne encore davantage ?

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ?

COLETTE.

Ah ! c'est qu'vous aut' Messieurs, vous êt' savans, mais pas assez pour comprendre comme j'faisons pour nous aimer toujours.

LE MARQUIS.

Vous croyez ?

COLETTE.

On m'l'a dit.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

On a eu tort.... Votre nom ?

COLETTE.

Colette.

LE MARQUIS.

Votre âge ?

COLETTE.

Vingt ans.

LE MARQUIS.

Duo.

Jeune & faite
Pour attendrir,
Belle Colette,
C'eſt un plaiſir.

COLETTE, *faiſant la révérence.*

Pour vous ſervir.

LE MARQUIS.

Cœur vif & tendre,
Prêt à ſe rendre,
C'eſt un plaiſir.

COLETTE.

Pour vous ſervir.

LE MARQUIS.

Mais on doit, à votre âge,
Songer au mariage.

COLETTE.

Au mariage ?
Monſieur j'y ſonge auſſi.

LE MARQUIS.

Bien ſouvent?

COLETTE.

Monſieur, oui.

LE MARQUIS.

Et tout bas à l'oreille,
L'amour vous conſeille
De prendre un mari,
Jeune & joli !

Digitized by Google

COLETTE.

Monsieur, oui.

LE MARQUIS.

Son nom?

COLETTE.

Pourquoi faire?

LE MARQUIS.

Pourquoi le taire?

COLETTE.

Mais, Monsieur, vous le nommer contre son gré,
Ne s'rait ni beau ni sage;
Si j'l'épouse, j'vous l'apprendrai
Le jour du mariage.
En attendant que c'bonheur-là
Vous le fasse connaître,
Vous permettrez qu'il reste là, (*son cœur.*)
Ce n'est qu'là qu'il doit être.

LE MARQUIS.

Mais, de bonne foi,
Pourquoi
Ne pas le dire?

COLETTE.

Mais de bonne foi,
Pourquoi
Vous en instruire?

LE MARQUIS.

Je le saurai.

COLETTE.

Quand je voudrai.

COLETTE.

Je suis faite
Pour vous servir,
Et pour Colette
C'est un plaisir:
Je sais qu'à mon âge
On doit songer au mariage.

LE MARQUIS.

Jeune & faite
Pour attendrir,
Belle Colette
C'est un plaisir:
On doit, à votre âge,
On doit, &c.

Ensemble.

Digitized by Google

ENSEMBLE.

Et tout bas à l'oreille
L'amour { me / vous } conſeille
De prendre....

LE MARQUIS.

Un mari?

COLETTE.

Monſieur, oui.

LE MARQUIS.

Bien joli?

COLETTE.

Monſieur, oui.

LE MARQUIS.

Mais ſon nom?

COLETTE.

Monſieur, non.

LE MARQUIS.

Dites donc?

COLETTE.

Monſieur, non.

LE MARQUIS.

Colette, je ſaurai....

ENSEMBLE.

Vous le ſaurez
Je le ſaurai quand je voudrai
Quel eſt ce mari
Joli.

LE MARQUIS.

Abſolument *non?*

COLETTE.

Quand ça vous r'gard'rait, vous n'ſeriez pas plus curieux.

LE MARQUIS.

Que ſavez-vous?

Digitized by Google

COLETTE.

Fallait v'nir c'matin, vous en auriez su davantage. Il s'est fâché tout d'bon, & s'en est allé.

LE MARQUIS.

Qui ?

COLETTE.

Il est r'venu, & quand j'lui ai dit qu'j'avais fermé la fenêtre, comm'ça, ben fort....

LE MARQUIS.

La fenêtre !

COLETTE.

Que j'n'avais voulu donner ni mon âge, ni mon nom.... il a été si content....

LE MARQUIS.

Ni votre âge ni votre nom ? (*A part.*) C'est elle.

COLETTE.

Pardinne ! on aurait qu'à m'en faire épouser un autre que Colin !

LE MARQUIS.

Le jardinier de mon... du château de Gounnzersdorf.

COLETTE.

Qui ?

LE MARQUIS.

Colin.

COLETTE.

Bon ! v'là-t-i' pas que vous l'avez d'viné, avec vos questions !

LE MARQUIS, *à part.*

Elle aura la dot.

COLETTE.

Et si j'vous disais que c'n'est pas ça qu'j'ai voulu dire ?

LE MARQUIS.

Je suis sûr que vous ne mentez jamais.

COLETTE.

C'est vrai.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

En attendant que vous ayez de mes nouvelles, souffrez que je vous remercie. (*Il prend sa bourse.*)

COLETTE.

D'l'argent pour un verre d'eau !... Si vous m'en donniez un, est-c' que j'vous l'payerais, moi ?

LE MARQUIS.

C'est différent.

COLETTE.

A cause qu'vous êt' un Monsieur ?

LE MARQUIS.

Prenez.

COLETTE.

J'vous assure que non.

LE MARQUIS, *à part.*

Tout cela me décide, &, ce soir même, elle aura Colin, qui, l'autre jour, n'a osé me la nommer.

COLETTE.

Vous aimez donc mieux parler tout seul qu'avec moi ?

(*Le Marquis tire de sa poche un petit porte-feuille, dans lequel il prend un crayon & du papier.*)

LE MARQUIS, *à part.*

Un mot de ma main suffira.

(*Il va s'asseoir sur le lit de gazon.*)

COLETTE.

Si j'parlais comm' ça d'mon côté ; ça f'rait une drôle d'conversation, au moins. (*Le voyant assis.*) Eh bien !.... faut croire qu'c'est pressé.

LE MARQUIS, *écrivant.*

Savez-vous lire ?

COLETTE.

Pas du tout dans l'écriture.

LE MARQUIS.

Tant mieux. (*A part.*) Je jouirai de sa surprise.

COLETTE.

Tant mieux ? tant pis..... Vous n'êt' pas d'même, à c'qui' m'paraît, vous êt' habile.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Colin n'eſt-il pas le neveu d'Alain ?

COLETTE.

D'pere & d'mere.

LE MARQUIS.

Il eſt fort gai pour ſon âge, cet Alain, & je ne ſerois pas étonné qu'il ſe remariât.

COLETTE.

A ſon aiſe, pourvu que ce n'ſoit pas avec moi... V'là donc qu'eſt fini.

LE MARQUIS.

Le château de Gourmzersdorf n'eſt qu'à une lieue d'ici....

COLETTE.

Je n'y ai jamais été.

LE MARQUIS.

J'ai oublié de dire quelque choſe à mon ami, qui en eſt le Seigneur, voudriez-vous lui porter ce billet ?

(*Depuis un moment, Mathurin paraît & diſparaît alternativement.*)

COLETTE.

Moi !

LE MARQUIS.

Vous n'en ſerez pas fâchée.

COLETTE.

J'n'en ſais rien.

LE MARQUIS.

S'il n'eſt pas de retour, demandez le Magiſter, il vous répondra.

COLETTE.

Sur quoi ?

LE MARQUIS.

Il n'eſt pas cacheté.

COLETTE.

C'eſt tout d'même, puiſque je n'ſais pas lire.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

CHANT.

Monſieur, oui; Monſieur, non.... dès que je l'ai voulu,
Vous voyez que j'ai ſu....

COLETTE.

Eh bien! eh bien! qu'avez-vous ſu?

LE MARQUIS.

Le nom du mari
Joli.

LE MARQUIS. Le nom du mari, joli.

COLETTE. Oui; vraiment, il eſt joli.

(Le Marquis s'en va; Mathurin approche, écoute Colette qui tient le billet, & ſuit tous ſes mouvemens pour tâcher de le lui attraper.)

SCENE IV.

COLETTE, MATHURIN.

COLETTE.

VOILA une drôle d'aventure, par exemple... Un ami de c'Monſeigneur qui marie!.... Eh! à propos, que j'ſuis bête! je m'charge d'porter ſon billet, & Colin va m'apporter des bouquets! Si n'me trouv' pas, il va êt' fâché, & j'aim'rais mieux laiſſer cent billets comm' ça, que de n'pas l'voir, que d'ly déplaire un ſeul inſtant.... Si j'ſavais c'qu'eſt dedans, ça pourrait m'décider.... J'ai beau le r'tourner, j'n'y comprends pas plus d'un côté que d'l'autre.

(Mathurin avance la main pour le prendre, & la retire, ſans faire ſemblant de rien, au moment où Colette ſe retourne.)

MATHURIN, *à part.*

Le v'là manqué.

COLETTE.

Ha!

MATHURIN.

Ha!

Digitized by Google

COLETTE.

Tu croyais l'tenir.

MATHURIN.

Moi !

COLETTE.

Avec c'geſte-là ; (*elle imite celui de Mathurin*) mais heureuſement, on ſait faire c't'ici. (*Elle répete le geſte qu'elle a fait pour retirer ſa main.*)

MATHURIN.

Ça m'eſt égal. (*A part.*) Je l'verrai, ou je n'pourrai. (*Haut.*) Très-égal ; & ſans l'avoir lu, j'ſais tout c'que j'voulais ſavoir.

COLETTE.

En vérité !

MATHURIN.

Oui, Mamzelle : goûté donné, billet r'çu, & d'qui ? du Seigneur d'l'endroit.

COLETTE.

Lui !

MATHURIN.

C'marieux d'filles ; mais ça ſ'devine, & j'voyons à préſent pourquoi vous n'voulez pas d'moi.

COLETTE.

C'eſt vrai.

MATHURIN.

Ni d'Colin.

COLETTE.

Ni d'Colin !

MATHURIN.

Qu'vous n'tromp'rez pas pu long-tems, & j'cours l'en avertir.

COLETTE, *le retenant.*

Mathurin....

MATHURIN.

Perfide....

COLETTE.

Tu m'écout'ras.

MATHURIN.

Pas du tout.

Digitized by Google

COLETTE.

Ni d'Colin !.... & tu irais !....

MATHURIN.

Si j'irai !....

COLETTE.

Ah ! traître.... mais non, je n'te quitte pas, & puiſque t'es ſavant dans la lecture....

MATHURIN.

Savant ! le p'tit n'veu du Maître d'école, rien qu'ça.

COLETTE.

Lis donc, méchant, lis toi-même, & nous verrons ſi j'ſuis une perfide, ſi tu oſ'ras m'brouiller avec Colin !

MATHURIN, *s'en allant.*

Je n'lirai pas.

COLETTE.

Tu liras.

MATHURIN, *prenant le billet.*

Dépêchez donc, i' n'y a qu'trop long tems que j'ſuis avec vous. (*A part & liſant.*)

« J'ai fixé mon choix, &, ſans délai, vous » marirez Colin à celle qui vous remettra mon » billet ».

COLETTE.

Eh bien !

MATHURIN, *à part.*

Colin ! ça n'ſ'ra pas.

COLETTE.

Finiras-tu ?

MATHURIN, *à part.*

Non, jarni ! & faut que j'la dégoûte d'porter l'billet.

COLETTE.

Mathurin....

MATHURIN, *liſant haut.*

« J'ai fixé mon choix, &, ſans délai, vous » marirez Alain....

Digitized by Google

COLETTE.

Enſuite....

MATHURIN.

A, l, m, p, q, n, lain, Alain....

COLETTE.

Acheve....

MATHURIN.

« Et, ſans délai, vous marirez Alain à celle » qui vous remettra mon billet ».

COLETTE.

Alain!.... c'eſt ainſi que c'Monſieur vient m'tromper!.... & j'port'rais ſon billet!.... j'épouſ'rais Alain, c'vilain Alain qu'il trouv' ſi gai pour ſon âge!.... Non.... Cateau l'a aimé, & c'eſt Cateau qui prendra ma place.

MATHURIN, *à part.*

Cateau! Ah! comme j'ai réuſſi!

COLETTE, *appellant.*

Cateau.... Moi qui l'ai ſi bien r'çu!....

MATHURIN.

D'mieux, en mieux.

COLETTE.

Cateau.... Moi qui l'ai ſi bien traité!.... Cateau....

COLETTE, MATHURIN.

Cateau....

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CATEAU.

CATEAU.

Cateau! Cateau!.... Eh! qu'eſt-c' qu'il y a donc?

COLETTE.

Monſeigneur a paſſé par ici....

CATEAU.

Eh bien!

COLETTE.

Il m'a donné c'billet là, & il faut qu'vous l'portiez, tout d'ſuite, au château.

CATEAU,

Digitized by Google

CATEAU.

Moi!

COLETTE.

Ly a une récompenſe.

CATEAU.

J'y cours.

MATHURIN.

Et une bonne.

CATEAU.

Ça n'te r'garde pas. (*A Colette.*) Mais à propos d'quoi?

COLETTE.

On vous l'dira.

CATEAU.

J'pars.

MATHURIN, *à Colette.*

J'cauſ'rons, en l'attendant.

COLETTE, *à Cateau.*

N'vous arrêtez pas.

CATEAU.

Non.

COLETTE.

Si Monſeigneur n'eſt pas r'venu, d'mandez l'Magiſter, i' vous répondra.

CATEAU.

Oui.

COLETTE.

Et ne r'venez pas qu'ça n'ſoit fait.

CATEAU.

Suffit. (*A Mathurin.*) Cauſe, cauſe.

MATHURIN, *à Cateau.*

Partirez-vous?

(*Mathurin ſe retourne, & court après Colette qui rentre, & lui ferme la porte au nez.*

Digitized by Google

SCENE VI.

MATHURIN, *seul.*

COMMENT?.... Colette! Mamzell' Colette!.... pas un mot!..... vous m'épous'rez..... oui morgué! Monseigneur enjoint au Magister d'faire tout d'suite la noce d'Colin avec celle qui lui r'mettra l'billet; la vieille en est chargée; & c'est ell' qui s'ra la femme d'Colin, à la place duquel j'ons eu l'adresse d'lire Alain.... C'que c'est qu'l'esprit!.... en France, où c'que j'ons eu l'honneur d'aller, l'y a su' ça un tas d'cérimonies qui ne finissent pas; mais ici, drès que l'maître a parlé, faut obéir.... (*Bas à la porte de la maison.*) Colette! ma chere petite Colette.... (*Les jeunes Filles & les jeunes Garçons traversent la scene.*)

SCENE VII.

MATHURIN, JEUNES FILLES, JEUNES GARÇONS.

CHŒUR.

PARTONS, partons bien vîte,
L'billet est donné de c'matin;
Monseigneur nous invite
Aux noces de Colin.

MATHURIN, *courant à eux.*

Voulez-vous bien faire silence?

CHŒUR, *approchant.*

Eh! pourquoi donc cette défense?

MATHURIN.

Morgué, passez votre chemin.

CHŒUR, *très-bas.*

Puisque Monsieur veut du silence,
Chantons tout bas, (*très-haut.*) vive Colin!

Digitized by Google

COLETTE, *à sa fenêtre.*

Colin! que dit-on de Colin?

MATHURIN.

La v'là, maudit Lubin.

DEUX PAYSANS.

Eh! v'nez, eh! v'nez donc vite,
L'billet eſt donné de c'matin,
Monſeigneur nous invite
Aux noces de Colin.

COLETTE, *ſe retirant.*

De Colin.

CHŒUR.

Jarni! quel cri!

MATHURIN, *à part.*

Je ſuis entranſe....

(*Haut.*)

Morgué paſſez votre chemin.

CHOEUR.

Puiſque Monſieur veut du ſilence,
Chantons tout bas.... vive Colin!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, COLETTE.

COLETTE, *accourant.*

ECOUTEZ-MOI....

DEUX PAYSANS.

C'eſt choſe aiſée.

COLETTE.

Parlez, parlez, quel eſt c'billet?

JEUNES FILLES.

C'n'eſt pas moi qui ſuis l'épouſée.

COLETTE.

Lubin, Lubin....

Digitized by Google

JEUNES FILLES.

Ah ! quel regret!

COLETTE.

Parlez, parlez, quel eſt c'billet?

CHOEUR.

Eh ! v'nez, eh! v'nez donc vîte,
Il eſt donné de ce matin:
Monſeigneur nous invite
Aux noces de Colin.

COLETTE.

De Colin!

MATHURIN.

D'Alain.

CHOEUR.

De Colin.

COLETTE, *à Mathurin.*

Ah! ciel!

(*Colette renverſe Mathurin ſur les autres, franchit le côteau, & le traverſe, en courant: tout le village la ſuit des yeux.*)

MATHURIN.

Ouf!...

CHOEUR.

Où va t'ell', eh! Quoiqu'ça veut donc dire!
Ell' court comme le vent.

MATHURIN, *à part.*

Mais moi-même, en la ſuivant,
Empêchons qu'on ne vienne à l'inſtruire.
Courons, Courons.

CHOEUR.

Un moment, un moment.
Non, vous êtes cauſ' qu'ell' ſoupire.

MATHURIN.

Laiſſez-moi donc.

Digitized by Google

CHOEUR.

Non tu reſteras, tu nous ſuivras.

MATHURIN.

Laiſſez-moi, laiſſez-moi. Ah! j'étouffe de colere.

CHOEUR.

Non, non, tu reſt'ras,
Et comme nous, tu chanteras,
Vive Colin!

CHOEUR.

Non, morbleu! tu reſt'ras, & tu chant'ras, vive Colin!

MATHURIN.

Eh bien! eh bien! vive Colin!

CHOEUR.

Partons, partons bien vîte,
L'billet eſt donné de c'matin;
Monſeigneur nous invite
Aux nôces de Colin.

(*Mathurin s'échappe, & traverſe le côteau, ſuivi de tout le village.*)

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Le Théâtre repréſente les jardins du Seigneur: Au pied d'un arbre, ſe trouve un petit lit de gazon, ſur lequel Colin arrange un bouquet.

SCENE PREMIERE.

COLIN, *ſeul.*

AIR.

Vous que j'viens d'cueillir pour elle,
Je vous doit tout mon bonheur;
Vous allez fleurir ma belle,
Soyez l'gage d'mon ardeur.
Oui, c'eſt elle ſeule que j'aime,
C'eſt c'que j'allons l'y raconter;
Qu'ell' me réponde, moi de d'même,
Je n'ceſſ'rons pas de répéter....
Vous que j'viens, &c.

C'eſt loin d'ici, mais rien n'me laſſe,
Quand pour la voir, il faut courir;
Le chemin n'me gêne, n'membarraſſe
Que lorſqu'il faut en revenir.
Mais vous que j'ai cueilli pour elle, &c.

SCENE II.

COLIN, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

Colin, Colin, veux-tu m'écouter : mais voici une lettre.

(*Colin ſort.*)

Digitized by Google

SCENE III.

LE MAGISTER, *seul.*

COLIN !.... *Que lorſqu'il faut en revenir.* Ah ! c'eſt qu'il dit qu'il va revenir.... mais à quelle heure !.... la lettre de Monſeigneur eſt préciſe, & j'aurai beſoin de bouquets.

(*Il lit.*)

« Je veux jouir de leur ſurpriſe, & je n'arriverai » qu'après la ſignature du contrat ».

Du contrat ! & je n'ai ni le nom, ni l'âge des futurs époux.

(*Il lit.*)

« Que la fête ſoit gaie ».

Sa grandeur doit ſavoir qu'il n'eſt pas de jour où je ne la faſſe rire.

(*Il continue.*)

« Vive & jolie, le regard piquant, le ſourire » malin, voilà, en deux mots, le portrait de la » mariée ».

Fort bien... On ſait que j'ai de la facilité, beaucoup de facilité, & je finirai par leur dire des choſes... charmantes... mais je n'ai qu'un moment à moi... *de même... de même que la belle Aurore... la belle Aurore...* Ce n'eſt pas le premier vers qui me coûte, & je ferais cent premiers vers dans une minute... mais le ſecond, c'eſt le diable... *de même* donc... c'eſt la faute de la rime, qui m'échappe... mais, à la rigueur, on s'en paſſe.

SCENE IV.

LE MAGISTER, MATHURIN.

MATHURIN, *accourant.*

J'y ſuis, & ils n'me retrap'ront pas.

Digitized by Google

LE MAGISTER.

Qu'eſt-ce ?

MATHURIN.

Eh ! c'eſt vous ?... l'ingrate s'eſt trompée d'chemin.

LE MAGISTER.

L'ingrate !

MATHURIN.

L'aut' va v'nir.... l'billet eſt poſitif, faites c'qu'on vous ordonne, mariez ſu' l'champ.

LE MAGISTER.

Qui ?

MATHURIN.

Ça r'garde Monſeigneur, j'l'ai vu paſſer, j'ſais où il eſt, j'ai à l'y parler; ſerviteur.

LE MAGISTER.

Un mot...

SCENE V.

LE MAGISTER, LE VILLAGE.

CHOEUR.

COURONS, courons : il a paſſé dans ce bocage.

LE MAGISTER.

Tout doux, tout doux.

CHOEUR.

Ah ! le méchant !

LE MAGISTER.

Que voulez-vous ?

CHOEUR.

Ah ! le méchant ! Empêchez qu'il ne la tourmente :
Elle eſt ſi douce & ſi charmante.

LE MAGISTER.

Qui craignez-vous qu'on ne tourmente ?

CHOEUR.

On vous l'apprendra.

LE MAGISTER.

Digitized by Google

LE MAGISTER.

Qui donc ſi douce & ſi charmante ?

CHOEUR.

On vous le dira :
Mais, jarni, Monſeigneur eſt là.

LE MAGISTER.

Parlez donc ?

CHOEUR.

Sa bonté la protégera.

LE MAGISTER.

Mais, encore une fois, que voulez-vous ?

CHOEUR.

C'eſt pour c'te fête
Que l'on apprête
Que je venons tous :
Mais que f'rons-nous ?

LE MAGISTER.

Ce que vous f'rez ?.... cela me regarde ;
Je n'ai qu'un inſtant ; laiſſez-moi.

UNE JEUNE FILLE.

Mais ſur-tout, Monſieur le Magiſter,
N'oubliez pas....

LE MAGISTER.

Quoi ?

UNE JEUNE FILLE.

Violons & muſettes
Dans les boſquets :
Jeunes Bergerettes,
Guirlandes & bouquets.

LE CHOEUR *répete*.

Violons, &c.
Puis brunette
Et rigodon,
Chanſonnette
Et cotillon,

Digitized by Google

LE MAGISTER.

Et cotillon.

CHŒUR.

Honneur, honneur au Magiſter,
J'comptons ſur vous : eh ! v'là qu'eſt clair.

(*Le Magiſter fait entrer le Village dans le fond.*)

COLETTE, *ſans être vue.*

Par ce p'tit ſentier ?

LE MAGISTER, *ſe retournant.*

Hein ?

SCENE VI.

LE MAGISTER, COLETTE, UN PAYSAN.

LE PAYSAN.

OUI-DA, c'eſt ici.

COLETTE.

Bien obligé. (*Le Payſan ſort ; Colette apperçoit le Magiſter.*) V'là que'qu'un... Monſieur, Monſieur...

LE MAGISTER.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

COLETTE.

J'ſuis partie tout d'ſuite... je m'ſuis égarée... il devait v'nir... je n'l'ai pas vu, je n'l'ai pas rencontré...

LE MAGISTER.

Qui ?

COLETTE.

Si Mathurin vous parle, c'eſt un traître.

LE MAGISTER.

Après.

COLETTE.

Il a bu d'l'au d'not' fontaine...

LE MAGISTER.

Que voulez-vous dire ?

Digitized by Google

COLETTE.

Que j'vais pleurer, ſi ça continue.

LE MAGISTER.

De quoi ?

COLETTE.

D'peur d'êt' arrivée trop tard, d'chagrin d'n'avoir pas l'billet.

LE MAGISTER.

Le billet de Monſeigneur ?

COLETTE.

Juſtement, mais j'vais vous expliquer....

LE MAGISTER.

Point de billet, point d'explication.

COLETTE.

Ecoutez-moi.

LE MAGISTER.

Pas un mot.

COLETTE.

Pas un mot !.... Ça ſ'rait-i' fini ?

LE MAGISTER.

Tout à fait.

COLETTE.

Tout à fait !

LE MAGISTER.

Tout à fait, vous dis-je ; & la danſe, les couplets, rien n'y manquera.

COLETTE.

Fini ! ça n'eſt pas poſſible... Monſeigneur m'écoutra... où eſt-il ?... où le chercher ?

LE MAGISTER.

Il n'y eſt pas

COLETTE.

Je l'verrai, j'lui parlerai... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ſuis malheureuſe !

(*Le Magiſter la regarde aller.*)

LE MAGISTER.

C'eſt-à-dire que la petite perſonne voulait avoir

Digitized by Google

la préférence, qu'elle ne l'a pas eue, & que la tête lui tourne... Voilà les filles... *de même* donc...

SCENE VII.

LE MAGISTER, CATEAU.

CATEAU.

Comm' il y a loin!

LE MAGISTER.

Encore!

CATEAU.

Ha! ha! c'eſt vous!

LE MAGISTER.

Oui, ma vieille, & la fête ſera complette.

CATEAU.

Ma vieille... toujours des mots à double entente!... mais n'y a plaiſant'rie qui tienne... V'là un billet d'la main d'Monſeigneur; c'eſt à vous qui faut le r'mettre, qu'on le liſe, & qu'on m'réponde tout d'ſuite.

LE MAGISTER, *prenant le billet.*

Un billet de la main de Monſeigneur!

CATEAU.

Et' vous ſourd?

LE MAGISTER.

Voyons. (*Il lit.*)

CATEAU.

Finirez-vous?

LE MAGISTER, *ſe frottant les yeux.*

Ce ne peut pas être ça.

CATEAU.

Vous verrez qui' n'ſait pas lire.

LE MAGISTER, *reliſant encore.*

Je ne me trompe pas.

CATEAU.

Parlera-t-i'?

LE MAGISTER, *la regardant.*

Jolie!

Digitized by Google

CATEAU.

Eh bien !

LE MAGISTER.

Le regard piquant !

CATEAU.

Apparemment.

LE MAGISTER.

Le ſourire malin !

CATEAU.

Et' vous fou ?

LE MAGISTER.

C'eſt Monſeigneur qui l'eſt devenu.

CATEAU.

Au fait.

LE MAGISTER, *liſant haut.*

« J'ai fixé mon choix, &, ſans délai, vous marirez » Colin à celle qui vous remettra mon billet ».

CATEAU.

Hein ?

LE MAGISTER.

Colin !

CATEAU.

Monſeigneur me marie à Colin !

LE MAGISTER.

Oui, maman.

CATEAU.

A Colin ! ah ! le fripon ! avec quelle adreſſe i' m'a caché ſon amour ! comm' i' s'eſt brouillé c'matin avec eſprit, & ſans m'fair' ſentir qu'c'était pour moi ! comm' i' ſ'ra vîte accouru me d'mander à Monſeigneur !

LE MAGISTER.

Colin vous aime !

CATEAU.

Et i' n'en diſait rien !... Ah ! que d'jolis momens i' nous a fait perdre !... qu'on me l'cherche, qu'on me l'trouve....

Digitized by Google

LE MAGISTER.

Je l'attends...! mais gardez-vous de lui annoncer son bonheur trop brusquement, l'excès de sa joie pourrait le saisir.

CATEAU.

Où est-i' ?... le v'là !...

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, COLIN.

COLIN, *un bouquet à la main, au Magister.*

ON m'a dit qu'vous m'demandiez... mais j'sais tout, j'l'ai appris en chemin, & j'suis r'venu d'toutes mes forces.... on l'a vue passer. (*Il apperçoit Cateau, & cache son bouquet.*) Ah ! vous v'là, & c'est une preuve qu'vous y consentez.

CATEAU.

Si j'y consens !

LE MAGISTER.

Heureusement.

COLIN.

Et Colette aussi ?

CATEAU.

Sans ell' je n'f'rais pas là.

COLIN, *l'embrassant.*

Ah ! Cateau ! ma chere Cateau !

CATEAU, *émue.*

Finis.

LE MAGISTER.

Parbleu ! il faut que ce petit espiegle-là ait bien du courage.

COLIN.

C'est pour ce soir ?

CATEAU.

Tu trouves qu'c'est encore trop tard.

COLIN.

Et j'n'osais l'dire.

Digitized by Google

CATEAU.

Tu avais tort.

LE MAGISTER.

Sans doute, Madame a ſes raiſons, ſa jeuneſſe peut ſe paſſer d'ici à demain, ça tient à rien.

CATEAU.

Auſſi imbécile que c'matin.

LE MAGISTER, *à Colin.*

Et ce bouquet que tu caches avec tant de ſoin, je gage que c'eſt pour elle que tu l'as cueilli?

COLIN.

C'eſt vrai.... mais patience.

CATEAU.

Tu n'as pas la hardieſſe de me l'offrir?

LE MAGISTER.

De fleurir l'amour.

COLIN, *à Cateau.*

Ça viendra, partons.

LE MAGISTER.

Point du tout : voici le contrat, & c'eſt ici que ton bonheur va être aſſuré.

CATEAU.

Sous les yeux de Monſeigneur.

COLIN.

Ah ! comm' j'vais le r'mercier d'ſa bonté, d'ſa généroſité.

LE MAGISTER.

C'eſt le mot, & quand Monſeigneur s'y met, il fait des cadeaux.... à étonner.

COLIN.

I' n'y en a pas au-d'ſſus d'celui-là.... mais où eſt-ell'?.... Non, je n'ſ'rai content qu' lorſqu'ell' m'aura ben répété qu'ça f'ra ſon bonheur.

CATEAU.

J't'en réponds.

COLIN.

Tout eſt dit.

Digitized by Google

CATEAU.

TRIO.

Je ſerai ſi complaiſante,
Je ſerai ſi careſſante
Que jamais tu ne changeras.

COLIN.

Grand merci, ma chere tante;
Vous ſeriez moins complaiſante
Que pour vous je n'changerai pas.

LE MAGISTER.

Elle eſt ſi compatiſſante!
Elle eſt ſi careſſante!

CATEAU.

Ta moitié, que ton cœur adore,
Eſt un bienfait de Monſeigneur.

COLIN.

Et chaque jour, chaque inſtant encore,
Ajoute à mon bonheur.

LE MAGISTER.

En honneur il eſt incroyable!
Ah! l'étonnant petit garçon!

CATEAU.

Quel excès de délicateſſe!
Ah! le charmant petit garçon!
Et tu m'cachois que ta tendreſſe
Te ferait perdre la raiſon!

COLIN.

Je ſ'rai l'exemple & le modele
Des amoureux de ce canton:
Pour citer un mari fidele,
Tout un chacun dira mon nom.

LE MAGISTER.

Vit-on jamais rien de ſemblable!
Oui, c'eſt la perle du canton.

Digitized by Google

En honneur il eſt incroyable !
Ah ! l'étonnant petit garçon !

CATEAU.

L'unique bien qui ſait te plaire,
Oui, dès ce ſoir je te l'donn'rai.

COLIN.

Si dès ce ſoir ça peut ſe faire,
Ah ! comme je vous aimerai !

LE MAGISTER.

Non, jamais je n'en reviendrai.

CATEAU.

Dès ce ſoir ! ah ! j'en ſoupire !
Tiens, mon enfant, tu vas le lire.

(*Elle lui donne le billet.*)

COLIN.

Dès ce ſoir, à j'en ſoupire !
C'eſt mon bonheur que j'y vais lire.

(*Il ouvre le billet.*)

Mais, d'où vient ce billet ?

CATEAU.

Pardi Colin,
I' vient de Colette & de Mathurin.

COLIN.

De Colette & de Mathurin !
Quoi qu'ça veut donc dire ? Quel eſt donc l'objet ?

CATEAU.

Le voilà, oui le voilà.

COLIN.

Vous, ô ciel !

LE MAGISTER.

Oui, le voilà.

COLIN.

Ah ! quel ſupplice ! ah quel martyre !
Fut-on jamais trompé comm' ça ?

Digitized by Google

CATEAU.

Ah ! quel ſupplice ! Ah ! quel martyre !
Mais tâchez donc de l'arrêter.

LE MAGISTER.

C'eſt pour vous ſeule qu'il ſoupire,
Et c'eſt à vous de l'arrêter.

COLIN.

Ah ! quel ſupplice ! Ah ! quel martyre !
Ceſſez de m'tourmenter.

CATEAU.

Je ſerai ſi complaiſante !
Je ſerai ſi careſſante !

LE MAGISTER.

Oui, ſi careſſante !
Oui, ſi compatiſſante !

CATEAU.

O Ciel ! j'expire, & tu veux me quitter !

LE MAGISTER.

O ciel ! ta femme expire !
Viens donc m'aider à la porter....

COLIN.

O ciel ! Colette m'abandonne !
Tant de détours, & tant d'appas !

LE MAGISTER.

Inſenſiblement, je ſoupçonne
Que ce garçon ne l'aime pas.

LE MAGISTER.

Petite tante,
Si compatiſſante,
De grâce, revenez à vous.

CATEAU.

Cher époux !...

ENSEMBLE.

COLIN.

Non, non, c'billet qui m'déſeſpere,
N'eſt pas d'la main de Monſeigneur...
Il eſt trop bon pour vouloir faire,
Et mon tourment, & mon malheur.

Digitized by Google

LE MAGISTER.

Ce billet qui le déſeſpere
Eſt de la main de Monſeigneur :
Mais pourquoi donc voudrait-il faire,
Et ſon tourment, & ſon malheur ?

CATEAU.

Ce billet qui te déſeſpere
Eſt de la main de Monſeigneur :
Il eſt trop bon pour vouloir faire,
Et ton tourment, & ton malheur.

(*Colin va pour entrer dans le fond des jardins, Colette accourt*).

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, COLETTE.

COLIN, CATEAU.

COLETTE !

COLETTE.

Colin ! Cateau !... (*Au Magiſter.*) Point d'contrat, point d'ſignature, ou j'les déchire.

(*Elle veut prendre le papier que le Magiſter a dans les mains, le Magiſter le retire.*)

LE MAGISTER.

Je ne le crois pas.

COLETTE.

J'ai cherché Monſeigneur par-tout.... je n'l'ai pas trouvé. (*Au Magiſter.*) Mais je n'vous quitte plus, ni vous, ni Colin.

COLIN, *s'en allant.*

Laiſſez-moi.

COLETTE, *le retenant.*

Non.

CATEAU.

Eſt-c' qui' m'auraient trompée.

LE MAGISTER.

Je n'en ſerais point étonné.

Digitized by Google

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS.

COLIN, COLETTE.

MONSEIGNEUR!

LE MARQUIS.

C'eſt vous que je cherchais... votre préſence & vos alarmes confirment mes ſoupçons; calmez-vous.

COLIN.

Impoſſible.

COLETTE.

Que je me calme, quand Colin m'croit une perfide, une ingrate.

LE MARQUIS, *à Colin.*

Colette n'a pas ceſſé de t'aimer, Mathurin l'a trompée, je viens de le voir, je l'ai deviné, je l'attends, & je vais le punir de ſa perfidie.

COLIN.

Ah! Monſeigneur! ah! Colette! m'pardonn'ras-tu?

COLETTE.

C'eſt déjà fait.

CATEAU, *à Colette.*

Mais moi qui ſuis innocente d'tout ça, pourquoi m'as-tu r'mis l'billet?

LE MARQUIS.

Mathurin ne peut tarder, le Village eſt inſtruit: repoſez-vous ſur moi.

(*Marche ſur laquelle Mathurin arrive, accompagné de la ſuite du Seigneur qui lui remet un billet.*)

Digitized by Google

SCENE XI & derniere.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN.

MATHURIN.

(*Il eſt arrangé en nouveau marié.*)

CHANT.

C'EST mon bonheur que je tiens là...
Ah! Monſeigneur! oui, le voilà.

LE MARQUIS.

Commencez.

MATHURIN.

Couple charmant...

LE MARQUIS.

Prononcez,
Finiſſez.

MATHURIN.

J'unis Colette à... b, c, l, m, n...

LE MARQUIS.

A Colin.

COLIN, *caché.*

A Colin.

LE MARQUIS.

Achevez.

MATHURIN.

Et j'unis Mathurin, a, b, c, d, l, m, n, p.

LE MARQUIS, COLIN & COLETTE, *tiennent par la main Cateau, qu'ils préſentent à Mathurin.*

A Cateau. A Colin,
Et non pas Alain.
A Cateau, & non pas Colette.

MATHURIN.

Ah! quel martyre!

Digitized by Google

COLIN.

Ah! quel bonheur!

TOUS.

C'eſt à Cateau.

MATHURIN.

Ah! Monſeigneur! quelle douleur!

TOUS.

Approchez donc.

MATHURIN.

Ah! quel tourment!

TOUS.

A Colin.

MATHURIN.

Le ſot écho!
Retournons bien vîte au hameau.

TOUS.

Honneur à Mathurin:
Qu'il eſt galant! qu'il eſt malin!

MATHURIN.

Ah! jarnigoi! finiſſez donc. Ah! quel chagrin!

TOUS.

Honneur, &c.

MATHURIN.

Non, je ne veux pas de Cateau:
Retournons bien vîte au hameau.

MATHURIN.

Hélas! où fuir? que devenir?

TOUS.

Honneur,

Digitized by Google

MATHURIN, *au Marquis.*

J'conviens qu'j'ai eu tort de m'permettre d'ces p'tites gentilleſſes qu'on fait à la ville pour ſupplanter un rival, mais qu'voulez-vous? j'l'aimais tant, qu'j'aurais tout fait pour l'obtenir, & Monſeigneur eſt trop bon pour m'forcer d'êt' l'mari d'Cateau; la punition ſ'rait trop forte.

CATEAU.

Pour moi, & j't'aurais r'fuſée ſi tu y avais conſenti.

MATHURIN.

N'y a pas de riſque; mais j'en tremble encore.

LE MARQUIS.

La crainte que vous avez eue de l'épouſer, vous fait voir qu'il faut s'aimer pour être heureux en mariage, & cette leçon doit vous apprendre à ne jamais troubler le repos de deux cœurs que l'amour a faits l'un pour l'autre.

COLIN, COLETTE, *ſe prenant la main*

C'eſt ben vrai, ça.

CHŒUR.

Ah! quel plaiſir! quelle alégreſſe!
Danſons, chantons juſqu'à demain,
Voilà, qu'au gré de la tendreſſe,
Le bon billet r'vient à Colin.

COLETTE.

Tout le matin, j'étais en tranſe
Que ce billet ne fût perdu;
Mais l'amour a tourné la chance,
Et v'là qu'il vient d'm'être rendu.

COLIN.

Oui, v'là que c'bon billet me reſte.
Ah! quel plaiſir! ah! quel inſtant!
Oui, d'avance je te proteſte
Qu'il te ſera payé comptant.

Digitized by Google

CHŒUR.

Ah! quel plaiſir! quelle alégreſſe!
Danſons, chantons juſqu'à demain,
Voilà, qu'au gré de ſa tendreſſe
Le bon billet r'vient à Colin.

(Colin & Colette danſent l'Allemande.)

Balet général.

FIN.

Digitized by Google

LA DOUBLE MÉPRISE, OU CARLILE ET FANNY,

COMEDIE ANGLOISE,

EN UN ACTE,

MESLE'E D'ARIETTES.

Repréſentée ſur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Samedi 22 Juillet 1769. à l'occaſion du JOUR DE NAISSANCE DE S. M. LA REINE REGNANTE DE DANNEMARC ET DE NORVEGE, &c. &c. &c.

Par Mr. DESCHAMPS.

La Muſique de Mr. J. SARTI,

Grand-Maître de la Chapelle Royale, & Directeur de la Muſique de Leurs Majeſtés.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

MDCCLXIX.

Avec Permiſſion du Roi.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MILORD CARLILE, *jeune Seigneur, nouvellement arrivé de ſes voyages, fils d'un ancien ami de Sir Howard. Caractere noble, tendre & délicat : ayant le ton du plus grand monde,* Mr. De la Tour.

Noms des Acteurs.

SIR CHARLES HOWARD, *Seigneur habitant à la campagne, franc, humain, & pourtant un peu bruſque,* Mr. Caſimir.

MISS FANNY HOWARD, *fille de Sir Charles, & deſtinée à Milord Carlile, caractere doux & tendre.* Mad. Dinezi.

MISS LUCIE MONFORD, *Niece de Sir Charles, vive, légére & un peu étourdie,* Mad. Dartimon.

SIR ARTHUR, *tuteur de Milord Carlile, caractere brouillon,* Mr. Dinezi.

SARA, *femme de chambre de Miſſ Fanny,* Mad. Mercier.

JAMES, *valet de chambre de Milord Carlile.*

JONES, *domeſtique de Sir Charles.*

La Scene eſt à la campagne, dans un château de Sir Charles, au Comté de Midleſex.

Digitized by Google

DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre change & repréſente une avenue & la façade du château de Sir Charles. Au-deſſus de la porte on voit le Chiffre de SA MAJESTÉ LA REINE RÉGNANTE. Tout eſt illuminé & orné de guirlandes de fleurs. On a dreſſé de diſtance en diſtance des tables chargées de raffraîchiſſemens. Les perſonnages du divertiſſement ſont diſperſés dans l'avenue: Les uns prennent du punch, d'autres mangent ou ſe promenent, tous ſont ſuppoſés attendre l'arrivée de Sir Charles pour commencer la Fête. La porte du château s'ouvre. Sir Charles & Sir Arthur ſortent les premiers. Enſuite Milord donnant la main aux deux jeunes Miſſ.: Sara, James, Jones & quatre domeſtiques ſuivent leurs maîtres & vont ſe mêler à la Fête. Auſſi-tôt que Sir Charles paroît, tout le monde court en foule au devant de lui; on le ſalue; enſuite les jeunes filles conduiſent Milord, & les jeunes garçons Miſſ Fanny ſur un ſiege de gazon qui leur eſt deſtiné: on a mis pluſieurs chaiſes. Sir Arthur ſe place à côté de Miſſ Fanny, Miſſ Lucie à côté de Milord. Sir Charles

Digitized by Google

Charles parcourt l'assemblée & n'a point de place fixe jusqu'au commencement de la fête, qu'il revient se placer entre Milord & Fanny. Les paysans & paysannes se rangent sur deux colonnes. Les hommes viennent mettre une corbeille de fleurs aux pieds de Miss Fanny ; les femmes en présentent une autre à Milord. Milord offre un bouquet de roses à Fanny & un à Lucie. Fanny en recevant le bouquet de Milord lui en rend un autre. Pendant cette pantomime les danseurs prennent leur place & le divertissement commence.

Digitized by Google

CARLILE ET FANNY,

COMEDIE ANGLOISE,

EN UN ACTE,

MESLE'E D'ARIETTES.

SCENE PREMIERE.

SIR CHARLES, MISS FANNY, MISS LUCIE, SARA.

Le Théâtre repréſente un Sallon de Compagnie. Dans un des côtés, ſur le devant, les Acteurs aſſis autour d'une table, ſont ſuppoſés avoir fini de boire le thé. Sir Charles laiſſe échapper des mouvemens de colere & d'impatience : Miſſ Fanny baiſſe triſtement les yeux. Miſſ Lucie regarde d'un air inquiet, tantôt Fanny, tantôt Sir Charles: Sara eſt appuyée ſur la chaiſe de ſa maîtreſſe.

QUATUOR.

SIR CHARLES.

Ce que je vous propoſe
Peut-il vous chagriner ?

Digitized by Google

LUCIE *à Fanny.*
Répondez quelque choſe.

FANNY.
Ah ! ſi je vous ſuis chere
Pardonnez-moi, mon pere.
Ce que l'on me propoſe
A droit de m'étonner.

SIR CHARLES.
Vous m'êtes toujours chere ;
Mais craignez ma colere
Si vous me réſiſtez.

LUCIE & SARA.
Refuſer Milord Carlile,
C'eſt être bien difficile.

SIR CHARLES.
En vain vous me réſiſtez.

FANNY.
Je gémis de vous déplaire.

SARA.
Vous mepriſés ſa colere.

SIR CHARLES, *à Fanny.*
Vous êtes trop difficile.
Milord ſera votre Epoux.

FANNY.
Mon pere, qu'exigez-vous ?
Ce délai que je demande...

SARA.
Vous le mettez en courroux.

LUCIE & SARA.
Gardez-vous de lui déplaire,
Vous mépriſés ſa colere.

SIR CHARLES.
Ne croyez pas que j'attende ;
Milord ſera vôtre Epoux.

ENSEM-

Digitized by Google

ENSEMBLE.

SIR CHARLES.
C'eſt une étrange affaire!
On ne ſait comment faire
Pour obtenir la paix.

FANNY.
C'eſt une étrange affaire!
On ne ſait comment faire,
Pour obtenir la paix.

LUCIE.
C'eſt une étrange affaire!
On ne ſait comment faire,
Pour obtenir la paix.

SARA.
C'eſt une étrange affaire!
On ne ſait comment faire,
Pour obtenir la paix.

SIR CHARLES.
Je veux que l'on m'obéiſſe.

FANNY.
Daignez au moins m'écouter.

LUCIE.
D'où peut venir ce caprice?

SARA.
Gardez-vous de l'irriter.

SIR CHARLES.
Oui, je ſoutiens qu'à votre âge
Il eſt tems de faire un choix.

SARA.
A Sir Charles cette fois,
Je veux donner mon ſuffrage.

FANNY.
Taiſez-vous.

SIR CHARLES.
Morbleu, j'enrage.

SARA.
Il s'agit de mariage
On doit y penſer deux fois.

FANNY.
Voulez-vous baiſſer la voix? (*)

(*) *Sara va tirer un cordon de ſonnette: deux domeſtiques viennent enlever la table, & tous les Acteurs ſe lévent.*

Digitized by Google

ENSEMBLE.

SIR CHARLES. LUCIE.

J'entends que ceci finiſſe. D'où peut venir ce caprice ?
Je veux que l'on m'obéiſſe, Il veut que l'on obéiſſe,
Et que l'on ſuive mes loix. Soumettez-vous à ſes loix.

FANNY. SARA.

Non, ce n'eſt point un caprice. D'où peut venir ce caprice ?
Mais s'il faut que j'obéiſſe, Il veut que l'on obéiſſe,
Impoſez-moi d'autres loix. Soumettez-vous à ſes loix.

FANNY.

Mon pere...

SIR CHARLES.

Je n'écoute rien. (*Il regarde à ſa montre.*) Il eſt déja cinq heures! Sara, qu'on aille chez Sir Arthur ſavoir ſi Milord Carlile eſt arrivé.

SARA.

Dans l'inſtant, Monſieur.

SIR CHARLES.

Dites à George de tout préparer dans la grande avenue. Qu'il paye la journée des ouvriers comme s'ils avoient travaillé... au reſte, il ſait l'uſage... ah! l'illumination juſqu'au château de Sir Arthur... qu'elle ne manque pas, qu'on n'oublie rien & que nos payſans ayent de tout en abondance.

SARA.

Oui, Monſieur.

(*Elle ſort.*)

SCENE

Digitized by Google

SCENE II.

SIR CHARLES, FANNY, LUCIE.

SIR CHARLES.

Je veux que tout reſpire la joie... morbleu, ſi quelqu'un s'aviſoit d'être triſte aujourd'hui chez moi... vous m'entendez, Fanny?

FANNY.

Mais, mon pere; qu'ai-je de commun avec la circonſtance?

SIR CHARLES.

La circonſtance! Jamais il n'en fut de plus heureuſe pour vous. Il y a 18 ans qu'à pareil jour nâquit nôtre jeune Princeſſe: Deux années auparavant, à pareil jour, j'avois épouſé votre mere; ſix années enſuite, à pareil jour encore, je conclus vôtre mariage avec le fils de Milord Edouard Carlile, mon meilleur ami.

FANNY.

Eh! bien, mon pere?

SIR CHARLES.

Eh! bien, ma chere enfant, vous êtes née à pareil jour. N'admirez-vous pas ce rapport? oui, ma Fanny, le même jour. Ce moment, le plus intéreſſant de ma vie, eſt toûjours préſent à mon cœur. Votre mere ſouhaitoit un fils, le ciel trompa ſon eſpérance: Pour moi, qui ne déſirois que d'être pere, je vous reçûs avec toute la joie dont j'étois capable.

Digitized by Google

ARIETTE.

Titre ſacré, doux nom de pere,
Heureux qui peut vous obtenir !
En vain ce tendre caractere
Offre des devoirs à remplir,
Ils ſont chers, la peine eſt légere,
Et la plus importante affaire
Devient la ſource du plaiſir.

Titre ſacré, &c.

LUCIE.

Le ſuccès a couronné vos ſoins, mon cher oncle.

SIR CHARLES.

En célébrant la naiſſance de la Princeſſe, je célébre auſſi votre mariage avec Milord Carlile. C'eſt une double époque que je veux conſacrer dans ma famille. Je ſignale en même tems & mon attachement pour le ſang de mes Rois & ma tendreſſe pour vous.

LUCIE.

Je vous aſſure, Sir Charles, que ma couſine eſt très reconnoiſſante des bontés que vous daignez avoir pour elle.

SIR CHARLES.

Cependant elle refuſe de m'obéir.

FANNY.

Dans cette ſeule occaſion, mon pere, il m'eſt impoſſible d'être de vôtre ſentiment.

SIR CHARLES.

Vous êtes obſtinée, Miſſ; mais je ſuis maître; je veux votre bonheur, je ſai ce qui vous convient, & je ne conſulterai que moi. Le jeune Carlile arrive ou doit être arrivé ce matin: Ce ſoir on ſigne le con-

Digitized by Google

contrat, & demain vous ſerez mariée; pas plus de tems que cela. Vôtre hymen, arrêté depuis pluſieurs années, doit confirmer l'union de deux familles, entre leſquelles l'amitié ne s'eſt jamais altérée: j'ai promis à Milord Edouard mourant, de ne différer que juſqu'au retour de ſon fils, je l'attens aujourd'hui; & je ne crois pas que vôtre entêtement ridicule me mette dans le cas de manquer à mes engagemens.

LUCIE.

Quelles objections pouvez-vous faire contre Milord? La mort de ſes parens le rend poſſeſſeur d'une fortune immenſe: Il eſt jeune, bien fait, ſpirituel, généreux; ſes voyages auront encor perfectionné les qualités que vous vantiez vous même. D'où revient-il actuellement, Sir Charles, n'eſt-ce pas de France?

SIR CHARLES.

Oui, ſans doute.

LUCIE.

Ah! il doit être charmant.

SIR CHARLES.

Sir Arthur, ſon tuteur, m'aſſure qu'il revient avec l'élégance, la politeſſe & les graces qui caractériſent la nation Françoiſe.

FANNY.

Et peut-être auſſi avec tous ſes ridicules.

LUCIE.

Qu'importe? pourvu qu'il ſoit aimable.

FANNY.

Vous êtes bien peu délicate, Miſſ Lucie.

Digitized by Google

SIR CHARLES.

Et vous bien précieuſe, Fanny. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une affaire conclue, préparez-vous y de bonne grace.

LUCIE.

Mon oncle a raiſon, Fanny : de la gaieté, un jour de fête, la veille d'un mariage ! en vérité cet air de triſteſſe ne vous ſied point, & ſi Milord arrivoit...

FANNY, *avec humeur.*

Je vous prierois de le recevoir à ma place.

LUCIE.

Vous vous en repentiriez peut-être l'inſtant d'après. Je ſuis vive, enjouée, & Milord revient de France.

SCENE III.

FANNY, SIR CHARLES, LUCIE, JONES.

JONES, *à Sir Charles.*

Milord Carlile & Sir Arthur...

SIR CHARLES.

Où ſont-ils ?

JONES.

Abraham les a vûs traverſer la premiere cour, & je ſuis venu vous en avertir.

SIR CHARLES.

Je vais au devant d'eux. Lucie, Fanny, ſongez à paroître lorſque je vous l'ordonnerai.

SCENE

Digitized by Google

SCENE IV.

LUCIE, FANNY.

LUCIE, *après un inſtant de ſilence.*

Miſſ Hovard... Miſſ Fanny... un mot, de grace, un ſeul mot.

FANNY.

Que voulez-vous, Miſſ Monford?

LUCIE.

Eſt-ce ainſi que vous comptez recevoir Milord? Il ſera fort édifié de votre accueil.

FANNY.

Ah! laiſſez-moi refléchir ſur ma ſituation.

LUCIE.

Refléchir, quand il eſt queſtion de quitter ce château, ces bois, cette campagne, pour aller à la cour; pour épouſer le plus riche & le plus aimable Seigneur d'Angleterre!

FANNY.

Nous penſons bien différemment.

LUCIE.

Je m'en apperçois... quant à moi, ſi j'étois à vôtre place, le titre de Milady, un carroſſe & des diamans, m'auroient bientôt déterminée.

ARIETTE.

Songez-vous au plaiſir extrême
De briller, de vivre à la cour?
C'eſt dans ce fortuné ſéjour,
Qu'on jouit du bonheur ſuprême.

Digitized by Google

Là, tout célébre la beauté.
L'Amour qui lui doit ſon empire,
Près d'elle fixe la gaieté.
Milady paroît... on l'admire.
Elle parle... on eſt enchanté.
Vive, ſage & jamais hautaine,
Elle reçoit les vœux flatteurs
De mille & mille adorateurs.
On brûle de porter ſa chaîne,
Et Milady dans tous les cœurs,
Regne bientôt en ſouveraine.

Songez-vous, &c.

FANNY.

Où avez-vous appris tout cela, Lucie?

LUCIE.

J'ai tant entendu parler de la cour, Miſſ Fanny!

FANNY.

Que vous deſirez d'y aller pour le ſeul plaiſir d'y faire des conquêtes?

LUCIE.

Eh! mais, il eſt bien flatteur de vivre avec des gens en état de ſentir ce qu'on vaut.

FANNY.

Vous êtes coquette, Lucie.

LUCIE.

Eſt-ce être coquette que d'aimer à s'entendre dire qu'on eſt belle?

FANNY.

Il ſuffit, je crois, de le paroître aux yeux de ſon mari.

LUCIE

Digitized by Google

LUCIE.

Je ſuis vôtre ſervante ; s'il faut, en ſe mariant, renoncer à plaire, j'aime mieux reſter fille toute ma vie.

FANNY.

Revenons à Milord Carlile.

LUCIE.

Eh ! bien, il eſt charmant, riche, bien à la cour, & vous allez être ſa femme ; je ne vois là rien que de très avantageux.

FANNY.

Pour quelqu'un qui ne cherche qu'un rang, de la fortune, ou un Epoux.

LUCIE.

Mais enfin vous connoiſſez Milord.

FANNY.

Je l'ai ſi peu vû !

LUCIE.

Il me ſemble vous avoir entendu dire que vous ne le haïſſiez pas, & que vous ne lui étiez par indifférente.

FANNY.

Il peut avoir changé.

LUCIE.

Et c'eſt là ce que vous craignez, Miſſ Fanny.

FANNY.

J'étois bien jeune lors qu'il quitta cette Comté : Il ne me reſte de lui qu'une idée très confuſe. Six ans d'abſence doivent avoir produit le même effet ſur lui. Ses voyages m'auront effacée de ſon cœur & peut-être de ſon ſouvenir. Jugez combien la précipitation de mon pere doit m'allar-

Digitized by Google

m'allarmer. J'en ſuis d'autant plus effrayée que, malgré ſa bonté naturelle, il eſt inébranlable dans ſes réſolutions ; me refuſer le tems de pénétrer les ſentimens d'un homme que je vais être obligée d'aimer !

LUCIE.

Et que vous aimerez, Miſſ Fanny.

FANNY.

Oui ; mais que je ne connoîtrai plus ; qui prévenu pour quelqu'autre, ne va peut-être recevoir ma main, que par reſpect pour les volontés de ſon pere... Ah ! Lucie, j'en mourrois de douleur.

LUCIE.

Vous avez beau dire, je ne vous plaindrai jamais, Fanny. L'épouſe de Milord Carlile ne ſauroit être malheureuſe.

SCENE V.

SARA, FANNY, LUCIE.

SARA, *accourant avec précipitation.*

Miſſ Fanny... Miſſ Lucie... Je l'ay vû, il eſt dans le jardin avec Sir Charles... Le joli Cavalier!

LUCIE.

Que veut dire cette folle ?

FANNY.

C'eſt de Milord qu'elle parle, ſans doute.

LUCIE.

Quelle pénétration, ma couſine ! elle ne l'a pas encore nommé.

SARA.

Digitized by Google

SARA.

C'eſt lui-même... Il vous a demandée, Miſſ Fanny... Ah ! Il eſt charmant !

ARIETTE.

Ah ! daignez m'excuſer ;
Mais je ne puis me taire.
N'allez pas refuſer,
Un Epoux fait pour plaire.
Le plus beau coloris !...
Une taille élégante !...
Sur ſa bouche charmante,
Regne le doux ſouris.
Son air tendre & mutin,
Lance un regard malin,
Et s'il diſoit qu'il aime,
On prétendroit en vain
Ne pas dire de même.

Ah ! daignez m'excuſer, &c.

LUCIE.

Ah ! dès qu'il eſt du goût de Sara...

SARA.

Vous riez, Miſſ Lucie; mais il ſera du vôtre, j'en ſuis ſûre.

FANNY.

Il m'a demandée, Sara !... Laiſſez-la parler, ma Couſine.

LUCIE.

De la curioſité, Fanny ! A demain la nôce.

SARA, *à Miſſ Fanny.*

Il vous a demandée, je l'ai entendu.., je m'étois gliſſée derriere le grand cabinet pour le voir plus à mon aiſe... Puis-je ſaluer Miſſ Hovard, a-t-il dit... Je la crois à ſa toilette, a répondu ſir Charles.

FANNY.

Digitized by Google

FANNY.

Après.

SARA.

Après ils ont parlé plus bas... puis tout d'un coup le contrariant, Sir Arthur, qui comme vous ſavez n'eſt jamais de l'avis de perſonne, s'eſt écrié : Non, Milord, non ce badinage eſt déplacé, tous ces airs françois ne ſeront point du goût de Miſſ Fanny... enſuite ils ſe ſont éloignés, et je n'ai plus été à portée de les entendre.

LUCIE.

De quoi ſe mêle Sir Arthur ?

FANNY.

Il a raiſon.

LUCIE.

Et moi je vous ſoutiens...

FANNY.

Finiſſons, Miſſ Lucie... allons nous ajuſter; ſi mon pere nous faiſoit avertir, nous ne ſommes point en état de paroître.

LUCIE.

Vous n'étiez pas ſi preſſée tantôt! L'envie de plaire! de la coquetterie! vous allez ſur mes briſées, Fanny, je commence à croire...

SARA.

J'entends quelqu'un.

FANNY.

Je m'enfuis.

LUCIE.

Pourquoi donc ?

FANNY.

Si c'étoit Milord ?

LUCIE.

Digitized by Google

LUCIE.

Voyez le grand malheur ! nous le verrions un inſtant plutôt.

FANNY.

Non, en vérité... Ne venez-vous pas ?

LUCIE.

Je vous ſuis. (*Fanny & Sara ſortent ; Lucie reſte ſeule.*) Miſſ Fanny, Miſſ Fanny ! vous n'êtes pas de bonne foi, & vôtre prétendue répugnance... (*Milord paroît au fond du théâtre.*) Bon, le voici ſans doute... Il eſt fort bien... Sara ne le flattoit pas.

SCENE VI.

MILORD CARLILE *dans le fond du théâtre*, MISS LUCIE *ſur le devant.*

MILORD.

C'eſt apparemment Miſſ Fanny... La gaieté brille dans ſes yeux... Approchons, & abordons la à la françoiſe.

LUCIE.

Je ne ſaurois l'éviter, il m'a vue... Comment faire ? maudite curioſité ? (*elle veut ſortir, Milord l'arrête.*)

MILORD.

ARIETTE.

Non, je ſuivrai par tout vos pas,
L'amour qui vers vous me rappelle,
L'amour qui vous forma ſi belle,
M'en

Digitized by Google

M'enchaîne auprès de vos appas.
Après une cruelle abſence,
J'accours, je vole à vos genoux,
Daignez, par un regard plus doux,
Approuver mon impatience.

(*Elle eſſaye de retirer ſa main que Milord n'a pas quitté.*)

Non, je ſuivrai, &c.

LUCIE, *à part.*

Puiſque j'ai eu l'imprudence de reſter, il faut que je m'en amuſe. (*haut.*) Soyez le bien venu, Milord... car c'eſt Milord Carlile, je penſe?

MILORD CARLILE.

Vôtre ſincere adorateur, Miſſ Fanny.

LUCIE, *à part.*

Miſſ Fanny!.. (*haut.*) A qui croyez-vous parler, Milord?

MILORD.

Quand mon cœur ne vous auroit pas nommée, mes yeux ſuffiroient pour m'aſſurer que vous êtes Miſſ Howard.

LUCIE, *à part.*

Il me prend pour ma couſine, profitons de l'erreur pour éclaircir les doutes de Miſſ Fanny. (*haut.*) Eſt-il poſſible que vous m'ayez reconnue après ſix ans d'abſence? convenez, Milord, que l'habitude de dire de jolies choſes, vous emporte, vous y cédés ſans vous en appercevoir. Par exemple, ſi je n'étois pas Miſſ Fanny....

MILORD.

Vous n'en ſeriez pas moins la plus charmante perſonne

Digitized by Google

ſonne du monde, & en cette qualité vous auriez toûjours droit de prétendre à mon hommage.

LUCIE.

Vous êtes galant, Milord.

MILORD.

Mais enfin, vous êtes Miſſ Fanny ?

LUCIE.

Regardez-moi bien.

MILORD.

Vos traits ont abſolument changé ; mais pour ſe perfectionner. Lorſque je vous quittai vous n'étiez que belle, aujourd'hui vous êtes adorable, c'eſt la ſeule différence qui m'ait encore frappé.

LUCIE.

Prenez-garde, Milord, vous revenez de France : Je crains bien que vous n'en ayez rapporté plus de politeſſe que de ſincérité.

MILORD.

Rendez-moi plus de juſtice. Ce ſoupçon...

LUCIE.

Eſt fondé, Milord ; mais je ne vous en fais point un crime. On eſt convenu de n'aborder une femme qu'en lui diſant des douceurs, vous vous conformez à l'uſage, il n'y a rien à dire à cela.

MILORD.

Je vous proteſte, Miſſ...

LUCIE, *l'interrompant.*

Où avez-vous laiſſé Sir Charles ?

MILORD.

Dans le jardin avec Sir Arthur. Ils étoient occoupés à régler les préparatifs de notre hymen. Je

Digitized by Google

n'ai pû me réſoudre à perdre des momens précieux: Je me ſuis échappé pour venir vous préſenter mes reſpects.

LUCIE, *à part.*

Mes reſpects! ce langage eſt bien froid. (*haut.*) Votre empreſſement eſt obligeant, Milord. (*à part.*) Je plaindrois ma Couſine s'il diſoit vrai.

MILORD.

Sir Charles fixe à demain le jour de notre union, & j'oſe eſpérer que Miſſ Fanny ne le retardera pas.

LUCIE.

Diſpenſez-moi de vous répondre là-deſſus, Milord.

MILORD, *à part.*

Ce ſilence eſt une approbation. La petite perſonne me paroît aſſez naturelle.

LUCIE.

Oſerois-je vous prier de m'apprendre quel ordre vous comptez établir dans votre maiſon?

MILORD.

Celui qu'il vous plaira, Miſſ, vous en ſerez abſolument la maîtreſſe.

LUCIE, *à part.*

La maîtreſſe! cela eſt d'aſſez bon augure.

MILORD, *à part.*

Dès la premiere entrevue! cette queſtion me paroît ſinguliere.

LUCIE.

Vôtre naiſſance vous fixe à la cour... tant mieux; je m'en ſuis fait l'idée la plus ſéduiſante.

MI-

Digitized by Google

MILORD.

Vous êtes deſtinée à y jouer un rôle intéreſſant, Miſſ Fanny, la cour eſt le ſéjour de la beauté, de l'eſprit & des graces.

LUCIE.

Les plaiſirs s'y ſuccédent, dit-on, avec une rapidité qui laiſſe à peine le temps de jouir de ſoi-même. Vous êtes d'âge à les ſuivre tous, Milord, & je ne doute pas que vous ne permettiez à votre Epouſe de les partager avec vous.

MILORD.

Aſſurément.

LUCIE.

Votre hôtel ſera le rendez-vous de la jeuneſſe la plus brillante. Le jeu, le ſpectacle, le bal rempliront les momens que vous pourrez dérober à vos devoirs.

ARIETTE.

Badinons, folâtrons ſans ceſſe.
Sans jamais bleſſer la ſageſſe,
Sachons amuſer nos loiſirs.
Ce n'eſt qu'en ſuivant les plaiſirs
Que l'on peut fixer la jeuneſſe.

La raiſon n'eſt qu'un eſclavage,
Dont il faut s'affranchir.
La folie eſt nôtre partage.
On doit au printems de ſon âge,
Ne ſonger qu'à ſe réjouir.

Badinons, &c.

MILORD, *à part.*

Eſt-ce Miſſ Fanny que j'entends!

Digitized by Google

LUCIE.

En votre abſence, vos amis s'empreſſeront de procurer à celle que vous avez choiſie tous les amuſemens que la bienſéance lui permettra de prendre ſans vous.

MILORD, *à part.*

Je n'ai pas la force de rien dire!

LUCIE.

Je vous ai laiſſé réfléchir, Milord, & puiſque vous ne m'objectez rien, je continue. Les étrangers ſeront toûjours bien accueillis chez vous, les François ſur-tout... A propos, Milord, quand vous verrons-nous habillé à la Françoiſe?.. ce ſoir.. cela rendroit la fête plus piquante.

MILORD.

Si Miſſ Fanny l'ordonne.

LUCIE.

Vous nous ferez le plus grand plaiſir.

MILORD, *à part.*

Sir Charles, Sir Charles; je commence à craindre que vous ne m'ayez trompé.

LUCIE, *à part.*

Sa gaieté s'évanouit.

MILORD, *à part.*

C'eſt une franche coquette... En ce cas, nous ſommes bien mal aſſortis... Il me vient une idée... oui, feignons de penſer comme elle; c'eſt un moyen ſûr pour mettre ſa délicateſſe à l'épreuve.

LU-

Digitized by Google

LUCIE, *à part.*

L'entretien commence à languir. Milord eſt taciturne, mauvaiſe qualité pour un mari!

MILORD.

Il me paroît que Miſſ Fanny s'accoûtumeroit facilement aux uſages François, & ſi elle l'approuve, ce ſont les ſeuls que je ſerois charmé de ſuivre.

LUCIE.

Si Milord daigne me les détailler...

MILORD.

Peu de tems après le mariage, qui ſe fait rarement par inclination, il eſt du bel air que Madame quitte l'appartement de Monſieur, pour en occuper un abſolument oppoſé.

LUCIE.

Fort bien.

MILORD, *à part.*

Elle conſentiroit à un pareil arrangement! Ce ne ſeroit pas là mon compte.

LUCIE.

Continuez, Milord.

MILORD.

Monſieur compoſe ſa ſociété de gens qui lui conviennent & laiſſe à Madame la liberté d'en faire autant.

LUCIE.

Cela eſt tout-à-fait bien imaginé.

MILORD, *à part.*

Miſſ Fanny! Miſſ Fanny!... Contraignons-nous.

Digitized by Google

LUCIE.

Enſuite.

MILORD.

Les deux époux, entraînés dans des cercles différens, les parcourent ſans inquiétude & paſſent des ſemaines entieres ſans ſe rencontrer.

LUCIE.

Cette courte abſence rend plus vif le plaiſir de ſe revoir.

MILORD, *à part.*

Elle appelle huit jours une courte abſence! Je ſuis anéanti.

LUCIE.

Eh! bien.

MILORD.

Parmi ceux qui lui rendent des ſoins, il eſt d'uſage que Madame diſtingue un cavalier pour lui donner la main, la conduire par tout où elle veut aller, & préſider à ſes amuſemens. Ce choix tombe aſſez ordinairement ſur un homme de guerre.

LUCIE.

D'où vient cette préférence, Milord?

MILORD.

Par un motif de ſenſibilité & de reconnoiſſance. La ſeule idée des dangers auxquels un jeune militaire vient d'échapper, ou qu'il eſt ſans ceſſe à la veille de courir, ſuffit pour intéreſſer en ſa faveur, & les dames ſe ſont chargées de tout tems, d'acquitter, à cet égard, les dettes de la Patrie.

LUCIE.

Ce ſentiment eſt tout-à-fait noble.

MI-

Digitized by Google

MILORD.

ARIETTE.

Favori du dieu de Cithere,
Toûjours comblé de ſes bienfaits,
Par tout on voit le militaire,
Juſques dans le ſein de la paix,
Combattre, triompher & plaire.
La belle,
La plus rebelle,
Veut en vain diſputer ſon cœur;
Inutile réſiſtance!
L'amour en habit d'ordonnance,
Eſt toûjours ſûr d'être vainqueur.

Favori du Dieu, &c.

LUCIE.

Et de quel œil Monſieur voit-il ces ſortes d'arrangemens?

MILORD.

N'eſt-il pas trop heureux que quelqu'un ſe charge d'amuſer Madame, tandis qu'à ſon tour il cherche d'agréables objets qui puiſſent le dédommager des plaiſirs qu'il ne trouve plus chez lui? Mais tout cela ſe fait ſans conſéquence, c'eſt une convention du ſavoir vivre, à laquelle il ſeroit ridicule de vouloir ſe ſouſtraire.

LUCIE.

J'imagine que le cœur n'entre pour rien dans cette convention, & qu'une femme qui ſe reſpecte a toûjours ſoin de ménager la délicateſſe de ſon Epoux.

MILORD.

L'indifférence que l'on a réciproquement l'un pour l'autre, empêche de faire toutes ces diſtinctions.

Digitized by Google

LUCIE.

De l'indifférence, Milord!

MILORD.

Assurément. C'est la qualité la plus nécessaire au bonheur des deux Epoux.

LUCIE, *à part.*

Voilà une petite morale fort agréable.

MILORD.

Qu'en dites vous, Miss, vivrons-nous à la Françoise?

LUCIE, *à part.*

Il le mériteroit bien, & si j'étois Miss Howard, j'aurois bientôt pris mon parti.

MILORD, *à part.*

Elle reflechit & ne me refuse pas! Oseroit-elle balancer! (*haut.*) Vous ne répondez rien, Miss, trouveriez-vous quelque chose à réformer dans le plan que je viens de vous offrir?

LUCIE.

Non pas absolument: à l'indifférence près, je le trouve assez raisonnable.

MILORD, *à part.*

J'étois sûr qu'elle l'approuveroit: J'enrage.

LUCIE, *à part.*

Milord Carlile, vous venez de vous dévoiler. Vous pourriez me convenir; mais à coup sûr vous n'êtes pas du goût de Miss Fanny.

MILORD.

Oserois-je vous prier, Miss...

LU-

Digitized by Google

LUCIE *regardant à ſa montre.*

Je ne ſonge pas qu'il eſt tard, & qu'il faut me préparer pour la fête. Adieu, Milord, je vole à ma toilette. Je vais y méditer ſérieuſement ſur les inſtructions que vous venez de me donner & tâcher de me rendre digne de vous. *(à part en ſortant.)* Allons prévenir ma couſine ſur tout ceci.

SCENE VII.

MILORD CARLILE *ſeul.*

Voilà donc cette Fanny, qui dès l'enfance réuniſſoit à un caractere plein de candeur, toute la ſenſibilité d'une ame tendre & délicate! Aujourd'hui légére, coquette, ambitieuſe... ah! je ne l'ai pas reconnue: Je ne me ſuis pas reconnu moi-même. Elle eſt embellie, que dis-je? Elle eſt charmante, je viens de la voir, & je n'ai point retrouvé dans mon cœur ce ſentiment délicieux qui m'avoit fait voler auprès d'elle.

ARIETTE.

Amour, viens calmer ma douleur.
J'ai perdu l'eſpoir enchanteur,
De voir partager mon ardeur,
A l'objet dont je prends la chaîne.
En vain je ſouhaitois d'aimer,
Le cœur que je veux enflâmer,
Va former un nœud qui le gêne.
L'hymen qui devoit me charmer
Pour jamais va faire ma peine.

Amour, &c.

Digitized by Google

SCENE VIII.

MILORD CARLILE, JAMES.

JAMES.

Sir Charles & Sir Arthur font demander à Milord, s'il veut les venir rejoindre dans le parc.

MILORD.

Je ne ſuis point en état de les voir... Ah! James, que je ſuis malheureux!

JAMES.

Vous, Milord! Cela n'eſt pas poſſible. Chéri de Sir Arthur, adoré de Sir Charles, poſſeſſeur d'une fortune immenſe, & ſur le point d'épouſer la belle Fanny...

MILORD.

Non, je ne puis m'y réſoudre; nous ne ſerions heureux ni l'un ni l'autre.

JAMES.

Se pourroit-il que Milord eût appris quelque choſe?..

MILORD.

Je l'ai vue, je lui ai parlé... Nos caracteres, nos humeurs ne ſe rapportent point.

JAMES.

Vous êtes trop difficile, Milord. Cependant Sir Charles compte bien que le mariage ſe fera demain.

MILORD.

Il a ſes raiſons pour agir avec cette précipitation.

JAMES.

Digitized by Google

JAMES.

Vous même, Milord, indifférent pour toutes les femmes, (& j'en ai vû plus d'une briguer votre conquête,) vous même, paroiſſiez abſolument occupé de Miſſ Fanny. Combien de fois ne m'avez-vous pas entretenu de ſes charmes naiſſans! avec quelle impatience vous attendiez les ordres de Sir Arthur pour terminer vos voyages! Enfin à ſa premiere requiſition vous avez bruſquement quitté la France pour voler ici. Il ſembloit que vous n'arriveriez pas aſſez tôt.

MILORD.

Je croyois retrouver Fanny telle qu'on me la peignoit, telle que je l'avois vue. Quelle différence, ſix ans l'ont bien changée!

JAMES.

Il eſt vrai que j'ai eu bien de la peine à la reconnoître... Et ſa couſine Miſſ Lucie Monford...

MILORD.

Je ne me rapelle pas de l'avoir jamais vue. Eſt-elle jolie?

JAMES.

C'eſt un friand morceau... Le portrait de Miſſ Fanny; la taille un peu plus mince, voilà tout. Je viens auſſi d'entrevoir une certaine Sara qui feroit bien mon affaire. Je l'ai lorgnée... elle m'a regardé; ſes yeux ſembloient me dire, vous me convenez, je ſerois charmée de lier connoiſſance avec vous... J'ai voulu l'aborder; mais ſa maîtreſſe eſt ſurvenue aſſez mal à propos... Il ne m'écoute ſeulement pas! vous avez l'air bien agité, Milord; vous ſeroit-il arrivé quelque choſe?

Pen-

Digitized by Google

(Pendant le couplet, Milord ſe promene à grand pas & doit marquer l'agitation la plus violente.)

MILORD *ſe parlant comme s'il étoit ſeul.*

Ennivrée de l'eſpoir de faire admirer ſes charmes, a-t-elle daigné m'honorer d'un mot qui ait pû me laiſſer entrevoir le plaiſir que devoit naturellement lui cauſer mon retour!

JAMES.

Il ne me paroît pas épris de la future; tant pis pour l'un & pour l'autre.

MILORD.

Choqué de ſon indifférence, je feins de vouloir l'imiter, elle n'a pas même la délicateſſe de s'en appercevoir. *(Il continue de ſe promener.)*

JAMES.

Que fais-je ici? Il ne penſe plus à moi; allons retrouver Sara...

MILORD *s'arrête.*

Je lui propoſe une maniere de vivre qui doit bleſſer ſa vanité, & dont elle n'avoit, je crois, aucune idée; elle la trouve admirable; elle l'adopte. Je le vois, elle ne cherche dans l'hymen que le plaiſir de jouir de ſa liberté, ſans même s'embarraſſer de l'uſage que je compte faire de la mienne.

JAMES.

Il faut abſolument que Miſſ Fanny...

MILORD.

Je voulois, j'aurois pû l'aimer, mais c'en eſt fait, je prends mon parti.

JAMES,

Digitized by Google

JAMES.

Milord.

MILORD.

James, je compte ſur ton zele & ſur ta diſcrétion. Ce ſoir pendant le tumulte de la fête, fais avancer ma chaiſe à l'entrée du petit bois.

JAMES.

Quoi, Milord?..

MILORD.

Je pars pour Londres... tu reſteras ici encore un jour ou deux. Williams me ſuffira. Obſerve bien ce que penſeront, ce que diront Sir Charles & Miſſ Fanny; enſuite tu me rapporteras la réponſe à une lettre dont je te chargerai pour Sir Arthur.

JAMES.

Milord, excuſez ma franchiſe; mais un état de cette nature entre deux Maiſons liées depuis longtems par la plus tendre eſtime... Sir Charles, ami de feu Milord votre pere, le tort que vous vous ferez, & plus ecnore à Miſſ Howard...

MILORD.

Ne t'inquietes de rien. J'entends quelqu'un. C'eſt Sir Charles, va m'attendre dans mon appartement, & ſur-tout ne laiſſe rien échapper de ce que je t'ai confié.

SCENE IX.

SIR CHARLES, MILORD CARLILE, SIR ARTHUR.

SIR ARTHUR.

Vous nous avez quittés bien bruſquement, Milord. MI-

Digitized by Google

MILORD.

Pardonnez, Sir Arthur: Je n'ai pû réſiſter à l'envie de ſaluer Miſſ Fanny.

SIR CHARLES.

Quoi! vous avez déja vû ma fille? Fort bien, Milord, je vous ſais bon gré de votre impatience, & je ne doute pas que Miſſ Fanny n'en ait été très flattée... Parlez, Milord, n'y a-t-elle pas été ſenſible?

MILORD, *d'un ton ironique.*

Oh! beaucoup.

SIR ARTHUR.

Il étoit bien plus naturel d'attendre avec nous que Mis Fanny fût viſible.

MILORD.

Vous parliez d'affaires avec Sir Charles, à quoi ma préſence pouvoit-elle vous être néceſſaire?

SIR ARTHUR.

Ces affaires ſont les vôtres, Milord.

MILORD.

J'en conviens; mais ne m'en ſuis-je pas toûjours rapporté à vous?

SIR CHARLES.

Il a raiſon... Que dites-vous de ma fille? Elle eſt un peu ſérieuſe, trop délicate peut-être, trop exigeante; mais elle a le cœur excellent. Elle vous aimera, Milord, vous la conduirez comme il vous plaira.

MILORD, *du ton d'ironie la plus amére.*

Oh! je n'en doute pas. Miſſ Fanny eſt bien née, ſur-tout fort raiſonnable. (*à part.*) Et Sir Charles

Digitized by Google

les le plus faux, ou le plus aveugle de tous les hommes.

SIR ARTHUR.

Que dit-elle de vos airs françois, Milord, les approuve-t-elle ?

MILORD.

On ne peut davantage, Sir Arthur; Miſſ Howard a du goût.

SIR CHARLES.

Je vous en réponds. Elle a été élevée par une tante qui en avoit infiniment. Lady Betty Monford, vous l'avez connue, Milord?

MILORD.

Je ne m'en ſouviens pas, Sir Charles.

SIR CHARLES.

Ah! c'eſt vrai, vous étiez trop jeune... C'étoit une amie de votre mere. Elles ſe ſont ſuivies de près. Elle n'a laiſſé qu'une fille que j'ai ici, Miſſ Lucie Monford... Sir Arthur, c'eſt un bon parti, & ſi Milord avoit un frere j'en ferois mon neveu.

MILORD.

Je vous demande la permiſſion de vous quitter, Meſſieurs. J'ai promis à Miſſ Fanny de m'habiller à la françoiſe, je vais profiter du tems qu'elle employe à ſa toilette. Vous m'excuſerez, Sir Charles.

SIR CHARLES.

Vous vous moquez, Milord, point de ces façons là. Chez moi tout le monde eſt libre & vous plus que tout autre. (*Milord Carlile ſort.*)

SCENE

Digitized by Google

SCENE X.

SIR CHARLES, SIR ARTHUR.

SIR CHARLES.

Savez-vous que je le trouve fort à mon gré? Sage, posé, c'eſt un excellent garçon... Mais reprenons nôtre converſation de tantôt. Vous voyez que j'augmente la dot de ma fille de mille guinées; c'eſt un don que m'a fait un vieux parent & dont il me permettoit de diſpoſer. Je déſirerois, Sir Arthur, que Milord n'eût rien à ſouhaiter; cet argent m'eſt inutile & peut lui ſervir.

SIR ARTHUR.

On ne peut mieux agir, Sir Charles; mais Carlile n'eſt pas intéreſſé, je le connois, mille guinées de plus peuvent ajoûter à ſa reconnoiſſance; & non pas à ſon bonheur.

SIR CHARLES.

Enfin j'eſpere que vous ne changerez rien à ce que nous venons de conclure.

SIR ARTHUR.

Non vraiment; auſſi-tôt le mariage fait je rendrai mes comptes à Milord. Cette adminiſtration m'ennuye, Sir Charles, je ne m'en étois chargé que par égard pour la famille: je m'en ſuis fidélement acquitté, ainſi vous ne devez pas trouver étrange que je veuille me débarraſſer d'un fardeau toûjours peſant pour quiconque veut agir avec droiture.

SIR

Digitized by Google

SIR CHARLES.

Mais enfin...

SIR ARTHUR.

Mais enfin. Je n'irai pas plus loin; je ne veux plus entendre parler d'affaires. Milord eſt généreux; mais il eſt ſage, œconome, il a de l'ordre dans ſa conduite, beaucoup plus même qu'on n'auroit lieu de l'attendre d'un homme de ſon âge & de ſon rang: ſes terres ſont en bon état; j'ai trouvé le ſecret d'améliorer ſon bien, qu'il continue. J'ai travaillé pour lui. N'eſt-il pas juſte que je vive à préſent pour moi?

ARIETTE.

Je veux jouir du reſte de ma vie;
Les beaux jours,
Sont toûjours
Trop courts;
C'eſt une folie
De n'en pas embellir le cours.
Plus de ſoins, plus d'affaire;
La bonne chere,
Charmera mon loiſir.
Je veux qu'à ma table
Un vin délectable
Coule & réveille le plaiſir.
Je veux jouir, &c.

SIR CHARLES.

J'approuve vôtre projet; mais je crains que l'exécution n'en ſoit difficile.

SIR ARTHUR.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

Digitized by Google

SIR CHARLES.

Je crains que votre humeur n'écarte de chez vous tous ceux que vous y voudriez raſſembler. Juſqu'à préſent vous n'avez eu aucune ſocieté; toûjours oppoſé au ſentiment des autres, bruſque, chagrin; du peu de monde que vous voyez je ſuis à peu près le ſeul qui ai pû me plier à votre caractere.

SIR ARTHUR.

Ne vous inquietez pas, Sir Charles, un bon cuiſinier attirera chez moi plus de monde que je n'en voudrai, peut-être, & fera diſparoître tous mes deffauts.

SIR CHARLES.

A la bonne heure... Oh ça, nous voilà d'accord, ainſi rien ne nous empêche de finir demain.

SIR ARTHUR.

Demain, Sir Charles! il me ſemble que quelques jours de plus...

SIR CHARLES.

C'eſt par contradiction apparemment? Vous étiez de mon avis il n'y a qu'un inſtant.

SIR ARTHUR.

Oui; mais depuis j'ai réfléchi...

SIR CHARLES.

Que ce ſeroit déroger à votre caractere, que d'être ſi long-tems du même ſentiment. Pour moi je ne change point, & je n'imagine pas que ce ſoit Milord qui demande ce délai.

SIR ARTHUR.

Non; c'eſt moi qui penſe qu'il ſeroit plus à propos...

SIR

Digitized by Google

SIR CHARLES.

Sir Arthur, vous êtes le tuteur de Milord Carlisle; vous devez savoir ses intentions; quant à moi, voici les miennes. Mariés demain, ou point du tout, cela est positif. Je vous ai prévenu de ma façon de penser, Milord a paru y consentir... Je n'aime pas à voir traîner les affaires en longueur.

SIR ARTHUR.

Quel homme! quoi! l'on ne peut pas raisonner avec vous?

SIR CHARLES.

Vous êtes contrariant, Sir Arthur, vous l'êtes; mais voilà mon dernier mot.

SIR ARTHUR.

Je ne m'oppose pas à ce que vous voulez, puisque vous êtes décidé. Est-ce être contrariant que de vouloir vous représenter?..

SIR CHARLES.

Vous aimez les contradictions, vous dis-je. Eh, tenez, tout-à-l'heure encore, ne trouviez-vous pas mauvais que je donnasse une fête pour célébrer la naissance de notre aimable & jeune Princesse.

SIR ARTHUR.

Comme vous tournez les choses! Je suis, je crois, aussi bon citoyen que vous; mais je trouve à redire que vous fassiez perdre la journée entière à des gens...

SIR CHARLES.

Mais si je la paye cette journée?

Digitized by Google

SIR ARTHUR.

Comment! les payer pour qu'ils ſe divertiſſent!

SIR CHARLES.

Comme c'eſt pour mon plaiſir que je les divertis, je n'entends pas qu'ils y perdent rien.

SIR ARTHUR.

J'eſpere qu'au premier jour tous ces gens là ſe moqueront de vous.

SIR CHARLES.

Pourquoi?

SIR ARTHUR.

Parceque vous vous compromettez avec eux & qu'ils ne ſont pas faits pour connoître le prix d'un bon procédé.

SIR CHARLES.

Ce ſont des hommes; ils ſont faits pour être bien traités; au reſte, jamais aucun d'eux ne m'a manqué.

SIR ARTHUR.

Cela viendra.

SIR CHARLES.

J'attendrai. Pourquoi voulez-vous que j'aille chercher dans l'avenir des désagrémens que je n'ai pas encore éprouvés? Que m'importe après tout? Je fais le bien, pour le bien même. Si j'avois du chagrin, c'eſt un ſentiment ſi douloureux, que je ne voudrois pas le communiquer à mes amis; mais je me ſuis fait une maxime invariable de leur faire partager ma joie. Sans cela je n'en jouirois pas.

SIR ARTHUR.

Vos amis? des payſans, des ouvriers?

SIR

Digitized by Google

SIR CHARLES.

Je n'entendois parler ni de mes ouvriers, ni de mes payſans; mais quand cela ſeroit, je n'aurois peut-être pas tort. Interrogez-les tous; je gage qu'il n'y en a pas un qui, ſi j'en avois beſoin, ne donnât pour moi le peu qu'il poſſéde.

SIR ARTHUR.

Vous leur faites bien de l'honneur; mais c'eſt encore une ſuite de cette ſingularité que je vous reproche ſans ceſſe.

SIR CHARLES.

Je m'en ſuis toûjours bien trouvé, de cette ſingularité là, Sir Arthur.

ARIETTE.

Pour enchaîner près de moi le bonheur,
Je le répands ſur ce qui m'environne.
Je jouis du bien que je donne,
Et toûjours le ſuccès couronne
Le plaiſir que cherche mon cœur.
Je ſoulage les malheureux,
Qui gémiſſent dans l'indigence.
Le ſuperflu de mon aiſance
Se partage ſans ceſſe entr'eux,
Et j'en ſuis payé par les vœux,
Que m'offre la reconnoiſſance.

Pour enchaîner, &c.

SIR ARTHUR.

Ruinez-vous pour eux, je le trouverai très bon, & chacun fait comme il l'entend, Sir Charles.

SIR CHARLES.

Déridez-vous un peu. Ne vous refuſez pas au plaiſir que je m'empreſſe de vous procurer. Songez

Digitized by Google

combien nous chériſſons la Princeſſe qui eſt l'objet de cette fête. Souvenez-vous avec quel tranſport Son Auguſte Epoux fut reçu dans la capitale. Le ciel daigne les conſerver. C'eſt le ſang de nos Rois, Sir Arthur, & je ne ſignalerois pas mon amour pour lui ! Morbleu, j'aurois, je crois, perdu ma fortune aujourd'hui, que je n'en partagerois pas moins l'allégreſſe publique.

SCENE XI.

SIR ARTHUR, SIR CHARLES, JONES.

JONES, *à Sir Charles.*

Miſſ Fanny demande, ſi avec la permiſſion de Sir Arthur, vous voudriez bien lui accorder un moment d'entretien ?

SIR CHARLES.

Dites-lui que je l'attends. *(Jones ſort.)*

SIR ARTHUR.

Elle veut vous parler tête à tête, ſans doute. Je vous laiſſe.

SIR CHARLES.

Vous ne ſerez pas de trop, Sir Arthur. Ce ſont quelques petits ſcrupules, quelques fantaiſies de jeunes filles ; mais tout cela eſt inutile, je ſuis ferme. La voici ; je lui parlerai d'abord avec douceur, ſi elle en abuſe... vous verrez.

SCENE

Digitized by Google

SCENE XII.

MISS FANNY, SIR CHARLES, SIR ARTHUR.

SIR CHARLES, *à Fanny qui approche avec timidité.*

Approchez, Fanny, levez les yeux.. qu'as-tu, mon enfant? Tes regards ne tombent ſur moi qu'avec peine. Puis-je ajoûter quelque choſe à ton bonheur? Parle, tu ſais que ce ſeroit augmenter le mien.

FANNY, *tombant aux genoux de Sir Charles.*

Mon pere, je tombe à vos pieds... votre fille implore votre tendreſſe.

SIR CHARLES, *ſurpris.*

Ma tendreſſe! oſeriez-vous en douter, Fanny?

FANNY.

Non, mon pere; mais vous voulez me forcer d'être à Milord Carliſle.

SIR ARTHUR.

Et c'eſt là ce qui vous chagrine, Miſſ?

SIR CHARLES.

Vous ne ſeriez pas encore déterminée à m'obéir?.. Si je le croyois? .. Levez-vous.

(*Il veut la relever: Elle ſaiſit ſa main ſur laquelle elle appuye ſa tête.*)

Digitized by Google

FANNY.

Vôtre colere m'accable, mon pere, je ne puis la ſupporter.

SIR CHARLES.

Levez-vous, vous dis-je.

(Elle ſe leve.)

SIR ARTHUR.

Ceci mérite attention, Sir Charles; Miſſ Fanny nous apprendra ſans doute les raiſons qu'elle peut avoir pour rompre un mariage avantageux, auquel elle doit être préparée depuis long-tems.

FANNY.

L'incertitude d'être heureuſe, Sir Arthur, on ne commande point à ſon cœur, & Milord devoit m'eſtimer aſſez pour ne pas abuſer de l'empreſſement de mon pere.

ARIETTE.

Lentement
Le penchant veut naître:
Le ſentiment
Ne peut éclorre en un moment.
Avant d'aimer,
Il faut connoître,
L'objet qui doit ſeul nous charmer.
Un tendre amant,
Met ſa gloire,
A prouver qu'il eſt conſtant.
Il attend
Que l'amour fixe l'inſtant,
Qui doit aſſûrer ſa victoire.

SIR

Digitized by Google

SIR CHARLES.

Je n'ai pas voulu vous interrompre... gloire, victoire, expreſſions de roman, auxquelles il faut ſubſtituer l'obéiſſance.

SIR ARTHUR.

Si Milord déplaît abſolument à Miſſ Howard...?

SIR CHARLES.

Il ne lui déplaît que parceque c'eſt moi qui le lui ai propoſé.

FANNY.

Que dites-vous, mon pere ? Je ne haïs point Carliſle : accoutumée dès l'enfance à le regarder comme l'époux que vous me deſtiniez, je l'aurois peut-être aimé ; mais ſon indifférence, le ton qu'il a pris en arrivant ici.

SIR CHARLES.

Son indifférence!.. le ton qu'il a pris!.. expliquez-vous.

SIR ARTHUR.

Milord auroit-il pû vous dire quelque choſe d'offenſant ?

SIR CHARLES.

Vous êtes minutieuſe, Fanny ; parlez, que vous a-t'-il dit ?

FANNY.

Lui, mon pere ! Je ne l'ai pas encore vû.

SIR CHARLES.

Vous ne l'avez pas encore vû ! quel galimathias !

Digitized by Google

Il n'y a qu'un moment qu'il vous quittoit, & qu'il paroiſſoit même très content de vous.

FANNY.

Miſſ Lucie qu'il a priſe ou feint de prendre pour moi...

SIR ARTHUR.

Sir Charles, Miſſ Fanny veut rompre; le fait eſt clair. Je vais trouver Milord, & s'il m'en croit, avant qu'il ſoit deux heures, nous ne ſerons plus ici.

SIR CHARLES.

Que voulez-vous dire? quoi! vous croyez que je céderois à cette capricieuſe, Sir Arthur!

SIR ARTHUR.

Milord n'eſt point accoûtumé à eſſuyer des affronts & je vais lui conſeiller...

SIR CHARLES.

Vous vous plaiſez dans le déſordre, Sir Arthur; je vous dis...

SIR ARTHUR.

Je vous dis que Miſſ Fanny ne peut ſe réſoudre à épouſer Milord, & que pour leur bonheur réciproque, il eſt prudent que nous nous retirions.

FANNY.

Vous êtes bien peu généreux, Sir Arthur, au lieu d'adoucir mon pere...

SIR CHARLES, *avec violence.*

Taiſez-vous.. Elle obéira, je vous en réponds, elle obéira.

SIR

Digitized by Google

SIR ARTHUR.

Vous connoiſſez bien les femmes !

SIR CHARLES.

Miſſ Fanny, Miſſ Fanny.. je ſuffoque de colere.
(*Il ſe jette dans un fauteuil.*)

FANNY *s'appuye ſur une chaiſe.*

Que je ſuis malheureuſe !

SIR ARTHUR.

ARIETTE.

En vain on veut réſiſter,
A femme qui fait tapage ;
C'eſt un torrent qui ravage,
Et qu'on ne peut arrêter.
Je crois qu'en pareille affaire,
Loin de vous mettre en courroux,
Il faut ſouffrir & ſe taire,
Oui, ſe taire & filer doux.

SIR CHARLES *ſe léve.*

Encore une fois, Sir Arthur...

SIR ARTHUR.

Je vous donne le reſte du jour... ſongez-y mûrement, réfléchiſſez ſur les conſéquences d'un mariage mal aſſorti ; de mon côté, je vais trouver Milord & lui repréſenter ce qu'il doit faire en pareille occaſion.

SCENE

Digitized by Google

SCENE XIII.

SIR CHARLES, FANNY.

SIR CHARLES.

Sir Arthur... Il ne m'écoute pas... Son eſprit brouillon, le plaiſir qu'il trouve dans les querelles... Inſolente Miſſ, vous voyez le trouble où me jette votre réſiſtance. Vous abuſez de ma tendreſſe & de ma bonté; mais je ne ménagerai plus rien... Je veux, je vous ordonne...

FANNY *lui mettant la main ſur la bouche.*

Mon père, ſuſpendez l'arrêt que vous voulez porter! Interrogez Miſſ Monford, & jugez enſuite ſi ma répugnance eſt fondée.

SIR CHARLES.

Et que me dira-t'-elle, Miſſ Monford!

FANNY.

Mon père, daignez la voir. Elle vous l'expliquera...

SIR CHARLES.

Soit... C'eſt la derniere complaiſance que j'aurai pour vous, vous n'en méritez aucune; mais je veux débrouiller cette énigme...

FANNY.

J'oſe eſpérer qu'après cela.

SIR CHARLES.

Non, ne vous flattez pas de me fléchir. Rien ne peut me faire manquer à mes engagemens. Voici Milord

Digitized by Google

Milord qui vous cherche apparemment. Sir Arthur n'a pas eu le tems de lui parler, ſongez à prévenir ce qu'il pourroit dire... De mon côté je vais trouver Sir Arthur & l'engager à ſe taire. Surtout que Carlile ne s'apperçoive pas de vôtre extravagante averſion... Vous me connoiſſez, Fanny, craignez de me pouſſer à bout.

SCENE XIV.

SIR CHARLES, FANNY, MILORD CARLILE *habillé à la françoiſe.*

(l'habit doit être riche & galant.)

SIR CHARLES *allant au-devant de Milord.*

Recevez mon compliment, je vous prie, Milord, voilà bien l'habit le plus galant...

MILORD.

Je ne m'en ſuis paré que pour obéir à Miſſ Fanny.

(En abordant Sir Charles, Milord ſalue Fanny, & la regarde avec intérêt. Fanny de ſon côté jette fort vivement les yeux ſur lui.)

SIR CHARLES *à Fanny.*

Vous l'entendez... Je vais trouver vôtre couſine... Je vous laiſſe avec elle, Milord, j'agis ſans façon, nous en ſommes convenus.

SCENE

Digitized by Google

SCENE XV.

FANNY, MILORD CARLILE.

(*Ils ſont tous deux une Scene muette : Milord fait un pas pour approcher de Fanny. Il s'arrête & la regarde.*

MILORD, *à part.*

C'eſt aparemment, Miſſ Lucie; ſa figure eſt intéreſſante... Elle a les plus beaux yeux du monde! Que Miſſ Fanny ne les a-t'-elle auſſi touchans!

FANNY, *à part.*

Son air eſt noble; ſon maintien honnête & raiſonnable... Pourquoi la ſolidité de ſon cœur ne répond-elle pas à des déhors auſſi ſéduiſans!

MILORD, *l'abordant avec timidité.*

Vous paroiſſiez déſirer d'être ſeule, Miſſ... Je me retirerai ſi vous l'ordonnez.

FANNY.

Je ne vous retiendrai pas, Milord, je craindrois que la politeſſe ne vous fit ſacrifier ici des momens que vous pouvez peut-être mieux employer.

MILORD.

Je ne regarderai jamais comme perdus ceux que j'aurai le bonheur de paſſer auprès de Miſſ Lucie Monford.

FANNY, *à part.*

Miſſ Monford! il prend le change encore une fois. L'occaſion eſt favorable, tâchons de le déterminer à différer nôtre hymen.

MI-

Digitized by Google

MILORD, *à part.*

Ses regards, le ſon de ſa voix, portent dans mes ſens une émotion que je n'ai jamais éprouvée.

FANNY.

Puiſque le hazard me procure le tems de vous entretenir, me permettez-vous, Milord, de vous faire une queſtion ?

MILORD.

Et c'eſt à Miſſ Lucie que j'aurai l'honneur de répondre ?

FANNY.

Daignez m'éclaircir, Milord ; vous avez vû Miſſ Fanny, comment la trouvez-vous ? Ma curioſité vous étonne, peut-être ; mais un intérêt que vous approuverez quelque jour, me fait inſiſter... Milord, que penſez-vous de Miſſ Fanny ?

MILORD, *d'un air indifférent.*

Eh ! mais elle me paroît une très belle perſonne.

FANNY.

Ne lui trouvez-vous que de la beauté ?

MILORD.

Je lui crois de l'eſprit.

FANNY.

Eſt-ce tout ?.. Vous ne dites rien, Milord ? Je la connois, c'eſt par d'autres qualités que Miſſ Fanny déſireroit de mériter vôtre tendreſſe.

MILORD.

Vous auroit-elle fait part de la converſation que nous avons eue enſemble ? en ce cas, je pourrois douter de ce que vous venez de me dire.

FAN-

Digitized by Google

FANNY.

Milord, les apparences ſont quelque fois trompeuſes. Quant à Miſſ Fanny, c'eſt par les qualités du cœur qu'elle déſireroit de vous fixer, & à cet égard elle penſe, comme je penſerois à ſa place.

ARIETTE.

De la main du tendre amour,
L'hymen veut tenir ſa chaîne :
Du penchant qui nous entraîne
Le bonheur eſt de retour.

De la beauté, l'éclat frivole,
Brille &. s'envole
Sur l'aîle du tems ;
Mais la tendreſſe

Qui naît de la délicateſſe,
Conſerve tous ſes agrémens.

De la main, &c.

MILORD, *à part.*

J'ai peine à cacher le trouble qu'elle m'inſpire.

FANNY.

Ne ſeroit-il pas prudent, afin de prévenir le malheur d'être mal aſſortis, qu'un délai de quelques mois... Vous pourriez l'obtenir de Sir Charles...

MILORD.

Soyez mon juge, aimable Miſſ. Me conviendroit-il de ſolliciter ce délai... Que diroit Sir Charles? Que penſeroit Miſſ Fanny elle-même?

FANNY.

Imaginez Milord, que c'eſt en ſon nom que je vous fais cette priere, & qu'elle vous l'auroit déja faite

Digitized by Google

faite elle-même, si vous aviez marqué plus d'empreſſement pour la voir.

MILORD.

Ce reproche annonceroit de la part de Miſſ Fanny un intérêt qui ne s'accorderoit point avec l'inconſéquence & l'étourderie que j'ai cru remarquer en elle.

FANNY.

De l'étourderie! de l'inconſéquence! Je ne reconnois point là Miſſ Howard.

MILORD.

Je ne ſais point diſſimuler... Miſſ Lucie, un ſentiment que je ne puis définir & qui m'a pénétré dès l'inſtant que je vous ai vue, m'inſpire pour vous une confiance ſans réſerve. Je voudrois mériter la vôtre en vous parlant avec toute la franchiſe qui fait la baſe de mon caractere.

FANNY.

Je n'en abuſerai pas, Milord, ma Couſine ne ſaura que ce que vous me permettrez de lui dire. *(à part.)* En vérité je ne ſais où Miſſ Lucie a pris tout le mal qu'elle m'en a dit.

MILORD.

Apprenez donc, Miſſ, que cette Fanny en faveur de laquelle je vous vois ſi prévenu, ou vous trompe par des ſentimens joués, ou n'eſt en effet qu'une coquette.

FANNY.

Vous la jugez bien ſévérement... Mais ſi je l'en crois, cette coquetterie que vous lui reprochez, lui paroît le ſeul moyen de vous plaire.

MILORD.

Elle a pû le penſer; mais cela ne la juſtifie pas. J'ai feint devant elle de traiter de mariage avec

Digitized by Google

une légéreté qui, loin de la révolter, comme je m'y attendois, a paru la satisfaire : Que dis-je ? elle a promis, sans hésiter, de suivre exactement le plan le plus ridicule... Preuve inconteſtable qu'il eſt abſolument conforme à ſa façon de penſer.

FANNY, *à part.*

Ah ! Je reſpire ! Il trompoit Miſſ Lucie. Non, Milord n'eſt point ce que je craignois qu'il fut.

MILORD.

Tout ceci vous étonne, Miſſ, vous avez peine à croire...

FANNY.

Mais ſuppoſons un moment que Miſſ Fanny ait voulu vous éprouver à ſon tour ; que ſon conſentement & vôtre propoſition ne fuſſent tous deux qu'une feinte, & que l'on pût vous en convaincre, ne rendriez-vous pas vôtre eſtime à une perſonne, que ſes engagemens presqu'indiſſolubles vous obligent d'épouſer !

MILORD.

Il n'eſt plus en mon pouvoir d'aimer la fille de Sir Charles ; elle a négligé l'inſtant de triompher de mon indifférence...

SCENE XV.

MILORD CARLILE, FANNY, JAMES.

JAMES, *s'approchant myſtérieuſement de Milord.*

Milord,..

MI-

Digitized by Google

MILORD.

Que me veux-tu ?

JAMES.

Vous dire que...

MILORD.

Parle haut.

JAMES.

Vous me l'avez défendu.

FANNY.

Ne vous gênez pas, Milord, je me retire.

MILORD, *l'arrêtant.*

Non, demeurez, je vous en conjure. (*à James.*) Sors.

JAMES.

Mais, Milord, je venois vous dire qu'il eſt impoſſible que vôtre chaiſe ſoit prête pour ce ſoir.

FANNY, *vivement.*

Pour ce ſoir ? que veut-il dire, Milord ?

JAMES.

Oh! rien, Mademoiſelle; une fantaiſie de Milord, une promenade... Enfin, il manque bien des choſes à vôtre voiture, Milord, & je n'ai pas trouvé un ſeul ouvrier qui voulut quitter la fête pour la raccommoder.

MILORD.

Cela eſt inutile, je ne pars plus... Laiſſe-nous.

JAMES.

Vous ne partez plus !... Ah ! Milord, je vous avois bien dit que vous y penſeriez à deux fois.

MILORD.

Va-t-en.

JAMES.

De bon cœur. Puisque nous ne partons pas, je vais consoler Sara.

SCÈNE XVI.

FANNY, MILORD CARLILE.

FANNY, *inquiete.*

Répondez, Milord, que veut-il dire?.. Vôtre chaise... Cette promenade...

MILORD.

Je n'ai plus rien à vous cacher; plutôt que d'être à Miss Fanny je partois ce soir pour Londres.

FANNY.

Ah! Milord, qu'alliez-vous faire?

MILORD.

Je vous ai vue, ma résolution est évanouie. Je ne songe plus à m'éloigner. Vos charmes ont fait sur mon cœur l'impression la plus vive & la plus prompte. Je retrouve en vous ces graces ingénues, cette aimable simplicité, qui me prévinrent autrefois en faveur de Miss Fanny.

FANNY.

Milord...

MILORD.

Ne craignez rien, Miss, c'est la seule fois que j'oserai vous parler d'un amour qui vous offense.

Je

Digitized by Google

Je ne dois pas vous offrir un cœur dont une autre fait si peu de cas. Je sais tout ce que vous pouvez m'alléguer. Je sens la difficulté de rompre des nœuds dont mes parens m'ont fait un devoir, d'autant plus sacré, que j'ai marqué moins d'éloignement pour le remplir... Mais ce que je sens encore mieux, c'est que je ne puis cesser de vous aimer... Jugez de ma situation... Ah! Miss Lucie, pourquoi vous ai-je rencontrée, ou pourquoi n'êtes vous pas Miss Fanny!

FANNY, *à part.*

J'ai peine à cacher ma joie; tout m'assure de sa sincérité; mais il n'est pas encore tems de me découvrir. (*haut.*) Je vais payer vôtre confiance par la mienne. Vous dites que vous m'aimez & je vous crois, mais, Milord, puisque vous convenez vous même des raisons qui vous défendent d'écouter une passion naissante, j'exige de vôtre estime pour moi...

MILORD.

De l'amour le plus tendre, Miss Lucie.

FANNY.

J'exige que vous en triomphiez, Milord. Allez remplir vos engagemens avec Sir Charles... Epousez Miss Fanny... Sa vertu, la tendresse que vous serez forcé de lui accorder... Vous serez heureux, Milord, vous le serez. Si pour rendre vôtre bonheur parfait, il ne faut que vous assurer de l'intérêt qu'y prendra Miss Lucie, j'ose vous répondre...

MILORD.

N'achevez pas, Miss, épargnez-moi l'aveu de vôtre indifférence. Moi! du bonheur sans vous!.. Non, Miss Lucie, jamais.

Digitized by Google

ARIETTE.

L'amour qui pour vous m'enflâme,
Régne à jamais ſur mon ame;
Je ſens, du feu qui me dévore,
Chaque moment encore,
Augmenter l'ardeur.
Du ſentiment qui m'engage,
Vous refuſez l'hommage;
Loin de vous je ſerois volage;
Sans jamais trouver le bonheur.

L'amour, &c.

FANNY, *à part.*

Ah! s'il pouvoit ſavoir!.. Mais non, cachons-lui encore ma ſenſibilité. (*haut.*) Milord, s'il eſt vrai que vous m'aimiez autant que vous le dites & qu'il m'eſt doux de le croire, donnez-m'en la preuve la plus convaincante: Allez trouver Sir Charles...

MILORD.

Mais, quand je pourrois m'y réſoudre, ne vous ſouvient-il plus que Miſſ Fanny vous a chargée de m'informer de ſon averſion pour moi. Vous m'en aſſuriez il n'y a qu'un inſtant, & ce délai qu'elle déſire eſt un effet...

FANNY.

De ſa prévention. Elle étoit mal fondée, je me charge de la diſſiper.

MILORD, *avec dépit.*

Et vous chargez-vous auſſi de réſoudre Miſſ Fanny à recevoir ma main?

FANNY.

Avec égard je ne puis vous répondre de rien. Il ſe pourroit...

MI-

Digitized by Google

MILORD, *vivement.*

Qu'elle la refuſat! Si j'en étois certain je ne balancerois pas à vous obéir.

FANNY.

Milord, le tems preſſe... Ma couſine a lieu de ſe plaindre de la froideur avec laquelle vous la traittez; allez vous en juſtifier... Comblez les vœux de Sir Charles... Prouvez-moi que j'ai ſur vous aſſez d'empire... Il m'en coûte de vous affliger, Milord; mais la tranquillité d'une famille reſpectable exige cette démarche, vous la devez à Miſſ Fanny, vous devez lui épargner...

MILORD.

Vous voulez que je la trompe! Je ſens que je ne l'aimerai jamais.

FANNY, *tendrement.*

Vous ne l'aimerez jamais!.. Je ne crains rien pour l'avenir, Milord, vôtre généroſité me raſſure.

MILORD.

Oh! bien, jouiſſez de tout l'aſcendant que vous avez ſur moi. Il augmente de moment en moment. Vous en abuſez, peut-être; mais il m'eſt impoſſible d'y réſiſter. Je vous adore, & je vais chercher Miſſ Howard... Cruelle, apprenez moi, du moins, quel ſera le prix du ſacrifice que vous exigez?

FANNY.

Mon eſtime & vôtre bonheur. Oui, Milord, j'aime à me perſuader que vous ſerez heureux & que j'y aurai contribué. Que n'étoit-il en mon pouvoir de vous engager plutôt...

MILORD.

Achevez.

Digitized by Google

DUO

FANNY.

Je ſens trop ma foibleſſe :
Pour vous je m'intéreſſe.
J'en garderai ſans ceſſe
Un tendre ſouvenir.

MILORD.

Ma flamme vous offenſe,
Je vais dans le ſilence,
Gémir de vôtre abſence,
Vous aimer & vous fuir.

FANNY.

Le deſtin vous prépare,
Un avenir plus doux.

MILORD.

Le deſtin nous ſépare,
Puis-je être heureux ſans vous ?

ENSEMBLE.

FANNY. MILORD.

Vous m'aimez & je vais, C'en eſt fait & je vais,
Vous quitter pour jamais. Vous quitter pour jamais.

(*Milord fait quelques pas pour ſortir : Il s'arrête & regarde Fanny avec le plus grand attendriſſement.*)

MILORD.

Quels regards ! que d'attraits !

(*En ce moment Fanny léve les yeux & détourne la tête du côté où Milord s'eſt arrêté... Leurs regards ſe rencontrent, Milord revient à Miſſ Fanny dont il prend la main avec l'expreſſion de la plus vive douleur.*

MILORD.

Quoi ! c'eſt donc pour jamais !

ENSEMBLE.

FANNY. MILORD.

Ma douleur vous ſuivra. Mon amour vous ſuivra.
Loin de vôtre préſence, Loin de vôtre préſence,
Mon cœur dans le ſilence, Mon cœur ſans eſpérance,
Toujours vous chérira. Toûjours vous chérira.

(*Ils ſortent triſtement & ne ſe trouvent dans la couliſſe qu'à la fin de la ritournelle.*)

SCENE

SCENE XVII.

SIR ARTHUR, SIR CHARLES, MILORD CARLILE, LUCIE, MISS FANNY.

(Milord Carlile eſt ramené par Sir Charles, & Fanny par Lucie, chacun par le côté où il eſt ſorti.)

SIR CHARLES.

Raſſurez-vous, Milord; je viens vous éclaircir;.. mais vous le ſavez déja, ſans doute, & Miſſ Fanny...

MILORD.

Je lui dois ma main, ſi elle daigne l'accepter, je ſuis prêt à recevoir la ſienne.

LUCIE.

Elle daignera, Milord, c'eſt moi qui vous en répond.

SIR CHARLES.

Je ne crois pas qu'elle ſonge encore à me déſobeir. Repondez, Fanny...

FANNY.

Mon pere...

MILORD.

Son père!... Miſſ Fanny... Quoi! cette charmante perſonne...

Digitized by Google

LUCIE.

Eſt l'Epouſe qu'on vous deſtine : en êtes-vous fâché, Milord, je ne le crois pas.

SIR CHARLES.

Que trouvez-vous là de ſi ſurprenant, Milord ? Ne ſaviez-vous pas encore ?..

SIR ARTHUR.

Eſt-il poſſible qu'il l'ignore depuis une heure qu'ils ſont enſemble !

MILORD, *à Fanny.*

Vous m'avez annoncé mon bonheur, belle Fanny, vous pouvez ſeule confirmer ce préſage.

SIR CHARLES.

Je n'y comprends rien.

MILORD.

Une double mépriſe cauſe l'étonnement où vous me voyez, Sir Charles ; Miſſ Lucie que j'ai priſe pour Miſſ Fanny...

SIR ARTHUR.

Nous ſavons cela.

MILORD.

Et Miſſ Fanny que je viens d'entretenir ſous le nom de ſa Couſine.

SIR CHARLES.

Bon !

MILORD.

Voilà l'énigme. Toutes deux ont voulu jouir d'une erreur à laquelle j'ai donné lieu moi-même, & qui dureroit peut-être encore ſi vous n'aviez pas nommé Miſſ Fanny.

SIR

Digitized by Google

SIR CHARLES.

L'avanture eſt très plaiſante.

LUCIE.

J'aurois bien quelques reproches à vous faire, Milord, & le perſonnage que je joue ici...

SIR CHARLES.

Eſt le prix de votre curioſité, Miſſ Lucie.

FANNY.

Il vous trompoit, ma Couſine; Milord auſſi ſenſible que délicat...

LUCIE.

Quoi! vous le juſtifiez? fort bien... Milord, ſerions-nous brouillés?

MILORD.

Jamais, Miſſ Lucie, & ſi j'avois pû diſpoſer de mes ſentimens...

LUCIE.

Prenez garde, Milord, Fanny vous écoute; vous ne pourriez me faire un compliment ſans offenſer ſon amour propre. Je vous pardonne une préférence que ſans elle vous m'auriez peut-être accordée; je ſerai même aſſez judicieuſe pour avouer qu'elle la mérite.

MILORD.

Cet aveu vous en rendroit encore plus digne, ſi...

SIR ARTHUR.

Si nous finiſſions cela ne vaudroit-il pas mieux?... A demain, Milord. N'y conſentez-vous pas, Miſſ Fanny?

LUCIE.

Elle rougit, c'eſt répondre.

MI-

Digitized by Google

MILORD.

Vous avez lû dans mon cœur, vous ſavez s'il eſt digne de vous.

FANNY *regarde ſon pere, en préſentant ſa main à Milord.*

Mon pere, j'attends que vous me l'ordonniez.

SIR CHARLES *prend la main de Fanny & la met dans celle de Milord.*

Milord, elle eſt à vous.

MILORD.

Je l'accepte avec la plus tendre reconnoiſſance.

(Si l'on veut jouer cette piece ſans Divertiſſement, on peut la finir ici, en ajoûtant à cette Scene les deux dernieres lignes de celle qui ſuit, après leſquelles on placera le Chœur. Tout ce qui peut ſe paſſer ſe trouve guillemeté.)

SCENE XVIII. & DERNIERE.

SARA, *& les Acteurs précédens.*

SARA, *à Sir Charles.*

„Sir Charles, on vous attend... des inſtrumens...
„ de la muſique... L'illumination dans l'avenue,
„ cela fait le plus beau coup d'œil...

MILORD.

„ A propos; j'ai vû les préparatifs d'une fête...

SIR CHARLES.

„ La naiſſance d'une JEUNE PRINCESSE que
„ nous chériſſons...

MI-

Digitized by Google

MILORD.

„ Et que tous ceux qui ont le bonheur de la con-
„ noître, doivent chérir, Sir Charles.

SIR CHARLES.

„ C'eſt un jour ſolemnel ici, Milord.. Et puis
„ votre mariage.

LUCIE.

„ C'eſt un jour de bénédiction pour Sir Charles.

SIR CHARLES.

„ Mes domeſtiques, mes ouvriers, les payſans du
„ village & des environs, je raſſemble tout cela,
„ je les régale de mon mieux, & je leur donne moi-
„ même le ſignal de la joie.

SIR ARTHUR.

„ Quelle néceſſité d'aller ?..

SIR CHARLES.

„ C'eſt un plaiſir pour moi, Sir Arthur.

MILORD.

„ Que nous partagerons ſi vous le permettez, Sir
„ Charles.

SIR CHARLES.

„ Je n'oſois vous le propoſer, Milord ; mais j'al-
„ lois vous quitter un inſtant. Mon uſage eſt d'an-
„ noncer la fête, de la voir commencer, ſi j'y man-
„ quois aujourd'hui, ces bonnes gens là croiroient
„ peut-être que je les mépriſe ou que je ne les
„ aime plus.

MILORD.

„ Digne, Sir Charles ! De pareilles attentions font
„ honneur à l'humanité.

SIR

Digitized by Google

SIR CHARLES.

„ Et votre approbation, Milord, fait l'éloge de „ votre cœur.

SIR ARTHUR.

„ Oui, tout cela eſt fort beau.. mais finiſſons.. A „ demain la nôce.

SIR CHARLES.

A demain... mes enfans, mes chers enfans,.. vous allez être heureux...

MILORD, *en l'embraſſant.*

Mon pere... Nous le ſerons tous.

CHOEUR.

De ce beau jour,
Goûtons / Goutez } les charmes,
Jouiſſez / Jouiſſons } ſans allarmes
Des bienfaits de l'amour.

FANNY, *à Milord.*

Qu'il regne ſans ceſſe,
Dans votre cœur.

MILORD.

Que ſa douce yvreſſe
Egale mon ardeur.

CHOEUR.

De ce beau jour,
Goûtez / Goutons } les charmes,
Jouiſſez / Jouiſſons } ſans allarmes,
Des bienfaits de l'amour.

FIN.

Digitized by Google

L'ASILE DE L'AMOUR:

FÊTE

POUR LE JOUR DE NAISSANCE DE

SA MAJESTE LA REINE REGNANTE

DE DANNEMARC ET DE NORVEGE, &c. &c. &c.

Repréſentée à Copenhague ſur le Théâtre de la Cour, le Samedi 22 Juillet 1769. par les Comédiens François ordinaires du Roi.

Par Mr. DESCHAMPS.

La Muſique de Mr. J. SARTI,

Grand-Maître de la Chapelle Royale, & Directeur de la Muſique de Leurs Majeſtés.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT.

MDCCLXIX.

Avec Permiſſion du ROI.

Digitized by Google

Perſonnages.	*Nom des Acteurs.*
VENUS,	Mad. DINESY.
PROTE'E,	Mr. DE LA TOUR.
PALLAS,	Mad. DARTIMON.
APOLLON,	Mr. CASIMIR.
DIANE,	Mad. MERCIER.
MERCURE,	Mr. DINESY.

La Scene eſt à Paphos.

NB. *Cette Fête eſt imitée, & porte le titre d'un Drame, de la compoſition du célébre* Métaſtaſio. *Comme ſes ouvrages ſont fort connus, je me ſuis diſpenſé de marquer les endroits dont j'ai pris la liberté de me ſervir.*

Digitized by Google

L'ASILE DE L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

VENUS, APOLLON, DIANE, MERCURE, PALLAS.

Le Théâtre repréſente une partie du Palais de Vénus, ornée des différens attributs de l'Amour. Dans l'enfoncement, on voit la mer au travers d'une colonade. Vénus eſt ſur ſon char tiré par des colombes. Apollon eſt auſſi ſur le ſien traîné par des chevaux blancs, celui de Diane eſt tiré par des biches. Pallas & Mercure ſont ſur des nuages. L'étoile de Vénus s'eſt arrêtée au deſſus de ſon char.

CHOEUR.

Suivons nôtre vengeance;
Perdons qui nous offenſe;
Soyons ſans indulgence,
Pour le cruel Amour.

DIANE.

Mortels, que l'Amour guide,
Livrez-nous le perfide;

Digitized by Google

Son air ſimple & timide
Vous perdra ſans retour.

CHOEUR.

Soyons ſans indulgence
Pour le cruel Amour.

APOLLON.

Tout garde le ſilence:
Se peut-il qu'on balance
A nous livrer l'Amour?

CHOEUR.

Soyons ſans indulgence
Pour le cruel Amour.

MERCURE.

RECITATIF.

Le dieu qui lance le tonnerre,
Pour rendre la paix à la terre,
Veut que l'Amour remonte aux cieux.
Vénus, le deſtin vous ſépare;
Il faut enfin que le barbare
Eprouve la haîne des dieux.

VENUS, *à part.*

Mon fils, quel ſort on te prépare!

CHOEUR.

Suivons notre vengeance,
Soyons ſans indulgence
Pour le cruel Amour.

VENUS, *à part.*

Graces à mes conſeils, il fuit loin de ma cour.
O deſtin, ſers mes vœux! Sauve un fils que j'adore.

APOLLON.

Vénus, qu'eſt devenu l'Amour?

VE-

Digitized by Google

VENUS.

Hélas! Il me fuit, & j'ignore
Quels lieux vont être ſon ſéjour.

AIR.

Sous un berceau de roſes,
Nouvellement écloſes,
J'étois auprès de lui.
Les Plaiſirs & les Graces,
Voltigeans ſur ſes traces,
Chaſſoient le froid ennui.
J'examinois ſes armes:
Bientôt un trait vainqueur,
Vient pénétrer mon cœur,
Et fait couler mes larmes.

MERCURE.

S'il n'épargne pas ſa mere,
Qui peut échapper à ſes traits?

VENUS.

J'allois punir le téméraire;
Mais bientôt, d'une aîle légére,
Il s'envole & quitte Cythére,
En riant des maux qu'il a faits.

MERCURE.

Que tout reſſente notre injure.

PALLAS.

A me venger je goûte mille appas.

APOLLON.

C'eſt trop ménager le parjure;
Venez, ſuivons ſes pas.

VENUS.

Arrêtez: Il vaut mieux l'attendre.
Chaque jour il vient ſe rendre

Digitized by Google

Près de ces lieux, dans un bois écarté,
Plus aiſément vous pourrez le ſurprendre.

MERCURE.

Eh! bien, il faut l'attendre.

VENUS, *à part.*

Voilà, du moins, mon fils en ſûreté.
A leur fureur il pourra ſe ſouſtraire.
Contraignons-nous encor; la feinte eſt néceſſaire.
(*haut*)
Autant que vous, maintenant je le haïs.
Dieux, pour irriter ma colere,
Retracez-moi tous ſes forfaits.

PALLAS.

RECITATIF.

La vigilance la plus ſage,
Ne deffend pas même l'Aréopage
Des pieges que lui tend l'Amour.
A la ville, aux champs, à la cour,
L'oiſiveté lui donna l'être,
La vanité le fit paroître.
On craint de l'éviter, & s'il eſt écouté,
Il devient auſſi-tôt une néceſſité.

AIR.

Ingrat, trompeur, & volage,
Sous un tendre badinage,
L'Amour, au milieu des armes,
Semble braver les allarmes,
Et ſait tromper avec art.
En folâtrant, il enflâme,
Il pénétre dans votre ame;
Mais auſſi-tôt le parjure,
Loin de guérir la bleſſure,
S'enfuit & vole au haſard.

VENUS.

Digitized by Google

VENUS.

Tout eſt dans l'univers ſoumis à ſon empire.

MERCURE.

Le fier, le redoutable Mars,
Couché ſur des lauriers, adoucit ſes regards,
Invoque l'Amour & ſoupire.

APOLLON.

RECITATIF.

Noble compagne de la gloire,
Ma lyre chantoit les Héros,
Gravés au temple de mémoire,
Mes vers illuſtroient leurs travaux;
L'Amour paroît, touche ma lyre,
Dieux! je rougis du changement!
Je veux célébrer Mars... un doux enchantement
Rend mes ſons plus flatteurs, me pénétre, m'inſpire;
Je m'exprime plus tendrement:
Je ne ſonge plus à la gloire,
Je ne chante plus la victoire,
Mes vers peignent l'amour & je deviens amant.

AIR.

Tout chante la tendreſſe,
Et les feux qu'elle inſpire.
A la divine Aſtrée,
A la vertu ſacrée,
On n'offre plus d'encens.
Apollon, qui ſans ceſſe,
Célébroit la ſageſſe,
Aujourd'hui de ſa lyre
Conſacre les accens
A l'amoureux délire.
Tout chante, &c.

Digitized by Google

PALLAS.

L'Amour ne doit qu'à la foibleſſe
L'empire qu'il obtient chaque jour ſur vos cœurs.
Dieux, ſi vous écoutiez la voix de la ſageſſe,
Loin de céder aux traits dont le cruel vous bleſſe,
Vous mépriſeriez ſes fureurs.

APOLLON.

Vous ne connoiſſez pas les charmes du perfide;
Votre cœur fut toûjours à l'abri de ſes coups.
Hélas! que n'ai-je eu votre Egide,
Je l'ignorerois comme vous!

PALLAS.

Que les foibles mortels au gré de ſes caprices,
Gémiſſent de ſes injuſtices;
Le deſtin les condamne à ſouffrir tous les maux.
Mais vous, qu'il nomma ſes égaux,
Vous pouvez de l'Amour craindre les artifices!
Un enfant vous fait ſoupirer!
C'eſt trop long-tems rougir, vous plaindre & murmurer;
Si vous ne le perdez, vous êtes ſes complices.

DIANE.

RECITATIF.

Sous les loix de l'indifférence,
Je goûtois les douceurs d'une tranquille paix:
Je croyois à jamais,
Braver l'Amour & ſa puiſſance:
Irrité de ma réſiſtance,
Le cruel me perça de ſes traits.
J'aimai... Dieux! l'auriez-vous pû croire!
Endimion parut, & je vis mon vainqueur.
En vain pour fuir une ſi douce erreur,

Je

Digitized by Google

Je voulus conſulter ma gloire,
L'Amour, malgré mes ſoins, diſpoſa de mon cœur.

AIR.

Comment ſe deffendre,
Et ne pas ſe rendre?
L'Amour pour ſurprendre
A mille ſecrets,
Plus ferme & moins timide,
De la vertu rigide
Il emprunte les traits.
Plus doux, plus agréable,
De la folie aimable
Il prend le ton badin.
Hardi, fourbe & malin,
Toujours il ſéduira,
Toujours il trompera.

MERCURE.

Souffrirons-nous que les mortels
Oſent applaudir à ſes crimes?
L'Amour reçoit les vœux, l'encens & les victimes
Qui devroient orner nos autels.

PALLAS.

Il faut le punir, quoi qu'il coûte,

VENUS, *à part.*

Ah! que mon cœur eſt agité.

APOLLON.

Qu'à ſon tour, l'ingrat nous redoute.

DIANE.

Que le cruel perde ſa liberté.

CHŒUR.

Pourſuivons le barbare
Dont le feu nous égare;

Digitized by Google

Poursuivons le barbare,
Dont l'orgueil nous prépare
De si honteux regrets.

MERCURE & PALLAS.

Que sa perte répare
Tous les maux qu'il a faits.

CHOEUR.

Poursuivons le barbare,
Dont l'orgueil nous prépare
De si honteux regrets.

APOLLON & DIANE.

Que l'ingrat, qui nous brave,
Devienne notre esclave
Et perde ses attraits.

CHOEUR.

Poursuivons le barbare,
Dont l'orgueil nous prépare
De si honteux regrets.

VENUS.

Votre haîne est légitime,
Je fuis loin d'excuser mon fils;
Mais il peut réparer son crime.

MERCURE.

Nous ne pouvons cesser d'être ennemis.

DIANE.

Dans la fureur qui nous anime,
Tous les ressentimens doivent être permis.

CHOEUR.

Digitized by Google

CHOEUR.

Pourſuivons le barbare,
Dont l'orgueil nous prépare
De ſi honteux regrets.

(Pendant cette derniere répriſe du chœur, la mer s'agite, on en voit ſortir Protée ſur un Char tiré par des chevaux marins.)

SCENE II.

PROTÉE *& les Acteurs précédens.*

PROTÉE.

Dieux offenſés, calmez votre colere.

PALLAS.

Nous n'écoutons en ce jour
Que la vengeance & la haîne.

PROTÉE.

La fureur qui vous entraîne
Va diſparoître ſans retour,
On vient de retrouver l'Amour.

VENUS, *à part.*

Hélas! qui pourra le deffendre!

APOLLON *à Protée.*

Non, vous cherchez à nous ſurprendre.

DIANE.

Vengeons-nous.

VENUS *à Protée.*

Ne le perdez pas.

MER-

Digitized by Google

MERCURE.

Daignez nous rendre l'eſpérance.

PALLAS.

Secondez-nous.

VENUS.

Grace.

APOLLON.

Vengeance.

VENUS.

Sage Protée, hélas!
Ne le découvrez pas.

PROTE'E *aux Dieux & Déeſſes.*

Votre vengeance eſt inutile.
L'Amour pourſuivi par vous,
En fuyant votre courroux
A ſû trouver un Aſile.

VENUS.

Je renais!

PALLAS.

Un Aſile à cet enfant trompeur!

PROTE'E.

L'Amour n'eſt plus ce ſéducteur,
Dont les foibles mortels redoutent l'eſclavage.
Devenu ſincere & plus ſage,
La douceur de ſes yeux a paſſé dans ſon cœur,
Ami des vertus immortelles,
Il les chérit avec ardeur,
Et ſon flambeau les rend encor plus belles.

PALLAS.

Comment eſpérer qu'en ce jour,
L'Amour & la vertu réunis ſans retour? ...

PRO-

Digitized by Google

PROTE'E.

Ils le feront ſans ceſſe.
En quittant ce ſéjour,
Haï, perſécuté, conſumé de triſteſſe,
Il vole au ſein d'une brillante cour.
Conduit par la vertu, guidé par la ſageſſe,
Contre le malheur qui le preſſe,
Le berceau d'une JEUNE PRINCESSE
Devient L'ASILE DE L'AMOUR.

VENUS.

O jour heureux!

PROTE'E.

Cette AUGUSTE MORTELLE
Réunira l'eſprit, les graces, les talens.
Vénus aura moins d'agrémens,
Pallas ſera moins ſage qu'elle.

DIANE.

Où verra-t'-on déſormais
Briller de ſi puiſſans attraits?

PROTE'E.

Sur les rives de la Tamiſe.

PALLAS.

Se pourroit-il? . . . Dieux! qu'elle eſt ma ſurpriſe!
Ah! nous devons pardonner à l'Amour.
Dans le cœur de l'objet que le ciel favoriſe,
La vertu par mon ordre a fixé ſon ſéjour.

APOLLON.

Que votre étonnement ceſſe.
Protecteur & dieu des talens,
Je les conſacre à la PRINCESSE
Que le ciel veut orner de ſes rares préſens.

VENUS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Dans les Jardins de Flore,
A la voix du Plaiſir,
Au ſouffle du Zéphir,
Les Roſes vont éclorre.
Vénus les cueillera,
Et s'en couronnera.
L'Amour, &c.

PALLAS.

En faveur d'un inſtant ſi doux,
L'Amour peut en ces lieux reparoître ſans crainte.

VENUS.

Je reſpire.

APOLLON.

Je ſens expirer mon courroux.

DIANE.

C'en eſt fait, pour jamais ma colere eſt éteinte.

MERCURE.

Je lui pardonne comme vous.

PROTE'E.

Puiſque cette AUGUSTE MORTELLE,
Entre l'Amour & vous a rétabli la paix,
Dieux, qu'une Fête ſolemnelle,
De ce jour glorieux célébre les attraits,
Et tous les ans ſe renouvelle.

CHOEUR.

Jour favorable!
Jour déſirable!
Vos plus doux charmes,
Vont à jamais,
Fixer la paix.

PAL-

Digitized by Google

PALLAS & DIANE.

Dans les allarmes,
L'Amour ſembloit
Puiſer ſes armes.
Il abuſoit
De ſa puiſſance:
Mais déſormais,
C'eſt l'innocence,
Qui lance ſes traits.

CHOEUR.

Jour déſirable, &c.

VENUS & PROTE'E.

Une PRINCESSE adorable
Rend la ſageſſe plus aimable,
L'Amour par ſa voix,
Fait aimer ſes loix.

CHOEUR.

Jour favorable!
Jour déſirable!
Vos plus doux charmes,
Vont à jamais,
Fixer la paix.

FIN.

Digitized by Google

LE

DROIT DU SEIGNEUR,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

EN PROSE, MÉLÉE D'ARIETTES;

Par M. DESFONTAINES :

Représentée devant LEURS MAJESTÉS *à Fontainebleau, le 17 Octobre 1783,*

Et à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 29 Décembre de la même année.

Imprimée suivant les dernieres corrections.

Prix douze sous.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Permission.

Digitized by Google

ACTEURS.

LE MARQUIS DE FLORIVAL,	M. Clairval.
LE COMTE, *son fils.*	M. Michu.
LE BAILLI,	M. Rosiere.
THÉRESE,	Mme Gonthier.
MATHURIN,	M. Narbonne.
BABET,	Mme Dugazon.
JULIEN,	M. Dorsonville.
ALAIN,	M. Meunier.
FRONTIN,	M. Trial.
LA FLEUR,	M. Dufresnoy.
JUSTINE,	Mlle Desbrosses.
NICETTE,	Mlle Rosalie.

SUITE DU MARQUIS.

PAGES.

GARDES-CHASSE.

PAYSANS.

PAYSANNES.

La Scene se passe au Village.

Digitized by Google

LE DROIT DU SEIGNEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente une Place de Village, dont le fond est terminé par un côteau; sur une des ailes s'éleve un arbre au pied duquel on voit un lit de gazon; sur le devant, on apperçoit la Maison du Bailli: vers le milieu de l'ouverture, Julien arrive, suivi d'une troupe de jeunes Garçons qui portent des fleurs & des rubans; les uns & les autres se groupent à terre de différens côtés, & arrangent des bouquets; Alain monte dans l'arbre & forme des Guirlandes: l'ouverture peint le réveil de la nature.

SCENE PREMIERE.

JULIEN, ALAIN, jeunes garçons. CHŒUR.

PARMI ces fleurs nouvelles
Choisissons,
Unissons
Les plus belles.

ALAIN, *du haut de l'arbre.*

C'est Julien qui les offrira.

Digitized by Google

JULIEN.

C'eſt ma Babet qui les aura.

CHŒUR.

Parmi ces fleurs, &c.

ALAIN, *à Julien.*

Mon arbre eſt-il bien ?

JULIEN.

Il y manque rien.

ALAIN.

Mais pourquoi parer ce feuillage ?

JULIEN.

Ce fut ſous ſon ombrage
Qu'autrefois .... Mais vous le ſaurez,
Et ſoudain vous m'approuverez.

CHŒUR.

Parmi ces fleurs, &c.

JULIEN.

Plus bas ; plus bas.
Babet pourrait nous entendre...

ALAIN.

Et tu veux la ſurprendre ?

JULIEN.

Plus bas, plus bas.

ALAIN.

Ce matin tu l'épouſeras,
Et dès nuit encor, je le gage,
Elle ne dormira pas.

JULIEN, *à demi-voix.*

Je ne le crois pas.

CHŒUR, *à demi-voix.*

Je ne le crois pas.

JULIEN.

Ah ſi l'horloge du village
Avoit ſeconde mon amour,
Elle auroit avancé d'un jour.

(*En montrant le chapeau de fleurs.*)

Sa couronne eſt prête....

ALAIN, *montrant le bouquet.*

Son bouquet
Eſt fait.

Digitized by Google

JULIEN, *tenant toujours le chapeau*

Tantôt, sur sa tête
L'amour le placera,
Babet l'embellira.

ALAIN, *montrant les autres bouquets.*

Nous en avons pour nos Bergeres,
Pour nos amis, pour nos parens.

JULIEN.

Jeunes & vieux, filles & méres,
Auront & bouquets & rubans.

CHŒUR.

Parmi ces fleurs, &c.

(*Sept heures sonnent.*)

JULIEN.

C'est pour sept heures... les voilà...
Eh vîte, eh vîte...
Mon cœur palpite...
Rangeons-nous là.

CHŒUR.

Moi là, moi là.

JULIEN.

Eh, vîte, eh vîte,
Mon cœur palpite...
Je la vois.....

ALAIN, *regardant & ne voyant rien.*

C'est voir de loin.

JULIEN.

Et ce sera toujours de même.
De ses yeux, pour voir ce qu'il aime,
Un amoureux n'a pas besoin.

ALAIN.

Tant mieux, si c'est toujours de même.

JULIEN.

Paix, paix, paix.

Digitized by Google

SCENE II.

Les mêmes, THÉRESE, MATHURIN, BABET, Vieilles, Vieillards, Jeunes filles. Suite de la noce.

Ce cortege eſt précédé par les ménétriers du Village.

MATHURIN, *à Babet, en lui montrant Julien.*

REGARDE, ma chere,
Regarde au bas du côteau.

BABET, *interdite.*
Ah! mon pere!
Comme il fait beau!

JULIEN, *montant ſur le côteau.*
Il fait plus beau près de ma bergere.

MATHURIN.
La courſe mérite un baiſer.

BABET, *regardant ſa mere.*
On dit que lorſqu'on ſe marie,
On n'a plus rien à refuſer.

(Elle donne un baiſer à Julien qui en prend un ſecond.)

MATHURIN.
C'étoit l'jeu de recommencer.

BABET, ET LES JEUNES GARÇONS.
Mon / Leur } bonheur fait naître l'envie
De s'épouſer, de s'embraſſer.

(La noce defend.

MATHURIN, *à Thereſe, en voyant l'arbre paré de guirlandes.*
Oh! pour le coup, ma tendre amie,
Faut rajeunir en voyant ça.

THÉRESE.
Oui, ce fut là
Je ne l'oublirai de ma vie,
Ce fut là que l'on nous fiança.

JULIEN.
Couple chéri, couple fidele,

Digitized by Google

Vous s'rez, en tout, notre modele,
Et c'eſt là qu'on nous fiancera.

MATHURIN.

Mes chers enfans, ça va de ſuite;
Tôt, mes amis, tôt, vîte & tôt.
Le bonheur, quand on le mérite,
N'arrive jamais aſſez tôt.

CHŒUR.

Tôt, dépêchons, tôt, vîté & tôt.
Le bonheur, &c.

(*Pendant ce chœur, les jeunes filles conduiſent Babet ſur le lit de gazon, qui eſt ſous l'arbre paré de guirlandes.*)

THÉRESE.

Le chapeau ?

JULIEN.

Le voilà.

THÉRESE.

C'eſt aux filles à l'attacher.

MATHURIN.

Leur tour viendra, & elles ne ſeront pes fâchées.

(*Tandis que les jeunes filles mettent le chapeau ſur la tête de Babet, Julien & les garçons attachent des rubans aux bouquets.*)

JUSTINE.

Ce n' s'ra pas moi toujours.

NICETTE.

Ni moi.

THÉRESE, *à Mathurin.*

Ça m' fait ſouv'nir du jour d' mon bonheur.

MATHURIN.

Et du mien... J'avais quéqu' printems d' moins.

THÉRESE.

Quand on s'aim'bien, l'automne a ſes douceurs, tu l'ſais.

MATHURIN.

L'hiver le ſuit... C'eſt l'moment de s'quitter, & ça fait de la peine.

THÉRESE, *attendrie.*

Occupons-nous d'nos enfans.

Digitized by Google

JULIEN, *à Babet.*

Que ce chapeau-là te va bien !

BABET.

Sans toi, je ne l'aurois jamais desiré.

THÉRESE.

Le bouquet ?

JULIEN.

Le voilà.

THÉRESE.

C'eſt encore aux filles à le placer.

JULIEN.

Ne puis-je avoir la préférence ?

MATHURIN, *à Thérese qui veut dire non.*

Je t'entends... Mais ne dis rien :
Ne faut-il pas que Julien
Prenne connaiſſance
De ſon bien ?

JULIEN, *courant à Babet.*

Ah ! Babet !... ma main eſt tremblante...
Ce n'eſt pas d'peur.

BABET.

Je le ſens bien.

THÉRESE, *à Mathurin.*

Ell' rougit.

MATHURIN.

C'eſt qu'elle eſt contente.

JULIEN, *après avoir placé le bouquet.*

Les fleurs que voilà ſur ton ſein,
N'ont fait que changer de jardin.

JEUNES GARÇONS, *donnant les leurs.*

Ces bouquets là, ſur votre ſein,
Ne f'ront que changer de jardin.

(Pendant ce dernier refrain, Mathurin & Thérese vont s'aſſeoir auprès de Babet : Julien reſte debout à côté de Mathurin, tout le village les environne.)

THÉRESE, *à Babet.*

D'l'inſtant qu'on nous mit en ménage,
Nous n'eum's qu'un eſprit & qu'un cœur :
Depuis vingt ans, même langage,
Mêmes deſirs & même humeur,

Mon

Digitized by Google

Mon enfant, fais comme ta mere,
Et d' compagnie, avec l'Amour,
Chaque matin, dans ta chaumiere,
Le plaiſir, vous donn'ra l' bon jour.

CHŒUR.

Chaque matin, dans vot', &c.

MATHURIN, *à Julien.*

Je m'apperçois qu'à ton oreille,
Le deſir ſonne le tocſin ;
Mais, en jouiſſant de la veille,
Songe toujours au lendemain.
Mon enfant, fais comme ton pere,
Et d' compagnie, avec l'Amour,
Chaque matin, dans ta chaumiere,
Le plaiſir te donn'ra l' bon jour.

CHŒUR.

Chaque matin, dans vot', &c.

JULIEN.

Babet eſt l' bonheur en perſonne,
Et moi je ſuis ſon amoureux :
Qu'on vienne nous offrir un trône,
Notre réponſe eſt dans nos yeux.
Nous dirons, çà n'y peut rien faire ;
Et d' compagnie, avec l'Amour,
Chaque matin, dans not' chaumiere,
Le plaiſir nous donne l' bon jour.

CHŒUR.

Chaque matin, dans vot', &c.

JULIEN.

L' bon jour, & l' bon ſoir... Mais jarni, vl'à qu' Babet eſt prête....

BABET.

Ded' puis long-tems.

JULIEN.

Je l' ſuis d' reſte ; il ne nous manque plus que Monſieur l' Bailli, & j' vais frappet à ſa porte.

(*Il l'appelle en frappant.*) Monſieur l' Bailli...

(*Le Bailli paraît à ſa fenêtre, habillé, mais en bonnet de nuit.*)

LE BAILLI.

Un petit quart d'heure, & je ſuis à vous...

Digitized by Google

JULIEN.

Un p'tit quart d'heure, c'eſt trop long.

LE BAILLI, *ſe retirant.*

De la modération.

JULIEN.

C'eſt impoſſible.

THÉRESE.

Patience.

ALAIN.

Une ronde, en attendant qu'il vienne; le tems vous durera moins.

MATHURIN.

Il a raiſon, & j'en ſuis.

(*Tout le village ſe prend par la main, & fait cercle autour de Babet.*)

ALAIN.

Colin, f'ra-ce le dernier?
Reprendrai-je mon pannier?

CHŒUR.

Colin, f'ra-ce, &c.

ALAIN.

Dans c' pannier, Bergere agile
Portait ſes fruits à la ville,
Chacun lui dit, en paſſant,
Vous n' manqu'rez pas de chaland:
Oh! vraiment, vraiment, f' fait elle,
C'eſt un' bagatelle.
Colin, f'ra-ce le dernier?
Reprendrai-je mon pannier?

CHŒUR.

Colin, f'ra-ce, &c.

ALAIN.

Ce Colin, qu'Amour engage,
Vient ſ' placer ſur ſon paſſage,
Elle, auſſi-tôt, de quitter
Son pannier pour l'écouter.
Oh! vraiment, vraiment, f' fait elle,
C'eſt un' bagatelle.
Colin, f'ra-ce le dernier?
Reprendrai-je mon pannier?

CHŒUR.

Colin, f'ra-ce, &c.

Digitized by Google

ALAIN.

C'eſt exprès que je vous guette,
Mais, près d' vons, ma langue eſt muette,
Et j' vous demande un baiſer,
C'eſt plus gai que de cauſer.
Oh! vraiment, vraiment ſ' fait elle,
C'eſt un' bagatelle.
Colin, ſ'ra-ce le dernier?
Reprendrai-je mon pannier?

CHŒUR.

Colin, ſ'ra-ce, &c.

ALAIN.

Monſieur, ſi c'étoit tout autre,
Il n'obtiendrait rien du nôtre...
Mamzell' ça m' rend courageux,
Et pour un, j'en aurai deux.
Oh! vraiment, vraiment, ſ' fait elle,
C'eſt un' bagatelle.
Colin, ſ'ra-ce le dernier?
Reprendrai-je mon pannier?

CHŒUR.

Colin, ſ'ra-ce, &c.

ALAIN.

Vos baiſers ont l'air ſi tendre,
Qu'on n' ſaurait trop vous en prendre;
C'eſt ben doux d'en avoir deux;
Mais trois valent encore mieux.
Oh! vraiment, vraiment i ſ' fait elle,
C'eſt un' bagatelle.
Colin, ſ'ra-ce le dernier?
Reprendrai-je mon pannier?

CHŒUR.

Colin, ſ'ra-ce, &c.

(Pendant cette ronde, Julien appelle le Bailli de tems en tems, l'apperçoit & va au devant de lui.)

JULIEN.

V'là Monſieur l' Bailli.

SCENE III.

Les mêmes, LE BAILLI.

LE BAILLI, *tenant des papiers.*

Il n'y a pas encore cent ans que cette redevance a eu son effet ... bonjour, enfans .... & conséquemment, point de prescription.

MATHURIN.

M. l' Bailli, nos deux jeunes gens vous attendent avec impatience, & nous vous prions ....

LE BAILLI (*allant & venant.*)

Ce fut *Catherine Grignon* qui comparut.

JULIEN.

M. l' Bailli ...

LE BAILLI (*allant & venant.*)

Elle étoit au moment d'épouser *Pierre Chenu.*

THÉRESE.

M. l' Bailli ...

LE BAILLI (*allant & venant.*)

Lequel dit *Pierre* fut fort inquiet.

MATHURIN, JULIEN.

M. l' Bailli ....

LE BAILLI (*allant & venant.*)

Mais la susdite y fut contrainte par corps, & Monseigneur ne lui fit pas grace d'une minute.

CHŒUR.

M. l' Bailli.

LE BAILLI.

En voici le procès verbal en bonne forme, & signé de *Christophe Prenant* mon ayeul.

JULIEN.

Mais encore une fois. ...

LE BAILLI (*à Julien.*)

Tu as raison; Babet est jolie, tu es jeune, fort amoureux, & j'approuve l'alliance.

MATHURIN.

Dépêchez donc, & donnez-nous l' contrat, nous allons l' signer.

Digitized by Google

LE BAILLI.

Babet y consent ?

BABET.

Bien fort.

LE BAILLI.

Il n'y a de réclamation de la part d'aucun garçon ?

ALAIN.

Si fait, vraiment, & mes camarades & moi, j' réclamons au moins une vingtaine de baisers que j'avons demandés à Babet, & qu' jamais ell' n'a voulu nous accorder.

BABET.

Ils sont retenus.

JULIEN.

Et tu n' les gard'ras pas long-temps.

LE BAILLI.

Passons.

JULIEN.

Au contrat.

LE BAILLI.

Je le tiens, mais j'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

MATHURIN.

Qu'est-ce que c'est ?

LE BAILLI.

Monseigneur vous aime tous.

THERESE.

Nous le savons.

LE BAILLI.

Il s'intéresse à Babet & à Julien.

JULIEN.

Nous tâcherons de l' mériter.

LE BAILLI.

Leur mariage même est cause qu'il vient aujourd'hui.

MATHURIN.

C'est un bonheur de plus.

LE BAILLI.

Et voici une lettre qu'il m'écrit en conséquence.

Digitized by Google

JULIEN.

Vous la lirez après.

LE BAILLI.

Il eſt eſſentiel que je la liſe avant.

JULIEN.

Ça va nous retarder.

LE BAILLI.

C'eſt l'affaire d'un moment.

MATHURIN.

Ecoutons.

LE BAILLI, *liſant.*

De tous les temps, Bailli, mes ayeux ont joui du droit de vaſſelage, mon pere n'a pas jugé à propos de l'exercer, j'ai fait comme lui; mais mon fils m'a preſſé de le renouveller à l'égard de Babet, & j'y ai conſenti.

JULIEN.

Droit de vaſſelage?

BABET.

A l'égard de Babet!

MATHURIN.

Que voulez-vous dire?

LE BAILLI.

Un inſtant.

Nous arriverons demain à midi. (la lettre eſt datée d'hier.) *La jeune fille ſe tiendra prête, & vous l'amenerez au château, dans le pavillon qui donne ſur les jardins.*

JULIEN.

Au château!

BABET.

Moi!

LE BAILLI.

J'ai demandé du ſilence. . . . *Elle y reſtera ſeule. . . .*

BABET, JULIEN.

Seule?

LE BAILLI.

Elle y reſtera ſeule, juſqu'au moment où elle ſubira l'épreuve impoſée par la loi; & au moment de ſon mariage, s'il ſe fait, vous ouvrirez le lit avec elle; c'eſt le privilege de votre charge, &c.

Digitized by Google

BABET, JULIEN.

Mon pere!

MATHURIN.

M. l' Bailli, je n'ai jamais entendu parler d'un droit auſſi extraordinaire.... Que ſignifie-t-il? Depuis quand exiſte-t-il? D'où vient-il?

LE BAILLI.

Du droit féodal, *de ſervitute puellarum* envers leurs Seigneurs & Maîtres, *chap.* 7, *paragraphe* 10.

JULIEN.

Au château!

BABET.

Sans Julien! avec Monſeigneur!

LE BAILLI.

Sans Julien, avec Monſeigneur, tête-à-tête.

THERESE.

Tête-à-tête! Comment? Pourquoi faire?

LE BAILLI.

Ce que ſa Grandeur ordonnera.

JULIEN.

Que peut-elle ordonner?

LE BAILLI.

Je l'ignore.

MATHURIN.

J' n'y comprends rien.

BABET.

Julien m'aime, je le ſais, je n' veux rien ſavoir de plus.

THERESE, *à Mathurin.*

J'ai fait de même.

JULIEN.

Et Monſeigneur auroit le droit!...

LE BAILLI.

La loi le veut, vos peres y étoient ſoumis, l'uſage eſt conſacré, point de réplique.

CHŒUR.

Ah! Julien! Julien quel uſage!

Digitized by Google

JULIEN.

Non, non, jamais.

LE BAILLI.

De la douceur.

JULIEN.

Dans quel pays, dans quel village
Doit-on ſa femme à ſon Seigneur?

LE BAILLI.

Monſeigneur ne prend point la tienne,
Il la demande poliment,
Pour un moment.

JULIEN.

Et ſa demande ſera vaine.

BABET.

Non, Julien,
Je n'en ferai rien.

MATHURIN.

Mes chers enfans, point de colere...
Et vous, Bailli, dites-nous, ſans myſtere,
Ce qu'il exige de Babet.

LE BAILLI.

Ce qu'il exige de Babet?

MATHURIN.

Ce qu'il exige de Babet.

LE BAILLI.

Pour le bonheur de nos familles,
Ses aïeux, avoient en effet,
Le droit d'interroger nos filles
Sur le choix qu'elles avoient fait.

CHŒUR.

Pour le bonheur, &c.

LE BAILLI.

Monſeigneur veut agir de même,
Preuve certaine qu'il vous aime;
En quatre mots, voilà le fait.

CHŒUR.

En quatre mots, &c.

MATHURIN.

En ce cas plus de réſiſtance,
Refuſer, ſerait une offenſe.

BABET.

Chargez-vous en, ſage Bailli,
Répondez-lui, répétez-lui
Que Julien ſeul a ſu plaire.

LE BAILLI.

Digitized by Google

LE BAILLI.

C'eſt à vous de le ſatisfaire,
Monſeigneur veut être obéi.

THÉRESE, MATHURIN.

Mes chers enfans, plus de colere...
Monſeigneur, Monſeigneur ne veut que notre bien.

BABET.

Oui, Monſeigneur ne veut que notre bien,
Mais, ſon fils...

JULIEN.

Mais, ſon fils...

BABET.

Je voulais te le taire...

JULIEN.

Non, non...

LE BAILLI, THÉRESE, MATHURIN.

Eh bien?

BABET.

Eh bien!

CHŒUR.

Eh bien!

BABET.

L'autre ſoir, j'étais ſeulette,
A l'ombre de cet ormeau,
J'y finiſſais la roſette
Dont j'ai paré ton chapeau.
Monſieur le Comte ſe préſente...
Ah! m' fit-il, qu'elle eſt raviſſante!
Que le ſoir,
Il eſt doux de ſ' voir!
Monſieur, je ſuis votre ſervante,
J'y vois mieux le matin que l' ſoir.

LE BAILLI, THÉRESE, MATHURIN, JULIEN.

Ce propos me fait trembler...

CHŒUR.

Babet.... Babet.... il faut tout révéler.

BABET.

Je veux fuir, & ſans myſtere,
Voila qu'il retient mes pas....
Oui, m' fit-il, c'eſt pour me plaire
Que vous avez tant d'appas.

Digitized by Google

Cédez au feu qui me tourmente ;
Vous conviendrez, p'tite innocente,
Que le ſoir,
Il eſt doux de ſ' voir.
Monſieur, je ſuis votre ſervante,
J'y vois mieux le matin que l' ſoir.

JULIEN.

Puis après!..

BABET.

Il me ſuit à travers la prairie,
Mais voilà que je crie...

JULIEN.

Eh bien!

BABET.

Et malgré ſon ardeur.
Je crois... oui, je crois qu'il eut peur.

THÉRESE, MATHURIN.

Bailli! Bailli!... que faut-il faire?

JULIEN.

Déſobéir.

LE BAILLI.

A Monſeigneur!

CHŒUR.

Le jeune Comte veut lui plaire.

LE BAILLI, *à Babet.*

Vous êtes vaſſale du pere,
Vous n'aurez à faire
Qu'à ſa grandeur.

JULIEN.

Par fois la grandeur déſeſpere
Et nos amours, & not' honneur.

MATHURIN, *à Julien.*

Monſeigneur nous aime,
Contre ſon fils même.
Il ſaura la protéger.
Mais craignez de le fâcher.

JULIEN, *à Mathurin.*

Vous le voulez?

MATHURIN.

Je le deſire.

Digitized by Google

JULIEN.

Babet... Babet... je n'ai plus rien à dire...
Mais si l'on vient à l'affliger,
Si l'on ose lui faire injure...

MATHURIN.

Je jure
De t'en venger.

BABET.

Je jure
De ne pas changer.

JULIEN.

Je jure
De m'en venger.

LE BAILLI, *à Babet.*

Venez, craignez d'outrager
Le Maître qui vous aime ;
Contre son fils même
Il saura vous protéger.

MATHURIN, *à Julien.*

Que sa tendresse te rassure,
Mais si l'on vient à l'affliger,
Si l'on ose lui faire injure,
Je jure
De t'en venger.

JULIEN, *à Babet.*

Ah ! ta constance me rassure,
Mais si l'on vient à t'affliger,
Si l'on ose te faire injure,
Je jure
De m'en venger

CHŒUR.

Allez, craignez d'outrager
Le Maître qui nous aime :
Contre son fils même
Il saura nous protéger.

(*Le Bailli emmene Babet.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le fond du Théatre repréſente un veſtibule auquel on monte par pluſieurs degrés : de chaque côté, ſur le devant, s'elevent deux pavillons auxquels on arrive auſſi par quelques marches ; la porte de l'un & de l'autre eſt en face du ſpectateur. L'eſpace qui conduit du bord de la ſcene à ces pavillons, eſt garni de tilleuls ſéparés par une charmille de ſix ou ſept pieds de hauteur, & dans laquelle on a pratiqué des portes latérales. Le Bailli arrive myſtérieuſement par celle qui eſt à la droite du ſpectateur.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI.

UNE réflexion prudente m'a fait laiſſer Babet au Village juſqu'au moment de l'arrivée de Monſeigneur, & ladite réflexion m'invite à examiner l'appartement dans lequel ſa Grandeur m'a ordonné de la conduire. Je ſais que l'on peut y entrer par les jardins, Monſieur le Comte ſerait capable d'en profiter, pour rendre une viſite à la future, & j'opine qu'il eſt de ma ſageſſe de me précautionner contre toute eſpece de ſurpriſe..... Entrons..... Reviendrai-je par ici ?... Traverſerai-je les ſuſdits jardins, pour aller chercher la jeune fille ?.. Je verrai.

(*Il monte dans le pavillon placé à la droite du ſpectateur, & entre dans l'appartement qui eſt cenſé y être joint. Au même inſtant, on entend une ritournelle ſur laquelle Frontin paraît par la porte du veſtibule.*)

Digitized by Google

SCENE II.

FRONTIN.

ON n'a rien vu...
Je me ſuis tû...
Et tout ce que j'entends dire....
Tout ce que je voi
M'inſpire
De l'effroi.
(*Il examine le côté du bois à ſa droite.*)
Nous l'attendrons ſous ce feuillage...
Je ne l'approche qu'en tremblant....
Ah ! le triſte perſonnage
Que celui de confident ! . . .
Et ſon pere !
Quand il le ſaura !
Quel tapage ! quelle colere !
Jamais il ne pardonnera.

(*Le Bailli ſort de l'appartement dans lequel il étoit entré au même inſtant, la Fleur arrive par la porte latérale, pratiquée dans la charmille à gauche du ſpectateur.*

SCENE III.

LE BAILLI, FRONTIN, LA FLEUR.

LE BAILLI.

JE ſuis tranquille.

FRONTIN, *treſſaillant.*

Je meurs de peur.

(*Le Bailli entend parler & s'arrête.*)

LA FLEUR.

La chaiſe eſt prête.

FRONTIN.

C'eſt la Fleur....

LA FLEUR.

Mais Babet n'eſt pas docile...

FRONTIN.

Plus bas, plus bas.

Digitized by Google

LA FLEUR.

Quelle rumeur !

LE BAILLI.

Quelle horreur !

FRONTIN.

Plus bas, la Fleur.

LA FLEUR.

Quelle rumeur !

LA FLEUR.

Mameſelle' Babet eſt bien jolie....
Mais l'enlever à Julien !

LE BAILLI.

L'enlever !

LA FLEUR.

Ah ! c'eſt folie.

FRONTIN.

Obéis, & ne dis rien.

LA FLEUR.

J'obéis, & ne dis rien.

FRONTIN.

Obéis, & ne dis rien.

LA FLEUR.

A quelle heure !

FRONTIN.

Tu le ſauras.

LA FLEUR.

Si l'on m'attrappe, que je meure
Si je ne vous décele pas.

FRONTIN.

C'eſt mon affaire...

LE BAILLI.

Je te ſuivrai.

FRONTIN.

Mais laiſſe-moi

LA FLEUR.

Je crains le pere...

LE BAILLI.

Je parlerai...

LA FLEUR.

Chacun pour ſoi.

FRONTIN.

C'eſt mon affaire,
Mais laiſſe-moi.

LE BAILLI.

Je te ſuivrai,
Je parlerai...

LA FLEUR.

Je crains le pere,
Chacun pour ſoi.

(Pendant le trio, le Bailli rentre tout doucement dans l'appartement d'où il étoit ſorti, Frontin renvoie la Fleur & le Comte arrive.)

Digitized by Google

SCENE IV.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

MON pere ne tardera pas, il ne ſoupçonne rien....

FRONTIN.

Tout doux....

LE COMTE.

Nous ſommes ſeuls.... Le moment avance, tout eſt-il prêt.

FRONTIN.

Et vous êtes réſolu d'abuſer d'un droit!...

LE COMTE.

Repréſentations inutiles: Babet l'emporte, elle m'entraîne malgré moi, & j'en triompherai.

FRONTIN.

Elle eſt ſage.

LE COMTE.

Je la reſpecterai.

FRONTIN.

Son cœur....

LE COMTE.

Doit être à moi.

FRONTIN.

A Julien.

LE COMTE.

Qu'elle oubliera.

FRONTIN.

Jamais.

LE COMTE.

Silence... Elle traverſera ce pavillon. (*Celui qui eſt à ſa droite.*) Mes chevaux m'attendront....

FRONTIN.

Sans moi?

LE COMTE, *d'un ton abſolu.*

Mes chevaux m'attendront au pied de cette porte. (*Celle qui eſt au fond du même pavillon.*) Tu y ſeras avec la Fleur, & Babet aura diſparu avant que l'on ait eu le tems de s'en appercevoir.

Digitized by Google

FRONTIN.

J'en frémis... Et vous la conduiſez?...

LE COMTE.

Dans la terre qui m'appartient. Elle en ſera la Fermiere.

FRONTIN.

La Fermiere.

LE COMTE.

Moins je lui inſpirerai de coquetterie, plus j'aurai de pouvoir ſur ſon cœur, & ſi rien ne peut la réduire, il n'eſt point de ſacrifice que je ne ſois capable de lui faire.

FRONTIN.

Allons donc.

LE COMTE.

Que m'importe la terre entiere,
Quand j'oſe du plus tendre pere,
Braver la tendreſſe & la loi?
C'eſt pour Babet que je reſpire,
Il n'eſt point de bien où j'aſpire,
Si j'obtiens le don de ſa foi.
Babet a les mœurs du village,
Et ſon cœur connoîtra l'amour;
Il eſt perfide, il eſt volage
A la ville comme à la Cour.
Richeſſe, honneurs, grandeur ſuprême,
Vous n'offrez que de vains plaiſirs:
Se voir aimé de ce qu'on aime,
Peut-on former d'autres deſirs?
Que m'importe la terre entiere,
Quand j'oſe du plus tendre pere
Braver la tendreſſe & la loi?
C'eſt pour Babet que je reſpire,
Il n'eſt point de bien où j'aſpire,
Si j'obtiens le don de ſa foi.

FRONTIN.

Je ſuis confondu.... Et vous prétendez que je vous aide?

LE COMTE.

A faire mon bonheur.

FRONTIN.

A vous allier?....

LE COMTE

Digitized by Google

LE COMTE.

Avec les graces & la vertu.

FRONTIN.

Mais songez...

LE COMTE.

Je lis dans ton cœur, & si tu étois capable de me trahir...

FRONTIN.

Je le devrais.

LE COMTE.

Malheureux !

FRONTIN.

Tout le village va crier.

LE COMTE.

Il s'appaisera.

FRONTIN.

Monsieur votre pere...

LE COMTE.

Le temps le calmera.

FRONTIN.

Et c'est moi qui paierai pour vous.

LE COMTE.

Paix... Le Bailli pourroit avoir des doutes ; & jusqu'au moment de mon entretien avec la jeune fille, je veux avoir l'air de ne m'occuper que de la fête qui devait suivre le mariage.

FRONTIN.

Elle sera fort gaie pour Julien.

LE COMTE.

J'ai chargé Alain de la conduire, je vais le retrouver, & toi ?...

FRONTIN, *voyant Alain.*

Le voici.

LE COMTE.

Julien !

FRONTIN.

Alain.

LE COMTE.

Que me veut-il ?

(*Alain paraît, & regarde avec empressement de tous les côtés.*)

Digitized by Google

SCENE V.

Les mêmes, ALAIN.

FRONTIN.

A Qui diable en a-t-il ?

ALAIN.

Ça va comm' un charme.

LE COMTE.

Quoi ?

ALAIN.

Oui, vraiment : j'ons regardé, considéré, tourné, r'tourné, & j'nons pas découvert la plus p'tite chose qui doive le chagriner.

LE COMTE, FRONTIN.

Qui ? ALAIN.

Julien qui eſt inquiet, & qui m'a prié d'examiner c' qui s' paſſe.

FRONTIN, *au Comte.*

Vous l'entendez.

ALAIN.

Sans qu' vous en doutiez.

LE COMTE.

Ne le ſais-tu pas ?

ALAIN.

C'eſt c' que j'ai dit.

LE COMTE.

Tes couplets à apprendre...

FRONTIN.

Les jeunes filles à raſſembler...

ALAIN.

Ça s'ra magnifique.

FRONTIN.

Eh ! va-t'en.

ALAIN.

V'là qu'au Bailli Babet défere,
Et ça tourmente le hameau.
Mais, l' beau coup-d'œil que ça va faire
A ſon arrivée au château !

Digitized by Google

LE COMTE.

Que veut-il de moi ?

FRONTIN.

Tais-toi donc ? écoute-moi.

ALAIN.

Ecuyers & gardes-chasse.

LE COMTE ET FRONTIN.

Mais, tais-toi de grace.

ALAIN.

La lance en main, le fusil,
La ta la la . . . Oh ! si j'étois à leur place.

LE COMTE ET FRONTIN.

Paix donc.

ALAIN.

Jarni comm' le cor sonneroit.

LE COMTE.

Ah ! le traître.

ALAIN.

Jarni comm' le cor sonneroit.

FRONTIN.

L'indiscret.

ALAIN.

Jarni comm' le tambour battroit.

LE COMTE ET FRONTIN.

Mais la fête est un secret,
Ah le traître, l'indiscret !

ALAIN.

Jarni, &c.

ALAIN.

Mais pour ce soir j'apprends mon rôle,
C'est un plaisir de l'répétet.

FRONTIN.

Mais au fait.

ALAIN.

Puis sur le chant, sur la parole,
Je viens tout exprès vous consulter.

LE COMTE ET FRONTIN.

Il m'inquiete . . . . Il me désole . . .
Pourquoi me viens-tu consulter ?
Sur quoi nous

ALAIN.

V'là qu'au Bailli, &c.

Digitized by Google

LE COMTE.

Eh! bourreau! dis-moi ce que tu veux?

FRONTIN, *le prend par le bras.*

A ce soir.

ALAIN, *voyant le Marquis.*

Monseigneur...

LE COMTE.

Mon pere!... Silence!

(*Le Comte leur recommande encore la discrétion par ses gestes, & va au-devant du Marquis qui s'arrête en souriant.*)

SCENE VI.

Les mêmes. LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

DU secret... je me retire.

LE COMTE.

Mon pere...

ALAIN.

C'est, qu'sauf vot' respect, Monseigneur, M. l'Comte est bien aise qu'vous ayez toute la surprise d'la fête de c'soir.

LE COMTE.

Le traître!

LE MARQUIS, *à Alain.*

Et voilà pourquoi vous ne m'en dites rien?

ALAIN.

Monseigneur l'a d'viné.

FRONTIN.

L'imbécille!

LE MARQUIS, *au Comte.*

Consolez-vous, je m'en doutois.

LE COMTE.

C'est la premiere que je fais, & d'avance je vous demande grace pour les paroles.

LE MARQUIS.

Les plus simples sont les meilleures.

Digitized by Google

LE COMTE.

La nature eſt difficile à ſaiſir.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas ſa faute.

(*Frontin fait ſon poſſible pour renvoyer Alain, il ne peut y réuſſir.*)

ALAIN, *à Frontin.*

Ça va v'nir.... ſi ben donc, M. l'Comte, que j'avons l'honneur de vous repréſenter que ſila qui a fait les couplets dont vous êtes l'auteur.

LE MARQUIS, LE COMTE.

Fort bien.

ALAIN.

Il y a mis une certaine rubrique d'mots que je n'entendons pas bien ſpécifiquement, & j'voudrois que qu'chéſ'n d'plus clair, d'plus compréhenſible pour à l'égard du bonheur d'l'un, puis du bonheur d'l'autre, c'qui fait un bonheur à deux...

LE COMTE.

J'y penſerai.

ALAIN, *au Marquis.*

Et par la même occaſion, j'prenons la valeſcence d'ſupplier Monſeigneur de n'pas faire attendre Julien.

LE COMTE.

Il ſuffit.

ALAIN.

Sa grandeur eſt bien polie, mais en tête-à-tête, ça trouble un amoureux.

LE MARQUIS.

Soyez tranquille, & laiſſez-nous. (*Alain ſort.*)

FRONTIN, *à part.*

Je reſpire.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Babet va paroître, c'eſt vous que j'ai chargé du ſoin de faire ſon bonheur, & je vous croyois aſſez galant pour aller au-devant d'elle.

Digitized by Google

LE COMTE, *avec embarras.*

Le Bailli eſt jaloux de ſes droits, & je les reſpecte... d'ailleurs...

LE MARQUIS.

Je ne veux rien ſavoir, & votre diſcrétion, l'embarras de Frontin, votre voiture que je viens de voir préparer...

LE COMTE.

Ma voiture!

LE MARQUIS.

Tout cela ſuppoſe que vous nous ménagez pour ce ſoir quelque ſurpriſe...

FRONTIN.

C'eſt vrai: (*au Comte.*) renoncez-y.

LE COMTE.

Non, mon pere... mais je veux que la mariée régale demain tout le village, & ce matin je chaſſe pour elle.

FRONTIN.

Vous chaſſez?

LE COMTE.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Vous ſavez à quoi vous engage le droit que je vous permets d'exercer... il vous donne celui de faire des heureux, & je vous l'abandonne: jugez de ma rendroſſe pour vous.

ALAIN, *accourant.*

V'la Babet.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Il faut la recevoir, vous partirez après.

(*Le Comte va au-devant de Babet; elle arrive à la fin de la marche ſuivante, conduite par le Bailli, précédée des Gardes chaſſes ſous les armes, & ſuivie de la Cour du Marquis.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

Les mêmes, LE BAILLI, BABET, SUITE.

Marche dans l'ancien ſtyle, comme ayant été faite du temps de l'origine du droit de vaſſelage.

CHŒUR.

HONNEUR, honneur,
Chantons en chœur
Notre bon Seigneur.
Nos plaiſirs vont renaître,
Le printemps nous rend notre maître.
Ah! ſans retour,
Loin de la Cour
Habitez ce jour.
Cédez au déſir qui nous preſſe,
Partagez notre ivreſſe,
Honneur, cent fois honneur
A notre bon Seigneur.

(L'air de la marche continue, tout le monde ſe tait; Babet fait la révérence au Marquis, & lui remet ſon contrat de mariage; il ordonne au Bailli de la conduire dans le Pavillon qui eſt à ſa gauche, & le Bailli obéit; lorſqu'elle y eſt entrée, le comte donne un coup-d'œil, & tout le cortege défile devant le Marquis.)

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *ſeul.*

QUEL ſpectacle pour un pere?... oui! j'ai lu dans le cœur de mon fils, & le déſir qu'il témoigne d'interroger Babet, les ſoins qu'il ſe donne pour célébrer ſon mariage, l'impatience dans laquelle il eſt d'en voir arriver le moment, tout me prouve qu'il ne s'occupera que du bonheur de ſes vaſſaux.

(Le Bailli ſort de l'appartement dans lequel on l'a vu entrer; il eſt ſuivi de Babet qu'il veut retenir.

Digitized by Google

SCENE IX.

LE MARQUIS, LE BAILLI, BABET.

BABET.

IL est trop bon, trop généreux pour me r'buter.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ?

LE BAILLI, *à Babet.*

Reposez-vous sur moi.

BABET.

Il m'écoutera.

LE MARQUIS, *à Babet.*

Que voulez-vous ?

LE BAILLI, *à Babet.*

Rentrez.

LE MARQUIS.

Approchez.

BABET.

Monseigneur....

LE MARQUIS.

Eh bien ?

BABET.

J' croyais êt' hardi, & v' là qu' la parole me manque.

LE MARQUIS.

Remettez-vous.

BABET.

J'ai trop d' chagrin.

LE MARQUIS.

Si vous aimez Julien, votre impatience est pardonnable, mais elle ne doit point vous causer des alarmes aussi vives : qui peut les faire naître ? Parlez, Babet, expliquez-vous, mes bontés sont à ce prix.

LE BAILLI.

Les vertus dégénerent, & notre sagesse ne se retrouve plus dans le cœur de nos enfans.

LE MARQUIS.

Bailli... LE BAILLI.

Digitized by Google

LE BAILLI.

O tempora ! ô mores !

LE MARQUIS, *au Bailli.*

M'entendez-vous ?

LE BAILLI.

Mais je ſais tout, & je veillerai ſur tout.

LE MARQUIS.

C'eſt Babet que j'interroge, & c'eſt à Babet de répondre.

LE BAILLI.

Votre grandeur a raiſon.

LE MARQUIS, *à Babet.*

Pourſuivez.

BABET.

Dans la prairie & ſous l'ormeau,
Julien veilloit ſur mon troupeau :
Tranquillement & ſans détour
Il me parloit de ſon amour.
Sans crainte, ſans prévoir d'orage,
Nous formions les mêmes vœux,
Nous n'avions qu'un cœur à nous deux,
Tous mes jours étoient ſans nuage,
Nous étions heureux.

LE MARQUIS.

Vous ſerez heureux.

BABET.

Votre ordonnance, vos deſirs
Viennent troubler tous nos plaiſirs.
Hélas ! ſans vous, & pour jamais,
Nous avions le calme & la paix.

LE MARQUIS.

Vous aurez le calme & la paix.

BABET.

Le calme & la paix
Malgré moi,
Je frémis de votre loi.

LE MARQUIS.

Cédez à ſon pouvoir.

BABET.

Ah ! quel triſte devoir !

Digitized by Google

LE BAILLI.

Celui de Monſeigneur
Eſt de veiller ſur l'honneur.

BABET.

Ce lieu me fait trembler...
Ah ! ſi j'oſois parler...

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Qui peut la faire trembler ?

LE BAILLI.

Je balance...

LE MARQUIS.

Quel ſilence !
Babet, il faut parler.

BABET.	LE BAILLI.	LE MARQUIS.
Oui, ce lieu me fait trembler.	Je balance...	Il balance...
Quelle peine ?	Du ſilence.	Quel ſilence ?
Quelle gêne ?	Il faut diſſimuler.	Babet, il faut parler.
Ah ! ſi j'oſois parler ?		

BABET.

Quel effroi pour ma tendreſſe
Tout augmente ma frayeur...
Si mon ſort vous intéreſſe,
Ah ! ſoyez mon protecteur !
Monſeigneur, Julien ſoupire,
C'eſt pour lui que je reſpire,
Prenez pitié de ſa douleur.

BABET.	LE BAILLI.
Quel effroi pour ma tendreſſe !	Son chagrin & ſa jeuneſſe
Tout augmente ma frayeur.	Vous annoncent ſa candeur.
Si mon ſort vous intéreſſe,	Si ſon ſort vous intéreſſe,
Ah ! ſoyez mon protecteur.	Ah ! ſoyez mon protecteur.

LE MARQUIS.

Votre protecteur ! je dois l'être, & je le ſuis... mais contre qui faut-il vous défendre ?

BABET.

Quand on a d'l'amour pour celui-ci, on ne ſauroit en avoir pour celui-là.

LE MARQUIS.

Je le crois.

Digitized by Google

BABET.

Ça n' ſe partage pas.

LE MARQUIS.

Je le ſais.

BABET.

Faut qu'y 'reſte où le cœur l'a placé d'la premiere fois.

LE MARQUIS.

Après.

BABET.

Mon pere & ma mere n'é m' l'auroient pas enſeigné ; que j' l'aurois appris toute ſeule.

LE MARQUIS.

Où voulez vous en venir ?

BABET.

C'eſt qu' ſauf vot' bonne grace, & ſi c' n'étoit pas vous manquer d' reſpect, j' voudrois qu' vous commandaſſiez qu'on n'maimât pas.

LE MARQUIS.

Il ſeroit difficile de m'obéir... Mais la demande eſt nouvelle....

BABET.

C' t'amour-là ne ſert à rien.

LE MARQUIS.

Auriez-vous changé d'avis ?

BABET.

J' n'ai jamais été du ſien.

LE MARQUIS.

Et vous allez vous marier ?

BABET.

Je n' ſouhaite que ça.

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Bailli, lui croyez-vous la tête bien ſaine ?

LE BAILLI.

Plus que vous ne penſez.

LE MARQUIS.

Et plus je l'entends, moins je puis la concevoir... Babet, Bailli... votre ſilence, ſes inquiétudes, la demande qu'elle me fait, tout cela renferme quelque myſtere, & je ſaurai le pénétrer.

Digitized by Google

BABET.

Si Monſeigneur m'exemptoit de la loi, ça n'paroitroit p-'t-être pas.

LE MARQUIS.

Comment?

BABET.

Si quelqu'un qui nous chagrine ſe r'ſſouvenoit de c' que je lui ai dit, ça paroitroit encore moins.

LE MARQUIS.

Achevez.

BABET.

Je n' ſaurois....

LE MARQUIS.

Babet...

BABET.

Ça vous f'roit d' la peine.

LE MARQUIS.

De la peine!

BABET.

Laiſſez-moi partir.

LE MARQUIS.

Je ne puis.

BABET, *déſolée.*

Eh bien!... oui... j'obéirai.... mais ſi Monſeigneur m'abandonne.... ſi M. le Comte...

LE MARQUIS.

Mon fils!...

BABET.

Pardonnez.... mais Julien.... mon pere.... ma mere.... nous n'eſpérons qu'en vous.

(*Elle rentre dans le pavillon, en prononçant cette derniere phraſe.*)

Digitized by Google

SCENE X.

LE MARQUIS, LE BAILLI.

LE MARQUIS.

C'EN eſt trop, Bailli, je le veux; je l'exige; parlez.

LE BAILLI.

Si je l'avois inſtruite de ce qui ſe paſſe, rien ne l'auroit arrêtée.

LE MARQUIS, *vivement.*

Que ſe paſſe-t-il.

LE BAILLI, *montrant le pavillon.*

Les chevaux de M. le Comte ſeront là.

LE MARQUIS.

Pourquoi n'y ſeroient-ils pas?

LE BAILLI.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Lui eſt-il défendu de chaſſer, de faire une honnêteté à Babet?

LE BAILLI.

Qu'il va ravir à ſa famille.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire?

LE BAILLI.

Ce que j'ai entendu.

LE MARQUIS.

Vous?

LE BAILLI.

Moi-même.

LE MARQUIS.

Bailli....

LE BAILLI.

Et votre grandeur lui permet de paſſer une demi-heure avec cette infortunée? demi-heure critique, demi-heure fatale, demi-heure dangereuſe...

LE MARQUIS.

Je connois mon fils, il en eſt incapable..... vous trompez.

(*Dans le moment même, Julien arrive par une des portes latérales: il eſt à la tête des jeunes payſans, & ſuivi de Thérèſe & de Mathurin qui cherchent à le calmer.*)

Digitized by Google

SCENE XI.

Les mêmes, THÉRESE, MATHURIN, JULIEN, JEUNES GARÇONS.

JEUNES GARÇONS.

OUI ; contre un droit qui nous offense,
Tout nous dit de nous armer.

LE BAILLI.

Quel outrage !

LE MARQUIS.

Quelle insolence,
Et qui peut vous allarmer?

JULIEN, JEUNES GARÇONS.

Nous respectons votre puissance,
Mais nos cœurs, nos cœurs sont à nous.

LE MARQUIS.

Le mien, protége l'innocence.

THERESE, MATHURIN.

Prenez pitié de leur courroux.

JULIEN.

Vous nous aimez, je vous révere,
Mais Babet, Bsbet est mon bien.

(*Babet entend la voix de Julien, & vient se jetter dans les bras de sa mere.*)

SCENE XII.

Les mêmes, BABET.

BABET.

C'EST lui...

JULIEN, *courant à elle.*

Babet...

LE BAILLI, *le retenant.*

Téméraire...

BABET.

Julien...

Ma mere.

Ne m'abandonne pas, & je ne crains plus rien.

Digitized by Google

LE MARQUIS, *à Julien.*

Si vous redoutez ma colere,
Calmez ce courroux indiscret,
Je vois que Babet vous est chere,
Et je vous réponds de Babet.

JULIEN.

Ah ! daignez me la rendre.

LE MARQUIS.

J'entends qu'elle céde à la loi.

CHŒUR.

A la loi !

JEUNES GARÇONS, *à Julien.*

Nous jurons de te défendre,
Tout le Hameau sera pour toi.

LE MARQUIS.

Quelle audace !

THÉRESE, MATHURIN.

Voyez nos larmes.

JEUNES GARÇONS.

L'amour qui les unit doit être respecté.

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Chaque instant, chaque mot augmente mes alarmes ;
M'auriez-vous dit la vérité ?

LE BAILLI.

Je tremblois de vous en instruire.

LE MARQUIS.

N'ajoutez pas à mon chagrin.

CHŒUR, *à demi-voix.*

Monseigneur se tait... Il soupire.
Ah ! quel sera notre destin !

LE MARQUIS.

Mon fils ! mon fils ! Que dois-je faire ?

LE BAILLI.

Le réprimer, le contenir.

LE MARQUIS.

Vous déchirez le cœur d'un pere...
Mais, qui sait aimer, sait punir.

JULIEN.

Je ne saurois vivre sans elle.

BABET.

Je ne puis vivre sans Julien.

JEUNES GARÇONS.

Protégez un couple fidelle...

Digitized by Google

THÉRESE, MATHURIN.

Le bonheur eſt tout notre bien.

LE BAILLI.

Pardon, mais j'ai dû vous inſtruire...

LE MARQUIS.

N'ajoutez pas à mon chagrin.

CHŒUR.

Monſeigneur ſe tait... Il ſoupire...
Ah ! quel ſera notre deſtin !

LE MARQUIS.

Bailli...

LE BAILLI.

Qu'ordonnez-vous ?

LE MARQUIS.

Traverſez ce paſſage,
Il conduit au château, renfermez-y Babet...

JULIEN, *allarmé.*

Oh ! ciel !

LE MARQUIS, *à Thérese & à Mathurin.*

Suivez ſes pas.. ſoutenez ſon courage.
Et vous ſaurez bientôt quel ſera mon projet.

JULIEN, *enchanté.*

Monſeigneur...

LE MARQUIS.

Gardez le ſilence,
Et diſſipez votre frayeur.

CHŒUR.

Monſeigneur nous rend l'eſpérance,
Et le calme eſt dans notre cœur.

CHŒUR.

Monſeigneur nous rend l'eſpérance.
Et le calme eſt dans notre cœur.
Gardons le plus profond ſilence,
Et diſſipons notre frayeur.

LE MARQUIS.

Je vous ai rendu l'eſpérance.
Mais, hélas ! quel eſt ma douleur !
Gardez le plus profond ſilence,
Et diſſipez votre frayeur.

(Babet rentre dans l'appartement d'où elle étoit ſortie avec le Bailli, Théreſe & Mathurin; Julien & les jeunes garçons ſortent par la porte latérale, le Marquis par celle du veſtibule.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Digitized by Google

JULIEN, *à Babet.*

Quel bonheur ?

LE MARQUIS.

Et le premier exemple que vous leur donnez . . . je rougis de le dire.

LE COMTE.

J'ai tout fait pour lui plaire . . . . j'aurois tout bravé pour être son époux.

LE MARQUIS.

Vous ?

LE COMTE.

Regardez-là, & jugez-moi.

LE MARQUIS.

Sortez.

LE COMTE.

J'obéirai, mais croyez que le plus cruel de mes tourmens sera de vous avoir déplu, d'avoir osé alarmer l'innocence.

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

LE COMTE.

Ciel !

THÉRÈSE, MATHURIN.

Grace.

LE MARQUIS.

Ce mot seul vous met à votre place . . c'est pour vous, pour leur maître que leur pitié est forcée de supplier.

LE COMTE.

Leur pitié ! . . . Bailli . . .

LE BAILLI.

M. le Comte . . .

LE COMTE.

Où sont les titres dont je viens d'abuser ?

LE BAILLI.

Les voici.

LE MARQUIS, *à part.*

Que veut-il faire ?

Digitized by Google

FRONTIN, *le renvoyant.*

Impoſſible.

JULIEN.

Monſieur....

FRONTIN.

Serviteur.

JULIEN, *furieux.*

Je ne crains pas qu'ell' me trahiſſe... mais gare vous, ſi l'on m'la ravit.

FRONTIN, *le renvoyant.*

Bon ſoir.

JULIEN.

Oui... ſi l'on oſe...

FRONTIN, *fermant la porte.*

C'eſt dis.

SCENE III.

FRONTIN, *ſeul.*

LE drôle eſt alerte, & quand il ſe douteroit de quelque choſe, il ne ſeroit pas plus inquiet... & mon maître, que l'hiſtoire de ſa chaiſe a forcé d'aller à la chaſſe! Il n'eſt pas méchant, mais il eſt vif; & ſes Gardes! ſes pauvres chiens! comme ils vont être traités! combien il va manquer de gibier! on n'a pas la main sûre, quand on médite un mauvais coup, & j'en ſais quelque choſe..... mais il n'y a plus à balancer, & je me réſigne: (1) une chaiſe ici, l'autre là, & le bail de la ferme ſur la table... La ſeule choſe qui me raſſure, c'eſt que Julien ne peut plus entrer, c'eſt que M. le Marquis ne ſoupçonne rien: (2) le voici!

(*Le Marquis ſort du pavillon oppoſé, avec Thérèſe & Mathurin.*)

(1) Il entre dans le pavillon à gauche du ſpectateur.

(2) Il va pour ſortir du pavillon, apperçoit le Marquis & ſe retire dans le fond.

Digitized by Google

SCENE IV.

LE MARQUIS, THÉRESE, MATHURIN, FRONTIN.

LE MARQUIS.

IL étoit eſſentiel que Babet ignorât mon projet ; & la ſeule choſe dont j'ai voulu qu'elle fût inſtruite, c'eſt qu'elle va paſſer, avec mon fils, la demi-heure impoſée par la loi : mais le Bailli veille ſur elle, le château ſera fermé, les avenues en ſeront gardées, & vous devez être tranquilles.

THÉRESE.

Plus not' enfant nous intéreſſe, & plus nous ſommes fâchés des maux qu'elle vous cauſe.

LE MARQUIS.

C'eſt du fond de ce pavillon(1) que nous allons entendre la converſation que mon fils doit avoir avec elle, & votre âge, votre honnêteté, le repos de Julien, tout m'a décidé à vous en rendre les témoins.

(*Chaque mot que le Marquis prononce, fait trembler Frontin qui ſent l'impoſſibilité de lui échaper; il pouſſe la porte du fond, eſſaye de s'eſquiver, avance un pied qu'il retire auſſitôt, & enfin prend le parti d'avoir l'air d'arranger le pavillon.*

MATHURIN.

L'épreuve eſt pénible.

LE MARQUIS.

Et néceſſaire ; mon fils eſt mon ſucceſſeur, & ſa vertu eſt un bien dont je dois compte à mes vaſſaux..... entrons.

THÉRESE.

Il craindra de vous affliger.

LE MARQUIS.

Je m'en étois flatté, mais ſes chevaux ſont prêts, & je n'eſpere plus rien. (2) Que fais-tu là ?

(1) Celui dans lequel eſt Frontin.

(2) Il avance vers le pavillon & voit Frontin.

Digitized by Google

FRONTIN, (*en descendant.*)

J'arrangeois ces chaises, & je me retire.

LE MARQUIS.

Si tu sors avant que Babet soit ici, ce soit tu périras sous le bâton.

FRONTIN.

Je reste.

LE MARQUIS.

Même punition, s'il t'échape un geste, un regard, une parole qui fassent soupçonner à ton maître que nous sommes dans ce pavillon...

(*Le Marquis y entre avec Thérese & Mathurin: ils en ferment les portes.*)

FRONTIN.

Si quelqu'un vouloit prendre ma place!

SCENE V.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

BABET, Babet va venir...
De la tendresse,
Qui me presse,
Je vais l'entretenir.

FRONTIN.

Ah! Frontin! quelle ivresse!

(*Frontin reste comme un terme, les yeux baissés, & les bras pendans.*)

Eh bien!... eh bien!...
Quel silence!
Quel maintien!
Frontin, je perds patience....

(*Frontin leve les yeux & les baisse aussitôt: il en fait de même de ses bras.*)

Eh bien!... Quoi!
Des coups d'œil!... des gestes!

FRONTIN.

Moi!
Des gestes!... je n'en sais pas faire,
Et je n'en ai pas fait.

Digitized by Google

LE COMTE.

Frontin !...

FRONTIN.

Non, non.

LE COMTE.

Crains ma colere.

FRONTIN.

Je n'en ai pas fait, c'eſt un fait.

LE COMTE.

Qui peut troubler ſa tête ?

FRONTIN.

Non, non, & ce n'eſt pas honnête
De ſoutenir que j'en ai fait.

LE COMTE.

Laiſſe-moi, ſors.

FRONTIN, *regardant ſi Babet vient.*

Que je vous laiſſe !...
On m'en a promis pour ce ſoir,
Et ſi mon ſort vous intéreſſe,
C'eſt bien aſſez de ceux que je dois recevoir,

LE COMTE.

Que t'a-t-on promis ? parle... Eſt-ce ivreſſe, ou folie ?

FRONTIN.

Je n'ai bu de ma vie.

LE COMTE.

Il me confond à chaque mot.

FRONTIN, *très-haut.*

A chaque mot, oh ! c'en eſt trop,
Et je jure, je proteſte,
Que je n'ai pas fait un ſeul geſte,
Que je n'ai pas dit un ſeul mot.

LE COMTE, *à part.*

Le vin, la choſe eſt claire, a troublé ſa cervelle...
Si je m'emporte, il me perdra.
(*Haut & avec douceur.*)
Dans un inſtant, Babet viendra...
Je dois être ſeul avec elle,
Laiſſe-moi...

FRONTIN, *regardant ſi elle vient.*

Monſieur...

LE COMTE.

Je le veux.

Digitized by Google

FRONTIN.

Monſieur...

LE COMTE.

Eh bien !

FRONTIN.

J'ai des raiſons touchantes,
Des raiſons frappantes,
Pour l'attendre dans ces lieux.

LE COMTE.

Des raiſons touchantes ?

FRONTIN.

Des raiſons frappantes.

LE COMTE.

Ah ! c'en eſt trop, ſors de ces lieux,
On redoute ma colere :
Non, non, je ne puis plus me taire,
Va, laiſſe-moi, oui, je le veux.

FRONTIN.

Oui, pour un mot, oh ! c'en eſt trop,
Et je jure, je proteſte,
Que je n'ai pas fait un ſeul geſte,
Que je n'ai pas dit un ſeul mot.

(Le Comte va pour entrer dans le pavillon où eſt le Marquis, apperçoit Babet & s'arrête ; elle eſt amenée par le Bailli qui la lui préſente : auſſitôt qu'elle a deſcendu les degrés du veſtibule, Frontin les franchit, & diſparoit.

SCENE VI.

LE COMTE, LE BAILLI, BABET.

LE BAILLI, *à Babet.*

SAGESSE, ſimpleſſe & vérité ! [*au Comte :*]
Nobleſſe, délicateſſe, bonté,
(*Il ſalue le Comte & ſe retire.*)

LE COMTE (*après un moment de ſilence.*)

Puis-je eſpérer que Babet voudra bien me regarder ?

BABET.

M. l'Bailli m'a dit..... que je n'avois autre choſe à dire... que de dire que j'aime Julien, je vous l'dis, & c'eſt tout.

Digitized by Google

LE COMTE.

Je vous ai vue ſouvent... je ne vous ai parlé qu'une ſeule fois, & vous m'êtes échapée.

BABET.

Il étoit tard.

LE COMTE.

Je voulois vous répéter qu'il eſt impoſſible de vous voir ſans vous aimer.

BABET.

Il y a bien long-tems que j' ſuis ici.

LE COMTE.

Quand vous me connoîtrez mieux, vous ſerez moins preſſée de me quitter.

BABET.

Si j' ſouffrois toute ſeule, ce n' s'roit rien.

LE COMTE.

Serois-je aſſez malheureux pour vous cauſer de l'ennui?

BABET.

Je n' ſais pas bien c' que c'eſt.... mais Julien m'attend, & je n' le verrai jamais trop.

LE COMTE.

Julien! Vous ne ſongez qu'à lui.

BABET.

A lui ſeul.... après mon pere & ma mere.

LE COMTE, *vivement.*

Et c'eſt de leur bonheur dont je brûle de vous parler: Babet, charmante Babet, vous les chériſſez, & vous oubliez que leur âge va bientôt les mettre hors d'état de fournir à leurs beſoins.

BABET.

Ils n'en auront pas tant que j' vivrai.

LE COMTE.

Et s'ils étoient heureux, vous le ſeriez?...

BABET.

Ah! ſi par fois j'ai d' la triſteſſe,
C'eſt que Julien n'ait plus les ſiens,
Nous les regretterons ſans ceſſe;
Et tous nos ſoins ſ'ront pour les miens;
Matin & ſoir au labourage,
Au bois, aux champs, au jardinage,

Digitized by Google

Nous travaill'rons pour les nourrir,
Et moins nous les verrons vieillir,
Plus ils jouiront de not' ouvrage,
Et plus nous aurons de plaisir.

BABET.

C'est mon espoir,
C'est le devoir
De la jeunesse,
De ma tendresse.
De leur vieillesse
Qui m'intéresse,
J'écarterai l'infirmité;
Ce sera ma félicité.
Elle n'est point dans la richesse;
Vivre auprès d'eux,
Les rendre heureux,
Je ne forme point d'autres vœux.

LE COMTE.

Je les verrai,
Je veillerai
Sur leur vieillesse,
Qui m'intéresse.
C'est votre espoir,
Votre devoir,
Vous m'êtes chere,
Pour tous les deux formez des vœux:
Babet, Babet, soyez sincere;
Formez des vœux.
J'aurai soin de les rendre heureux.

BABET.

Ah! si par fois, &c.

LE COMTE.

Vous m'enchantez, & je veux seconder vos desirs..... Oui, Babet, tant de graces, tant de vertus méritent un autre sort.....

BABET.

Le nôtre nous suffit.

LE COMTE.

Un écrit doit en être le gage, vous le trouverez dans ce pavillon, (*celui dans lequel est son pere.*) venez l'y recevoir de ma main.

BABET, *retirant la sienne.*

C'est trop d'honneur.

LE COMTE.

Il vous met à la tête d'une des plus belles fermes de la province: c'est trop peu pour vous, je le sens, mais soyez-en la maîtresse, la souveraine; elle est à vous, & je ne m'y rendrai, je n'y jouirai de votre présence que lorsque vous daignerez me le permettre.... , Vous ne répondez rien?

C'est qu'il y a plus d'une demi-heure que j'suis avec vous.

LE COMTE

Digitized by Google

LE COMTE.

Ah ! c'eſt trop braver mon hommage.

BABET.

Quel outrage
Vous ai-je fait ?

LE COMTE.

Venez, & dans ce cabinet,
Voyez, quel eſt votre partage :

BABET.

Julien le verra.

LE COMTE.

De la méfiance ?

BABET.

Vous remerciera.

LE COMTE.

De la réſiſtance ?

BABET.

Monſeigneur.....
C'eſt trop d'honneur.

LE COMTE.

Votre famille vous eſt chere....
C'eſt ſon bonheur que je veux faire,
Et vous craignez de m'écouter ?

BABET.

C'eſt Julien qu'il faut conſulter.

LE COMTE.

Votre Julien me déſeſpere...

BABET.

Julien ?

LE COMTE.

Babet....

BABET.

Que voulez-vous ?

LE COMTE.

C'eſt lui que votre cœur préfere,
Et, malgré moi, j'en ſuis jaloux.

BABET.

Notre ſeul bien eſt de nous plaire,
Et c' bien-là n'eſt pas digne d' vous.

LE COMTE.

Votre famille vous eſt chere.
Et vnus craignez de m'écouter ?

Digitized by Google

BABET.

C'eſt Julien qu'il faut conſulter.

LE COMTE.

Ah ! c'eſt trop braver mon hommage....

BABET.

Qu'ai-je donc fait.

(Julien paroît ſur le haut de la charmille, & ſuit tous les mouvemens du Comte.)

LE COMTE.

Venez, & dans ce cabinet,
Voyez quel eſt votre partage.

BABET.

Julien le verra,
Vous remerciera.

LE COMTE.

Tout eſt perdu ſi je differe...
Vous m'offenſez,
Obéiſſez....

BABET.

De la colere ?
Ah ! pardonnez.....

LE COMTE.

Venez, venez.....

BABET.

Ah !....

(Il ouvre la porte du pavillon, & voit ſon pere : dans le moment même, Julien s'empare de Babet.)

LE COMTE.

Mon pere !

BABET.

Julien !

(Silence général pendant lequel le Marquis a les yeux ſur ſon fils qui n'oſe lever les ſiens : le Bailli paroît ſur les degrés du pavillon oppoſé.

SCENE VII.

Les mêmes, LE MARQUIS, THÉRESE, MATHURIN, LE BAILLI, JULIEN.

LE MARQUIS, *à ſon fils.*

ET c'eſt vous qui devez être leur Seigneur ? leur modele ?

Digitized by Google

JULIEN, *à Babet.*

Quel bonheur?

LE MARQUIS.

Et le premier exemple que vous leur donnez . . . je rougis de le dire.

LE COMTE.

J'ai tout fait pour lui plaire . . . . j'aurois tout bravé pour être son époux.

LE MARQUIS.

Vous?

LE COMTE.

Regardez-là, & jugez-moi.

LE MARQUIS.

Sortez.

LE COMTE.

J'obéirai, mais croyez que le plus cruel de mes tourmens sera de vous avoir déplu, d'avoir osé alarmer l'innocence.

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

LE COMTE.

Ciel!

THÉRESE, MATHURIN.

Grace.

LE MARQUIS.

Ce mot seul vous met à votre place .. c'est pour vous, pour leur maître que leur pitié est forcée de supplier.

LE COMTE.

Leur pitié! . . . Bailli. . .

LE BAILLI.

M. le Comte. . .

LE COMTE.

Où sont les êtres dont je viens d'abuser?

LE BAILLI.

Les voici.

LE MARQUIS, *à part.*

Que veut-il faire?

Digitized by Google

(*Frontin paroît ſur les degrés du veſtibule, avance, recule, héſite & ne ſait quel parti prendre.*)

LE COMTE.

Ce ſont ces titres que je déteſte, qui m'ont inſpiré l'odieux projet d'abuſer de votre confiance. Vous avez eu, j'oſe le dire, vous avez eu la foibleſſe de renouveller, en ma faveur, un droit dont je ne me ſuis ſervi que pour outrager la vertu, que pour flétrir les jours d'une famille que je ne ceſſerai de reſpecter? & je rougis trop de ma faute pour ne pas ôter les moyens de la commettre, à celui de vos deſcendans qui ſeroit aſſez malheureux pour vouloir m'imiter.

(*Il déchire les titres, & en jette les morceaux aux pieds de ſon pere.*)

LE MARQUIS.

Que vois-je!

THÉRESE, MATHURIN, BABET, JULIEN, Grace, Monſeigneur, grace.

LE MARQUIS.

Cruel!

LE COMTE.

Mon pere!

BABET.

Monſeigneur verſe des larmes, c'eſt vous dire de l'embraſſer.

LE MARQUIS.

Oui, Babet..., le ſacrifice qu'il vient de faire me répond de la tranquillité de mes vaſſaux, & tous mes vœux ſont remplis.

LE COMTE, THÉRESE, MATHURIN, BABET, JULIEN.

Je reſpire.

FRONTIN.

M. le Marquis, je n'ai pas fait de geſtes, je n'ai pas donné de coup-d'œil.

LE MARQUIS.

Ton maître ne te mettra plus à de pareilles épreuves, & tu peux être tranquille.

LE BAILLI.

Errare humanum eſt.

Digitized by Google

LE COMTE, *à Babet.*

Les dons que je voudrois vous offrir ne répareront jamais l'outrage que je vous ai fait.

BABET.

Il eſt oublié.

LE COMTE.

Mais je vous ai promis une ferme....

LE MARQUIS.

En voici le bail, & je le ratifie.

CHŒUR *éloigné.*

Babet.... Babet....

CHŒUR *en ſcene.*

C'eſt le village.

LE COMTE, JULIEN.

Ah! courons, courons ſur leurs pas.

(*Tout le Village arrive en tumulte, Alain tient la Fleur par le collet.*)

SECNE VIII.

Les mêmes, AEAIN, LA FLEUR, LE VILLAGE.

LE VILLAGE.

BABET.....

ALAIN, *à la Fleur.*

Non, non, j'ai du courage,

Et tu ne l'emmeneras pas.

LE VILLAGE.

Babet..... Babet.....

THERESE, MATHURIN, BABET, & JULIEN.

Calmez vos craintes.

ALAIN, *au Marquis.*

Ce coquin veut nous l'enlever.

LE VILLAGE.

Vous devez nous la conſerver.

LE MARQUIS, LE COMTE.

Ceſſez vos plaintes.

JULIEN, *prenant Bnbet par la main.*

Elle eſt à moi.

LE VILLAGE.

Elle eſt à toi! (*Alain laiſſe la Fleur qui ſe ſauve.*)

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je vous en ai fait la promesse.

(*Tout le Village tombe aux genoux du Marquis.*)

LE VILLAGE.

Ah ! pardon, pardon, Monseigneur !

LE COMTE.

Je vous réponds de sa tendresse.
Si vous oubliez mon erreur.

LE VILLAGE.

Ah ! pardon, &c.

LE MARQUIS.

Vous avez bravé ma colere,
Je devrois user de rigueur. ...
Mais tout me dit que je suis pere,
Et l'indulgence est dans mon cœur.

LE VILLAGE.

Ah ! comment, comment, reconnoître
Tant de bonté, tant de douceur.

LE COMTE.

Je vous réponds de votre maître,
Si vous oubliez mon erreur.

CHŒUR.

Ciel ! ô ciel ! que ta providence
Nous conserve un si bon Seigneur.
Il regne par la bienfaisance,
Veille, à jamais, sur son bonheur.

(*Pendant ce Chœur, le Comte parle bas à Alain qui sort, en lui faisant entendre qu'il va être obéi.*)

LE COMTE, *à Frontin*,

Ils n'arrivent pas.

FRONTIN.

J'y cours.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Je vous entends, & je veux que tout le monde s'empresse à célébrer le bonheur de Babet.

LE VILLAGE.

De tout not' cœur.

BABET, *à Thérese & à Mathurin.*

Vous l' partagez, & ça l'augmente.

(*Les Pastres & les Pastourelles arrivent, accompagnés de la suite du Marquis : deux Paysans placent un trône de verdure, sur lequel on fait asseoir Babet. Le cortege est terminé par une troupe de jeunes filles au milieu desquelles avancent des Pages qui portent une corbeille, la banniere du Seigneur, & un coussin sur lequel il y a un hochet.*

Digitized by Google

SCENE IX.

Les mêmes, NICETTE, JUSTINE, ALAIN, PAGES, PASTRES, PASTOURELLES, Suite du MARQUIS.

ALAIN, *à Babet.*

CE soir, en vot'honneur & gloire,
Je vais danser, boire & chanter;
On a de l'esprit & d'la mémoire
Quand il s'agit de vous fêter.
(*En lui montrant la Corbeille.*)
S'il vous faut de la parure,
Vous n'aurez rien qu'à desirer,
Mais on sait que la nature
A pris le soin de vous parer.

CHŒUR. S'il faut, &c.

NICETTE, *offrant un hochet.*
Le tendre amour qui vous inspire
Fit le hochet pour les époux:
Vous le présenter, c'est vous dire
Ce que l'hymen attend de vous.
Si les jardins de Cythère
Ont toujours mêmes agrémens,
C'est que la fleur printaniere
S'y renouvelle en tout tems.

CHŒUR. Si les jardins &c.

JUSTINE *offrant la Banniere.*
Pour embellir votre chaumiere
Je vous offre un présent plus doux,
C'est la devise de la banniere
Du maître qui veille sur nous.
Il nous protege, il nous aime,
Chaque momens nous en instruit.
Pour lui répondre de même
Nous n'avons pas besoin d'esprit.

LE MARQUIS, *prenant la main de son fils.*
Vous me pénétrez.

CHŒUR. Il nous protége, &c.

(*Pendant ce dernier Chœur, le Bailli met des gants blancs; les Pastres & les Pastourelles commencent à danser, il les arrête.*)

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Le Bailli a raſſon, c'eſt le privilege de ſa charge.

(*Le Bailli fait trois révérences au Marquis & danſe la mariée avec* BABET.)

LE COMTE, *à Babet.*

A merveille.

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Et très-légèrement.

(*Menuet villageois à la fin duquel le comte fait ſigne à Alain qui s'avance.*

ALAIN.

Vous enflamez, & pour long-temps,
Tous les cœurs du Village :
Mais à la Cour, ainſi qu'aux champs,
On vous rendroit hommage.
Vos traits, vos yeux ſavent tout engager ; . . .
Mamzelle, Mamzelle, Mamzelle, . . .
On plait au Roi, comme au berger,
Quand on eſt jeune & belle.

CHŒUR. On plait au Roi, &c. . . .

ALAIN.

Votre douceur eſt un tréſor
Dont le ſexe eſt avare.
Votre innocence vaut de l'or
Tant l'innocence eſt rare.
Vos traits, vos yeux ſavent tout engager. . . .
Mamzelle, Mamzelle, Mamzelle . . . .
On plait au Roi, comme au berger,
Quand on eſt jeune & belle.

CHŒUR. On plait au Roi, &c.

ALAIN.

Auprès de vous toutes nos fleurs
Sont des fleurs en peinture :
Mais on devroit avoir deux cœurs
Quand on a vot' figure.
Vos traits, vos yeux ſavent tout engager.
Mamzelle, Mamzelle, Mamzelle, . . .
On plait au Roi, comme au berger,
Quand on eſt jeune & belle.

CHŒUR. On plait au Roi,

BALLET GÉNÉRAL.

FIN.

Digitized by Google

LE
DUEL COMIQUE,
OPÉRA BOUFFON,
EN DEUX ACTES.

IMITÉ DE L'ITALIEN, SUR LA MUSIQUE DU SIGNOR PAESIELLO,

Par Monsieur MOLINE, Pierre Louis

Représenté pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, ordinaires du Roi, le Lundi 16 Septembre, 1776.

A PARIS,
Chez RUAULT, Libraire,
rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVI.

Digitized by Google

ACTEURS.

M. CASSANDRE,

HELENE, *jeune veuve prétendue de M. Caſſandre.*

SIMON, *frere d'Hélene.*

M. LÉANDRE, *amant de Clariſſe & amoureux d'Hélene.*

CLARISSE.

VIOLETTE, *ſuivante d'Hélene.*

CRISPIN, *domeſtique de l'Hôtel.*

La Scène eſt à Naples, dans un Hôtel garni.

Digitized by Google

LE
DUEL COMIQUE,
OPÉRA BOUFFON.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le Théâtre repréſente un Appartement.)

CASSANDRE, SIMON.

CASSANDRE, *d'un ton fâché.*

NOn laiſſez-moi, je n'écoute plus rien.

SIMON, *courant après lui.*

Eh! Monſieur Caſſandre, ne vous emportez point.

CASSANDRE.

Si cela, continue il n'y a plus de mariage qui tienne, & dès ce moment je quitte la maiſon.

SIMON.

Mais, Monſieur....

CASSANDRE.

Oui vous pouvez dire à votre ſœur que les fréquentes viſites de ce Léandre me déplaiſent, & que je vais rompre avec elle très-ſérieuſement.

SIMON.

Vos ſoupçons ſont mal fondés: je vous aſſure qu'Hélene ne penſe point à lui.

CASSANDRE, *avec humeur.*

Et elle le reçoit tous les jours! oh! Si elle en eſt

Digitized by Google

amoureuſe, elle n'a qu'à l'épouſer ; pour moi je n'ai pas envie de jouer ici le perſonnage de Monſieur George Dandin.

SIMON.

Tout cela me fait plus de peine qu'à vous & s'il ne tenoit qu'à moi, il y a déja long-temps que ce beau Monſieur là ſeroit congédié.... Mais attendez-moi ici & laiſſez-moi faire.... je vais parler à ma ſœur.

CASSANDRE, *retenant Simon.*

Non, non, j'y vais moi-même.... la voici.... Ils ſont encore enſemble.... ah! j'enrage.

SCENE II.

CASSANDRE, SIMON, HÉLENE, LÉANDRE.

(Caſſandre & Siman ſe retirent d'un côté du Théâtre & parlent tout bas.) (Hélene & Léandre arrivent du côté oppoſé.)

QUATUOR.

LÉANDRE, *à part à Hélene.*

D'Un amant fidéle & tendre
Approuvez la vive ardeur.

HÉLENE, *à part à Léandre, avec dériſion.*

Votre hommage cher Léandre,
Ne ſauroit toucher mon cœur.

CASSANDRE, *à part à Simon.*

Ah! C'eſt trop long-temps ſouffrir;
Je ne ſaurois me contenir....
Non ma foi;
Cet affront n'eſt pas fait pour moi.

HÉLENE, *à part à Léandre.*

Mais Clariſſe, elle vous aime.

LÉANDRE, *à part à Hélene.*

Pour vous ma flamme eſt extrême.

HÉLENE, *à part à Léandre.*

Pourquoi faire ſon malheur?

CASSANDRE, *à part à Simon avec impatience.*

Parlez donc à votre ſœur.

LÉANDRE, *à part à Hélene.*

Je vous aime.

HÉLENE, *à part à Léandre.*

Elle eſt aimable.

Digitized by Google

SIMON & CASSANDRE.

(Enſemble & à part.)

Ah ! Quel homme inſupportable !
Je voudrois qu'il fut au diable
J'en enrage de bon cœur.

CASSANDRE, *avec humeur ſéparant Hélene d'avec Léandre.*

Je ſuis bien fâché, Madame, d'interrompre votre converſation avec Monſieur; mais vous ſavez qu'il faut que nous ſortions pour aller faire quelques emplettes.

SIMON.

Vous n'avez pas de temps à perdre ma ſœur; & d'ailleurs le Notaire vous attend pour ſigner le contrat.

HÉLENE.

Vous avez raiſon je l'avois oublié : on a tant d'embarras la veille d'un mariage.

LEANDRE, *à Hélene.*

Quoi, Madame, vous allez vous marier ?

CASSANDRE, *bruſquement à Léandre.*

Oui, Monſieur, & ſi vous l'ignorez, c'eſt moi qui ai l'honneur d'être ſon prétendu.

LÉANDRE, *riant.*

Vous, ſon prétendu ?

CASSANDRE.

Moi-même ! Qu'y a-t-il de ſi extraordinaire ?

LÉANDRE, *riant.*

Mais, Marier... à votre âge... cela n'eſt pas poſſible... oh ! Voilà qui eſt plaiſant.... (*Il rit.*) ha, ha, ha.

CASSANDRE, *à Hélene.*

Quelle impertinence !

LÉANDRE, *avec fierté à Caſſandre.*

Que dites-vous, Monſieur ?

CASSANDRE.

Je dis que c'eſt fort mal à vous de ſe mocquer des gens, en leur préſence, & que vous devriez avoir plus de reſpect pour Madame.

LÉANDRE.

Je ſais tout le reſpect que je lui dois, mais elle m'excuſera, je ne puis m'empêcher d'en rire. (*Il rit.*)

HÉLENE, *à part.*

C'eſt un jeune fat, il faut que je le corrige & que je m'amuſe à ſes dépens.

LÉANDRE, *à Hélene.*

Je vous prie, Madame, de pardonner mon incivilité en faveur de mon amour.

HÉLENE, *à Léandre.*

A votre âge on eſt toujours excuſable & je vous le pardonne. (*A Simon.*) mais ou eſt donc violette.

Digitized by Google

SIMON.

Je n'en ſais rien.

HÉLENE.

Elle ſe fait bien attendre : je m'impatiente.

SIMON.

La voilà.

SCÈNE XIX.

HÉLENE, CASSANDRE, SIMON, LÉANDRE, VIOLETTE.

VIOLETTE.

MAdame je ſuis à vos ordres.

HÉLENE.

Allons, approchez ma toilette.

VIOLETTE, *ayant poſé la toilette coeffe Hélene.*

Vous allez donc ſortir !

HÉLENE.

Oui tout à l'heure, dépêchez vous.

CASSANDRE, *à part, à Simon.*

Voila un importun bien déſagréable.

HÉLENE, *à Violette.*

Mettez-moi ces diamants & arrangez-les avec goût.

LÉANDRE, *à Hélene.*

Vous n'avez pas beſoin, Madame, d'une parure étrangere : cela ne peut rien ajouter aux agréments dont la nature vous a pourvue.

ARIETTE.

Dès l'inſtant qu'on voit Hélene,
Sans effort le cœur s'enchaîne ;
Rien ne reſiſte à ſes traits.
Malgré l'art & l'impoſture,
Sa beauté fait ſa parure ;
On doit l'aimer pour jamais.
Mais quel charme & quel délire !
Quelle flamme elle m'inſpire !
Oui j'adore tant d'attraits.

(*Violette retire la toilette.*)

HÉLENE, *à Léandre.*

Comment me trouvez-vous à préſent ?

LÉANDRE.

Vous me raviſſez.

CASSANDRE, *à part à Simon.*

Je creve de dépit.

Digitized by Google

SIMON, *à part à Caſſandre.*

Et moi je perds patience.

CASSANDRE, *bruſquement à Léandre.*

Eh ! Monſieur finiſſez de grace tous vos fades compliments, Madame, n'a pas le loiſir de les écouter.

HÉLENE, *à Caſſandre.*

Ils ne m'offenſent point, pourquoi vous en affecter ?

LÉANDRE, *avec ironie à Caſſandre.*

Si Madame prend plaiſir à les entendre, ſi elle a pour moi quelque tendre penchant, je vous conſeille en ami, de renoncer à vos prétentions. . . .

CASSANDRE, *à part à Simon.*

Oh ! Si je ne retenois ma colere. . . .

LÉANDRE, *d'un ton prétieux.*

Hélene eſt encore libre de faire un choix qui lui ſoit convenable ; & j'oſe me flatter ſans prévention, qu'elle ne balancera point à ſe décider en ma faveur.

HÉLENE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Le fat, je vais bien le punir. . . . Mais mon cher Léandre, s'il faut abſolument que je me décide, puis-je compter toute la vie ſur l'amour que vous me témoignez ?

LÉANDRE.

Oui Madame, je vous en fais le ſerment.

HÉLENE.

Eh bien, n'eſpérez jamais que je ſois votre épouſe, car il m'eſt impoſſible de vous aimer, & je ne ſens rien pour vous.

LÉANDRE, *à part.*

O ciel !

CASSANDRE, *à part.*

Ah ! Je reſpire.

HÉLENE, *à Léandre.*

Vous êtes fait pour plaire, j'en conviens, mais j'ai donné ma parole à Monſieur Caſſandre & je ne balance plus à l'épouſer.

VIOLETTE, *à part à Simon.*

Comme il a l'air confus !

SIMON, *bas à Violette.*

Le voilà bien puni.

LÉANDRE, *avec dépit à Hélene.*

Certes la préférence eſt admirable, & je n'aurois jamais crû avoir ſi peu de mérite à vos yeux.

CASSANDRE, *à part.*

Je ne me ſens pas de joie !

HÉLENE, *à Léandre.*

ARIETTE.

Un autre a ſu me plaire.

Digitized by Google

Et ſa flâme ſincere,
Fait que je le préfere
Pour être mon époux:
Je ne puis vous le taire
Votre ame eſt trop legere
Pour me fixer à vous.

HÉLENE, *à Caſſandre.*

Allons faire toutes nos emplettes.

(*Ils ſortent avec Simon.*)

SCENE IV.

LÉANDRE, VIOLETTE.

LÉANDRE.

AH! Violette que je ſuis humilié!

VIOLETTE.

Je vous plains.

LÉANDRE.

Quel affront je reçois de ta cruelle maîtreſſe!

VIOLETTE.

Vous vous êtes mal adreſſé.

LÉANDRE.

Je ne la conçois point.

VIOLETTE.

Ni moi non plus.

LÉANDRE.

Quel parti prendre?

VIOLETTE.

Celui qui vous plaira.

LÉANDRE.

Comment la faire revenir de ſon erreur!

VIOLETTE.

Je n'en ſais rien.

LÉANDRE.

Inſpire moi quelque reſſource.

VIOLETTE.

Je n'y vois aucun remede.

LÉANDRE.

Peut-elle me préférer un vieillard de cette eſpece?

VIOLETTE.

Il eſt vrai qu'il eſt vieux, mais il eſt fort riche & c'eſt d'un grand ſecours pour ſe faire aimer.

LÉANDRE.

N'importe. Hélene s'abuſe; elle ne l'aimera jamais.

VIOLETTE.

C'eſt ce qui vous trompe car elle eſt folle de lui.

DUO.

Digitized by Google

DUO.

LÉANDRE.

Quel eſt mon embarras !
Ceci me déſeſpere,
Hélas :
Hélas ! Que dois-je faire ? . . .

VIOLETTE.

Eh ! Vous n'y penſez pas.
Pourquoi cet embarras ?
Mais la choſe eſt fort claire ;
Voici tout le myſtere :
Peut-on Manquer de plaire
Quand on a des ducats !
(*Violette ſort en chantant.*)

LÉANDRE, *ſeul.*

Voilà une ſoubrette intraitable ; non je n'ai plus d'eſpoir ! . . . Que je ſuis malheureux!

SCENE V.

[LÉANDRE, CRISPIN, & *enſuite* VIOLETTE.

CRISPIN, *éclatant de rire.*

AH ! ah ! ah ! La plaiſante aventure ! ah ! ah ! ah !

LÉANDRE.

Qu'as-tu donc Criſpin, te voila de bonne humeur ?

CRISPIN, *riant toujours.*

Je viens de rencontrer Monſieur Caſſandre ah ! ah ! ah !

LÉANDRE.

Eh ! bien ?

CRISPIN.

Il eſt ſi joyeux qu'il danſe tout ſeul au milieu de la rue, mais il a voulu faire une cabriole & patatras le voilà par terre ; c'eſt d'un fort mauvais augure pour la veille d'une nôce.

LÉANDRE.

Ah ! Criſpin ! Si tu as quelqu'amitié pour moi imagine un moyen pour rompre ſon mariage avec Hélene & ſois aſſuré de ma reconnoiſſance.

CRISPIN.

Monſieur, cette entrepriſe eſt plus difficile que vous ne penſez. Et cela demande reflexion.

LÉANDRE.

Je te devrai le bonheur de ma vie.

Digitized by Google

CRISPIN.

Je voudrois vous obliger, mais je ſuis trop attaché à Monſieur Caſſandre pour vouloir trahir ſes intérêts.

LÉANDRE.

Prête-moi ton ſecours & exige tout de ma généroſité.

CRISPIN.

Non Monſieur, je n'ai pas l'ame ſi intéreſſée & je ne puis le faire en conſcience.

LÉANDRE.

Eh! Depuis quand as-tu cette délicateſſe? Toi que j'ai connu pour le plus grand fourbe de la terre.

CRISPIN.

Monſieur....

LÉANDRE.

Pour le plus ſouple intriguant....

CRISPIN.

Monſieur....

LÉANDRE.

Pour le plus hardi coquin....

CRISPIN.

Monſieur....

LÉANDRE.

Et pour le plus inſigne fripon....

Violette paroît.

CRISPIN.

Ah! Monſieur, vous me faites trop d'honneur.

LÉANDRE.

Allons, prends cette bourſe & ne t'aviſes plus de jouer avec moi les beaux ſentimens.

VIOLETTE, *à part, ſans être vue.*

Il lui offre de l'argent! Quel ſeroit ſon deſſein? Ecoutons.

CRISPIN.

Vous êtes perſuaſif, Monſieur Léandre; & l'on ne tient point contre votre éloquence.... Voilà de quoi faire taire la conſcience la plus obſtinée. Dequoi s'agit-il? (*Il prend la bourſe.*)

LÉANDRE.

Il faut enpêcher Hélene d'épouſer Caſſandre, viens ſuis-moi, je vais te communiquer mon projet.

VIOLETTE, *à part.*

Tout ceci commence à m'intriguer.

Digitized by Google

SCENE VI.

VIOLETTE, *seule.*

ARIETTE.

QUelle eſt donc ſon entrepriſe ?
Je crains bien quelque ſurpriſe.
Mais envain Monſieur Léandre,
Vous eſpérez nous ſurprendre ;
Je veux malgré votre adreſſe
En avertir ma maîtreſſe :
Prenez un autre parti,
Car on n'agit point ainſi.
Son hymen bientôt s'apprête
Votre eſprit s'en inquiette....
Ces Galants ont dans leur tête
Lorſqu'ils s'offrent à nos yeux,
Que l'on ne doit aimer qu'eux.
Voici Léandre qui revient : éloignons-nous.
(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

LÉANDRE, CRISPN.

CRISPIN.

TOus vos projets ſon admirables, Monſieur, mais ils ne peuvent aboutir à rien. Les affaires ſont trop avancées pour les mettre en exécution : dailleurs Hélene eſt gardée à vue par ce vieux jaloux & je doute fort qu'elle conſente à vous ſuivre.

LÉANDRE.

Eh ! comment veux-tu donc que je faſſe ?

CRISPIN.

Attendez il me vient une bonne penſée.

LÉANDRE.

Eh ! Parles-donc ?

CRISPIN.

Il faut épouvanter Monſieur Caſſandre.

LÉANDRE.

Fort bien : mais comment ?

CRISPIN.

Il faut lui propoſer...

Digitized by Google

LÉANDRE.

Quoi ?

CRISPIN.

De se battre à l'épée avec vous.

LÉANDRE.

A l'épée...

CRISPIN.

Oui, Monsieur, à l'épée, votre dispute avec lui, votre amour pour Hélene. En voila plus qu'il n'en faut pour lui chercher querelle.

LÉANDRE.

Mais Crispin...

CRISPIN.

Ne vous inquiettez point je le connois : c'est le plus grand poltron du monde ; il aimera mieux vous céder sa prétendue que de s'exposer à recevoir la moindre égratignure.

LÉANDRE.

J'approuve tes conseils. Mais si par hazard il acceptoit le défi, la partie ne seroit pas égale, & je serois fâché de me battre avec ce vieillard.

CRISPIN.

Eh bien ; alors nous employerons un nouvel artifice... laissez-moi y ruminer... allez en attendant lui écrire un billet que je lui remettrai. Il va bientôt revenir, rentrez chez vous, je vais vous rejoindre.

LÉANDRE.

Je me confie à tes soins. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

CRISPIN, *seul.*

Allons courage Crispin ! Exerce ton esprit. C'est à présent qu'il faut imaginer quelque détour ingénieux ; ou quelque ruse extraordinaire qui force le bon homme Cassandre à nous céder Hélene. (*Il se promène à grand pas en rêvant.*) Bon voilà l'expédient trouvé ; cela va faire des merveilles ! Oh ! pour le coup Monsieur Léandre vous me devrez un double salaire pour cette heureuse invention.

ARIETTE.

L'art d'inventer mérite récompense
C'est un secret plus rare qu'on ne pense ;
Depuis long-temps je l'ai par excellence
Et mes projets sont faits pour réussir.
C'est par l'adresse,

Digitized by Google

Par la fineſſe,
Par la ſoupleſſe
Qu'on a l'eſpoir de s'enrichir
De mes talens je veux jouir.
(Après un moment de réflexion.)
Oui ; ce ſtratagême ſera curieux par ſa ſingularité... mais, voici une jeune Dame que je ne connois pas : Violette l'accompagne... comme elle a l'air triſte ! Éloignons nous d'ici & allons pourſuivre notre deſſein.
(Il ſort.)

SCENE IX.

CLARISSE, VIOLETTE.

CLARISSE.

ARIETTE.

(A part.) Hélas ! Quel Martyre !
Mon cœur ſe déchire...
O ſort trop funeſte !
Il ne me reſte
(A Violette.) Les charmes d'Hélene
Redoublent ma peine...
Quel eſpoir me guide,
Auprès du perfide ;
Qui briſe ſes nœuds ?...

RÉCITATIF.

(A part.) Ah, barbare ! Rougis de ta flame inſenſée ?
A quel affront cruel, je me vois expoſée !...
Helas ! quel martyre ! &c.

VIOLETTE.

Pourquoi vous déſeſpérer, Madame, Léandre eſt encore ici & vous ne tarderez pas à le voir.

CLARISSE.

Je ne méritois point ſon ingratitude après tout ce que j'ai fait pour lui, & mon amour en devoit recevoir un autre prix.

VIOLETTE.

Comment ! Il vous fait accroire qu'il vous aime & il veut en épouſer un autre ! Ah ! que les hommes ſont fourbes !

CLARISSE.

Apprend mon avanture ! Dans le dernier voyage que Léandre a fait à Rome, le hazard me le fit rencontrer chez une de mes parentes : après pluſieurs entretiens que nous eûmes enſemble, ſon eſprit, ſes manieres me

Digitized by Google

séduisirent. Je ne fus plus la maîtresse de mon cœur ; je l'aimai, & je crus en être payée de retour. Mais notre liaison fut découverte & ma famille voulut me séparer de lui, enfin il m'engagea à quitter la maison de mon pere pour le suivre à Naples sur la promesse qu'il me fit de m'épouser. J'y consentis ; eh bien, le même jour de notre arrivée il fait connoissance avec Hélene, il en devient éperduement amoureux & le traître m'abandonne pour elle.

VIOLETTE.

O ciel ! Voilà une action indigne ! mais, Madame, ne vous allarmez point ; votre amant reviendra de son erreur, il n'est pas aussi heureux que vous le pensez.

CLARISSE.

Hélas il n'est pas moins perdu pour moi !

VIOLETTE.

N'ayez aucune jalousie de ma maîtresse, elle ne l'aime point ; c'est demain qu'elle épouse, Monsieur Cassandre, je vais voir s'ils sont de retour, attendez-moi ici.

(Elle sort.)

SCENE X.

CLARISSE, *seule.*

ARIETTE.

JE cherche une infidelle.
En vain ma voix l'appelle !
Tout augmente mes craintes,
Mes soupirs & mes plaintes
Ne peuvent l'attendrir.
Quelle est ma destinée !
Je suis abandonnée,
Hélas c'est trop soufrir !
Mon malheur est extrême ;
L'ingrat m'ose trahir :
Et perdant ce qu'on aime
Que ne peut-on mourir !

Digitized by Google

SCÈNE XI.

CLARISSE, VIOLETTE.

VIOLETTE.

MA maîtresse vient de rentrer & Monsieur Léandre est avec elle en ce moment: voila une bonne occasion pour le confondre en sa présence ; suivez-moi Madame, je vais vous y conduire.

CLARISSE.

Je n'oserai jamais.

VIOLETTE.

N'ayez aucune crainte.

CLARISSE.

Non : je ne me sens point assez de courage... ah ! comme le cœur me bat !

VIOLETTE.

Allons prenez une ferme résolution. Il faut lui parler & le faire rougir de sa perfidie.

CLARISSE.

Que cette entrevue est cruelle !

VIOLETTE.

ARIETTE.

Venez surprendre ce traitre :
A ses yeux il faut paroître.
Qu'elle sera sa surprise ?
Il vous trompe, il vous méprise,
Il ose vous outrager :
Cessez de vous affliger.
Eh ! ne craignez rien, Madame
On se mocque de sa flâme
L'amour sçait bien vous venger.

CLARISSE.

Ah ! que je suis honteuse !

VIOLETTE.

Ne perdez plus de temps, venez le trouver.

(Elles sortent.)

Digitized by Google

SCENE XII.

LÉANDRE, CRISPIN.

CRISPIN, *lisant un billet tout bas.*

FOrt bien, Monsieur; voila un billet admirable & j'espére qu'il aura tout le succès que nous désirons. Notre jaloux va bientôt se rendre ici, toutes mes batteries sont prêtes je vais l'attendre de pied ferme; vous paroîtrez au premier signal que je vous donnerai & la victoire est à nous.

LÉANDRE.

Ah! mon cher Crispin, tous mes efforts sont inutiles. Je viens de voir Hélene. J'ai voulu faire une nouvelle tentative sur son cœur mais elle ne se lasse point de me persiffler & je désespere de m'en faire aimer.

CRISPIN.

Eh! Monsieur, laissez-moi faire, & dissipez vos craintes. Je connois le caprice des femmes. Il ne faut qu'un rien pour les faire revenir de leur entêtement: il s'agit d'éloigner d'ici au plutôt Monsieur Cassandre & ensuite... mais j'entends du bruit... le voici avec Hélene... ne faites semblant de rien, je vais lui parler en particulier.

SCENE XIII.

LÉANDRE, CRISPIN, CASSANDRE, HÉLENE, SIMON.

QUINQUÉ, *dialogué.*

HÉLENE, *à part à Cassandre.*

MOnsieur rassurez-vous
Vous serez mon époux
Ah! que mon sort est doux!

CASSANDRE, *à Hélene.*

L'amour m'unit à vous
En dépit des jaloux
Ah! que mon sort est doux!

LÉANDRE, *à part à Hélene.*

Hélas! perfide Hélene,
Vous refusez mon cœur:
Pourquoi tant de rigueur?

HÉLENE,

Digitized by Google

HÉLENE, ET CASSANDRE.

Livrons nous au plaiſir
Ne penſons qu'à jouir.

SIMON, *à part à Léandre.*

Votre eſpérance eſt vaine
Conſolez-vous, Monſieur
Et laiſſez-là ma ſœur.

CRISPIN, *à part à Léandre.*

Ne ſoyez plus en peine,
Je vais bien vous ſervir.

HÉLENE ET CASSANDRE.

Ne penſons qu'à jouir,
Livrons-nous au plaiſir.

LÉANDRE, *à part à Criſpin.*

Quel eſt donc ſon caprice ?
J'expire de douleur.

CRISPIN, *à part à Léandre.*

Conſolez-vous, Monſieur.

SIMON, *à part à Léandre.*

Nous vous rendons juſtice,
Conſolez-vous, Monſieur.

HÉLENE ET CASSANDRE.

Que l'amour nous uniſſe !
Ne penſons qu'à jouir
Livrons nous au plaiſir.

LÉANDRE, *à part à Hélene.*

Hélas ! perfide Hélene,
Vous refuſez mon cœur :
Pourquoi tant de rigueur ?

SIMON, *à Léandre.*

Votre eſpérance eſt vaine :
(*A part.*) (*A Léandre.*)
Fort bien. Conſolez-vous Monſieur.

HÉLENE ET CASSANDRE.

N'écoutons plus que la voix du plaiſir,
Tout dans ce jour nous invite à jouir.
Hélas ! Quel doux plaiſir !

HÉLENE, CASSANDRE, SIMON.

Conſolez-vous Monſieur,
Je plains votre malheur.

LÉANDRE, *à Criſpin.*

J'expire de douleur.

CRISPIN, *à Léandre.*

Ne ſoyez plus en peine,
Calmez votre douleur,
Conſolez-vous Monſieur.

(*Léandre & Criſpin ſe font de ſignes en ſortant chacun du côté oppoſé.*)

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, CRISPIN.

CASSANDRE, *tenant un billet.*

ARIETTE.

(*A part.*) OH! nous verrons, ma foi,
Lequel des deux doit y prétendre!
(*à Crispin.*)
Croirois-tu que Léandre
M'écrit pour se battre avec moi!
Je punirai ce téméraire,
Je lui ferai changer de ton.
Il veut éprouver ma colere,
Quand je suis en fureur je n'entends plus raison!
(*à part.*) Comment? moi qu'en tout lieux on révere;
Me traiter de cette maniere!
Sur le point de me marier...
Un freluquet viendroit me défier!
(*Crispin soutient Cassandre qui tombe dans un fauteuil.*)
(*à Crispin.*)
Mais dis-moi sans scrupule
Suis-je un sot, ai-je l'air ridicule!
Ai-je perdu l'esprit!
Me trouve-tu si décrépit!

CRISPIN, *dialogue.*

Il s'en faut bien, Monsieur Cassandre.

CASSANDRE, *à part.*

Oh! nous verrons, ma foi,
Lequel des deux doit y prétendre.

CASSANDRE, *prenant Crispin au collet.*

Et toi, fripon, scélérat? ne devois-tu pas crever plutôt que de m'apporter un billet si diabolique!

(*Il lui fait faire une pirouette.*)

CRISPIN.

Mais, Monsieur, je fais ce que l'on m'ordonne.

CASSANDRE.

Comment! Peut-on proposer à un homme comme moi de se battre!

CRISPIN.

Est-ce ma faute, à moi!

Digitized by Google

CASSANDRE.

Et à l'épée, encore?

CRISPIN.

A l'épée, Monſieur; cela me donne le friſſon!

CASSANDRE.

On n'a jamais reçu d'inſolence pareille.

CRISPIN.

Cela eſt vrai, la circonſtance eſt fâcheuſe pour vous: mais il faut cependant que vous lui donniez une réponſe.

CASSANDRE.

Va-t-en dire à cet impertinent que je ne me battrai point.

CRISPIN.

Ah! Monſieur, vous voudriez paſſer pour un lâche.

CASSANDRE.

N'importe: je n'ai pas envie de me battre à la veille de me marier.

CRISPIN.

Vous ne pouvez plus vous en diſpenſer, ou bien il faut que vous n'ayez gueres d'amour pour votre prétendue.

CASSANDRE.

Je l'aime plus que ma vie.

CRISPIN.

Eh! bien, Monſieur; vous ſeriez fâché de vous voir maltraiter devant elle, & cela ne peut que vous arriver ſi vous refuſez le combat; car ce Monſieur Léandre eſt un homme ſans miſéricorde.

CASSANDRE.

Allons, tu me détermines; & je m'expoſe à tous les dangers pour l'amour de ma chere Hélene: oui; il n'a qu'à paroître, me voilà prêt à lui faire raiſon.

CRISPIN.

Faites-lui voir que vous avez du cœur.

CASSANDRE.

Certainement.

CRISPIN.

Je ſuis bien aiſe que vous lui appreniez à vivre.

CASSANDRE.

Sans doute je lui apprendrai qu'on ne m'attaque pas impunement.

CRISPIN.

Oh! Monſieur Léandre, vous allez voir beau jeu... Mais je le vois paroître... Allons, Monſieur de la vigueur, ayez bonne contenance!

CASSANDRE.

Ah! Criſpin; me voilà perdu!

CRISPIN.

Ranimez-vous donc, & prenez courage.

Digitized by Google

CASSANDRE, *à part.*

Mon ſang ſe glace !

CRISPIN, *le ſecouant.*

Eſt-ce que vous êtes mort ?

SCENE II.

CASSANDRE, CRISPIN, LÉANDRE

LÉANDRE, *Ayant ſon chapeau enfoncé ſur ſes yeux.*

A Lte-là, Monſieur. Il n'y a plus à reculer : vous m'avez offenſé devant Hélene ; il faut abſolument que nous nous coupions la gorge pour réparer cet affront.

CRISPIN, *bas, à Caſſandre.*

Parlez-lui ferme, & ne tremblez point.

CASSANDRE, *ſe mettant derriere Criſpin.*

Ah ! ſi je pouvois me ſauver !

LÉANDRE, *tirant ſon épée.*

Allons, Monſieur ; l'épée à la main.

CRISPIN, *tirant l'épée de Caſſandre, & la lui donnant.*

(*à Léandre.*)

Monſieur Caſſandre va vous faire raiſon...

(*à Caſſandre.*)

Mettez-vous vîte en garde.

LÉANDRE, *à Caſſandre.*

Avancez, défendez-vous... une... deux... trois...

(*Il tire une botte en frappant du pied.*)

CASSANDRE, *avec effroi.*

Un moment, s'il vous plaît ; moderez cette violence : je ſuis bien aiſe de vous prévenir que je ne me bats jamais que dans l'obſcurité.

LÉANDRE.

Tout comme il vous plaira ; cela m'eſt égal.

Criſpin, éteint les lumieres.

(*Criſpin ſouffle les lumieres.*)

CASSANDRE.

(*à part.*) Ah ! c'en eſt fait de moi ! (*bas à Criſpin.*) Criſpin, mets-toi entre nous deux !

CRISPIN, *bas, à Caſſandre.*

N'ayez pas peur, je vais conduire votre bras.

(*Ils parcourent tous les trois le Théâtre ſans ſe rencontrer, & pouſſent des bottes de côtés & d'autres. A la fin leurs épées ſe touchent, & Léandre dit en tombant dans un fauteuil :*

Digitized by Google

LÉANDRE.

Ah ! je ſuis bleſſé.

ARIETTE.

Hélas ! je vais mourir,
Ciel ! quelle eſt ma peine !
Reçois, ma chere Hélene
Mon dernier ſoupir.

(*Pendant cette Ariette Criſpin va allumer les bougies.*)

CRISPIN, *à Caſſandre.*

Ah ! Monſieur ; qu'avez-vous fait !

CASSANDRE.

Je ſuis tout éſoufflé ; je n'en puis plus !

CRISPIN, *après avoir examiné Léandre.*

Oh ! vous l'avez tué : il ne peut pas en revenir.

CASSANDRE.

Ah ! malheureux ! quel accident ! peſte ſoit de l'aventure !

CRISPIN.

Je tremble pour vous ; prenez la fuite.

CASSANDRE.

Eh ! ou diable veux-tu que j'aille à préſent ?

CRISPIN.

Éloignez-vous de Naples, partez pour les Iſles, où allez vous cacher au fond des antipodes ſi vous voulez.

CASSANDRE.

Ma chere Hélene ! faut-il que je me ſépare de toi.

CRISPIN.

Dépêchez-vous donc, Monſieur, voici tous les Sbires qui vont arriver. N'entendez-vous pas les cavaliers qui s'approchent de la maiſon ? On va vous arrêter Fuyez au plus vîte, ſi vous m'en croyez.

CASSANDRE.

Ah ! miſéricorde ; où me cacher !

ARIETTE.

Je pars ; je fuis ; ſi l'on demande
En quel pays s'eſt-il enfui ?
Tu diras ; c'eſt en Hollande,
Ne comptez jamais ſur lui.
J'abandonne l'Italie,
Je la quitte pour la vie,
J'irai peut-être en Ruſſie,
Au Mogol, dans la Turquie,
Ou bien dans la Barbarie,
Je ne puis reſter ici.
Chere Hélene dans ce jour
Sois ſenſible à mon amour !
Quels regrets,
Adieu, pour jamais.
Si tu ne me revois pas ;
Plains mon trépas . . . (*Il ſort.*)

Digitized by Google

(*Pendant l'Ariette, Léandre & Criſpin ſe font des ſignes en ſe mocquant de Caſſandre.*)

SCENE III.

LÉANDRE, CRISPIN.

LÉANDRE, *riant avec Criſpin.*

AH! ah! ah! la bonne dupe que voilà.

CRISPIN, *riant.*

Ah! ah! comme il a donné dans le panneau!

LÉANDRE.

Il a pris la choſe à merveille.

CRISPIN.

Enfin nous en voilà débaraſſés, & le champ de bataille nous appartient.

LÉANDRE.

Ah! Criſpin; que je t'ai d'obligations?

CRISPIN.

J'étois certain de la réuſſite.

LÉANDRE.

Je vais de ce pas me rendre auprès d'Hélene....

(*Il va au fond du Théâtre & revient.*)

Mais que vois-je! ô ciel! voici Clariſſe! quel fâcheux contre-temps! comment faire? (*à part.*) Il me vient une idée.

(*Il s'aſſied dans le fauteuil.*)

CRISPIN.

Qu'eſt-ce donc, Monſieur? Pourquoi vous troubler ainſi.

LÉANDRE.

Rends-moi encore un ſervice; fais-lui accroire que l'on vient de me tuer.

CRISPIN.

Quel eſt ce myſtere?

LÉANDRE.

Tu ſauras tout. Fais ſemblant de pleurer, & dis-lui que je ſuis mort.

SCENE IV.

LÉANDRE, CRISPIN, CLARISSE, VIOLETTE.

VIOLETTE, *à Clariſſe, au fond du Théâtre.*

Léandre eſt ici; approchez-vous.

Digitized by Google

CRISPIN, *parcourant le Théâtre en pleurant.*

Heu ! heu ! heu ! mon pauvre maître ; quel malheur ! (*Il pleure.*)

VIOLETTE.

Qu'eſt-il arrivé ? qu'as-tu, Criſpin ? arrête-toi ?

CRISPIN, *lui montrant Léandre.*

Il vient d'expirer.

(*Il pleure.*)

CLARISSE.

O Dieux ! que vois-je, ah ! cher Léandre.

VIOLETTE.

Il eſt mort.

CRISPIN.

On vient de le tuer d'un coup d'épée.

CLARISSE, *s'appuyant ſur Violette.*

Ah ! je meurs !

VIOLETTE.

Quel nouvel accident !

CRISPIN, *pleurant encore plus fort.*

Mon pauvre maître !

SCENE V.

LÉANDRE, CRISPIN, CLARISSE, VIOLETTE, HÉLENE.

HÉLENE.

QUel bruit faites-vous ici !

CRISPIN.

Hélas ! Monſieur Léandre eſt mort.

HÉLENE.

Léandre ? eſt-il poſſible !

LÉANDRE, *bas à Criſpin.*

Non, non ; dis-lui que je ſuis encore envie.

CRISPIN, *bas à Léandre.*

Ah ! je comprends !

CLARISSE, *à Criſpin.*

Mais il me ſemble qu'il vient de vous parler. Qu'a-t-il dit ?

CRISPIN, *à Clariſſe.*

Il a dit qu'il étoit encor vivant.

LÉANDRE, *bas à Criſpin.*

Eh ! non ; je ſuis mort pour celle là.

CRISPIN, *bas à Léandre.*

Oh ! diable.

HÉLENE, *à Criſpin.*

Il reprend ſes eſprits, à ce que je vois, & cela ne ſera rien.

Digitized by Google

CRISPIN, *à Hélene.*

Oh ! Madame ; il eſt bien mort, j'en réponds.

CLARISSE, *vivement à Criſpin.*

Vous vous trompez ; non, je ne puis le croire.

CRISPIN, *après avoir regardé Léandre qui lui fait des ſignes.*

A la vérité, je ne ſais comment... car... cependant... & pour mieux m'expliquer, je crois qu'il eſt mort & vivant tout à la fois.

HÉLENE, *avec ironie.*

Il a peut-être quelque chagrin qui le ſuffoque : ſuis-moi, Violette ; je vais lui faire donner du ſecours.

(Elles ſortent.)

SCÈNE VI.

LÉANDRE, CRISPIN, CLARISSE.

CLARISSE, *à part.*

QUe mon ſort eſt à plaindre !

CRISPIN, *bas à Léandre.*

Monſieur, Hélene eſt ſortie ; êtes-vous en vie pour celle-ci ?

LÉANDRE, *bas à Criſpin.*

Mort.

CLARISSE, *à Criſpin.*

Il vient de vous parler ; que demande-t-il ?

CRISPIN, *d'un ton larmoyant.*

Hélas ! il vient de rendre l'ame ; & c'eſt ſon dernier ſoupir.

CLARISSE.

Ah ! malheureuſe Clariſſe, c'en eſt fait ; tout eſt fini pour toi ! mais il me ſemble qu'il n'a aucune bleſſure.

CRISPIN.

Oui, Madame, vous avez raiſon ; & tout ceci me paroît inconcevable.

CLARISSE.

Où eſt donc le traître qui l'a tué ?

CRISPIN.

Il eſt déja bien loin.

CLARISSE.

Il ne me reſte plus d'eſpoir.

(Criſpin fait ſigne à pluſieurs domeſtiques d'emporter Léandre, & il ſort avec eux.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VII.

CLARISSE, *seule.*

ARIETTE.

A Quoi me ſert hélas ! de vivre
Cher amant, je vais te ſuivre ?
Non, je ne puis te ſurvivre :
Je veux m'unir à ton ſort !
Que mon ame eſt ſaiſie !
Je déteſte la vie.
Entends ma triſte plainte ;
Cette cruelle atteinte
Va me donner la mort.

(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

LEANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

ENfin, Monſieur, nous voilà ſeuls. Débrouillez-moi à préſent cette intrigue, ou d'honneur je ne conçois rien ! Quelle eſt cette belle étrangere ?

LÉANDRE.

C'eſt une Demoiſelle de Rome qui a voulu me ſuivre à Naples, & avec laquelle j'ai contracté certains engagements. Hélas ! je ſens combien je l'outrage ; mais l'amour que j'ai pour Hélene.... j'entends du bruit, va voir ce que c'eſt !

CRISPIN, *revenant du fond du Théâtre.*

Ah ! Monſieur ! Notre ruſe eſt découverte ! voilà Hélene qui parle à Monſieur Caſſandre....

LEANDRE.

Comment : il eſt encore ici ? Ah ! Criſpin va vîte auprès de lui ? Eſpionne ſes démarches ; & tâche d'écouter leur converſation.

CRISPIN, *va au fond du Théâtre & revient.*

Bon : il ſe retire & je crois qu'Hélene vient vous retrouver.

LEANDRE.

Je ne ſais que lui dire pour la rendre ſenſible à mon amour.

Digitized by Google

CRISPIN.

Je ne vois qu'un seul moyen : feignez de tomber en délire ; je lui dirai que l'amour vous a rendu fou.

LEANDRE.

Crois-tu que cela réussisse ?

CRISPIN.

Ah ! Monsieur, plus de mille femmes en ont été la dupe ! C'est la derniere ressource des amants rebutés.

LEANDRE.

Mais si elle va s'appercevoir....

CRISPIN.

Faites le fou vous dis-je, & ne vous embarrassez de rien.

SCENE X.

LEANDRE, CRISPIN, HELENE.

HELENE.

Eh bien ! mon cher Léandre, êtes vous en meilleure santé ?

LEANDRE, *se promene d'un air égaré & en gesticulant.*

CRISPIN, *à Hélene.*

Chut, chut, ne lui dites rien : son esprit est un peu égaré.

HELENE,

Qu'est-ce donc Crispin ? D'où vient qu'il s'agite de la sorte ?

LEANDRE, *à Hélene avec un ton tragique.*

Faites silence ! Songez que vous êtes devant Jupiter, tremblez en ma présence & taisez-vous.

CRISPIN, *levant les épaules.*

Ah ! Le pauvre garçon !

HELENE, *à Crispin,*

Que veut dire cela ?

CRISPIN.

Ne voyez-vous pas qu'il est tombé en délire.

HELENE.

En délire !

CRISPIN.

Oui Madame, & c'est vous seule qui êtes la cause de son mal.

HELENE.

Moi, eh ! comment ! Explique toi !

Digitized by Google

LEANDRE, *séparant Hélene d'avec Crispin & parlant avec emphase.*

Que toute la terre m'écoute ! c'est l'oracle qui va parler !

CRISPIN, *à Hélene.*

Vous l'entendez il ne sait ce qu'il dit.

HELENE.

Monsieur Léandre, me reconnoissez-vous ?

LEANDRE, *poursuivant sur le même ton.*

Que l'air s'embrâse ! Que le tonnerre gronde ! & que tout l'Univers rentre dans le cahos !

HELENE.

Ah ! Comme les yeux lui roulent dans la tête !

CRISPIN, *à Hélene.*

Le voilà à présent dans sa plus forte crise.

HELENE, *à Crispin.*

Mais cette maladie lui prend-elle souvent ?

CRISPIN.

Non Madame : c'est le chagrin de vous perdre qui l'a rendu fou ; & tantôt, sans moi, il se seroit tué de désespoir.

HELENE, *riant & avec ironie.*

Il se seroit tué pour moi ? oh ! cela seroit plaisant ? En vérité j'en ai le cœur tout ému : il me fait pitié & je veux toute ma vie porter le deuil du mauvais succès de son amour.

LEANDRE, *bas à Crispin.*

Elle se rit de moi ?

CRISPIN, *bas à Léandre.*

Faites encore quelques extravagances.

LEANDRE, *à Hélene d'un ton furieux.*

Ah ! cruelle ! arrêtez ! Suivez mes pas & parcourez avec moi tous les abymes des enfers.

ARIETTE.

Viens barbare !
Oui, je m'égare...
Je traverse le Tartare
L'Elisée s'offre à mes yeux !
Je vois ces champs délicieux !
Je m'avance....
Sous ces arbres quel silence....
Je crois être dans les cieux.
Les oiseaux, de leurs ramages
Dans ces bocages
Troublent le calme de ces lieux.
Quelle tendre mélodie
Et quelle douce harmonie !
Mais quelle peine,

Digitized by Google

Ma chere Hélene
Ne me fuit pas
Hélas !
Viens inhumaine,
Vois mon malheur
Rends moi ton cœur !

(*Il parcourt le Théâtre.*)

CRISPIN.

Ou va-t-il aller à préſent !

HELENE.

Il a le cerveau troublé ; je n'en doute plus.

CRISPIN, *courant après Léandre.*

Calmez vos eſprits, Monſieur Léandre, voilà Madame qui eſt devant vous.

LEANDRE.

Non : l'ingrate mépriſe mon amour, laiſſe-moi je veux me tuer !

(*Il veut tirer ſon épée.*)

CRISPIN, *retenant Léandre.*

Ah ! Madame, faites lui paroître moins de rigueur & donnez lui quelqu'eſpérance.

HELENE, *à Criſpin.*

Tu veux exciter ma compaſſion.

CRISPIN.

Ayez pitié d'un fidele moribon, qui vous adore.

HÉLENE.

Il m'attendrit malgré moi & ſa ſituation me touche, raſſurez-vous Léandre & reprénez vos ſens, je ne veux pas que vous mouriez pour moi.

LÉANDRE, *naturellement & avec tranſport.*

Ah ! Chere Hélene ! quel aveu charmant ! Vous me rendez la vie & mon mal eſt diſſipé.

HÉLENE.

Ne vous déſeſpérez plus : vous voyez que Monſieur Caſſandre n'a pas long-tems à vivre. D'ailleurs un fameux Aſtrologue m'a prédit que je devois épouſer cinq maris : j'ai déja perdu le premier, Monſieur Caſſandre ſera le ſecond, ainſi prenez patience je vous retiens pour le troiſieme.

LÉANDRE.

Cette prédiction ne m'eſt guére favorable.

HÉLENE.

Voila tout ce que je puis faire pour l'amour de vous.

CRISPIN, *tirant à part Hélene.*

Madame, ſi vous voulez que je vous parle avec franchiſe ; je ne déſapprouve point le choix que vous faites de Monſieur Caſſandre. Mais comme je ſuis ennemi de la calomnie je me crois obligé de vous dire en conſ-

Digitized by Google

cience qu'il passe dans le monde pour être fort débauché & que sa plus grande passion est de s'enn'yvrer!

HÉLENE.

O ciel! En êtes-vous certain!

CRISPIN, *à Hélene mystérieusement.*

Ce n'est pas encore toute sa famille va le faire interdire.

HÉLENE.

Oh! Le méchant homme.

CRISPIN.

J'avois résolu de vous le cacher, mais l'amour que Monsieur Léandre a pour vous ne me permet plus de garder le secret.

HÉLENE.

Si cela est ainsi je ne veux plus le voir & j'épouse Léandre.

LÉANDRE.

Ah! Madame quelle faveur!

CRISPIN, *bas à Léandre.*

Le grand coup est frappé.

SCENE X.

Les Acteurs précédens, SIMON.

HÉLENE.

(à Simon.)

VOici mon frere fort à propos, Courrez vîte chez mon Notaire.

SIMON.

Je viens de chez lui, il a passé le contrat.

HÉLENE.

Allez lui dire qu'il peut le déchirer & que je n'épouse plus Monsieur Cassandre.

SIMON.

Eh! pour quelle raison?

HÉLENE.

Vous le sçaurez, c'est Léandre que je choisis pour mon époux.

SIMON.

Mais ma sœur...

HÉLENE, *vivement.*

Allez donc?

SIMON.

Est-ce que vous plaisantez?

HÉLENE.

Il ne bouge pas.

Digitized by Google

CRISPIN.

Il eſt ravi en extaſe.

HÉLENE, *à Simon.*

Je vous ordonne de paſſer chez mon Notaire pour qu'il déchire le contrat. M'entendez-vous ?

SIMON, *à part.*

Oh! Pour le coup je tombe des nues.

LÉANDRE, *à Helene,*

Madame j'y vais moi-même. (*Il ſort.*)

SCENE XI.

HÉLENE, SIMON, CRISPIN.

SIMON, *à Hélene.*

ARIETTE.

Vous commandez à merveille ?
Vous n'avez point de pareille ?
A la moindre parole
Vous prétendez qu'on vôle
Et l'on ne ſçait pourquoi ?
Ceci me paroît drôle :
C'eſt ſe mocquer de moi,
Pourquoi quitter Caſſandre ?
Je ne puis vous comprendre,
Je m'y perds ſur ma foi...

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

HÉLENE, CRISPIN, *enſuite* CASSANDRE.

HÉLENE.

Il m'impatiente avec ſes ſots diſcours.

CRISPIN.

Vous avez raiſon car ils n'ont pas le ſens commun... (*A part.*) voici Monſieur Caſſandre, la maudite entrevue.

CASSANDRE, *d'un air égaré à Hélene.*

Madame avant de vous quitter...

HÉLENE, *à Caſſandre.*

Retirez-vous Monſieur & ne paroiſſez jamais devant moi ?

Digitized by Google

CRISPIN.

Prenez la fuite Monſieur ; & cachez-vous bien, vous êtes perdu ſi l'on vous découvre.

CASSANDRE.

Mais je ſuis innocent .. c'eſt à tort que l'on m'accuſe.

HÉLENE, *à Caſſandre*;

J'ai tout appris, ne cherchez point à m'en impoſer.

ARIETTE.

Laiſſez-moi : ſortez de ma préſence,
Non, non ; je ne veux plus vous voir.
Oui votre amour m'offenſe.
Vous trompiez mon eſpoir ;
Hélas ! quel outrage !
Pour jamais mon cœur ſe dégage.
Je ne veux plus vous voir,
J'eſpérois à votre âge,
Que vous ſeriez plus ſage.
Croyez vous m'abuſer,
C'eſt trop m'en impoſer ;
D'un époux perfide & volage,
Je veux fuir l'eſclavage.

SCENE XIII.

HÉLENE, CRISPIN, CASSANDRE, LÉANDRE, *au fond du Théâtre.*

LÉANDRE, *à part ſans être vu.*

O Ciel ! voila Caſſandre ! Ecoutons !

CASSANDRE, *à Hélene.*

C'eſt malgré moi que j'ai eu ce différent avec Léandre ; demandez à Criſpin !

HÉLENE.

Ce n'eſt point de cela dont il s'agit à préſent : on m'a informé de vos mœurs & de votre mauvaiſe conduite.

CASSANDRE.

C'eſt une impoſture : on vous a trompée, le ſeul reproche qu'on puiſſe me faire, c'eſt de vous trop aimer.

HÉLENE.

Eh bien ! Monſieur, juſtifiez-vous, & je vous rends à ce prix toute ma tendreſſe.

CRISPIN, *à part.*

Ma fourberie prend une mauvaiſe tournure.

LÉANDRE, *à Hélene.*

Madame je viens de remplir vos ordres...

Digitized by Google

HÉLENE, *à Léandre.*

Ah ! Vous voila !

CASSANDRE, *d'un air effrayé.*

Ciel ! Que vois je ! l'ombre de Léandre ! .... Ah.. ! je friſſonne... adieu Madame, adieu.....

(*Il s'enfuit.*)

HÉLENE.

Quelle viſion le prend !

CRISPIN.

Je vais le ſuivre, il pourroit bien tomber en défaillance.

(*Il ſort.*)

SCENE XIV.

HÉLENE, LÉANDRE

LÉANDRE, *d'un air de dépit.*

J'Ai entendu toute votre converſation & la maniere dont vous traitez Monſieur Caſſandre doit exciter ma jalouſie.

HÉLENE.

Que dites vous, Monſieur, de jalouſie ? .. Eſt-ce que vous ſeriez jaloux ?

LÉANDRE.

Peut-on ne pas l'être quand on vous aime ?

HÉLENE.

Fi donc un amour de la ſorte ! Je ne connois que que celui de la liberté.

LÉANDRE.

Mais Madame...

HÉLENE.

La jalouſie, la jalouſie ! C'eſt un mot épouvantable, qu'un amant ne devroit jamais prononcer ! S'il faut que je vous accorde ma main, apprenez Monſieur, que ce ne ſera qu'à une certaine condition.

LÉANDRE.

Eh bien ! qu'exige vous de moi ?

HÉLENE.

Je vais vous l'apprendre.

ARIETTE.

Je veux qu'un époux ſans ceſſe
Me témoigne ſa tendreſſe,
Mais je prétends qu'il me laiſſe,
Ma ſouveraine maîtreſſe ;
Je ne vois rien de ſi doux :
Il me faut un équipage,

Quatre

Digitized by Google

Quatre grand laquais, un page;
Des bijoux & des dentelles,
Les étoffes les plus belles,
C'eſt mon goût décidez-vous.
Sans vouloir être coquette,
Chaque jour à ma toilette,
De ces galants d'étiquettes,
Je veux recevoir l'hommage;
N'en prenez aucun ombrage,
Et n'en ſoyez point jaloux;
C'eſt l'uſage:
A ce prix ſoyez mon époux,
C'eſt mon goût décidez-vous

(*Ils ſortent.*)

SCENE XV.

CLARISSE, CASSANDRE.

CLARISSE, *ſeule à part.*

NOn rien ne peut calmer ma douleur: j'ai perdu Léandre, la vie m'eſt inſuportable.

CASSANDRE, *parcourant le Théâtre ſans voir Clariſſe.*

Je ne ſçais plus où je ſuis, ni où je dois aller, la frayeur qui me ſaiſit redouble à chaque pas. que je fais... ah! Pauvre Caſſandre!

(*Il vient ſe heurter contre Clariſſe.*)

Qu'eſt-ce donc, Monſieur?

CASSANDRE.

C'eſt un eſprit, un ombre, un Phantôme; où bien le Diable qui me pourſuit... ne l'auriez-vous pas vû?

CLARISSE.

Vous rêvez je penſe?

CASSANDRE.

Non Madame, c'eſt l'ombre de Léandre qui revient ici pour ſe venger de moi!

CLARISSE.

O dieux! Qu'entends-je! eſt-ce vous qui l'avez tué.

CASSANDRE.

Eh! ce n'eſt pas ma faute, c'eſt lui qui m'a forcé de me battre.

CLARISSE.

Ah! ſcélérat! C'eſt toi qui eſt l'aſſaſſin de mon amant? Au ſecours! Au ſecours! Qu'on me faſſe venir la Juſtice!

Digitized by Google

SCENE XVI.

CLARISSE, CASSANDRE, SIMON.

CLARISSE, *à Caſſandre.*

TRIO, *dialogué.*

AH! Cruel ta barbarie,
Sera punie!
Oui tu dois perdre la vie!
CASSANDRE.
Ah! Madame daignez m'entendre?
CLARISSE, *à Simon.*
Il vient de tuer Léandre.
CASSANDRE, *à part.*
Je friſſonne, quel parti prendre?
SIMON.
Il vient de tuer Léandre;
O ciel que viens-je d'apprendre!

CLARISSE, SIMON, CASSANDRE.

ENSEMBLE.

Quelle peine! quel malheur;
Rien n'égale ma douleur.
SIMON.
C'eſt avoir trop de noirceur.
CLARISSE.
Quelle ſouffrance,
Je perds patience.
Une telle offenſe,
Doit ſe punir.
Il faut qu'on l'enchaîne;
Il faut qu'on l'entraîne,
Et que la juſtice vienne le ſaiſir.
CASSANDRE, *à Clariſſe.*
Arrêtez de grace,
Tout mon ſang ſe glace;
Hélas! mon cœur s'épouvante.
Une ombre vivante,
Vient me ſaiſir.
SIMON, *à Clariſſe.*
Que veut-il dire?
Il eſt en délire.
CASSANDRE, *à part.*
On ſe plaît encor
A m'outrager.

Digitized by Google

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Le ciel que j'implore,
Saura me venger.

SIMON.

Mais je vois venir ma sœur.

CASSANDRE, *appercevant Léandre.*

Oh ! ciel ! Je meurs de frayeur !

SCENE XVII.

CLARISSE, SIMON, CASSANDRE, HELENE, LEANDRE, VIOLETTE.

SEXTUOR *dialogué.*

HELENE, *à Cassandre,*

D'Où vient cet accueil sombre ?

CASSANDRE.

O Dieu, voilà son ombre ?

LEANDRE, *à Crispin.*

Mon aspect les étonne.

CLARISSE, *à part.*

Quel effroi m'environne ?

HELENE, *à Cassandre.*

Pourquoi cette frayeur ?

CASSANDRE.

C'est l'ombre de Léandre
Qui revient dans ces lieux.

HELENE.

Non, je n'y puis rien comprendre,
A Cassandre. Mais expliquez vous mieux.

CASSANDRE.

Mais elle est devant vos yeux.

CLARISSE & HELENE.

C'est une fourberie.

VIOLETTE.

C'est un tour de Crispin.

CASSANDRE, *à part.*

Que mon ame est saisie !

CLARISSE, HELENE, VIOLETTE, *ensemble.*

C'est un tour de Crispin ;
Oh ! rien n'est plus certain.

Digitized by Google

SCENE XVIII Et derniere.

Les Acteurs précédens, CRISPIN.

SEPTUOR, *qui termine l'Acte.*

CRISPIN, *à Léandre.*

MOnsieur, le festin s'apprête,
Et Madame dans ce jour
Va couronner votre amour.

CASSANDRE, *à Crispin.*

Mais, as-tu perdu la tête !
Cesse un inutile effort.
Tu sais que Léandre est mort.

CRISPIN.

On vous en a fait accroire.

HELENE.

Tout ceci n'est qu'une histoire.

CASSANDRE.

On ne m'en fait point accroire,
Ceci n'est point une histoire,
Je suis bien sûr qu'il est mort.

HELENE, VIOLLETTE, LEANDRE, CRISPIN, *ensemble.*

(*Ils rient.*) Ah ! ah ! ah ! quel délire.

CASSANDRE.

Pourquoi rire ?
Je suis bien sûr qu'il est mort.
Il s'est battu sans lumiere ;
S'il n'en convient il a tort.

LEANDRE, *à Crispin, avec dérision.*

Sans lumiere.

CRISPIN, *à Léandre.*

Sans lumiere....

CLARISSE, *à part.*

Quel mystere !

CASSANDRE.

J'en ai pour témoin Crispin.

CRISPIN.

Oui, Monsieur ; rien n'est plus certain ;
Mais ne soyez plus trompé,
C'est moi qui vous ai dupé.

HELENE, *à Crispin.*

Eh ! pourquoi jouer ce tour
A l'objet de mon-amour.

CASSANDRE.

Chere Hélene.

Digitized by Google

HELENE, *à Crispin.*

Téméraire !
Pourquoi lui jouer ce tour ?

CASSANDRE, *à Hélene.*

Appaisez votre colere.

HELENE, *à Crispin.*

Scélérat.

CASSANDRE.

Point de colere.

HELENE, *à Cassandre.*

Se peut-il qu'on vous surprenne
Par un si lâche détour.

CASSANDRE, *à Hélene.*

Plus de crainte, plus de peine ;
La tendresse nous enchaîne ;
Vous assurez mon bonheur.

HELENE, *à Cassandre.*

Oui, vous méritez mon cœur.

CASSANDRE, *à Hélene.*

Oui, vous faites mon bonheur.

CLARISSE, *à part.*

L'espoir renaît dans mon cœur.

VIOLETTE & SIMON, *ensemble.*

Ah ! quel moment enchanteur !

LEANDRE, *à part.*

Ah ! quel sort plein de rigueur !

CRISPIN, *à part à Léandre.*

Votre amour a du malheur !

HÉLENE, *à Léandre.*

Aimez Clarice, mon cher Léandre,
Je prends Cassandre
Pour mon époux.

CASSANDRE, *à Hélene.*

Eh ! bien ; Cassandre
Est tout à vous.

HÉLENE, CASSANDRE, *ensemble.*

Quel sort plus doux !

LÉANDRE, *à part.*

O ! Ciel !

CLARISSE, *à part.*

Le traître !

HÉLENE, CASSANDRE, *ensemble.*

Quel sort plus doux.
Prenons courage.

CASSANDRE.

Qu'il en enrage.

HÉLENE, CASSANDRE.

Je serai, Votre époux,
Vous serez Mon époux.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Ingrate Hélene,
(*à part.*) Quelle eſt ma peine !

SIMON, CRISPIN, VIOLETTE, *à Léandre.*

La plainte eſt vaine,
Conſolez-vous.

LÉANDRE, *à part.*

Eh ! bien j'oublie
Sa perfidie ;
Toute ma vie
Je veux la fuir.

CLARISSE, *à Léandre.*

Cruel, volage ! objet de ma tendreſſe,
Ah ! tiens-moi ta promeſſe,
Ou j'expire de douleur.

LÉANDRE, *à Clariſſe.*

Prend pitié d'un coupable !
Mon ſort eſt déplorable,
N'augmente point mon malheur.

LÉANDRE, *à part.*

Quel chagrin me dévore !

CLARISSE, *à Léandre.*

En vain mon cœur t'implore.

LÉANDRE, CLARISSE, *enſemble.*

Quel chagrin me dévore !
Dieu ! quel affreux tourment !

LÉANDRE, *à Clariſſe.*

Je ne tiens plus contre tes larmes,
Je cede à tes charmes,
Reçois la foi de ton amant.

CLARISSE, *à Léandre.*

Ah ! tu diſſipes ma triſteſſe,
Quelle allegreſſe
J'obtiens le cœur de mon amant.

CLARISSE.

Quelle allegreſſe !
Plus de triſteſſe !

HÉLENE, CASSANDRE.

Célébrons tour à tour
Les plaiſirs de l'amour ;
Il fixe notre choix :
Du tendre amour ſuivons les loix.

CLARISSE, LÉANDRE.

Il nous engage,
Aimons ſans partage.

HÉLENE.

Plus de triſteſſe,
Suivons ſans ceſſe
Ses douces loix.

Digitized by Google

CHŒUR.

L'Amour couronne
Les vrais amants ;
Ce Dieu leur donne.
Mille agréments.

FIN.

Digitized by Google

On trouve à Avignon, chez les Freres Bonnet, Imprimeurs, Libraires, vis-à-vis le Puits des Bœufs, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.

Digitized by Google

HAMLET,

TRAGÉDIE,

IMITÉE DE L'ANGLOIS,

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

PAR Monsieur DUCIS, Tcan Français

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 30 Septembre 1769.

Accablée d'une si cruelle perte, mon ame n'eût plus de force que pour la sentir; la voix de la Nature gémissante étouffa les murmures de l'Amour.

NOUVELLE HELOÏSE.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS.

Chez GOGUÉ, Libraire, quai des Augustins, près du Pont St. Michel.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Permission.

Digitized by Google

ACTEURS.

HAMLET, Roi de Dannemarck.

GERTRUDE, veuve du feu Roi, Mere d'Hamlet.

CLAUDIUS, premier Prince du Sang.

OPHELIE, Fille de Claudius.

NORCESTE, Seigneur Danois.

POLONIUS, autre Seigneur Danois.

ELVIRE, Confidente de Gertrude.

VOLTIMAND, Capitaine des Gardes.

GARDES.

La Scene eſt à Elſeneur, dans le Palais des Rois de Dannemarck.

Digitized by Google

HAMLET,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, POLONIUS.

CLODIUS.

OUi, cher Polonius, tout mon parti n'aſpire,
En détrônant Hamlet, qu'à me livrer l'Empire.
Ce Prince ſeul, farouche, à ſes langueurs livré,
Aime à nourrir le fiel dont il eſt dévoré.
Norceſte, dont ſur-tout je craignois la préſence,
Semble aider mes deſſeins par ſon heureuſe abſence:
En vain les bruits confus ſemés en cette Cour,
Dans les murs d'Elſeneur annonçoient ſon retour.
Tu connois pour Hamlet tout l'excès de ſon zele;
Je craignois, je l'avoue, un ſujet ſi fidele:
Mais enfin mes amis, prêts à s'armer pour moi,
Sans obſtacle bientôt vont me nommer leur Roi.

POLONIUS.

Je m'étois bien douté que leur valeur guerriere
Aux yeux de Claudius paroîtroit toute entiere;

Digitized by Google

Et qu'en marchant ſous lui, l'eſpoir d'être vainqueurs,
D'une ardeur auſſi noble embraſeroit leurs cœurs.

CLAUDIUS.

Mes diſcours dans l'inſtant ont enflammé leur zele,
Amis, leur ai-je dit, quelle perte cruelle
Vient d'eſſuyer l'Etat dans la mort de ſon Roi ?
Livré depuis ce temps à l'horreur, à l'effroi,
Le Dannemarck troublé ſemble avec la victoire
Pleurer ſur ſon tombeau ſon bonheur & ſa gloire.
Combien, préſente encore à notre ſouvenir,
Sa mort nous menaça d'un funeſte avenir!
Le Ciel parlant ſoudain par la voix des orages,
Etonna les eſprits & glaça nos courages:
On eût dit que les vents, que les mers en courroux,
A ſon dernier ſoupir, s'élevoient contre nous.
Je leur rappelle alors la tempête effroyable
Qui ſignala du Roi le trépas mémorable;
Je leurs peins l'Océan prêt à franchir ſes bords,
Ses gouffres entr'ouverts juſqu'au ſéjour des morts;
Nos mers s'enveloppant des ténebres profondes,
La foudre à longs ſillons éclatant ſur les ondes;
Dans le détroit du Sund nos Vaiſſeaux ſubmergés,
Nos Villes en tumulte & nos champs ravagés;
Chez les Danois tremblans la terreur répandue;
Ceux-ci croyant des Dieux, voir la main ſuſpendue;
Ceux-là, s'imaginant voir l'ombre de leur Roi,
Fuyant avec des cris, ou glacés par l'effroi;
Comme ſi des enfers forçant la voûte obſcure,
Ce ſpectre à main armée effrayoit la nature;
Ou que les Dieux pour lui troublant les élémens,
Du monde épouvanté briſoient les fondemens.
A ces mots j'obſervois, empreints ſur leurs viſages,
De leur ſombre frayeur d'aſſurés témoignages:
Tant ſur l'eſprit humain ont toujours de pouvoir
Les ſpectacles frappans qu'il ne peut concevoir.
J'ajoute donc: je ſais de quel ſiniſtre augure
Fut ce déſordre affreux qui troubla la nature:
Nos ennemis armés, leurs flottes, leurs ſoldats,
Le nord autour de nous reſpirant les combats;
Tout nous inſtruit aſſez, par cette triſte marque,
Combien perdit l'Etat en perdant ſon Monarque;

Digitized by Google

Car enfin sa vertu, je le dois avouer,
Moi-même, après sa mort, me force à le louer?
Combien de lui pourtant j'ai souffert d'injustices,
C'étoit peu d'oublier mes travaux, mes services,
Le cruel, me portant les plus sensibles coups,
Jusques sur Ophélie étendit son courroux:
Il voulut que ma fille, à l'oubli condamnée,
Ne vît briller jamais les flambeaux d'hyménée,
Jaloux d'anéantir dans ce cher rejetton.
L'unique & foible appui qui reste à ma maison.
J'approuve cependant les regrets qu'on lui donne;
Mais quel est l'héritier qu'il laisse à la Couronne?
Un fils, un Roi mourant, triste, morne, abattu,
Foible, & dont rien encor n'a prouvé la vertu,
Qui loin des champs de Mars, dans ce Palais tranquille,
A caché jusqu'ici sa jeunesse inutile,
Sans connoître ou chercher d'exploits plus glorieux
Que d'honorer en paix ou sa mere ou ses Dieux.
Que dis-je? sa raison souvent est éclipsée:
Tantôt d'un seul objet occupant sa pensée,
Immobile, interdit; tantôt saisi d'horreur,
De son calme effrayant il passe à la fureur.
D'Hamlet dans cet état que devez-vous attendre?
Autour de nous déja voyez pour nous surprendre,
Tous nos voisins unis, à nous perdre excités,
Sur ces bords malheureux fondre de tous côtés.
Quelle main redoutable, aux combats aguerrie,
De tant de bras armés soutiendra la furie?
Et d'ailleurs que tentai-je en prétendant régner?
J'exclus un foible Roi qui ne peut gouverner,
Une ombre, un vain fantôme inhabile à l'Empire,
Que consume l'ennui, que la mort va détruire;
Et de qui le trépas, par les droits de mon sang,
Me trasmet sa Couronne & m'éleve à son rang.
Je dis, & tout-à-coup ces illustres rebelles
Jurent entre mes mains de me rester fidelles;
Ils déclarent Hamlet déchu du rang des Rois,
M'en donnent hautement & le titre & les droits;
Et je me flatte enfin que dès ce jour peut-être
Ces conjurés ardens à me choisir pour maître,
M'immoleront leur Prince & m'oseront porter

Digitized by Google

Au Trône d'où leurs bras vont le précipiter.

POLONIUS.

Le temps eſt cher, Seigneur, vous ſavez que la Reine,
Qu'enchaîne à trop de ſoins la grandeur ſouveraine,
Pour partager leur poids, voudra bientôt en vous
Donner un ſucceſſeur à ſon premier époux.
Sans doute elle attendoit que notre antique uſage
Eût des regrets publics borné le témoignage;
Et qu'enfin cet Etat, trop long-temps affligé,
Dans la nuit de ſon deuil ceſſât d'être plongé.
Combien n'allez-vous pas exciter ſa colere,
Si refuſant l'honneur qu'elle prétend vous faire,
Vous armez contre vous ſon amour dédaigné?
Peut-être ſon eſprit furieux, indigné?
D'un trop juſte ſoupçon recevant la lumiere,
Va de tous nos complots pénétrer le myſtere.

CLAUDIUS.

Va, je prétends bientôt, loin de vouloir l'aigrir,
Au-devant de ces nœuds m'aller moi-même offrir.

POLONIUS.

Vous, Seigneur?

CLAUDIUS.

C'eſt par-là que ma prudente audace
De mes hardis projets doit lui cacher la trace:
Auſſi-bien j'ai cru voir, depuis la mort du Roi,
Dans ſes eſprits troublés quelques marques d'effroi:
On diroit qu'à mes yeux elle craint de paroître.
Trop prompt à la juger, je m'abuſe peut-être;
C'eſt à moi, s'il le faut, d'employer en ce jour
Tout ce qu'a la ſoupleſſe & d'art & de retour.
Docile à tous ſes vœux, juſqu'à l'inſtant propice,
Je retiendrai ſes pas aux bords du précipice:
Aucun de ſes ſecrets ne pourra m'échapper;
Son cœur foible & crédule eſt facile à tromper.
Mais t'avoûrai-je, ami, ce qui trouble mon ame?
Ce ne ſont point ces mers, ces foudres, cette flamme?
Ce frappant appareil du céleſte pouvoir,
Ni ce ſpectre effrayant qu'un vain peuple a cru voir
Penſes-tu que des dieux l'éternelle puiſſance
Daigne aux jours d'un mortel mettre tant d'importance,
Et que leur paix profonde interrompe ſa loi,
Pour la douleur d'un peuple, ou le trépas d'un Roi?

Digitized by Google

Auteur, le croirois-tu, de ma terreur ſecrette,
Hamlet preſque mourant m'alarme & m'inquiete.
Pourquoi tant de douleur, cet air ſombre, éperdu,
Et ſon couronnement juſqu'ici ſuſpendu?
Qui l'anime? eſt-ce haine, amour, crainte, eſpérance?
S'il préparoit de loin quelqu'affreuſe vengeance!
D'où naît ce long chagrin dont il eſt dévoré?
Toi-même dans ſon cœur n'as-tu point pénétré?
Quel eſt donc ce ſecret qu'il s'obſtine à nous taire?

POLONIUS.

Je tenterois en vain d'expliquer ce myſtere;
Mais des langueurs d'Hamlet ſi je ſais bien juger,
N'y voyez point, Seigneur, un ennui paſſager.
Je connois trop cette ame & profonde & ſenſible;
Il cache un cœur de feu ſous un dehors paiſible;
Et tous ſes ſentimens, avec lenteur formés,
S'y gravent en ſilence, à jamais imprimés.
Je l'ai vu quelquefois, dans ſa mélancolie,
Fixer d'un œil mourant la charmante Ophélie;
Ou tantôt vers le Ciel, muet dans ſes douleurs,
Lever de longs regards obſcurcis par ſes pleurs;
J'y remarquois empreint, ſous leur ſombre lumiere,
Des grandes paſſions le frappant caractere.
Ne vous y trompez pas; ſes pareils outragés
Ne s'appaiſent jamais que quand ils ſont vengés.
D'ailleurs, ſi j'ai bien lu dans les cœurs du vulgaire,
Hamlet, n'en doutez pas, n'a que trop ſu leur plaire.
» O combien, diſent-ils, un Roi ſi généreux
» Auroit, par ſes vertus, rendu ſon peuple heureux!
» Bon, juſte, courageux, aux ſeuls méchans ſévere,
Hélas! nous aurions cru vivre encor ſous ſon pere.
Hâtons-nous, croyez-moi, d'accomplir nos deſſeins;
La lenteur eſt ſur-tout le péril que je crains.
Je vais voir nos amis, affermir leur courage;
Et le moment venu d'achever notre ouvrage,
N'oublions pas, hardis à tout ſacrifier,
Que c'eſt au ſuccès ſeul à nous juſtifier.

CLAUDIUS.

J'entends du bruit; on vient. Laiſſe-moi; c'eſt la Reine;
J'ignore en ce moment le motif qui l'amene.

Digitized by Google

Mais ne t'éloigne point. Par moi bientôt ici
De tout cet entretien tu ſeras éclairci.

SCENE II.

GERTRUDE, CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

VOici le jour, Madame, où libre de contrainte;
Mon amour plus hardi peut s'expliquer ſans crainte.
Je ſais que juſqu'ici, ſans l'appui d'un époux,
Tout l'Etat avec gloire a repoſé ſur vous.
Tant qu'a duré la paix, vos ſoins, votre tendreſſe
Pouvoient d'un fils mourant nous cacher la foibleſſe:
Mais la guerre, Madame, eſt prête à s'allumer;
Le ſoldat veut un chef, vous devez le nommer.
Si je brigue un honneur dont vous êtes l'arbitre,
C'eſt à vous, par l'hymen, d'y joindre un autre titre:
Et ſes flambeaux tout prêts, vont briller pour nous deux,
Si cet eſpoir pourtant n'a point trompé mes vœux.

GERTRUDE.

Je l'avoûrai, Seigneur, j'ai cru que la prudence
Contiendroit mieux l'ardeur de votre impatience:
Quand tout reſpire encor la triſteſſe & l'effroi,
Quand le peuple gémit du trépas de ſon Roi,
Quand ſa cendre à nos yeux dans une urne amaſſée,
Dans la nuit des tombeaux à peine eſt dépoſée;
Irons-nous, de l'Etat outrageant le malheur,
Par des feux indiſcrets irriter ſa douleur?
Songez ſous quel auſpice un ſemblable hyménée
A votre ſort, Seigneur, joindroit ma deſtinée;
Et n'autoriſons point, par trop d'empreſſemens,
Des cœurs nés ſoupçonneux les ſecrets jugemens.

CLAUDIUS.

Hé, Madame, eſt-ce à nous à craindre le vulgaire?
Eſpérez-vous qu'enfin ce cenſeur téméraire
Des actions des Rois ne ſoit plus occupé?
De vos raiſons ſans doute il peut être frappé,
Mais dans l'ordre éclatant de nos hautes fortunes,

Nous

Digitized by Google

Nous vivons peu ſoumis à ces regles communes.
L'intérêt de l'État, ſacré dans tous les temps,
Seul, de ces grands hymens, doit fixer les inſtans.
Ne m'allégué donc plus un prétexte frivole :
J'ai, pour vous épouſer, reçu votre parole.
Sur elle j'ai fondé mon eſpoir, mon bonheur.
La dégagerez-vous ? Prononcez...

GERTRUDE.

Non, Seigneur
Il eſt temps, je le vois, de dépoſer la feinte,
Et je vais vous parler ſans détour & ſans crainte.
Vous ſavez à quel prix j'ai cru vous acquérir ;
Le crime eſt aſſez grand pour nous en ſouvenir ;
Toujours depuis ce temps ſon horreur retracée,
Ainſi qu'un ſonge affreux, a rempli ma penſée ;
Car ne préſumez pas que brûlant à mon tour,
Je me ſois occupée ou d'hymen ou d'amour.
Périſſe de nos feux la mémoire funeſte !
Seul bien des criminels, le repentir nous reſte.
Il en eſt temps encor : fléchiſſons, croyez-moi,
Sous l'aſcendant ſacré d'un légitime effroi.
Du pouvoir qu'il nous parle il eſt l'organe auguſte :
Je tremble, j'en fais gloire, & ſans doute il eſt juſte
Que ce Ciel qui nous met au-deſſus de nos loix,
Arme au moins les remords pour ſe venger des Rois.

CLAUDIUS.

Si malgré les terreurs dont votre ame eſt bleſſée
Je puis, ſans vous déplaire, expliquer ma penſée,
Ce crime dont encor nous gémiſſons tous deux,
Rappellez-vous le temps, paroîtra moins affreux.
Madame, oubliez-vous quel traitment ſévere
De mes nombreux exploits fut l'indigne ſalaire ?
Qu'ai-je reçu du Roi pour mes travaux guerriers ?
Avec crainte en ces murs rapportant mes lauriers,
Je tremblois qu'il osât même après ma victoire,
Quand je ſauvois l'État, me punir de ma gloire.
Déja ſes noirs ſoupçons s'étoient fixés ſur nous,
Déja cachant ſa haine il préparoit ſes coups,
Qui ſait juſqu'où ſa rage à chaque inſtant aigrie,
Eût bientôt ſur vous-même étendu ſa furie ;

Digitized by Google

Vous l'avez craint cent fois. Triſte, inquiet, jaloux;
Le cruel...

GERTRUDE.

Arrêtez, il étoit mon époux,
Il eſt juſte qu'au moins nous lui laiſſions ſa gloire,
Et quel reproche encor ferois-je à ſa mémoire?
De la mort d'un mari rien ne peut m'excuſer,
C'eſt à nous de fremir, & non de l'accuſer.
Si l'amour m'aveugla, le repentir m'éclaire;
Des nœuds ſacrés d'époux effet involontaire!
Des jours du mien à peine ai-je éteint le flambeau,
Que pour le ranimer j'euſſe ouvert mon tombeau:
Croyez-m'en, je ſuis femme, & la plus intrépide
Héſiteroit long-temps avant ſon parricide;
Si ſon cœur prévoyoit, prêt à l'exécuter,
Ce qu'un pareil forfait doit un jour lui coûter.
Je vous fais voir, Seigneur: mon ame toute nue;
Son crime la pourſuit; les remords l'ont vaincue.
Voilà ce que je ſuis, & quand je tremble, hélas!
Ma fauſſe fermeté ne vous trompera pas.
L'aveugle ambition ne m'a jamais ſéduite:
Si la ſoif de regner eût reglé ma conduite,
Qui m'auroit empêché, dès que j'aurois voulu,
D'uſurper ſur mon fils le pouvoir abſolu?
Peut-être une autre femme & plus grande & plus fiere
Voudroit du Dannemarck reculer la barriere,
Et du Nord étonné ſe faiſant applaudir,
Par des exploits pompeux chercher à s'étourdir.
Je n'oſe point prétendre à ce comble de gloire;
Je connois ma foibleſſe, & je ne ſaurois croire,
Quand les dieux vont fapper, que l'encens des humains
Eteigne à notre gré la vengeance en leurs mains.
Je n'ai plus qu'un projet, il faut que je l'explique;
C'eſt de rendre à mon fils ſon pouvoir deſpotique;
De l'affranchir enfin de ſon pénible ennui,
De veiller cependant ſur ſon peuple & ſur lui:
De nourrir dans mon ſein le remord que j'endure,
De mériter encor de ſentir la nature,
De vous plaindre ſur-tout. Après cela jugez
Si nos cœurs par l'hymen doivent être engagés,

Digitized by Google

Le soupçon, je le sais, regne entre des complices;
De ces ménagemens je hais les artifices :
Et dans ma crainte au moins je prétends en ces lieux
N'avoir plus qu'à trembler sous le courroux des dieux.

CLAUDIUS.

De ces justes remords loin de blâmer l'empire,
J'admire vos desseins & voudrois y souscrire;
Mais, Madame, est-il temps de couronner un fils?
Songez quelle langueur accable ses esprits :
Peut-il de ses devoirs porter le poids immense?
Craindra-t-on dans ses mains la suprême puissance?
Et si par-tout enfin le murmure ou l'aigreur
Jusqu'à désobéir...

GERTRUDE.

Qui l'osera, Seigneur?
Près du trône placé, l'Etat qui vous contemple,
De la fidélité prendra de vous l'exemple.
Ou si quelque sujet osoit s'en affranchir,
Je saurai, quel qu'il soit, le contraindre à fléchir.

CLAUDIUS.

Mais enfin...

GERTRUDE.

C'est assez, bientôt mon fils peut-être
A vos yeux comme aux miens va se montrer en maître.
J'espére que ces Dieux qui lisent dans mon cœur,
Vont calmer ses tourmens, vont finir sa langueur.
Si par un crime affreux je l'ai privé d'un pere,
Il est bien juste au moins qu'il retrouve une mere :
(Un Garde paroît.)
Garde, à Polonius annoncez à l'instant
Pour lui parler ici que la Reine l'attend,
(*Le Garde sort*) (*A Claudius.*)
Allez; & vous, Seigneur, connoissez par vous-même
A quel point je chéris l'éclat du diadême.

Digitized by Google

SCENE III.

GERTRUDE, CLAUDIUS, POLONIUS.

GERTRUDE, *continuant.*

VEnez, Polonius, je veux dans ce grand jour
Voir couronner mon fils ſous les yeux de ſa Cour;
Que tous dès ce moment ſe diſpoſe, s'apprête :

(A Claudius.)

Et vous, que je retiens pour cette illuſtre fête,
Ne croyez pas, Seigneur, que pour bleſſer vos yeux
J'affecte d'étaler un ſpectacle odieux.
L'amour ſeul, je le ſais, a produit notre crime
Si de ſes maux enfin mon fils eſt la victime,
Je recevrai vos loix; ſon ſujet aujourd'hui,
C'eſt à vous, ſans murmure, à dépendre de lui.
Prouvez-moi vos remords en lui reſtant fidelle:
Songez que ſi jamais quelque vertu nouvelle
Sur la bonté des Dieux peut vous donner des droits,
C'eſt ce ſoin généreux de défendre vos Rois.
Allez, que l'on me laiſſe.

SCENE IV.

GERTRUDE, *ſeule.*

ENfin donc détrompée,
Du ſeul bonheur d'un fils je vais être occupée.
Ah! ſi mon cœur, toujours de ſes devoirs jaloux,
N'eût jamais éprouvé que des tranſports ſi doux!
Si toujours ſur un fils ma tendreſſe attentive...

Digitized by Google

SCENE V.

GERTRUDE, ELVIRE.

ELVIRE.

DAns ce moment, Madame, ici Norceſte arrive ;
On ſait qu'avec le Prince une tendre amitié,
Dès ſes plus jeunes ans pour jamais l'a lié ;
Et nous eſpérons tous que cette confiance,
Lui méritant du Roi l'auguſte confidence,
Il ſaura de ſes maux, dans leurs ſecrets diſcours,
Reconnoître la cauſe, & ſuſpendre leurs cours.

GERTRUDE.

Près de mon fils déja s'eſt-il fait introduire ?

ELVIRE.

Voltimand juſqu'ici n'oſe encor l'y conduire.
Le Prince ſemble fuir les regards des mortels.
Puiſſent finir hélas, des ennuis ſi cruels !

GERTRUDE.

Ah ! j'entrevois, Elvire, un rayon d'eſpérance.
Mon fils chérit Norceſte ; employons ſa prudence ;
Heureuſe ſi je puis ſavoir par ſon ſecours,
D'où n'aît l'ennui profond qui conſume ſes jours.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERTRUDE, ELVIRE.

ELVIRE.

EXpliquez-vous enfin ; c'eſt trop vous en défendre ;
Avez-vous des ſecrets que je ne puiſſe apprendre ?
Madame.

Digitized by Google

GERTRUDE.

Ah ! laiſſe-moi.

ELVIRE.

Mais ſongez dans ce jour
Que vous devez paroître aux yeux de votre Cour,
Que ce couronnement dont la pompe s'apprête ...

GERTRUDE.

Et de quel œil, dis-moi, verrai-je cette fête ?
Hélas ! ce triſte cœur, de mon fils occupé,
D'une pareille horreur ne fut jamais frappé !
A quel trouble mortel mon eſprit s'abandonne !

ELVIRE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ce trouble m'étonne.

GERTRUDE.

Quoi ! tu l'as remarqué ? comment ? explique-toi.

ELVIRE.

Puiſſe-t-il n'avoir pas d'autre témoin que moi.

GERTRUDE.

Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? réponds-moi, chere Elvire.

ELVIRE.

De ce myſtere affreux dois-je, hélas ! vous inſtruire ?

GERTRUDE.

C'en eſt trop. Qu'as-tu vu ?

ELVIRE.

Madame, votre ſein
N'auroit jamais conçu de coupable deſſein.

GERTRUDE.

Ah ! de ce doute horrible il eſt temps que je ſorte ;
Parle enfin, je le veux.

ELVIRE.

Vous frémirez.

GERTRUDE.

N'importe.

ELVIRE.

C'eſt vous qui m'y forcez.

GERTRUDE.

Je l'ordonne, obéis.

ELVIRE.

Par un trépas fatal quand le Roi fut ſurpris,
Vous voulûtes, Madame, écartant tout le monde,
Exhaler ſans témoins votre douleur profonde.
J'en redoutai pour vous les premiers mouvemens :
J'oſai vous obſerver dans ces cruels momens.
Que vis-je, juſte Ciel ! de ſoudaines alarmes,
D'effroyables tranſports ſe mêloient à vos larmes.
Un grand remords ſembloit égarer vos eſprits :

Digitized by Google

Vous appelliez la mort avec d'horribles cris.
Ai-je pu, diſiez-vous, ſur un Roi, ſur mon Maître....

GERTRUDE.

J'ai parlé ?

ELVIRE.

Dans vos ſens quel trouble vient de naître ?
Vous frémiſſez.

GERTRUDE.

Je meurs.

ELVIRE.

Qu'ai-je dit ?

GERTRUDE.

Laiſſe-moi.

ELVIRE.

Quoi ! c'eſt vous, dont les mains ...

GERTRUDE.

Ont fait périr ton Roi.

ELVIRE.

Votre époux ? vous ? grands Dieux !

GERTRUDE.

N'approche pas, Elvire,
Fuis mon aſpect fatal, crains l'air que je reſpire.
Fuis, dis-je.

ELVIRE.

O perfidie ! ô déteſtable Cour !
Quel monſtre à ce forfait vous a conduit ?

GERTRUDE.

L'amour.
Ecoute, & plût au Ciel, puiſqu'il faut te l'apprendre,
Que tout mon ſexe ici fût préſent pour m'entendre ?
Je ne te dirai point qu'un fatal aſcendant
M'entraîna par degrés vers un forfait ſi grand.
Loin de moi toute excuſe injuſte, illégitime ;
Va, le cœur des mortels n'eſt point fait pour le crime ;
Et dès qu'il eſt coupable, il n'a pour ſe juger,
Qu'à deſcendre en lui-même, & qu'à s'interroger.
Tu t'en ſouviens encor. Tranquille & ſans alarmes,
D'un hymen vertueux je goûtois tous les charmes.
Je devois toujours fuir : je revis mon vainqueur,
Claudius dès l'inſtant regna ſeul dans mon cœur.
Dans ce palais bientôt éclata ſa diſgrace,
D'un reſte de devoir le dépit prit la place ;
Je plaignis mon amant, j'approuvai ſon courroux ;
Je crus pouvoir ſans crime abhorrer mon époux.

Digitized by Google

Eh quoi ! me ſuis-je dit, ſa cruelle prudence
Va donc ſur ce que j'aime achever ma vengeance.
Pour prévenir ce coup tout me parut permis,
Le Roi dans ces momens, à mes ſoins ſeuls remis,
Empruntoit le ſecours de ces puiſſans breuvages,
Dont un art bienfaiſant montra les avantages.
Habile à m'aveugler, mon complice inhumain
D'une coupe perfide arma ma foible main,
J'entrois chez mon époux : étonnée à ſa vue,
Je cachai quelque temps ma terreur imprévue :
Mais ſoit qu'en le voyant pour la derniere fois,
Mon cœur de la pitié connût encor la voix ;
Soit que prête à commettre un ſi grand parricide,
La nature en ſecret malgré nous s'intimide ;
En vain je rappellai mon courage interdit.
Tout mon ſang ſe glaça, ma raiſon ſe perdit.
Sans pouvoir accomplir, ni déclarer mon crime,
Je dépoſai la coupe auprès de ma victime,
Je ſortis. Le remords tout-à-coup m'éclairant,
Peignit à mes eſprits mon époux expirant.
Ma cruelle raiſon, dont je repris l'uſage,
De mon forfait entier m'offrit l'affreuſe image.
Craignant alors, craignant que le Roi ſans ſoupçon
N'eût déja dans ſon ſein fait couler le poiſon ;
Je revolai vers lui ; je courois éperdue
Briſer la coupe impie à mes pieds répandue,
Ou peut être, d'un trait l'épuiſant à ſes yeux,
Appaiſer par ma mort la nature & les Cieux :
J'entrai ; pour me punir ce Ciel impitoyable
Avoit déja rendu mon crime irréparable :
Trop jaloux de ravir à ce cœur déchiré
Le fruit du repentir qu'il m'avoit inſpiré.

ELVIRE.

O Ciel !

GERTRUDE.

Dans ma terreur je pris ſoudain la fuite :
Je rejettai d'abord une importune ſuite :
Dans mon appartement ſeule avec mes remords,
Je croyois ſans témoins céder à mes tranſports.
Mes ſanglots, mes diſcours t'en ont appris la cauſe ;
Mon cœur d'un tel ſecret ſur ta foi ſe repoſe.
Je n'en murmure point ; j'accepte, je le doi,

Le

Digitized by Google

Le ſupplice nouveau de rougir devant toi,
Hélas! depuis l'inſtant qui me fit parricide,
J'ai toujours devant moi vu la coupe homicide.
Elvire, eh! quel bonheur puis-je encore eſpérer?
Quand mon fils ſous mes yeux eſt tout prêt d'expirer.
Plus d'époux, plus de fils. De mon hymen funeſte
L'horreur d'un parricide eſt le fruit qui me reſte,
Et la nature exprès, pour mieux percer mon cœur,
Juſqu'en mon propre ſein s'eſt cherché ſon vengeur.

ELVIRE.

Ce fils reſpire encor; c'eſt à vous de connoître
De quel ſujet caché ſes douleurs ont pu naître.
Rien d'un ſi juſte ſoin ne peut vous diſpenſer;
Car je ne croirai pas que prompte à l'épouſer,
Claudius...

GERTRUDE.

Nous, grands Dieux! que l'hymen nous uniſſe!
Que du ſoleil pour moi le flambeau s'obſcurciſſe,
Avant qu'un nœud ſi ſaint puiſſe aſſembler jamais
Deux cœurs infortunés unis par leurs forfaits!
Ce qui me plaît, Elvire, en mon trouble funeſte,
C'eſt de ſentir au moins, combien je me déteſte.
Je voudrois quelquefois, dans mes juſtes tranſports,
A l'univers entier déclarer mes remords.
Il ſemble à ma douleur qu'un aveu ſi terrible
Rendroit, des Dieux pour moi, le courroux plus flexible.
Ah! ſi ces Dieux vengeurs, me dérobant leur bras;
Avoient dès ce jour même ordonné mon trépas!
Si par la main du fils ils puniſſoient la mere!
S'ils vouloient d'un exemple épouvanter la terre!...
Moi, je craindrois, ô Ciel! de voir contre mon flanc
S'armer mon propre ouvrage, & le fruit de mon ſang?
Mais que dis-tu, barbare, & quel eſt ton murmure?
N'as-tu pas la premiere étouffé la nature?
Ta rage à ton époux oſa ravir le jour;
Crains ton fils, malheureuſe, & frémis à ton tour.

ELVIRE.

Ah! diſſipez, Madame, une crainte funeſte...
Vous connoîtrez bientôt... mais j'apperçois Norceſte.

Digitized by Google

SCENE II.

GERTRUDE, NORCESTE, ELVIRE.

GERTRUDE, *allant à Norceſte.*

AH! Seigneur, c'eſt à vous qu'une mere à recours,
Mon fils dans ſa langueur va terminer ſes jours;
Tâchez de ſes chagrins de pénétrer la cauſe:
C'eſt ſur vous, ſur vos ſoins que mon cœur s'en repoſe.
Peut-être que le ſien toujours fermé pour nous,
Vaincu par l'amitié, s'ouvrira devant vous.
De vos ſuccès bientôt je reviendrai m'inſtruire;
Il s'agit de mon fils, de moi, de tout l'Empire,
De votre ami ſur-tout. C'eſt de vous ſeul, Seigneur,
Que dépend déſormais ma vie & mon bonheur

NORCESTE.

Je vais le voir, Madame, & remplir avec zele
Les devoirs d'un ſujet & d'un ami fidele.

Gertrude & Elvire ſortent.

SCENE III.

NORCESTE, VOLTIMAND.

VOLTIMAND.

N'Avancez pas, Seigneur, le Prince furieux,
De ſes cris effrayans fait retentir ces lieux:
Jamais dans ſes tranſports il ne fut plus terrible.
On diroit que d'un Dieu la vengeance inviſible,
Pour quelque grand forfait, l'accable & le pourſuit.
Dans quel trouble mortel l'ai-je vu cette nuit?
Mes bras l'ont arrêté fuyant dans les ténebres,
Tremblant, pâle, égaré, pouſſant des cris funebres
Dans l'état déplorable où le deſtin l'a mis,
Son œil peut-il encor diſtinguer ſes amis?

NORCESTE.

N'importe, permettez.

Digitized by Google

SCENE IV.

HAMLET, NORCESTE, VOLTIMAND.

HAMLET, *dans la couliſſe.*

Fuis, ſpectre épouvantable,
Porte au fond des tombeaux ton aſpect redoutable.

VOLTIMAND, *à Norceſte.*

Vous l'entendez.

HAMLET, *entrant précipitamment & comme pourſuivi par un fantôme.*

Eh quoi! vous ne le voyez pas?
Il vole ſur ma tête, il s'attache à mes pas.
Je me meurs. (*Il tombe dans un fauteuil.*)

NORCESTE.

Revenez d'une erreur ſi funeſte;
Ouvrez les yeux, Seigneur, reconnoiſſez Norceſte;
Que ſa tendre amitié conduit auprès de vous.

HAMLET.

Qui? Norceſte! ah, c'eſt toi! que cet inſtant m'eſt doux!
Que pour mon cœur troublé ta préſence a de charmes!

NORCESTE.

Qui peut donc vous cauſer ces mortelles alarmes?
Ah! Seigneur, ſi toujours, partageant vos douleurs;
J'ai reçu dans mon ſein vos ſecrets & vos pleurs;
Si ſur mon zele encor votre ame s'en repoſe,
De vos affreux tourmens apprenez-moi la cauſe.

HAMLET.

Voltimand, laiſſe-nous. (*Voltimand ſort.*)

SCENE V.

HAMLET, NORCESTE

HAMLET.

Comment te révéler
Des ſecrets dont l'horreur me fait encor trembler?
Ah, Dieux!

NORCESTE.

Rompez, Seigneur, cet obſtiné ſilence,

Digitized by Google

N'aurois-je plus de droit à votre confiance ?
Quelle mélancolie, au printemps de vos jours.
Vers leur terme, à grands pas, précipite leurs cours ;
Vous viviez si content sous les regards d'un pere.

HAMLET.

Que du soleil encor ne voit-il la lumiere ?

NORCESTE.

Le temps qui sait calmer les plus justes regrets,
Ne pourra-t-il enfin vous consoler ?

HAMLET,

Jamais.

NORCESTE.

J'admire ces regrets que la nature inspire ;
C'est de la voix du sang le légitime empire,
Mais c'est à ce devoir donner assez de pleurs,
Souffrez.....

HAMLET,

Non, rien ne peut adoucir mes douleurs.
Par quels soins assidus, avec quelle tendresse,
Ce pere infortuné cultiva ma jeunesse !
J'étois loin de prévoir qu'un destin rigoureux
Dût si-tôt pour jamais l'enlever à mes vœux.
Il n'est plus, & sa cendre à peine est recueillie,
Que son trépas s'efface & que son nom s'oublie.
Lassé d'un deuil trop long, qui génoit ses desirs,
Je vois déja ma Cour revoler aux plaisirs :
Et moi, dans ce Palais, l'œil fixe sur la terre,
Je cherche encor les pas de mon malheureux pere ;
Et je ne lis par-tout, sur ces murs odieux
Que les ordres sanglans que j'ai reçus des Cieux.

NORCESTE.

De ces ordres, Seigneur, quel est donc le mystere !
Sont-ils de vos ennuis la source involontaire ?
Expliquez-vous enfin.

HAMLET.

Garde-toi d'accuser
Ce cœur d'être trop prompt peut être à s'abuser.
Deux fois dans ce Palais, ami, j'ai vu mon pere,
Non point le bras levé, respirant la colere,
Mais désolé, mais pâle, & dévorant des pleurs
Qu'arrachoient de ses yeux de profondes douleurs.
» O mon fils, m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
» Quel sang tu dois verser pour appaiser ma cendre.

Digitized by Google

» On croit qu'un mal cruel trancha ſoudain mes jours:
» Ainſi les noirs complots ſont voilés dans les Cours.
» Ta mere, qui l'eût dit? oui, ta mere perfide,
» Oſa me préſenter un poiſon parricide;
» L'infâme Claudius, du crime inſtigateur,
» Fut de ma mort ſur-tout le complice & l'auteur:
» Venge, a-t-il ajouté, le Ciel & mon injure.
» Ne crains point par tes coups, d'outrager la nature.
» Répands, ſans diſtinguer, le ſang des inhumains.
» C'eſt moi, ce ſont les Dieux qui conduiront tes mains.
Sans lui répondre alors, plein de l'horreur profonde
Qu'inſpiroit à mon cœur l'effroi d'un autre monde:
Quel eſt ton ſort, lui dis je, apprends moi quel tableau
S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.
Croirai-je de ces Dieux que la main protectrice,
Par d'éternels tourmens, ſur nous s'appéſantiſſe?
» O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas,
» Ces leçons du cercueil, ces ſecrets du trépas,
» Aux profanes mortels doivent être inviſibles.
» Que du Ciel ſur les Rois les arrêts ſont terribles!
» Ah! s'il me permettoit cet horrible entretien,
» La pâleur de mon front paſſeroit ſur le tien.
» Nos mains ſe ſécheroient en touchant la Couronne,
» Si nous ſavions, mon fils, à quel titre il la donne.
» Vivant, du rang ſuprême on ſent mal le fardeau,
» Mais qu'un ſceptre eſt peſant quand on entre au tombeau?
Il dit, & diſparoit.

NORCESTE.

Un tel diſcours ſans doute
A dû troubler votre ame, & je conçois...

HAMLET.

Ecoute;
Ne crois pas qu'à ces mots mon eſprit éperdu,
Sans de cruels combats, ſe ſoit d'abord rendu:
J'ai réſiſté long-temps. Ce Ciel que je révere,
A vu ſi, ſans frémir, j'oſai juger ma mere.
Sans ceſſe à l'excuſer mon cœur ingénieux,
Trouvoit quelque plaiſir à démentir les Dieux.
Mais cette nuit enfin revenu plus terrible,
» Mon fils (m'a dit ce ſpectre) es-tu donc inſenſible?
» Aux douceurs du ſommeil ton œil a pu céder,

Digitized by Google

» Et ton pere au cercueil eſt encore à venger ?
» Prends un poignard, prends l'urne où ma cendre
» repoſe ;
» Par des pleurs impuiſſans ſuffit-il qu'on l'arroſe,
» Tire-la de ſa tombe, & courant m'appaiſer,
» Frappe, & fumante encor, reviens l'y dépoſer.

NORCESTE.

Quel ordre affreux, ô ciel ?

HAMLET.

Quelque temps immobile,
Sans haleine & ſans voix, je ſuis reſté tranquile ;
Mais enfin par degrés reprenant mes eſprits,
J'ai rempli ce Palais d'épouvantables cris :
J'ai couru, tout tremblant, foible, éperdu, ſans ſuite,
Le ſpectre à mes côtés ſembloit preſſer ma fuite :
Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur,
Dans mon cœur expirant jette encor la terreur.

NORCESTE.

Mais quoi ! faudra-t-il donc, ſur ce ſeul témoignage,
Qui de vos ſens troublés eſt peut-être l'ouvrage,
Qu'un Prince, qu'une mere immolés par vos coups ...

HAMLET.

J'aurai vengé mon pere & le Ciel en courroux.

NORCESTE.

Ainſi, bientôt, Seigneur, la charmante Ophélie,
De ſon pere, à ſes yeux, verra trancher la vie.
Vous ſoupirez ?

HAMLET.

Je tremble, & je n'oſe entrevoir
A quel barbare choix me réduit mon devoir,
J'enhardis, en tremblant, mon ame encor flottante :
La pitié m'attendrit, le meurtre m'épouvante.
Immoler Claudius, punir cet inhumain,
C'eſt plonger à ſa fille un poignard dans le ſein,
C'eſt la tuer moi-même, ainſi, mon cher Norceſte,
A tout ce qui m'aima mon bras ſera funeſte.
Je verrai donc ma mere embraſſant mes genoux,
Suſpendant par ſes pleurs mes parricides coups,
Me dire ... » cher Hamlet, daigne encor me connoître,
» Epargne au moins, mon fils, le ſang qui t'a fait naître,
» Le ſein qui t'a conçu, les flancs qui t'ont porté.
Et je pourrois, d'un bras par la rage agité .....
Tu m'as ſéduit, ô Ciel ! non, jamais ta juſtice

Digitized by Google

Ne m'auroit commandé cet affreux ſacrifice !
Qui moi j'accomplirois ce décret inhumain ?
Ou change de victime, ou cherche une autre main.
Sur un vil criminel je cours venger mon pere,
Mais je n'attente point ſur les jours de ma mere ;
De l'art d'un ſéducteur ſon forfait eſt le fruit.
Borne, ô Ciel ! ta vengeance au remord qui la ſuit.
Que pour elle mes pleurs, mes tourmens t'attendriſſent ;
Ou s'il faut, malgré moi, que ces mains la puniſſent,
Pour prévenir ce crime & m'en ſauver l'horreur,
Ma mort m'empêchera de ſervir ta fureur.

NORCESTE.

Eh, Seigneur !

HAMLET.

Je ſuccombe. O nature ! O mon pere !

NORCESTE.

Seigneur, ſongeons plutôt à percer ce myſtere.
Craignez dans vos fureurs que marchant au haſard,
Votre eſprit égaré ne s'éclaire trop tard.
De ce pere adoré la cendre ici repoſe.
De ſa trop prompte mort cherchons tous deux la cauſe.
Cette urne, ce dépôt, à la nuit conſacré,
Ne peut-il de ſa tombe être en ſecret tiré ?
J'ai mon deſſein : bientôt j'oſe vous le promettre,
Entre vos mains, Seigneur, je prétends la remettre,
La Reine vient vous voir, que ne l'éprouvez-vous ?
Préſentez-lui ſoudain les cendres d'un époux.
A l'aſpect imprévu d'un objet ſi funeſte,
Vous épierez ſes yeux, ſon air, ſon port, ſon geſte ;
Un coupable aiſément ſe trouble & ſe trahit,
Et vous pourrez par-là ...

HAMLET.

Je t'entends, il ſuffit.
Cache bien mon ſecret ; fuyons, je vois ma mere.

Digitized by Google

SCENE VI.

GERTRUDE, NORCESTE.

GERTRUDE.

MOn fils me fuit, ô Ciel! quel eſt donc ce myſtere?
(à Norceſte.)
Vous ſavez tout, Seigneur, ne me déguiſez rien.

NORCESTE.

Son cœur, je l'avoûrai, daignoit s'ouvrir au mien.

GERTRUDE.

Des chagrins de mon fils apprenez-moi la cauſe.

NORCESTE.

Vous connoiſſez la loi qu'un ſecret nous impoſe.

GERTRUDE.

Eh, Seigneur, je ſuis mere, & vous pouvez parler.

NORCESTE.

Madame, je ne puis.

GERTRUDE.

Vous me faites trembler.
Norceſte, je le veux: répondez-moi, vous dis-je.

NORCESTE

Je réſiſte à regret, votre douleur m'afflige,
Madame. Mais enfin, j'obéis à mon Roi,
Et ce profond ſilence eſt un devoir pour moi.

SCENE VII.

GERTRUDE, *ſeule.*

QUi peut produire, ô Ciel! l'air ſombre de Norceſte?
D'où naît donc ce refus, ce myſtere funeſte?
Je ne ſais, mais je tremble. Une ſecrette horreur
M'accable en cet inſtant, ajoute à ma terreur.
Mais que vois-je? Orphélie!

Digitized by Google

SCENE VIII.

GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

AH! permettez, Madame,
Qu'osant à vos genoux vous découvrir mon ame ...

GERTRUDE.

Expliquez-vous.

OPHÉLIE.

Hélas! vous cherchez quel chagrin
De votre fils bientôt va trancher le destin.

GERTRUDE.

Vous le sauriez?

OPHÉLIE.

Daignez me promettre d'avance
Que ce cœur généreux oublîra mon offense.

GERTRUDE.

Et quel crime si grand auriez-vous donc commis!
Claudius... mais plutôt, parlez-moi de mon fils.
Vous auriez de ses maux pénétré le mystere?
Ah! quels sont-ils? parlez, éclairez une mere.

OPHÉLIE.

Madame...

GERTRUDE.

C'en est trop, répondez, je le veux.

OPHÉLIE.

Vous connoissez du Roi les ordres rigoureux.
Nul mortel à ma foi ne doit jamais prétendre,
Et je ne puis sans crime, ou le voir ou l'entendre.
Le Prince m'a forcée à braver ce devoir.

GERTRUDE.

Comment?

OPHÉLIE.

Nous nous aimons, mais hélas! sans espoir.
Nous avons tous les deux, à cet ordre rébelles,
Renfermé dans nos cœurs nos ardeurs mutuelles.
Mais c'est moi, dont les feux trop prompts à me trahir,
Ont, aux regards du Prince osé se découvrir.
Ainsi jusqu'à l'excès sa flamme est parvenue,
De-là ce sombre ennui, dont la cause inconnue

Digitized by Google

Sur ſon ſort tant de fois alarma votre Cour ;
Son déſeſpoir, ſes maux ſont nés de notre amour.
Qu'un autre choix vous venge, & puniſſe mon crime.
A ce tourment, hélas ! je me livre en victime ;
Heureuſe ſi ma mort, en croiſſant ſon ennui,
Ne vous en prive pas quand je m'arrache à lui.

GERTRUDE.

Non ; vous vivrez tous deux. O moment plein de charmes !
Je pourrai donc, mon fils, ſécher enfin tes larmes.
Ses feux ſeuls ont produit ſa ſecrette langueur.
Hélas ! eſt-on toujours le maître de ſon cœur ?
Je conçois de vos maux quelle eſt la violence,
Sans doute il eſt affreux d'aimer ſans eſpérance.
Mais enfin par l'hymen je puis combler vos feux ;
Je n'ai qu'à dire un mot : j'y conſens, je le veux.
Vivez, regnez, aimez, je n'aſpire moi-même
Qu'à placer ſur vos fronts le ſacré Diadême ;
Je cours vers Claudius dans cet heureux moment.
Je vous réponds déja de ſon conſentement.
Quel ennui ſi mortel, quelle mélancolie
Tiendroit contre l'eſpoir d'obtenir Orphélie ?
Embraſſez-moi, ma fille ; allez, que ce grand jour,
Couronne tant d'attraits, de vertus, & d'amour.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HAMLET, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

OUi, Prince, de nos feux, j'ai trahi le myſtere.
Vous n'outragerez point les volontés d'un pere.
La Reine qui vous aime a tout appris par moi.

Digitized by Google

Eh ! comment lui cacher que le don de ma foi,
Lorſqu'à périr ici chaque jour vous expoſe,
Peut ſeul finir des maux dont l'amour eſt la cauſe !
Que n'avez-vous pu voir quel tendre embraſſement,
M'a confirmé ſa joie & ſon conſentement!
Tant d'amour l'a touchée ; elle veut-elle-même
Placer ſur notre front le ſacré Diadême.
Mais quels ſont ſes ſoupirs avec peine arrachés,
Et ces ſombres regards à la terre attachés ?
Voyez-vous mon bonheur avec indifférence ?

HAMLET.

Le bonheur quelquefois eſt plus loin qu'on ne penſe.

OPHÉLIE.

Qu'entends-je ? quel diſcours ? ... Seigneur, vous vous troublez ;
D'un ennui plus profond vos ſens ſont accablés.
Eh ! quoi, déja pour moi votre ardeur affoiblie ...

HAMLET.

Que tu me connois mal, ô ma chere Ophélie !
Si tu crois que mon cœur épris de tes attraits,
Une fois enflammé, puiſſe changer jamais.
Ce cœur juſqu'au tombeau brûlera pour tes charmes!

OPHÉLIE.

D'où vient que malgré toi, je vois couler tes larmes ?
Ce profond déſeſpoir peint dans tes triſtes yeux,
Ne ſemble m'annoncer que d'éternels adieux !
N'expliqueras-tu pas quel poiſon te conſume ?

HAMLET.

Non, tu n'en conçois pas la funeſte amertume.

OPHÉLIE.

Ainſi ces nœuds charmans, cet autel fortuné
Où mon ſort ſous tes loix alloit être enchaîné ...
Hélas! ... je me trompois, ce n'étoit qu'un vain ſonge.

HAMLET.

Notre amour ſeul fut vrai, le reſte eſt un menſonge.

OPHÉLIE.

Cruel, ton cœur auſſi s'eſt donc fermé pour moi.

HAMLET.

Que ne peut-il, hélas ! s'épancher devant toi !
Un obſtacle invincible à ce deſir s'oppoſe.
Tu verras mon trépas, ſans en ſavoir la cauſe.
Plains-moi, plains un amant qui craint de t'irriter,
Qui meurt, s'il ne t'obtient, & ne peut t'accepter :

Digitized by Google

Si le ſort l'eût voulu, nés tous deux l'un pour l'autre,
Quel bonheur ſur la terre eût égalé le nôtre !
Douces conformités & d'âge & de deſirs,
Le Ciel autour de nous raſſembloit les plaiſirs.
Je ne te parle point de la grandeur ſuprême :
Ton cœur, je le ſais trop, n'a cherché que moi-même.
Cependant... ô regrets !

OPHÉLIE.

Acheve.

HAMLET.

Je ne puis.

OPHÉLIE.

Pourquoi ?

HAMLET.

C'eſt à la tombe à cacher mes ennuis.

OPHÉLIE.

Tu veux quitter la vie ?

HAMLET.

Il eſt temps que j'en ſorte ;
Sur toi, ſur mon amour mon déſeſpoir l'emporte :
Va, crois-moi, du bonheur les jours purs & ſereins
Rarement ſur la terre ont lui pour les humains.
En chagrins dévorans que de ſources fécondes !
Des plaiſirs ſi trompeurs, des douleurs ſi profondes !
Et que faire, Ophélie en ce ſéjour affreux ?
Traîner dans les ſoupçons mon deſtin malheureux,
Ecouter les mortels, ſans croire à leur langage,
De leurs diviſions voir l'affligeante image :
Pas un ſincere ami, dont la fidélité,
Conduiſe juſqu'à nous l'auguſte vérité ;
La vérité, grand Dieux ! qui, ſi noble & ſi belle,
Devroit être des Rois la compagne éternelle.
Des guerres, des traités, d'infructueux projets ;
Des lauriers toujours teints du ſang de ſes ſujets,
Au-dedans des complots, des cœurs ingrats, perfides ;
Du poiſon préparé par des mains parricides.
Ah, puiſqu'à tant de maux le Ciel livra mes jours ;
Sans doute il m'autoriſe à terminer leur cours :
Et qu'importe à ces Dieux, qu'abrégeant ma miſere,
J'aie un inſtant de plus à gémir ſur la terre ?
Languiſſant, abattu, ſouffrant, prêt à périr,
Mon malheur eſt de vivre & non pas de mourir.

Digitized by Google

OPHELIE.

Qu'oſe-tu dire, ô Ciel! quel déſeſpoir t'égare?
La douleur à la fin t'a donc rendu barbare!
Hélas! je nourriſſois cet eſpoir ſi charmant
D'eſſuyer quelque jour les pleurs de mon amant:
L'hymen va, me diſois-je, au gré de mon envie,
Par de nouveaux devoirs l'attacher à la vie.
Je ne te parle plus de mes feux ni de moi;
Mais pour oſer mourir, ta vie eſt-elle à toi?
Ta grandeur, ton devoir la livre à ta patrie:
Entends à tes côtés le Danois qui te crie:
» J'ai remis dans tes mains mon ſort, ma liberté:
» Entre ton peuple & toi n'eſt-il plus de traité?
» T'aimer & t'obéir, voilà notre partage:
» A vivre pour nous ſeuls la même loi t'engage:
» Sais-tu, tranchant tes jours; ſi dans tous tes Etats;
» Plus d'un infortuné ne les reclame pas?
» C'eſt à toi que le foible a commis ſa défenſe;
» Punir les oppreſſeurs, ſoutenir l'innocence,
» Protéger tes ſujets contre leurs ennemis,
» Voilà les droits ſacrés que le Ciel t'a remis.
» De leurs malheurs cachés, préviens, détruis les
„ cauſes,
» Ce ſont-là tes devoirs: meurs après, ſi tu l'oſes.
C'eſt ainſi que l'Etat te parle par ma voix;
Rends-lui, cruel, rends-lui le plus grand de ſes Rois;
Qu'il revive en ſon fils, & que l'Europe entiere,
Au bruit de tes vertus croie admirer ton pere.

HAMLET.

Hélas!

OPHÉLIE.

Ne gémis plus, mais regne,

HAMLET.

Que dis-tu?
Garde-toi bien ſur-tout d'outrager ma vertu.
D'un Prince, mieux que toi je ſais ce qu'elle exige;
Oui, tel eſt le devoir où ce grand nom m'oblige,
Qu'il me faut pour remplir un ſi ſublime emploi,
Ou regner par moi-même ou ceſſer d'être Roi.
Vous le ſavez, grands Dieux! ma plus douce eſpérance,
Etoit de voir mon peuple heureux ſous ma puiſſance;

Digitized by Google

Sans doute en m'accablant vous m'impoſez la loi
De deſcendre d'un rang qui n'eſt plus fait pour moi.
(*à Ophélie*)
Et toi, de qui l'amant & t'offenſe & t'adore,
Renonçons à l'eſpoir de nous revoir encore.
Adieu... Je vais bientôt...

OPHÉLIE.

Tes pleurs me font frémir.
Ton cœur ſe trouble, héſite & cherche à s'affermir.
Tu caches un deſſein.

HAMLET.

Qui ? moi !

OPHÉLIE.

Je veux l'apprendre.
Je veux tout découvrir.

HAMLET.

Qu'oſez-vous entreprendre ?

OPHÉLIE.

C'eſt trop ſouffrir, cruel, quels ſont donc tes malheurs ?
Que je t'aide du moins à porter tes douleurs.

HAMLET.

Leur poids t'accableroit.

OPHÉLIE.

Connois mieux mon courage :
Penſes-tu que les pleurs faſſent ſeuls mon partage ?
Pour te ſauver, Hamlet, s'il ne faut que périr,
Viens me voir expirer, & t'apprendre à ſouffrir.

HAMLET.

Malheureuſe ! & ſais-tu juſqu'où va ma conſtance ?
Entends-tu dans les airs le cri de la vengeance ?
Vois-tu ſoudain les morts ſe montrer à tes yeux ;
Errer ſous les lambris des ſpectres odieux ;
Le jour, vois-tu les cieux couverts d'ombres funebres,
La nuit, des feux ſanglans ſillonner les ténebres ?
Sens-tu par les enfers ton eſprit agité,
Dans ton cœur expirant tout ton ſang arrêté ?

OPHÉLIE.

Qu'entends-je, ô Ciel ! ... n'importe, il faut me ſatisfaire.
Parle, acheve, éclaircis cet horrible myſtere.

HAMLET.

Laiſſe-moi mourir ſeul.

Digitized by Google

OPHÉLIE.

Non, tu ne mourras pas.

HAMLET.

Tremblez.

OPHÉLIE.

Je ne crains rien.

HAMLET.

Fuyez.

OPHÉLIE.

Je ſuis tes pas.

(*à Gertrude qui entre.*)

SCENE II.

HAMLET, GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

AH, Madame, parlez, & ſécondez mes larmes,
Mes efforts contre Hamlet ſont d'impuiſſantes armes:
L'amour n'a point cauſé ſes chagrins douloureux;
Son cœur en frémiſſant, cache un ſecret affreux.
Les plus ſombres tranſports ſont tout prêts d'y renaître,
Quelque accès tout à coup va l'enflammer peut-être;
Il s'étonne, il ſoupire, il n'a devant les yeux
Que des morts, des cercueils, des ſpectres furieux.
Tout cet amas d'horreurs dont ſon ame eſt remplie,
Nourrit le noir poiſon de ſa mélancolie.
Arrachez ſon ſecret. Peut-être qu'en ce jour
La nature ſur lui pourra plus que l'amour.

GERTRUDE.

Vous verrai-je toujours le front morne & ſévere,
Fixer, mon cher Hamlet, vos regards ſur la terre?
De ſiniſtres objets uniquement frappé,
Toujours d'un vain effroi ſerez-vous occupé?
Ignorez-vous, mon fils, avec tant de courage,
Que vers des jours nouveaux nos jours ſont un paſſage,
Que tout homme ici-bas n'eſt né que pour mourir.

HAMLET.

Madame, je le ſais.

GERTRUDE.

Eh! pourquoi donc ſouffrir

Digitized by Google

Qu'à des ennuis ſecrets votre force ſuccombe ?
Vous tairez-vous, mon fils, ſur le bords de la tombe?
Votre cœur avec moi craint-il de s'épancher ?

HAMLET.

Plus mes malheurs ſont grands, plus je dois les cacher.

GERTRUDE.

Auriez-vous ou commis ou conçu quelques crimes ?

HAMLET.

Ce bras n'eſt point ſouillé, mes vœux ſont légitimes.

GERTRUDE.

D'où vous vient donc, mon fils, cet air ſombre, abattu ;
Cette triſte langueur ſied mal à la vertu.
De vous, ſur ces dehors, que voulez-vous qu'on penſe ?

HAMLET.

Mais ſi mon cœur eſt pur que me fait l'apparence ?

GERTRUDE.

Et quel eſt donc, mon fils, ce ſecret important !
Mon trouble, ma terreur augmente à chaque inſtant.
Au nom de ma tendreſſe, au nom de ta naiſſance,
Par ces ſoins maternels que j'eus de ton enfance,
Apprends-moi ... Tu pâlis, tous tes ſens ſont glacés ;
Tes cheveux ſur ton front d'horreur ſont hériſſés :
Qui te rend tout-à-coup immobile, inſenſible ?
Tes yeux ſont fixés ſur quelqu'objet terrible.
Qui peut produire en toi ces mouvemens divers ?
Sous tes pieds chancelans verrois-tu les enfers ?
O mon fils, mon cher fils !

HAMLET, *voyant l'ombre de ſon pere.*

Le voilà ; c'eſt lui-même :
Je t'entends, il ſuffit.

GERTRUDE.

Sors de ce trouble extrême.

OPHÉLIE.

Rappelle un peu tes ſens.

HAMLET.

Quoi ! vous n'avez point vu ...

GERTRUDE.

De tes ſombres erreurs c'eſt l'effet imprévu.

HAMLET.

(*Accablé.*) [*Il voit encore l'ombre.*]
Ah Dieux ! ... Il reparoît, il menace, il s'avance,
Où me cacher, où fuir ſa fatale préſence ?
Je me meurs.

GERTRUDE.

Hé, mon fils !

HAMLET.

Digitized by Google

HAMLET.

Je ne pourrai jamais...

GERTRUDE.

Que t'a-t-il commandé ?

HAMLET.

Non : de pareils forfaits
Ne nous ſont point preſcrits par la bonté céleſte.
Que croire à ton aſpect, ombre chere & funeſte ?
Viens-tu pour me troubler d'un preſtige odieux ?
Viens-tu pour m'annoncer la volonté des dieux ?
Si tu n'es des enfers qu'une noire impoſture,
Qui t'a donné le droit d'affliger la nature ?
Si les ordres du ciel s'expliquent par ta voix,
Donne donc le pouvoir d'exécuter ſes loix.

GERTRUDE.

Quelles loix ? ô mon fils !

HAMLET.

Le trouble où je me plonge
De mes ſens prévenus vous paroît un menſonge !

GERTRUDE.

En pourrois-tu douter ? Ne vois-tu point, hélas ?
Que c'eſt ta ſeule erreur...

HAMLET.

Ne vous y trompez pas,
Tout eſt réel, Madame !

GERTRUDE.

A quelle horreur livrée,
Par quels ſecrets combats ſon ame eſt déchirée !

HAMLET, *ſuivant l'ombre des yeux.*

Il ſe tait, il m'obſerve, il dévore ſes pleurs ;
Il cherche, en ſe voilant, à cacher ſes douleurs.
Quel ſpectacle !

GERTRUDE.

Ah ! mon fils !

HAMLET.

Attends, ombre immortelle ;
Je te ſuis vers la voûte où ton ſort te rappelle.
Sur la terre exilé, mourant, chargé d'ennuis,
Peux-tu me laiſſer ſeul dans l'état où je ſuis ?

GERTRUDE.

Ta mere eſt avec toi.

HAMLET.

Satisfais mon envie,
Ou ce fer par mes mains va terminer ma vie.

Digitized by Google

GERTRUDE, *le désarmant.*

Que fais-tu, malheureux? Je vois tes pleurs couler!
Cruel, c'eſt dans mes bras que tu veux t'immoler!

HAMLET.

Où ſuis-je? qui me parle?

GERTRUDE.

Ha, reconnois ta mere!

OPHELIE.

Vois ta tendre Ophélie, à ton amour ſi chere.

HAMLET, *à ſa mere.*

Hélas, c'eſt vous ſur moi qui vous attendriſſez!
(*A Ophélie.*)
Ces larmes, ſavez-vous pour qui vous les verſez?

SCENE III.

HAMLET, GERTRUDE, CLAUDIUS, OPHÉLIE.

HAMLET, *continuant.*

Ciel, je vois Claudius.

GERTRUDE, *à Claudius.*

Seigneur, qui vous amene?
Venez-vous voir mon fils, lorſque ſa mort prochaine...

CLAUDIUS.

Eh quoi! de leur hymen le moment ſouhaité...

GERTRUDE.

De cet eſpoir en vain mon cœur s'étoit flatté.
Mon fils de ſes douleurs va mourir à ma vue,
Sans que jamais la cauſe en ait été connue.

CLAUDIUS.

Son ſort cruel m'étonne, & j'en plains la rigueur:
Mais puiſqu'enfin l'amour ne peut fléchir ſon cœur,
Vous ſavez quelle loi funeſte à ma famille
Rend les flambeaux d'hymen interdits pour ma fille,
Révoquez un arrêt qu'a dicté le courroux;
Permettez que ma main lui choiſiſſe un époux,
Que des nœuds moins brillans...

HAMLET, *ſe réveillant tout-à-coup de ſon eſpece d'aſſoupiſſement.*

Il n'en eſt plus pour elle,
Tremblez, audacieux, de devenir rebelle.
Avez-vous oublié que je ſuis votre Roi?

Digitized by Google

J'aime, je ſuis aimé, votre fille a ma foi,
Nul mortel à ſa main ne doit jamais prétendre.
Je crois en Souverain me faire aſſez entendre.
Ce cœur que vous jugez ſans force & ſans vertu,
N'eſt pas peut-être encor tout-à-fait abattu.
(*Regardant Claudius.*)
Sans doute, ici mon ſceptre excite quelqu'envie;
Mais ſi je dois bientôt abandonner la vie.
Je n'en ſortirai pas que ce bras furieux (*A Claudius.*)
N'ait aſſouvi ma haine, & ſatisfait les Dieux. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

GERTRUDE, CLAUDIUS, OPHÉLIE.

CLAUDIUS.

QUel eſt donc ce tranſport que je ne puis comprendre,
Madame?

GERTRUDE.

Auprès d'un fils, Seigneur, je dois me rendre,
(*A Ophélie.*)
Suivez mes pas, ma fille, il le faut ſecourir,
Et je vais avec vous le ſauver, ou mourir.

SCENE V.

CLAUDIUS, *ſeul.*

AQuel trouble inoui ce Palais eſt en proie!
D'où naît cette fureur que le Prince déploie?
Sauroit-il notre crime? auroit-il ſoupçonné
Par quel complot ſon pere eſt mort empoiſonné?
Quel que ſoit ſon ſecret, il faut que je l'arrache,
Le deſſein d'un amant avec peine ſe cache
Aux regards pénétrans des yeux qui l'ont charmé.
Par ma fille bientôt j'en veux être informé;
Il faut que de ſes pleurs l'invincible puiſſance
Enfin contraigne Hamlet à rompre ce ſilence.
La Reine que pourſuit ſon remord inquiet

Digitized by Google

Viendra lui demander un entretien ſecret;
C'eſt à moi tout-à-coup d'y mêler ma préſence,
D'obſerver avec ſoin s'ils ſont d'intelligence,
De retarder encor l'inſtant de leur trépas,
Ou d'entr'ouvrir ſoudain l'abyme ſous leurs pas.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HAMLET, NORCESTE, *tenant une urne à la main.*

NORCESTE.

OUi, Seigneur, la voici cette urne redoutable
Qui contient d'un Héros la cendre déplorable.
Trop heureux que mon zele utile à vos deſſeins,
Pour fixer vos ſoupçons, l'ait remiſe en vos mains,
Puiſſe-t-elle adoucir la triſteſſe invincible,
Qui pour tous vos ſujets vous rend inacceſſible!
Donnez un libre cours à vos juſtes douleurs.
Sur cette urne à loiſir laiſſez couler vos pleurs.
Mais quoi? ſur cet objet votre vûe attachée,
Par aucun autre, hélas! n'en peut être arrachée,
On diroit que ce cœur, trop preſſé pour gémir,
Va finir ſes tourmens par ſon dernier ſoupir.
(*Hamlet pénétré de douleur, fait des efforts pour parler.*)
Ah! Seigneur, achevez, que voulez-vous me dire?
Sa voix mourante, ô Ciel! ſur ſes levres expire.
O mon Prince! ô mon Roi! permettez qu'à vos yeux
Je dérode un inſtant ce dépôt précieux.
(*Il va placer l'urne ſur une table.*)

HAMLET.

Hélas!

NORCESTE.

De tout l'Etat que l'intérêt vous touche,

Digitized by Google

C'eſt lui dans ce moment qui ſe plaint par ma bouche,
Vivez, régnez, voyez tout un peuple éperdu,
Rendez-lui dans ſon Roi le bien qu'il a perdu.
On vient. C'eſt Ophélie.

HAMLET.

O rencontre imprévue?
Comment cacher encor mes ſecrets à ſa vue!

(*Norceſte ſort.*)

SCENE II.

HAMLET, OPHELIE.

OPHELIE.

SEigneur, ſouffrez qu'ici, pour la derniere fois,
Une amante à vos pieds faſſe entendre ſa voix.
Pour mon pere tantôt votre haine inflexible
A pénétré mon cœur du coup le plus ſenſible.
Il n'aſpiroit, hélas! qu'à vous voir mon époux:
Il vous plaint, il vous aime, il s'attendrit ſur vous,
Il voudroit, s'il ſe peut, vous tenir lieu de pere.

HAMLET.

Lui? ce barbare?

OPHELIE.

O ciel! quelle ardente colere
A ſon nom ſeulement étincelle en vos yeux!
S'il excitoit lui ſeul vos tranſports furieux?
Si c'étoit lui... je tremble... hélas!

HAMLET.

Qu'oſez-vous dire?

OPHELIE.

Votre cœur en ſecret à la vengeance aſpire.
Voilà de vos chagrins le principe inconnu.
Par la haine entraîné par l'amour retenu...
J'entrevois... oui, Seigneur; le ſoin qui vous anime
Cherche à frapper ici quelque grande victime.
Vous prétendez en vain me le diſſimuler.
Celui que votre bras va bientôt immoler...

HAMLET.

Achevez.

OPHELIE.

C'eſt mon pere; oui, Seigneur, c'eſt lui-même.

Digitized by Google

Tantôt à ſon aſpect, votre ſurpriſe extrême,
Votre horreur, vos diſcours, vos funeſtes tranſports,
Cette ombre tout-à-coup quittant le ſein des morts,
Sur vos ſens agités l'effet de ſa préſence,
Ces mots entrecoupés de devoir, de vengeance;
Ce dégoût des humains, ce Palais déteſté
Si ſouvent, diſiez-vous, par le crime habité;
Non, je n'en doute plus, votre ſombre furie,
Du ſang de Claudius brûle d'être aſſouvie.
Mais pourquoi l'accuſer? quel forfait eſt le ſien?
Vous, maſſacrer mon pere!

HAMLET.

Il m'a privé du mien.

OPHELIE.

Quelle erreur te ſéduit?

HAMLET.

Je ſais ce qu'il faut croire.
Le Ciel s'eſt expliqué.

OPHELIE.

Tu vas ſouiller ta gloire.

HAMLET.

Ma gloire eſt d'être fils.

OPHELIE.

Et la mienne à mon tour,
Eſt au devoir du ſang d'immoler mon amour.
Je n'examine point ſi mon pere eſt coupable;
Des complots, d'attentats je le crois incapable:
Mais eût-il ſous mes yeux ſacrifié ſon Roi,
Criminel pour tout autre, il ne l'eſt pas pour moi.
Il eſt mon pere enfin: je prendrai ſa défenſe.
Sur quel droit cependant fondes-tu ta vengeance?
Je vois quel trouble horrible a ſéduit ta raiſon,
Tu n'as devant les yeux que meurtre, trahiſon;
Ton cœur avec plaiſir, pour venger la nature,
D'un crime imaginaire a conçu l'impoſture.
D'un ſang qui m'eſt ſi cher rougirois-tu ta main?
Quoi! tu connois l'amour, & tu n'es pas humain?
Hélas! combien le ciel trompoit mon eſpérance!
Aux autels de l'hymen mon cœur volait d'avance;
C'eſt-là que j'eſpérois t'accepter pour époux;
Ton erreur pour jamais romproit des nœuds ſi doux!
Il en eſt temps encor. Prends pitié de toi-même.

Digitized by Google

Ne perce pas ce cœur qui t'accuſe & qui t'aime.
C'eſt ton amante en pleurs qui tombe à tes genoux;
Sur l'auteur de mes jours ſuſpens du moins tes coups.
Songe, ſi quelque erreur t'entraînoit dans le crime,
Combien tes longs remords vengeroient ta victime.
Ne mets pas entre nous un rempart éternel,
Et ne me réduis pas au ſupplice cruel
D'avoir ma flamme à vaincre, & que ſais-je, peut-être,
De trahir en t'aimant le ſang qui m'a fait naître.

HAMLET.

Hélas!

OPHELIE.

Tu t'attendris.

HAMLET.

Cachez-moi vos douleurs.

OPHELIE.

Et ſur qui, juſte ciel! verſes-tu donc ces pleurs?

HAMLET.

Sur nous.

OPHELIE.

Eh, quoi ton cœur...

HAMLET.

Il t'adore ſans doute.
Vois-y l'affreux combat que mon devoir me coûte;
Vois-y l'amour plaintif, indigné, furieux,
Balancer & ma haine & mon pere & les dieux,
Ces dieux qui m'ont parlé, ces dieux dont la puiſſance
Charge un ſimple mortel du ſoin de leur vengeance.
J'ai voulu cependant, les accuſant d'erreur,
Courir à tes genoux abjurer ma fureur.
Une effroyable voix, me rendant ma colere,
M'a crié tout-à-coup, as-tu vengé ton pere?
Je tirois ce poignard, l'amour m'a retenu:
Ce ciel enfin l'emporte, & l'inſtant eſt venu.
Moi-même en mes tranſports j'ai peine à me connoître,
Sous un bras tout-puiſſant je ſens trembler mon être,
Je vois avec horreur ces malheureuſes mains
Qui vont du ciel ſans doute accomplir les deſſeins.
Enfin mon pere eſt mort, il faut que je le venge.
Un ſi ſaint mouvement n'admet point de mélange.
Nous pouvons l'un & l'autre éteindre notre amour;

Digitized by Google

Mais à mon pere, hélas ! qui peut rendre le jour?
Une ſemblable plaie eſt à jamais ſaignante ;
On remplace un ami, ſon épouſe, une amante ;
Mais un vertueux pere eſt un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des Dieux.

OPHELIE.

Hamlet... écoute encor.

HAMLET.

Je ne veux plus t'entendre ;
De mon pere en ces lieux j'entends gémir la cendre.
Tes ſanglots ſur mon cœur n'ont que trop de pouvoir ;
Ils ont preſque un moment ébranlé mon devoir.
Tu peux pleurer enfin, je puis braver tes larmes.
Je vois tout ton amour, ta douleur & tes charmes :
Mais quand l'amour plus fort, enchaînant mon courroux,
Aux autels, malgré moi, me rendroit ton époux,
Du pied de ces autels reprenant ma colere ;
De cette main bientôt j'irois venger mon pere,
Verſer le ſang du tien, t'en priver à mon tour,
Et ſervir la Nature en outrageant l'amour.

OPHELIE.

Ah ! tu m'as fais frémir. Va, tigre impitoyable,
Conſerves, ſi tu peux, ta fureur implacable.
Mon devoir déſormais m'eſt dicté par le tien ;
Tu cours venger ton pere, & moi ſauver le mien.
Je ne le quitte plus. De tes deſſeins inſtruite,
Je vais l'en informer, m'attacher à ſa ſuite,
Juſqu'au dernier ſoupir lui prêter mon appui,
Et s'il meurt, l'embraſſer, & périr près de lui.
Que dis-je ? au même inſtant il veut choiſir un gendre,
Je prendrai pour époux qui l'oſera défendre.
Qu'il t'immolle, il ſuffit ; il eſt digne de moi.
Voilà ſous quel ſerment je recevrai ſa foi.
Ce ſont-là les devoirs, ingrat, que tu m'impoſes,
Hamlet, ſonge un moment aux maux où tu m'expoſes,
Il foudra donc, grands Dieux ! pour prévenir tes coups,
Que j'arme contre toi la main de mon époux,
A t'immoler par lui que je mette ma gloire,
Que j'attende, en tremblant, ſa mort ou ſa victoire :
Et s'il triomphe, hélas ! s'il te perce le ſein,
Que ce cœur ſoit forcé d'aimer ton aſſaſſin.

Non,

Digitized by Google

Non, je ne croirai point qu'Hamlet impitoyable
Nourrisse avec plaisir un transport si coupable.
Le temps, l'amour, le ciel vont bientôt t'éclairer;
Ou si de ton erreur rien ne peut te tirer,
Je n'entends plus alors, à te perdre enhardie,
Que l'intérêt du sang qui m'a donné la vie.

SCENE III.

HAMLET, *seul.*

AH! je respire enfin, je n'ai donc plus d'amour.
Je puis à ma fureur me livrer sans retour.
(En regardant l'urne.)
Gage de mes sermens, urne terrible & sainte
Que j'invoque en pleurant, que j'embrasse avec crainte,
C'est à vous d'affermir mon bras prêt à frapper.
Barbare Claudius, ne crois pas m'échapper.
Mais quand j'aurai cent fois ma vengeance assouvie,
Est-il en mon pouvoir de te rendre la vie,
Mon trop malheureux pere? Ah! Prince infortuné,
Ou pourquoi n'es-tu plus, ou pourquoi suis-je né?
Eh, quoi? ton noble aspect, ton auguste visage,
Au moment du forfait n'ont point fléchi leur rage?
Les cruels... ils ont pu... tu ne jouiras pas,
Perfide empoisonneur, du fruit de ton trépas.
Je crois déja, je crois dans ma vengeance avide,
Presser ton cœur sanglant dans ton sein parricide.
Oui, perfide, oui, cruel; ces mains vont t'immoler;
Voici l'autel terrible où ton sang va couler.
Mais de mon pere, ô ciel! je sens frémir la cendre.
Mes transports jusqu'à lui se sont-ils faits entendre?
O poudre des tombeaux, qui vous vient agiter?
Est-ce pour m'affermir, ou pour m'épouvanter?
Cendre plaintive & chere, oui, j'entends ton murmure,
Oui, ce poignard sanglant va laver ton injure,
C'étoit pour te venger que j'ai souffert le jour.
C'en est fait, je te venge, & je meurs à mon tour.
Mais que vois-je?

Digitized by Google

SCENE IV.

HAMLET, GERTRUDE.

GERTRUDE.

AH ! mon fils ! quel eſt ce front terrible,
Ce regard menaçant, cet air farouche, horrible?

HAMLET.

Ma mere...

GERTRUDE.

Explique-toi.

HAMLET.

Tremblez de m'approcher.

GERTRUDE.

Qui? moi ?

HAMLET.

Ce n'eſt pas vous qui devez me chercher.

GERTRUDE.

Que dis-tu ?

HAMLET.

Savez-vous quel affreux ſacrifice
Preſcrit à mon devoir la céleſte juſtice ?

GERTRUDE.

Dieux !

HAMLET.

Où mon pere eſt-il ? d'où part la trahiſon
Qui forma le complot, qui verſa le poiſon ?

GERTRUDE.

Mon fils!

HAMLET.

Vous avez cru qu'un éternel ſilence
Dans la nuit des tombeaux retiendroit la vengeance;
Elle eſt ſortie.

GERTRUDE.

O ciel!

HAMLET.

J'ai vu...

GERTRUDE.

Qui?

HAMLET.

Votre époux.

GERTRUDE.

Qu'exige-t-il ?

Digitized by Google

HAMLET.

Du sang.

GERTRUDE.

Qui l'a fait périr?

HAMLET.

Vous.

GERTRUDE.

Moi! j'aurois pu commettre une action si noire!

HAMLET.

Démentez donc le Ciel qui me force à le croire.
Son instant est venu.

GERTRUDE.

Vous oseriez penser?...

HAMLET.

De ce fer à vos yeux je voudrois me percer,
Si d'un pareil soupçon la plus foible apparence
Un moment dans mon cœur avoit pris sa naissance;
Mais c'est le Ciel qui parle, il doit être écouté.
Deux fois du sein des morts, à mes yeux présenté,
Mon pere a fait monter la vérité terrible;
Ne traitez point d'erreur ce qui semble impossible.
Pour vous juger coupable, il a fallu deux fois
Que la mort étonnée ait suspendu ses loix.
Vous me croyez trompé par mes esprits timides.
Mais si des Dieux par-tout l'œil suit les parricides;
Si d'eux, morts ou vivans, nous dépendons toujours;
Qui nous dit qu'à leur voix les monumens sont sourds,
Et qui connoît du Ciel jusqu'où va la puissance?
En vain le meurtrier croit braver sa vengeance:
Par un signe éclatant s'il faut le découvrir,
Ces marbres vont parler, les tombeaux vont s'ouvrir;
Il verra tout-à-coup, pour lui prouver son crime,
Du cercueil ébranlé s'échapper sa victime;
Et ce flambeau du jour allumé par les Dieux,
Ils n'ont qu'à dire un mot, va pâlir à nos yeux.
Vous vous troublez, Madame!

GERTRUDE.

Eh puis-je, hélas! t'entendre;
Sans céder à l'effroi qui vient de me surprendre?
Ah! laisse-moi mon fils: ou ce comble d'horreur...

HAMLET.

Dans un cœur innocent d'où naît cette terreur?

GERTRUDE.

Comment ne pas frémir quand ta voix effrayante...

Digitized by Google

HAMLET.

Forcez donc mes soupçons à vous croire innocente.

GERTRUDE.

Que faut-il faire?

HAMLET.

Il faut... c'est à vous de songer,
Par quel nouveau serment je vais vous engager.

GERTRUDE.

Parle.

HAMLET, *lui présente l'urne.*

Prenez cette urne, & jurez-moi sur elle:
Non, ta mere, mon fils, ne fut point criminelle,
L'osez-vous? je vous crois.

GERTRUDE.

Donne:

HAMLET.

Vous hésitez.

GERTRUDE.

Ah! pardonne à mes sens encor trop agités...

HAMLET.

Arrêtez maintenant....

(*Il lui met l'urne entre les mains.*)

GERTRUDE.

Eh bien.. oui... moi... j'atteste...
Je ne puis plus souffrir un objet si funeste.
(*Elle tombe sans connoissance sur un fauteuil. Hamlet place l'Urne sur une table qui est à côté du fauteuil.*)

HAMLET.

Ma Mere?

GERTRUDE.

Je me meurs!

HAMLET.

Ah! revenez à vous,
Voyez un Fils en pleurs embrasser vos genoux:
Ne désespérez point de la bonté céleste.
Rien n'est perdu pour vous si le remord vous reste.
Votre crime est énorme, exécrable, odieux;
Mais il n'est pas plus grand que la bonté des Dieux.
Chere Ombre, enfin, tes vœux n'ont plus rien à prétendre;
L'excès de ses douleurs doit appaiser ta cendre.
Tu la vois dans mes bras, elle est prête à périr:
Ses remords sont trop grands pour ne pas t'attendrir.
Pardonne, ou s'il te faut un sanglant sacrifice,
Je vais t'offrir fumant le cœur de son complice.

Digitized by Google

SCENE V.

HAMLET, GERTRUDE, NORCESTE.

NORCESTE.

SEigneur, Claudius vient, il porte ici ſes pas.

HAMLET.

Qu'il paroiſſe.

SCENE VI.

HAMLET, GERTRUDE.

GERTRUDE.

(toute éperdue, ſe mettant au-devant d'Hamlet le bras tendu pour repouſſer Claudius qu'on ne voit pas.)

UN moment... mon Fils ... n'avancez pas.
Dans cet appartement, Gardes, qu'on le retienne.

HAMLET.

Ah! je reſpire enfin. Ma vengeance eſt certaine.
C'eſt le ciel ſous mes coups qui l'amene aujourd'hui.

GERTRUDE

Que la pitié te touche :

HAMLET.

Il n'en eſt plus pour lui.

GERTRUDE.

Mon fils !

HAMLET, (*Le Spectre reparoît.*)

La voyez-vous cette Ombre menaçante
Qui vient pour raffermir ma fureur chancelante ?

GERTRUDE.

Où ſuis-je ?

Digitized by Google

HAMLET, *s'adreſſant au Spectre.*

Oui, je t'entends : tu vas être obéi.

(A ſa mere.)

Oui, tous deux dans leur ſang.... Que faites-vous ici !

GERTRUDE.

Grands Dieux !

HAMLET.

Savez-vous bien qu'en ce déſordre extrême
Je puis dans cet inſtant attenter ſur vous-même ?

GERTRUDE, *ſe laiſſant tomber d'effroi aux pieds d'Hamlet.*

Ciel !

HAMLET.

Détournons les yeux.

(Il tire ſon poignard.)

LE SPECTRE.

Frappe.

HAMLET.

J'entends ſa voix.

(Se tournant pour frapper ſa Mere.)

C'en eſt fait. A mes pieds ! eſt-ce vous que j'y vois ?

GERTRUDE, *en ſe relèvant.*

Mon Fils !

HAMLET.

Eh bien ma Mere ?... ah ! Dieu... mon cœur peut-être,
D'un tranſport renaiſſant ne ſeroit plus le maître.
Fuyez, ſortez, vous dis-je : ou plutôt je vous fuis ;
Je crains tout de moi-même en l'état où je ſuis.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, *ſeul.*

(L'action ſe paſſe dans la nuit.)

OUi, la Reine d'un fils approuvant la fureur,
Ne me regardoit plus qu'avec un œil d'horreur ;
J'ai prévu mes périls, ma perte étoit certaine ;
Je ne crains plus enfin ſes complots & ſa haine.

Digitized by Google

(Regardant au fond du Théâtre la chambre d'où il eſt ſorti pour entrer ſur la ſcène.)

Dans cet appartement loin du bruit écarté,
Au jour pâle & tremblant d'une foible clarté,
J'ai ſeul, de ce poignard, immolé ma victime :
Qu'elle aille à ſon époux conter mon nouveau crime.
Et toi, jeune inſenſé, de qui l'emportement
A fait ſuſpendre encor le vain couronnement,
Lorſque ton corps ſans force au repos s'abandonne,
Va chercher aux enfers ton ſceptre & ta couronne.
Déjà mes conjurés occupent ce Palais,
D'avance à tout ſecours j'en ai fermé l'accès :
Nul doute, nul ſoupçon n'a prévenu Norceſte,
Tandis qu'Hamlet plongé dans un ſommeil funeſte,
Croit qu'en fuyant ces lieux j'échappe à ſon courroux;
Qu'il ſente ma préſence, expirant ſous mes coups :
Mais qui marche à pas lent ſous ces voûtes funebres ?

SCENE II.

CLAUDIUS, OPHELIE.

OPHELIE.

O Mon pere !

CLAUDIUS.

Eſt-ce vous ? dans l'horreur des ténebres !
Vous, ma fille !

OPHELIE.

Ah, Seigneur.... eh quoi vous ignorez
Les périls menaçans où vos jours ſont livrés ?
Avant de ſuccomber à ſa langueur mortelle,
Hamlet vient d'ordonner qu'une troupe cruelle
S'oppoſe à votre fuite & s'attache à vos pas.

CLAUDIUS.

Que prétend ſon courroux ?

OPHELIE.

C'eſt trop peu du trépas.
Son injuſte rigueur vous dévoue aux ſupplices.

CLAUDIUS.

Qui ? lui ?

OPHELIE.

Tremblez, Seigneur. Dans ſes ſanglans caprices

Digitized by Google

Un Roi, quoi qu'il ordonne, eſt sûr d'être obéi.

CLAUDIUS.

Qui crois-tu de nous deux qui doit trembler ici ?

OPHELIE.

N'a-t-il pas dans ſes mains la ſuprême puiſſance ?

CLAUDIUS.

Mais ſi dans un péril j'implorois ta défenſe,
Et qu'entre l'un ou d'autre il te fallut opter,
Qui préférerais-tu ?

OPHELIE.

Pouvez-vous en douter ?
Je ſens que pour ſauver une tête ſi chere,
Je mettrois mon bonheur à mourir pour mon pere.

CLAUDIUS.

Rien n'affoiblira-t-il ce juſte ſentiment ?

OPHELIE.

Ah ! j'en jure à vos pieds (recevez mon ſerment.)
Oui, votre volonté, votre pouvoir ſuprême
Ne m'eſt pas moins ſacré que la voix des dieux même ;
Et je prends tous ces dieux à témoins de ma foi
Que vous ſeul en tout temps vous ſerez tout pour moi.

CLAUDIUS.

Pour Hamlet cependant je connois ta tendreſſe ;
Tu l'aimes !

OPHELIE.

Oui ; Seigneur, oui, je vous le confeſſe,
Mon cœur plein de ſes feux, dans ſon pénible ennui,
Le préfere à moi-même, & vous préfere à lui.

CLAUDIUS.

Tu n'as donc pu toucher cet amant inſenſible ?

OPHELIE.

Mes pleurs n'ont rien produit ſur ſon ame inflexible.
La paix n'entrera point dans ſon eſprit troublé
Que ſous ſes coups, hélas ! votre ſang n'ait coulé.

CLAUDIUS.

Va, c'eſt le ſien qu'ici je dois bientôt répandre :
Mes conjurés ſont prêts.

OPHELIE.

Dieux ! que viens-je d'entendre ?

CLAUDIUS.

Tu frémis !

OPHELIE.

Vous pourriez !... mon pere !

CLAUDIUS.

Laiſſe-moi ;
Que dois-je à ce cruel ? Que m'eſt-il ?

OPHELIE.

Digitized by Google

OPHÉLIE.

Votre Roi.

Barbare, avez-vous pu concevoir un tel crime,
Sans frémir d'épouvante au nom de la victime?
Vous allez immoler, qui? votre Souverain,
Dans son propre Palais, ici, de votre main,
Lorsqu'il est sans secours ...

CLAUDIUS.

Quoi! ma fille...

OPHÉLIE.

Oui, mon pere.

C'est par ce nom sacré que j'ose, que j'espere
Détromper votre haine, & vous désabuser.
Songez-vous aux malheurs que vous allez causer?
Vous ôtez à l'Etat un Roi digne de l'être,
Un Roi que tout son peuple auroit choisi pour maître,
Un Roi que ses sujets, dans leur juste courroux,
Au prix de tout leur sang défendroient contre vous.
Et vous que la naissance attache à sa personne,
Qui brillez près de lui de l'éclat qu'il vous donne,
Qui ne possédez rien, grandeur, richesse, appui,
Que ces biens, ces honneurs ne viennent tous de lui,
Vous l'assassineriez? Non, je ne puis le croire:
Non, mon pere à ce point n'a pas souillé sa gloire,
Non, pour oser remplir cet horrible dessein,
Il faudroit qu'avant tout il m'eût percé le sein.
Et, quel appât, Seigneur, a donc pu vous séduire?
Croyez-vous être heureux par l'éclat d'un empire?
Quel bonheur vous suivra sur un Trône usurpé,
Que du sang de vos Rois vous-même aurez trempé?
Votre fureur à peine aura commis ce crime,
Que le remords en vous saisira sa victime;
Vos yeux ne pourront plus, encor pleins de terreur,
Sur vos coupables mains se tourner sans horreur.
Combien plus juste alors, & détestant la vie,
Au sort même d'Hamlet vous porterez envie.
La mer à votre fuite ouvre encor ses chemins.
Quittons ces lieux, Seigneur, allons loin des humains,
Chercher au sein des flots quelques rochers sauvages;
Près de vous, sans frémir, j'entendrai les orages:
Oui, Seigneur, je l'espere, il y faut consentir;
J'arracherai de vous un heureux repentir.

Digitized by Google

Ne délibérez plus. Si votre main perfide
S'obstine à consommer cet affreux parricide ;
Vos poignards sont-ils prêts ? rien ne peut m'effrayer ;
C'est sur ce sein, c'est-là qu'il les faut essayer.
Cessez d'être coupable, ou m'immolez sur l'heure :
Attachée à vos pieds, malgré vous j'y demeure ;
Je ne les quitte pas que ce cœur combattu
N'ait détesté son crime & repris sa vertu.

CLAUDIUS.

Quelle indigne pitié te saisit & t'égare ?
Me verras-tu tomber sous les coups d'un barbare ?
Qu'ont obtenu d'Hamlet tes larmes, tes douleurs ?
A qui veut mon trépas peux-tu donner des pleurs ?
C'est ta flamme, à son sort qui te rend si sensible,
Tous tes efforts sont vains, ma haine est inflexible ;
De sa trop juste mort j'ai reglé les momens ;
Laisse-là ton amour, & songe à tes sermens.

OPHÉLIE.

Mes sermens : qui sont-ils ? répondez, je vous prie ;
Etoient-ils de trahir mon Prince & ma patrie,
D'approuver vos fureurs, de souffrir sans courroux
Qu'au sein de votre Roi vous enfonciez vos coups ?
Qui s'apprête à commettre une action si noire,
S'il reclame un serment n'est pas fait pour y croire.
Avez-vous pu douter qu'il ne doive à jamais
Garantir des vertus & non pas des forfaits ?
Je conçois aisément le trouble où je vous jette ;
C'est à moi, s'il se peut, d'être fille & sujette.
J'en connois les devoirs. Adieu, Seigneur.

CLAUDIUS.

Eh, quoi ;
Tu trahirois ensemble & ton pere & ta foi ?

OPHÉLIE.

Je ne vous réponds plus.

CLAUDIUS.

Arrête, malheureuse ;
Arrête ; si tu sors, ta mort n'est pas douteuse.

OPHÉLIE.

Seigneur, j'obéirai. Dissipez vos terreurs.
D'Hamlet en ce moment je conçois les fureurs.
Il veut venger son pere ; une ombre ici l'exige ;

Digitized by Google

C'eſt du Ciel, je le vois, que part un tel prodige ;
Je n'ai plus qu'à mourir.

SCENE III.

CLAUDIUS, OPHÉLIE, POLONIUS
Suivi de deux Conjurés.

POLONIUS.

SEigneur, tous vos amis
Brûlant d'exécuter ce qu'ils vous ont promis....
Votre fille avec vous !

CLAUDIUS.

(*Aux deux Conjurés qui accompagnent Polonius.*)
Allez, qu'on la ramene,
Et qu'une garde sûre ici près la retienne.

SCENE IV.

CLAUDIUS, POLONIUS.

CLAUDIUS.

QUe viens-tu m'annoncer ?

POLONIUS.

Seigneur, en ce moment
Hamlet, dit-on, eſt ſeul en ſon appartement.
Mais vous le ſavez trop, il eſt plus d'une iſſue,
Par où ſa fuite adroite, & ſans être apperçue,
Peut aiſément la nuit le ſouſtraire à nos coups.
Agiſſons, il eſt temps. Si jamais contre vous
Le vigilant Norceſte a le plus foible indice,
Le Prince nous échappe, on nous livre au ſupplice.
Vos conjurés d'abord, tremblans, déconcertés,
Sans murmure & ſans bruit ſeront tous arrêtés.
Otez-leur, croyez-moi, quand l'inſtant les anime,
Le loiſir de penſer à la grandeur du crime.
Hâtons-nous, tout eſt prêt ; le temps eſt précieux ;
Et leur troupe bientôt va me ſuivre en ces lieux.

Digitized by Google

CLAUDIUS.

Des autres conjurés redoutant l'inconſtance,
Je veux les raſſurer ici par ma préſence.
Va, ne perds point de temps.

SCENE V.

CLAUDIUS, *ſeul.*

ENfin, je vais regner.
Mes mains au ſang d'Hamlet vont enfin ſe baigner.
Je ne l'entendrai plus dans ſes obſcurs reproches
De ce ſpectre vengeur conjurer les approches.
Si ſon pere en effet revient s'offrir à lui,
Qu'il s'oppoſe à nos coups, qu'il lui ſerve d'appui.
Mais pourquoi m'occuper d'une erreur ſi viſible?
O nuit! temps de forfaits, nuit profonde & terrible,
Epaiſſis ſous ces murs tes voiles ténébreux!
J'aime à voir ton horreur; ce moment dangereux
Me fait monter au Trône, ou m'envoie aux ſupplices;
Couvre bien mes projets, affermis mes complices;
Livre-leur ma victime, & prêts à l'immoler,
Cache même à leur bras le ſang qui va couler.
Qu'entends-je? ah! ſi déja leur vive impatience
Avoit porté les coups, m'avoit ſervi d'avance.
Ah! cher Polonius, je t'entends, eſt-ce toi?
Viens, approche, marchons, voici l'inſtant.

SCENE VI.

HAMLET, CLAUDIUS.

HAMLET.

C'Eſt moi.

CLAUDIUS.

Vous, Seigneur, en ces lieux! ſans eſcorte, à cette heure!
Quel chagrin vous pourſuit? permettez ...

Digitized by Google

HAMLET.

Non, demeure.
Je connois tes deſſeins, & je viens t'en parler.

CLAUDIUS.

De quoi m'accuſez-vous ?

HAMLET.

Réponds ſans te troubler.
Comme moi, ſi tu peux, garde un eſprit tranquille.
Que crains-tu ? je ſuis ſeul, & ma perte eſt facile.
Pere, amante, bonheur, par toi j'ai tout perdu.
Sur ma tête à l'inſtant le glaive eſt ſuſpendu.
Tout eſt reglé ; tes ſoins ont éloigné Norceſte.
Mes gardes ſont ſéduits, nul ſecours ne me reſte ;
Mais j'ai pu t'approcher, c'eſt à toi de frémir.

CLAUDIUS.

Que veux-tu donc tenter, imprudent ?

HAMLET.

Te punir.

CLAUDIUS.

Me punir ! De ton ſort c'eſt moi ſeul qui diſpoſe ;
Et dans l'inſtant...

HAMLET.

Je ſais ce que tu te propoſe.
Mais de tes vils complots quel peut être le fruit ?
Tremble, barbare ! un Dieu me parle & me conduit.
Pour venir juſqu'à toi, cachés dans la nuit ſombre,
De mon pere en ces lieux mes pas ont ſuivi l'ombre.
Voici le lieu funeſte où ce pere adoré,
But le poiſon mortel par tes mains préparé,
C'eſt-là que devant lui, pour remplir ma parole,
A ſes manes ſanglans il veut que je t'immole.
Frémis, il eſt préſent.

CLAUDIUS.

Tranchons ces vains diſcours ;
Et vois qui de nous deux doit trembler pour ſes jours.
On vient. Nous jugerons ſi ce Dieu qui t'éclaire
Sauvera mieux le fils qu'il n'a ſauvé la mere.
Vois-tu ce corps ſanglant ?

[*Il ouvre la porte de la chambre qui eſt au fond du Théâtre, on y découvre le corps ſanglant de Gertrude à la clarté d'une lampe.*]

Digitized by Google

HAMLET.

Dieux !

CLAUDIUS.

Venez, mes amis,
Répandez à mes yeux le ſang qui m'eſt promis.

Des conjurés en ce moment entrent de tous côtés ſur la ſcene, & fondent ſur Hamlet l'épée à la main.

HAMLET.

[*Tuant Claudius d'un coup de poignard.*]
Meurs toi-même, barbare.

(*S'adreſſant aux conjurés.*)

Et vous, amis d'un traître,
Frappez, ſi vous l'oſez, immolez votre maître.

(*Montrant le corps de Claudius.*)

Que ce corps expirant, étendu ſous vos yeux
Vous montre en traits de ſang la juſtice des Dieux :
Et ne ſaviez-vous pas, quand une main perfide
Va lever ſur les Rois un poignard homicide,
Qu'un génie alarmé pour eux & leurs Etats,
Ou veille ſur leurs jours, ou venge leur trépas ?
Rentrez dans le devoir : réparez votre offenſe.

(*Montrant le corps de Claudius.*)

Ce coupable immolé ſuffit à ma vengeance.
Mon pere eſt ſatisfait.

SCENE VII & dernière.

HAMLET, OPHÉLIE, NORCESTE,
Suite d'Ophélie & de Norceſte.

OPHÉLIE.

AH Seigneur, vous vivez.
Ah ! grace pour mon pere : oui, ſes jours conſervés
Vont d'un Roi, d'un amant me prouver la tendreſſe,
Norceſte & ſes amis ... mais quelle horreur me preſſe ;
Vous pleurez ... Claudius ... Seigneur, je veux le voir.

(*Voyant le corps de ſon pere.*)

Je veux ... ah ! qu'as-tu fait, barbare !

Digitized by Google

HAMLET.

Mon devoir.
Privé de tous les miens, dans ce Palais funeſte,
Je t'adore, & te perds. Ce poignard ſeul me reſte.
Mais je ſuis homme & Roi. Réſervé pour ſouffrir,
Je ſaurai vivre encor : je fais plus que mourir.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'HÉLOÏSE ANGLAISE,

DRAME

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

PAR M. AUDE,

Représenté, pour la première fois, devant LEURS MAJESTÉS, *à Versailles, en* 1779, *& depuis sur les Théâtres de Rouen, Nantes, & des principales Villes de France.*

Omnia vincit amor.

Prix, 12 sols.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, vis-à-vis de la rue du Fouarre.

M. DCC. LXXXIII.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

FONROSE, *Amant de Clary.*

CLARY, *Fille de Delburi & Amante de Fonroſe.*

ANGISTER, *Milord, ami de Fonroſe.*

MILORD-DELBURI, *Pere de Clary.*

La Scène ſe paſſe dans le Château de Milord Delburi, près de Londres.

Digitized by Google

L'HÉLOÏSE ANGLAISE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLARY, FONROSE.

CLARY.

AU retour de mon pere, as-tu vu ma rougeur ?
Quel accueil, juſte Ciel, après trois ans d'abſence !
Je crains d'avoir trahi le ſecret de mon cœur.
Je fuyais ſes regards ; j'évite ſa préſence.
Quand il quitta ces lieux aurais-je dit qu'un jour,
Tremblante à ſon aſpect, je craindrais ſon retour ;
Ce ton myſtérieux que je n'ai pu comprendre,
Ce projet, dont il veut auſſi-tôt m'informer, . . .
Quoiqu'en me l'annonçant ſon air joyeux & tendre,
Ait raſſuré mon cœur, facile à s'allarmer,
Malgré moi, cependant, je tremble de l'entendre.

FONROSE.

A vos juſtes douleurs donnez un libre cours . . . .
Puniſſez un Amant, indigne de vous plaire,
Qui trouble le repos le bonheur de vos jours ;

Digitized by Google

Ordonnez ſon ſupplice, il va vous ſatisfaire.
Pour éteindre un amour à vos yeux criminel,
Clary, m'impoſez-vous un ſilence éternel?
Voulez-vous me preſcrire un exil néceſſaire?
Vous ne me verrez plus. Je quitte ce ſéjour,
Je vais m'enſevelir, me cacher ſans retour,
A vos regards, aux miens, à la nature entiere?
En ceſſant de vous voir j'abhorre la lumiere:
Je vais rompre à jamais nos malheureux liens.

CLARY.

Si mes jours te ſont chers, crains d'attenter aux tiens.

FONROSE.

Vous le voulez? Eh bien! je traînerai ma chaîne.
Quoique vous ordonniez, j'obéirai ſans peine.
Si vous réglez mon ſort, il me ſera trop doux
De vous ſavoir heureuſe, en renonçant à vous....
Il n'eſt point d'ordre auquel ton ami ne conſente,
Hors celui de ne plus adorer ſon Amante;
Encore à cela même il ſaurait obéir,
Clary, s'il pouvait vivre & ne plus te chérir.

CLARY, *à part.*

Il déchire mon cœur, il creuſe ma bleſſure;
J'aimerais mieux le voir ingrat, faux ou parjure.
(*Haut.*
Homme artificieux, en dégageant ma foi,
Tu vois trop que Clary ne peut vivre ſans toi.
Douce tranquillité! bonheur que je déplore,
Au ſein de mes parents tu filois mes beaux jours!
Le travail, la lecture, en partageoient le cours.
Mes yeux avec plaiſir, voyoient naître l'aurore;
La nuit venoit trop tôt m'annonçer le ſommeil,
Et jamais le remords n'avançait mon réveil.
Je te vis, & l'amour, empoiſonnant ma vie,
Me livra, ſans défenſe, à tes piéges trompeurs;
Tes ſerments, tes écrits, tes talents ſéducteurs,
Formerent, par degrès, la chaîne qui nous lie.
Quand ils furent comblés, je connus mes malheurs;
Mille fois j'ai voulu, dans mon impatience,
De mon père, à tes yeux, embraſſer les genoux,

Digitized by Google

Lui découvrir mon ame & fléchir son courroux.
Projet trop dangereux ! Inutile prudence !
De mon fatal secret la vaine confidence
Ne faisait que nous perdre & nous avilir tous :
Je portais, dans son sein, un coup affreux, terrible ;
De son nom, de son rang, de son orgueil jaloux,
Esclave de ses droits, mon père est inflexible.
Ma mère, dans un lit, arrosé de ses pleurs,
D'un accident funeste éprouve les douleurs ;
Dois-je augmenter ses maux par l'aveu de ma peine ?
Sans appui, sans secours, j'ai trahi mon devoir.
Le premier pas est fait, la résistance est vaine.
Mon cœur est dévoré d'un amour sans espoir :
Je suis de mon penchant la pente trop flatteuse ;
Tout me livre à moi-même, & je me livre à toi.
Mais, non, je te connais, ton ame est généreuse,
Je n'ai plus que toi seul pour me sauver de moi.

FONROSE.

Ah ! Clary, juge mieux de ton aimable empire,
Beauté pure & céleste, as-tu pu redouter
Un amour vertueux que ta conduite inspire ?
Quand on sait te connaître, il faut te respecter ;
Parle : est-ce à toi de craindre une indigne faiblesse ?
Tu m'as donné ton cœur, il brûle dans mon sein ;
Le plaisir de t'aimer suffit à ma tendresse.
Ton amour, ta vertu régleront mon destin.
Si tes divins appas ont ébloui ma vue,
Ils n'auraient pu jamais égarer ma raison.
Cet attrait si puissant de ton ame ingénue,
Le plus bel ornement de ta jeune saison,
Ta sensibilité, voilà ton art de plaire.
C'est ta pitié si tendre à tous les maux d'autrui,
Ton esprit juste & vrai, ton heureux caractère,
Que j'adore dans toi, qui sera ton appui.
Clary n'aura jamais un Amant téméraire.
De ton aveu touchant quel monstre abuserait ?
Je ne le cache point ; rien n'éteindra ma flâme,
Mais, bien que le plaisir ait enyvré mon ame,
Jamais, en ta présence, elle ne s'oublierait.

Digitized by Google

Mon ardeur, à tes yeux, eſt-elle encor ſuſpecte ?
Eh ! réponds-moi : je ſuis ton amant, ton ami,
Ce cœur eſt pur, le tien ne s'eſt point avili ;
Le vice n'eſt puiſſant que ſur une ame abjecte ;
Je l'abhorre encor plus que je n'aime Clary.

CLARY.

Fonroſe ?... Eh ! quoi, l'amour peut vaincre la nature ?

FONROSE.

L'un & l'autre a ſes droits.

CLARY.

Ses droits ? Ah ! que dis-tu ?
Il eſt vrai, dans le ſein d'une volupté pure
Nous pouvons, ſans rougir, parler de la vertu.
Mais, tu connais mon pere. Eh bien ! quelle eſpérance ?
Son rang, ſes préjugés, ton obſcure naiſſance...
Pour tes rares talents plein d'admiration,
Je l'avoue, il t'honore, il t'aime, avec raiſon ;
Dans ſes moindres projets ta ſageſſe l'éclaire :
Mais comment un mortel ſans éclat & ſans nom
Prétendrait-il jamais à le nommer ſon pere ?
Si ton emportement aveugle & téméraire,
N'avait pas, d'Angiſter, outragé l'amitié,
Il verrait notre ſort, il en aurait pitié ;
Il aurait pu nous tendre une main ſalutaire.
Tu ſais qu'avec mon pere il fut toujours lié
Par le rang, l'intérêt, l'amitié, la naiſſance ;
Il aurait protégé, défendu mon amant :
Il eût pu nous ſervir, & ſon orgueil peut-être
Se vengera bientôt de ton emportement.

FONROSE.

D'un premier mouvement je ne fus pas le maître ;
D'un injuſte ſoupçon, dévoré, combattu,
Hier, dans mon ami, je croyais voir un traître.
Eh ! quel était ſon crime ? Il louait ta vertu.
Il connait, me diſais-je, il a vu mon Amante,
Il la voit chaque jour, il en eſt amoureux ;
Oui, c'eſt-là mon rival, égaré, furieux,
J'abandonnai mon ame à ſa fougue imprudente ;
Aveugle frénéſie, à quoi m'as-tu livré ?

Digitized by Google

Tu verſes tes poiſons dans ce cœur déchiré,
De ma foible raiſon tu m'arraches l'empire :
Il ſemble à mon amour que tout ce qui reſpire
Doit s'efforcer de plaire à l'objet de mes vœux ;
La jalouſie égare un cœur qui t'idolâtre.
Je voudrais l'étouffer, je ne puis la combattre ;
Sa fureur me dévore, & me rend malheureux.
En voyant tes vertus, elle eſt trop condamnable ;
Mais ſi je t'aimais moins, je ſerais moins coupable.

CLARY, *avec trouble.*

On ouvre ; c'eſt mon pere. Eloignez-vous . . . Reſtez ;
Il n'eſt plus temps.

SCENE II.

DELBURI, CLARY, FONROSE.

DELBURI, *entrant avec empreſſement.*

MA fille .... Ah ! Fonroſe, écoutez :
Cet Anglais généreux qui m'a ſauvé la vie,
Et de qui la valeur, dans nos derniers combats
Au péril de ſes jours, défendit la patrie,
De ſon rang, de ſes biens, dépouillé par l'envie,
Vers ſa retraite obſcure a dirigé ſes pas.
En revenant enfin dans ces heureux climats,
J'ai couru, pour le voir, au ſein de ſa famille ;
J'arrive dans ſa terre, il vole dans mes bras,
Et dans le même inſtant je lui promets ma fille.
Je veux le rétablir dans ſon premier état ;
Sa gloire eſt ſon tréſor, ſon nom eſt ſon éclat.
Ma parole eſt donnée, & j'ai reçu la ſienne ;
C'eſt aux pieds des Autels qu'il recevra la tienne :
Ta main va m'acquitter envers mon bienfaiteur.
Il arrive demain.

CLARY, *à part.*

Dieux ! quel coup pour mon cœur.

DELBURI.

Oui, voilà le projet dont je voulois t'inſtruire

Digitized by Google

Il eſt cher à mon cœur ; le tien doit y ſouſcrire.
Montfort eſt malheureux.... C'eſt un bienfait rendu.
Fonroſe, un tel hymen doit plaire à ta vertu.
Ce reſpectable ami, qu'honore l'Angleterre,
M'a ſauvé, tu le ſais, des périls de la guerre,
Ne dois-je pas, au moins, par un juſte retour,
Ma fortune & ma fille, à qui je dois le jour ?
Ses exploits ſont connus, ſa famille eſt illuſtre,
Sa naiſſance à la mienne ajoute un nouveau luſtre :
Enfin, le Ciel propice à mes juſtes ſouhaits,
A fait naître l'inſtant d'acquitter ſes bienfaits.

SCENE III.

LES MÊMES, MILORD-ANGISTER.

ANGISTER.

UN Meſſager d'Yorck arrive en diligence,
Pour vous communiquer un ſecret important.

DELBURI.

De la part de Montfort ?

ANGISTER.

Je l'ignore. Il attend
Dans la ſalle prochaine un moment d'audience.

DELBURI.

Je rends grace, Milord, à votre complaiſance :
Je vais à lui ; je viens de parler à Clary ;
Répétez-lui toujours de plaire à mon ami.
(*à Clary.*)
Des larmes !

CLARY.

Il eſt vrai : ſi vous pouviez, mon pere,
Acquitter vos bienfaits, ſans engager ma foi.
Cet Hymen... cet époux.. ſans doute, il doit me plaire ;
Vous me le deſtinez & tout m'en fait la loi : ...
Mais s'il devait cauſer le malheur de ma vie,
Si mon cœur s'oppoſait au ſerment qui vous lie...
Je vous déſobéis pour la prémiere fois.
Mes larmes ont parlé ; ne forcez point mon choix ;
Ne hâtez point ma mort, exaucez ma priere.

DELBURI.

Digitized by Google

DELBURI.

Obéissez, vous dis-je, ou craignez ma colere.
J'ai promis c'est assez, vous m'avez entendu.
Je reviens sur mes pas.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ANGISTER, CLARY, FONROSE.

CLARY, *à part.*

LE moment est venu.
Mes frayeurs l'annonçaient; que résoudre & que faire?

FONROSE.

Ah! Milord, de mon sang je voudrois effacer
L'outrage.....

ANGISTER.

Avant la faute, il fallait y penser.
Souvent on reconnaît trop tard son imprudence.
J'ai mon tour, & je viens signaler ma vengeance.
Je viens pour te servir.

CLARY.

Mon cœur est soulagé.

ANGISTER.

Mon ami, que ne puis-je, au gré de mon envie,
Fixer, en ce moment, le bonheur de ta vie?
Que ne te dois-je pas? Par quel noble secours
N'as-tu pas défendu mon nom & ma mémoire,
Lorsque la calomnie, osant flétrir ma gloire,
Voulait empoisonner le reste de mes jours,
Et former contre moi la trame la plus noire?
La Discorde, en fureur, dans le dernier combat,
Allumait ses flambeaux, pour diviser l'état.
Volfax, Dorvay, Summer, conspiroient en silence;
Pour exciter le peuple à remplir la vengeance
Que Volcestre, honoré des palmes du vainqueur,
Par ses fameux exploits enflammait dans leur cœur;
Les traîtres découverts m'accusent de leurs trames,

Digitized by Google

Me déclarent l'auteur de leurs projets infâmes ;
Par un ordre ſurpris, dans une affreuſe tour,
Déjà l'on me condamne à languir ſans retour.
Inſtruit du coup fatal qui menace ma tête,
Il vient pour me ſouſtraire à leur fureur ſecrette.
Ah ! fuyez, me dit-il, pour vous juſtifier.
Dans le fond des cachots on peut vous oublier.
Etonné, confondu, je balance, j'héſite ;
Son zele, cependant, me réſout à la fuite :
Je pars, & ma vengeance échauffant ſon ardeur,
Il va de ces complots percer la profondeur,
Portant la vérité juſqu'aux marches du trône,
Il brave les dangers, la mort qui l'environne.
Le crime confondu voit punir ſa noirceur,
Et Fonroſe à l'inſtant, pour finir mes alarmes,
Accourt dans mon aſyle, inondé par ſes larmes....
Mon bienfaiteur, après de ſi nobles efforts,
Je pardonne ſans peine à tes jaloux tranſports.
Tu m'as cru ton rival : dans ta fureur extrême,
Après m'avoir vengé, tu m'outrages toi-même.
Mais j'ai vu ta douleur, tes regrets, tes remords,
Et mon cœur déſarmé plein de reconnaiſſance,
Se ſouvient du bienfait, & pardonne l'offenſe.

FONROSE.

Ami trop généreux, vous oubliez mes torts.

CLARY.

Quoi ! ſon malheur vous touche, & votre bienfaiſance
Fait briller à nos yeux un rayon d'eſpérance ?

ANGISTER, *à Fonroſe.*
(*A Clary.*)

Fonroſe, laiſſe-nous. Vous daignez m'écouter.

FONROSE.

Pourquoi m'ordonnez-vous, Milord, de vous quitter ?

ANGISTER.

Que dis-tu ?

FONROSE.

J'obéis.

ANGISTER.

La jalouſie invente,

Digitized by Google

Les plus affreux tourments pour déchirer ton cœur.
N'outrage point le mien ; le ſoin de ton bonheur
Eſt le ſeul qui m'amene auprès de ton Amante.
D'un ſoupçon criminel épargne-toi l'horreur ;
Sans adorer Clary, j'éprouve en ſa préſence
Les tendres ſentiments qu'inſpire ſa vertu.
Eh ! qui pourroit la voir avec indifférence ?
Mais quand je l'aimerais, Fonroſe, penſes-tu
Que mon cœur ſe flattât de la moindre eſpérance ?
Je vois, entre vos goûts & vos affections,
Cette conformité qui regne entre vos âges ;
Vos ſentiments ſont purs, comme un jour ſans nuages ;
Vous éprouvez tous deux les mêmes paſſions ;
Votre cœur eſt le ſien, ſon eſprit eſt le vôtre ?
Tout me dit que le Ciel vous forma l'un pour l'autre.
Qui ? moi ! j'aurais conçu le barbare projet
De troubler un accord ſi pur & ſi parfait ?
Ah ! j'ai trop éprouvé, dans mon malheur extrême,
Le tourment douloureux de perdre ce qu'on aime.
Fonroſe, ignores-tu quel eſt notre lien.
Le malheur. Tu n'es plus, ô ma chere Sophie !...
Cruel ! pour diſſiper ta ſombre jalouſie,
Pour raſſurer ton cœur, je déchire le mien.
Conduit par l'infortune à la Philoſophie,
Et ſauvé, par l'amour d'un monde corrompu ;
Le ſoin de ſecourir l'amitié, la vertu,
M'occupe, ma conſole & m'attache à la vie.

FONROSE.

Ah ! ne m'accuſez plus d'un ſoupçon plein d'horreur.
Je ne ſuis plus jaloux, je crains ma deſtinée ;
Tout l'univers pourſuit ma vie infortunée,
Vous êtes ſeul mon père & mon conſolateur.

CLARY.

De vos bienfaits, Mylord, attendrie, étonnée...

FONROSE.

Vous fûtes malheureux ; vous êtes mon ami :
Angiſter, dévoilés vos ſecrets à Clary.

ANGISTER.

Oui, je veux être ſeul. (*Fonroſe ſort.*

Digitized by Google

SCENE V.

ANGISTER, CLARY.

ANGISTER.

RÉPONDEZ à mon zèle ;
Un cœur qui ne ſent rien dont il doive rougir,
Aux yeux de l'amitié ne craint point de s'ouvrir.
Répondez. Cet amour vertueux & fidèle,
Ce tendre attachement, qui, loin de s'affaiblir,
Prend chaque jour ſur vous une force nouvelle,
Croyez-vous que le temps puiſſe l'anéantir ?

CLARY.

Ah ! jamais.

ANGISTER.

Ce mot ſeul régle votre conduite.

CLARI.

Je ne vous entends pas.

ANGISTER.

Vertueuſe Clary,
Daignez répondre encore à la voix d'un ami :
D'une telle union quelle ſera la ſuite ?
Vous perſuadez-vous que l'Auteur de vos jours,
D'un Amant adoré couronnant le mérite,
Pour lui, de ſes projets, interrompe le cours ?
Penſez-vous qu'il immole au penchant qui vous lie
De ſon premier deſſein l'eſpoir ambitieux ?
Penſez-vous qu'il honore, ou plutôt qu'il oublie
La noble obſcurité d'un mortel vertueux,
Que vous avez juré d'aimer toute la vie ?
Sans doute, il fut un temps où j'aurais été loin
De vous parler ainſi contre les vœux d'un père ;
Mais votre état m'oblige à ce funeſte ſoin ;
Il n'eſt plus de rémède.

CLARY.

Eh bien, milord, eh bien,

Digitized by Google

Quelle reſſource ? Hélas! parlez, que dois-je faire ?

ANGISTER.

Le rendre légitime.

CLARI.

Eh ! quel heureux moyen ? ...

ANGISTER.

Bientôt il vous faudra, malheureuſe & coupable,
Prononcer un ſerment démenti par le cœur :
Craignez des préjugés la dangereuſe erreur.
Vous allez voir, enfin, un pere inexorable,
Sacrifier vos feux aux ſoins de ſa grandeur.
Vous céderez, Clary ; l'aveugle renommée
Vantera vos vertus ; & d'amour conſumée,
Mais d'un amour alors coupable & ſans eſpoir,
Invincible & contraire au plus ſacré devoir,
Par vos fauſſes terreurs, dans l'abîme entraînée,
Déplorant nuit & jour, ſous les loix d'un époux,
La perte d'un amant accablé par vos coups,
Aux ennuis, aux regrets, aux pleurs abandonnée,
Vous vous rappellerez le conſeil d'un ami.
Prévenez ce déſaſtre & le ſort ennemi ;
La vertu, le devoir à parler m'autoriſe ;
Au Comte de Montfort votre main eſt promiſe.
Mais il eſt généreux, ouvrez-lui votre cœur,
Lui-même de vos feux ſera le protecteur ;
Expliquez-vous ſans crainte, & ſon zele ſincere
Vous défendra tous deux auprès de votre pere.
Ah ! qui pourrait avoir un cœur aſſez cruel,
Pour traîner une épouſe aux marches de l'Autel ?

CLARY.

Ah ! Milord, de ſon cœur vous jugez par le vôtre ;
L'honnête homme croit voir ſes vertus dans un autre ;
Mais ſi, par un malheur que je n'oſe entrevoir,
Je dévoilais en vain mes feux, mon déſeſpoir,
Si mon amant, hélas ! en étoit la victime, ...
Chaque inſtant ſous mes pieds j'apperçois un abîme ;
Oublions ce deſſein, il nous ſerait fatal ;
Fonroſe m'eſt connu, ſa paſſion l'égare ;
Jaloux, impétueux, il deviendrait barbare,

Digitized by Google

Ou s'offrirait lui-même au glaive d'un rival.
Milord, un malheureux, aveugle & téméraire....

ANGISTER.

Ses larmes vous diront ce qu'il vous reſte à faire.
Vous me verrez toujours prêt à vous ſeconder.
A ſervir la vertu mon utile prudence,
Eloigne votre amant de cette confidence,
Pour vous laiſſer en paix le ſoin de décider,
De peſer mes raiſons, de ne rien haſarder.
Mes avis ſont pour vous d'une grande importance;
Je viens vous ſecourir, & non vous égarer.

CLARY.

Fonroſe nous attend avec impatience.

ANGISTER.

Puiſſe le juſte Ciel ne vous point ſéparer!

CLARY.

Ah! cachons-lui toujours ce projet inutile;
Il voudrait m'entraîner....

ANGISTER.

Clary, ſoyez tranquille;
Vous avez entendu la voix de la raiſon.
Fonroſe ignorera....

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, FONROSE.

FONROSE.

VOUS prononcez mon mom!
Qu'avez-vous réſolu? Que faut-il que je faſſe?
Quel moyen? quel eſpoir? Répondez-moi, de grace.
Le temps fuit; mon malheur s'approche à tout moment.
Vous vous taiſez?

ANGISTER.

Eh bien, dans ce danger preſſant,
Clary veut ſe jetter aux genoux de ſon pere.

FONROSE.

Vous m'avez éloigné, Milord, pour ce myſtere.

Digitized by Google

Il faut pour la résoudre un secret entretien.
Se pourrait-il ?

CLARY.

Qui ? lui ?

FONROSE.

Vous ne répondez rien?

ANGISTER.

Interrogez Clary.

FONROSE.

Tu vois couler mes larmes ;
Parle n'augmente pas mes tourmens, mes alarmes ;
Clary. . . .

CLARY.

Viens, suis mes pas.

(*Elle sort avec Fonrose.*)

SCENE VII.

ANGISTER, *seul.*

ILs vont se perdre, ô Dieux !
Je le vois, c'en est fait ; encore deux malheureux !
Immolés à l'orgueil d'un pere inexorable,
Pensent-ils l'attendrir ce mortel intraitable ?
Moins touché du malheur que du nom de Montfort.
Le désir insensé d'illustrer sa famille,
Lui fermera les yeux sur le sort de sa fille.
Trop aveugles Amants, vous courez à la mort !
Que dis-je ? si l'orgueil sans pitié vous opprime,
Vous pouvez à ses loix vous soustraire sans crime.
Ah ! ces abus, enfin, deviennent trop affreux !
Vous n'avez pas le droit, tyrans ambitieux,
D'immoler vos enfants, d'ordonner un parjure :
Vos mœurs, vos préjugés & vos distinctions,
Ne changeront jamais la loi de la nature ;
Elle ne dépend pas de vos conventions.
Eternelle, immuable, elle est de tous les âges,
Ne connoît point les rangs, & dit au cœur des Sages ;

Digitized by Google

Que l'hymen doit unir deux amants vertueux;
L' fût-il Roi du monde, & l'autre ſans ayeux.
Je parle comme un pere, & le Ciel me l'ordonne;
L'Amante de Fonroſe.... Ah! je les abandonne,
Je dois les éclairer; ils vont tout découvrir:
S'il en eſt temps encore, allons les ſecourir.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FONROSE, *ſeul.*

LE déſeſpoir me ſuit, les pieges m'environnent.
Clary même, Clary ne m'ouvre plus ſon cœur.
Son ſilence m'alarme & ſes diſcours m'étonnent.
Milord eſt occupé du ſoin de mon bonheur;
Eh! pourquoi m'éloigner? Myſtere plein d'horreur!
L'infortune en ce jour eſt mon triſte partage.
Je crains tout: j'en rougis. Sans doute, il eſt affreux
D'oppoſer aux bienfaits les ſoupçons & l'outrage.
Mais la crainte eſt permiſe aux mortels malheureux.
La mienne eſt juſte. En vain je cherche à la détruire;
Tout ce que j'entrevois conſpire à m'alarmer.
Tantôt avec ardeur je venais m'informer
Du projet dont Milord venait ici m'inſtruire;
Mon abord imprévu cauſe ſon embarras;
Je lui parle, il ſe tait, il héſite à répondre,
Son trouble, ſes diſcours, tout ſert à le confondre,
Et Clary loin de lui précipite ſes pas.
Impatient, troublé, mon ardente priere
Veut arracher en vain ce ténébreux myſtere,
Pour la premiere fois, éludant mes diſcours,
Cette ame pure & ſimple a connu les détours:

Réſolue

Digitized by Google

Résolue à tomber aux genoux de son père;
Milord paraît, l'arrête, & m'évite soudain.
Les soupçons dévorans renaissent dans mon sein;
Écoutons leurs discours, employons l'artifice,
Tout va se dévoiler à mes regards jaloux;
La terreur qui m'accable est mon plus grand supplice.
On vient, c'est Angister lui-même; éloignons-nous.
(*Il va se cacher & revient pour écouter.*)

SCENE II.

FONROSE, CLARY, ANGISTER.

CLARY.

JE ne le puis, Milord; non, je sais me connaître,
J'obéis à mon sort, à l'Auteur de mon être.
Le Ciel l'a résolu, je saurai m'immoler;
Vos instances, Milord, ne peuvent m'ébranler.

FONROSE, *à part.*

Que lui propose-t il?

ANGISTER.

O chere infortunée!
Vos périls, mes raisons ne sauraient vous toucher.
Faut-il....

CLARY.

Il faut remplir ma triste destinée.

FONROSE, *à part.*

Voilà donc ce mystère? Il veut me l'arracher?

ANGISTER.

Fonrose en périra.

FONROSE, *paraissant.*

Le traître! ô perfide!
Tu menaces mes jours, quand je me livre à toi;
Tu veux me l'enlever, tu veux trancher ma vie?

ANGISTER.

Malheureux! que dis-tu?

Digitized by Google

FONROSE.

Quelle aveugle furie!
Tu n'as pu l'engager à me ravir sa foi?
Je l'ai bien entendu. Pour achever ton crime,
Ton rival devait donc expier ta victime?
Fonrose en périra.

ANGISTER.

Tu me glaces d'effroi.
Si ton cœur égaré n'était dans le délire,
Je ne répondrais point de l'horreur qui t'inspire;
Moi, menacer ta vie! Insensé, furieux!
Moi, former pour te perdre une trame odieuse!
Aux regards de Clary, mon zele officieux
Présentait de ta mort l'image douloureuse,
Pour forcer sa tendresse à trouver le moyen
D'assurer à la fois ton bonheur & le sien.

CLARY.

Homme aveugle, rougis. Ton bienfaiteur, ton pere....
Ah! jalousie affreuse! Elle est involontaire:
Pardonnez-lui, Milord.

FONROSE.

Ah! je meurs à vos pieds;
Quel jour vient de frapper mes regards effrayés!
Laissez-moi, laissez-moi, je suis un misérable,
Le dernier des humains, un monstre abominable,
Indigne de pardon, indigne de pitié;
J'outrage la vertu, l'honneur & l'amitié;
La honte me poursuit, le remords me déchire...
Mais, vous avez aimé; vous plaignez mon délire.

ANGISTER.

Je le plains, je l'excuse & je puis l'oublier;
Au zele d'un ami si tu veux confier
Le soin de te servir dans ce péril extrême....

FONROSE.

Ah! que tant de grandeur m'avilit à mes yeux!
Fuyez plutôt, Milord, fuyez un furieux
Qui déteste le jour, qui s'abhorre lui-même,
Qui n'ose plus tourner ses regards vers les Cieux.

CLARY.

On vient, ha! levez-vous.

Digitized by Google

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, DELBURI.

DELBURI, *entrant précipitamment.*

QUE vois-je ! Eh quoi ! Fonrose !...

CLARY, *à part.*

O Ciel ! mon pere !....

DELBURI, *à sa fille.*

Toi, sur qui je me repose....

FONROSE, *tirant son épée.*

Je ne me connais plus.

DELBURI.

Quelle scene d'horreur !

FONROSE.

Prends ce fer, prends ce fer, plonge-le dans mon cœur.
C'est moi qui rend ta fille à tes ordres rebelle;
Elle n'aime que moi, je ne vis que pour elle;
Et tant que je verrai la lumiere du jour,
Rien ne pourra jamais éteindre mon amour.
Je le jure à tes pieds.

CLARY, *à part.*

Ciel ! tout mon sang se glace !

DELBURI.

Homme indigne du jour, d'où te vient cette audace ?

FONROSE.

Arrache-moi le cœur.

DELBURI.

Je le puis, je le dois....

(*A part.*)

Je me retiens à peine. A-t-il osé prétendre
Au ridicule espoir de s'allier à moi ?

ANGISTER.

D'un tel égarement que pouvez-vous attendre ?

DELBURI.

Fille indigne !

Digitized by Google

CLARY.

Oui, mon pere, il a reçu ma foi.

DELBURI, *à Clary.*

(A Fonrose.)

Otez-vous de mes yeux, sortez, fuyez; & toi,
Si devant elle encor je viens à te surprendre,
Tu n'auras pas besoin d'implorer le trépas.

FONROSE.

Crois-tu m'épouvanter?

ANGISTER.

Il ne se connaît pas.

FONROSE.

Qui? toi, mon défenseur? Ce nom me désespere;
Accable un assassin du poids de ta colere.

ANGISTER.

Quoi! toujours égaré?

FONROSE.

Je vous ai méconnu;
Plus d'espoir.

ANGISTER, *à Fonrose.*

Suis mes pas. On n'a pas tout perdu,
Vant qu'il nous reste encore un ami sur la terre.

(Angister sort avec Fonrose & Clary.)

SCENE IV.

DELBURI *seul.*

EN croirai-je mes yeux? Je reste confondu!
Il a séduit Clary! L'ingrat, le téméraire!
Aurais-dû m'attendre à cet indigne affront?
Après tant de bienfaits, il fait rougir mon front.
Lui, que j'ai retiré du sein de la poussiere,
Qui cacherait, sans moi, sa honte & sa misere,
Dans un état pénible, aux travaux condamné;
Il me doit sa fortune, un rang, une existence;
Et l'ingrat, à ce point, me révolte & m'offense?
Plus de pitié pour lui. Mon orgueil indigné

Digitized by Google

Va punir sans délais, sa coupable insolence.
Quoi Milord, à ma vue, appelle son ami
Cet indigne sujet? un suborneur infâme,
Qui n'a rien de profond que le vice dans l'ame!
Un Seigneur que j'honore, un homme tel que lui,
De la corruption se déclare l'appui!
Vous m'étonnez, Milord.

SCENE V.

DELBURI, ANGISTER.

ANGISTER.

JE fais plus; je réclame
Vos bontés & vos soins pour cet infortuné;
Dans un excès cruel, par l'amour entraîné,
Bien loin d'oser prétendre à vous nommer son pere,
Votre courroux, la mort est tout ce qu'il espere.
A sa propre furie il est abandonné,
Je l'ai laissé mourant étendu sur la terre.
Hélas! il méritait un plus heureux destin;
Un mot peut le sauver, ou lui percer le sein:
Je viens vous implorer; quittez ce front sévère.
Examinez sa vie, examinez ses mœurs;
Sensible, vertueux, comblé de vos faveurs,
Ses talens, votre estime, ont assez fait connaître
Qu'il est digne du rang où le Ciel nous fit naître;
Et cet amour fatal qui le plonge au cercueil,
En rompant vos desseins, en blessant votre orgueil,
A vos regards, aux miens prouve encor sa noblesse;
L'objet qui l'a fixé, l'heureux choix de son cœur,
Font éclater son goût & sa délicatesse.
L'amour les a blessés tous deux d'un trait vainqueur,
Leur passion n'est point une indigne faiblesse;
Elle est pure, éternelle; & si vous désirez
Arracher au trépas une fille tremblante,
Réduite au désespoir, désolée, expirante,
Il n'est qu'un seul moyen, un seul; vous l'unirez

Digitized by Google

Au vertueux objet de ſa flamme innocente.

DELBURI.

Je prévoyais déjà quel était ce moyen,
Continuez, Milord, ce diſcours vous ſied bien.

ANGISTER.

Eh! qu'a-t'il, s'il vous plait dont la vertu s'offenſe?

DELBURI.

C'eſt un vil ſéducteur, c'eſt un homme de rien,
Dont vous prenez ainſi l'intérêt, la défenſe?
Quoi! c'eſt-là votre ami; vous le conſolez, vous!

ANGISTER.

L'homme dont vous parlez n'eut jamais mon eſtime,
Et ne ſera jamais l'objet de mon courroux;
Il n'eſt que trop puni par le tourment du crime;
Le malheureux n'eſt point ſemblable à mon ami.
Celui que je défends m'eſt plus cher que moi-même.
Il n'eſt point ſéducteur, il eſt ſenſible, il aime,
Et c'eſt le ſeul époux qui conviennne à Clary.
L'un pour l'autre ſortis des mains de la nature,
Leur ardeur mutuelle eſt invincible & pure.
Vos regards ſont bleſſés d'un ſpectacle ſi doux!
Les dons qui ne ſont point accordés par les hommes,
Sageſſe, eſprit, talens, Fonroſe les a tous;
Belle & rare union dans le ſiècle où nous ſommes!
Vous l'avez protégé, qu'il tienne tout de vous.
Au lieu de le détruire, achevez votre ouvrage.
Pour mériter Clary que faut-il davantage?
La richeſſe? Il l'aura, ſi vous comblez ſes vœux;
Je partage avec lui ma fortune à vos yeux.
La nobleſſe? Ah! la ſienne eſt des plus honorables!
C'eſt un préſent du Ciel, & non pas du Deſtin;
Ses titres ne ſont point imprimés ſur l'airain,
Mais au fond de ſon ame, en traits ineffaçables;
Oui, ſi vous écoutez la voix de la raiſon,
Si vous la préférez au vain éclat du nom,
Si ſur les préjugés la nature l'emporte,
Ce jour verra former cette heureuſe union.

DELBURI.

Et c'eſt vous qui tenez un diſcours de la ſorte?

Digitized by Google

J'accepterais pour gendre un mortel ignoré,
Que j'ai, dans ce château, par pitié retiré?

ANGISTER.

Vous avez fait le bien. Votre ame généreuſe
A ſecouru, ſauvé la vertu malheureuſe:
Ne le dites jamais.

DELBURI.

Je le dirai par-tout.

ANGISTER.

Il n'en rougira point.

DELBURI.

L'ingrat me pouſſe à bout;
Lui, lui que j'aurais pu réduire.....

ANGISTER.

Ah! que votre ame
Se livre injuſtement au courroux qui l'enflamme!
Pourquoi donc avilir un mortel inconnu,
Des plus nobles ayeux peut-être deſcendu?
Ce vertueux Guerrier qui lui donna la vie,
Et qui perdit la ſienne en ſervant ſa patrie,
Vatter, dont vous avez admiré mille fois
Le courage intrépide & les heureux exploits,
Oui, Vatter, par le ſort réduit à l'indigence,
Peut-être ſous l'habit d'un ſoldat ignoré,
Cachait un rang, un nom digne d'être honoré.
Savez-vous quel était ſon nom & ſa naiſſance?
Vous n'avez rien connu de lui que ſa vaillance.
N'outragez point ſon fils; il le mit en vos mains,
Milord en terminant ſes glorieux deſtins;
Vous promites alors de lui ſervir de père:
Dans cet heureux eſpoir il finit ſa carrière;
Ah! s'il avait prévu que ſon malheureux fils
Dût être un jour pour vous un objet de mépris,
Il eût trouvé des cœurs remplis de bienfaiſance,
Qui, protégeant le fils d'un généreux Soldat,
Couronné par la gloire & mourant pour l'État,
Auraient cru s'honorer d'une telle alliance.
Ah! Milord, eſt-ce ainſi que vous deviez agir?
L'avez-vous protégé pour le faire rougir?

Digitized by Google

DELBURI.

J'ignore à quelle fin tant de zèle peut tendre ;
Je me suis expliqué ; vous avez dû m'entendre :
Fonrose de Clary ne sera point l'Époux.
Après tout, vos discours, Milord, vous-même, vous
N'auriez jamais le droit de devenir mon gendre.
Déprimer la noblesse & l'éclat des grands noms !
Je crois, enfin, je crois en deviner la cause.
Flattez, encouragez les folles passions ;
Mais ne me parlez plus de l'indigne Fonrose.

ANGISTER.

N'opposez pas l'outrage à mes justes raisons.
Ma noblesse en tout point le dispute à la vôtre.
J'ai fait parler l'honneur, la vertu, l'amitié,
Voilà tous mes discours. Je n'en connois point d'autre ;
Ne me reprochez rien. Ce n'est point la pitié
Qui m'engage à louer la vertu qu'on déprime,
Non ; c'est un sentiment plus grand, plus glorieux,
Le pur amour de l'ordre établi par les Cieux,
Qu'on ne trouble jamais sans malheur & sans crime.
L'hymen est le plus libre & le plus saint des nœuds ;
Le père qui s'oppose au penchant vertueux,
Suit une loi funeste, illégitime & dure,
La loi du préjugé, fléau de la nature,
Qu'un triste & faux honneur a jadis enfanté
A la honte des mœurs & de l'humanité.
Delà, dans les maisons, le scandale, la guerre,
Les empoisonnements, les meurtres, l'adultere ;
Tel, uni par l'hymen à l'objet de ses vœux,
Eût cultivé les dons qu'il a reçu des Cieux,
Qui, perdant sa compagne & maudissant la vie,
Voit languir ses talents & mourir son génie ;
Les jours qu'il eût coulé dans un heureux lien,
En formant aux vertus les fruits de son hymen,
Il les perd à tracer des vengeances sinistres,
Dont la haine & l'amour sont les jaloux ministres :
Il médite sa honte, ou la mort d'un rival.
D'un pere ambitieux l'aveuglement fatal,
D'un préjugé cruel l'indigne tyrannie,

De

Digitized by Google

De la société renversant l'harmonie,
Prépare les horreurs d'un monde corrompu,
Et font germer le crime au sein de la vertu.

DELBURI.

Il suffit; laissez-moi le soin de ma famille.
Je puis, sans attentat, disposer de ma fille.
Milord, quand votre ami serait digne de moi,
Quand Montfort n'aurait point ma parole & ma foi,
Clary....

ANGISTER.

Que dites-vous? Quand vous l'avez promise,
Fonrose avoit déjà son cœur & son serment.

DELBURI.

Son serment! Je le sais. Mon devoir m'autorise
A rompre, à condamner un tel engagement.

ANGISTER.

Quel cri vient jusqu'à nous?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, FONROSE.

FONROSE, *éperdu.*

COUREZ, elle succombe.
Ah! Milord, chaque instant la conduit vers la tombe.

DELBURI.

Arrête, tremble.... fuis.

ANGISTER.

Ne suivez point nos pas.

DELBURI, *en sortant.*

Ma fille!

ANGISTER, *à Fonrose.*

En nous suivant, vous hâtez son trépas;
Je vais lui rendre encor l'espérance & la vie;
Demeurez, je le veux.

Digitized by Google

SCENE VII.

FONROSE, *seul.*

TU vas m'être ravie.
Hélas ! en déplorant enſemble nos malheurs,
En confondant nos vœux, nos regrets & nos pleurs,
De ſes ſens, par degrés, elle a perdu l'uſage ;
La pâleur de la mort a couvert ſon viſage :
De ſa main défaillante elle a preſſé ma main,
M'a demandé ſon père, & j'ai couru ſoudain
Auprès de ce Mortel que mon aſpect irrite,
Son courroux, ſon orgueil me condamne à la fuite.
Je ne puis te ſauver qu'en m'éloignant de toi,
Digne Amante, & mon ſort m'enchaîne malgré moi
Dans ce funeſte aſyle, embelli par tes charmes.
Ton état malheureux remplit mon cœur d'alarmes.
J'entends du bruit.

SCENE VIII.

FONROSE, DELBURI.

FONROSE.

SES jours ſont-ils en ſûreté ?

DELBURI.

(*A part.*)
Que t'importe ? A ſes yeux la fureur me dévore.

FONROSE.

Au nom de la nature & de l'humanité,
Diſſipez ma terreur.

DELBURI.

Ma fille vit encore,
Et tu vas lui plonger le poignard dans le ſein,
Si ton indigne amour s'oppoſe à mon deſſein.

Digitized by Google

Réduit à supplier un ingrat que j'abhorre,
Si dans l'ame d'un lâche & d'un vil suborneur,
Il peut rester encor un sentiment d'honneur,
Si la pitié te parle en faveur de ma fille,
Si tu veux prévenir les maux d'une famille,
Dont ton ingratitude a payé les bienfaits
Par de sanglants affronts & d'infames projets....

FONROSE.

Arrêtez.... Mais, non. Moi, que je me justifie!
Homme injuste & cruel, arrache-moi la vie;
Oui, tu peux enfoncer un poignard dans mon flanc,
Me déchirer le cœur, t'abreuver de mon sang;
Mais ne m'accable point du poids de l'infamie.
Réponds: as-tu le droit de me parler ainsi?
Ah! si je l'ai souffert, rends-en grace à Clary;
Je porte une ame honnête, irréprochable & fière
Qui brave ton orgueil du sein de la misère.
C'est à toi de rougir; ton inhumanité
N'avilira jamais ma noble obscurité.
Quand tu feignis de tendre une main secourable
A ma jeunesse, alors errante & misérable,
As-tu rien consulté que tes seuls intérêts?
Les fruits de mes talens, sont-ce là tes bienfaits?
Je n'en connois point d'autre. Accomplis ta menace,
Satisfais ta vengeance, & punis mon audace.
Le trépas à mon cœur ne cause point d'effroi;
C'est l'unique bienfait que j'espere de toi.

DELBURI, *à part.*

Contraignons-nous. Je crains que ma rage égarée
Ne trompe le dessein de mon cœur agité.
(*Haut.*)
Voilà, voilà l'écrit que ma fille a dicté.
Tiens, lis.

FONROSE, *lit.*

« Rendez la foi que je vous ai jurée ».

CLARY.

DELBURI.

Réponds.

Digitized by Google

FONROSE, *écrit.*

« Donne ta main, ſans conſulter ton cœur ».

DELBURI.

C'eſt aſſez ; laiſſe-nous ; quitte cette contrée :
D'un traitement infâme épargne-toi l'horreur.

SCENE IX.

FONROSE, *ſeul.*

AH ! ma rage eſt au comble, ainſi que ma douleur.
Quoi ! je ſouffris à tout ; un autre me l'enleve,
Et ce barbare .... Avant que cet hymen s'acheve,
On verra dans ces lieux couler des flots de ſang.
Ce père, ce bourreau.... je lui perce le flanc.
C'en eſt fait. Son orgueil me dédaigne & me brave ;
Au comble du malheur il me traite en eſclave.
Il me chaſſe.... Homme vil, tu vas tomber ſous moi,
Je ſens que je ſuis né pour te faire la loi :
La vengeance m'appelle, & j'y vole.... Ah ! barbare,
Le pere de Clary !... Mon déſeſpoir m'égare.
Il fut mon bienfaiteur ; je m'en ſouviens toujours.
Je ne puis me venger : il peut trancher mes jours.
Accablé ſous le poids de ma douleur extrême,
Je prends le glaive en main, je veux finir mon ſort.
Un tendre ſouvenir, les traits de ce que j'aime,
Dans ce fatal inſtant m'arrachent à moi-même ;
Mon déſeſpoir ſe calme, & je l'appelle encor.
Suis-moi dans mon exil, Amante incomparable ;
Tu veux que je ſurvive au revers qui m'accable.
Eh bien ! j'irai pleurer dans le fond des déſerts,
Me remplir de toi ſeule, oublier l'univers.
J'arrive dans ces lieux, je la vois, & nos ames
Semblent au même inſtant, brûler des mêmes flammes :
Trois ans ſont écoulés dans le ſein des plaiſirs,
Tout ſemblait conſpirer au gré de nos déſirs :
Un pere inexorable & fier de ſa nobleſſe,
Vient briſer nos liens, l'arrache à ma tendreſſe.

Digitized by Google

Il s'indigne, il rougit qu'un Mortel ſans ayeux
A l'hymen de ſa fille oſe porter ſes vœux;
En troublant mon bonheur, en m'arrachant la vie,
Il répand ſur mes jours la honte & l'infâmie!
Aurais-je dû ſubir un ſemblable deſtin?

SCENE X.

FONROSE, CLARY.

FONROSE.

JE vous revois encor;... vous êtes libre, enfin:
Vous pouvez me quitter, ſans craindre le parjure;
A vos ordres ſacrés, j'obéis ſans murmure.
Vous avez retiré vos ſermens, votre foi;
Un bonheur auſſi grand n'était point fait pour moi.

CLARI.

C'eſt toi qui de tes mains déchire ma bleſſure!
Peux-tu me ſoupçonner de renoncer à toi?
Ah! cruel devais-tu me rendre ma promeſſe?
(*A part.*)
Je n'attendais pas moins de ſa délicateſſe;
(*Haut.*)
Il eſt digne de moi. J'oppoſais mon ſerment
Aux raiſons de mon pere. O malheureux Amant,
Tu ne ſais pas encor....

FONROSE.

La frayeur m'épouvante.

CLARY.

Montfort de ma famille a prévenu l'attente.
Il eſt ici.

FONROSE.

Reçois mon cœur & mes adieux.
Je vais partir; je vais m'éloigner de ces lieux;
J'ai cauſé tes malheurs.

CLARY.

Réponds-moi: conſidere

Digitized by Google

Juſqu'à quel point la vie eſt chere à ton amour.

FONROSE.

Je l'abhorre ſans toi ; mais que prétends-tu faire?

CLARY.

Par un hymen ſecret nous lier ſans retour.
En proie à mes douleurs, tremblante, anéantie,
Cet eſpoir conſolant m'a rendue à la vie.
Mon ame ſe révolte & s'indigne à ſon tour :
Mon pere eſt inſenſible à mes cris, à mes larmes,
Il a rempli mon ſein d'amertume & d'alarmes ;
Il menace tes jours ; il me donne à Montfort ;
Et moi, j'ai réſolu de partager ton ſort.
Je le puis, je le veux, notre amour eſt ſans crime.
Je remplis mes ſermens.

FONROSE.

Tu péris ma victime.

CLARY.

Je fais ce que je dois ; le Paſteur de ces lieux.
Secondera, ſans peine, un penchant vertueux.
Que Milord, cher Fonroſe, ignore ce myſtere.
Redoutant pour mes jours les fureurs de mon pere.
Alarmé tout-à-coup d'un hymen dangereux,
Il pourrait s'oppoſer au plus cher de nos vœux
Que je dois accomplir, & que le Ciel ordonne.
A toi ſeul, à ton ſort ma vertu s'abandonne ;
Mourir pour ce qu'on aime eſt un deſtin ſi doux !
Cher ami, tendre amant, tu ſeras mon époux ;
Tu l'as bien mérité. Ta noble confiance,
Tes vertus que j'honore & ton obéiſſance,
Ont pénétré mon cœur, charmé juſqu'à ce jour,
D'avoir ſi bien choiſi l'objet de ſon amour.

FONROSE.

Je ne puis approuver ta fatale imprudence.
Quoi ! tu veux t'immoler pour me prouver ta foi ?
Quand je trouble tes jours, quand tu fubis pour moi
Le ſort le plus funeſte & le plus miſérable,
Tu veux que de ta mort je ſois encor coupable ?
Que mon bras t'aſſaſſine & te creuſe un tombeau ?
Pour prix de tant d'amour que je ſois ton bourreau !

Digitized by Google

Non, ne l'eſpere pas; quel cœur aſſez barbare
Oſerait abuſer du tranſport qui t'égare!
Il faut nous ſéparer; j'emporte tes regrets:
Mon ſort eſt moins affreux.... Mon amie, à jamais
Il le faut... à jamais.... Telle eſt ma deſtinée.
Oui; je pars; mais mon ame, à la tienne enchaînée,
Habitera ces lieux, témoins de nos ſermens;
Nous gémirons enſemble en des lieux différents.
Tu plaindras mon deſtin; moi ta douleur profonde,
Et nous nous entendrons des limites du monde;
Adieu, Clary.

CLARY.

Moi, vivre au comble du malheur,
Sous les loix d'un époux qui n'aurait point mon cœur!
Peux-tu l'imaginer? La céleſte puiſſance
Nous prépare, peut-être un plus heureux deſtin.
N'oppoſe point d'obſtacle à mon impatience,
Fonroſe, il en eſt temps; viens recevoir ma main,
Viens; la nuit ſur la terre étend ſes voiles ſombres;
Et là jurons enſemble, à la face des Dieux,
De vivre l'un pour l'autre ou de mourir tous deux.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FONROSE, *ſeul.*

En revenant du Temple, où le plus ſaint des nœuds
A lié mon Amante à mon ſort malheureux,
S'élançant de mes bras, gémiſſante, éperdue,
A l'inſtant je la vois diſparaître à ma vue:
Je ne la trouve plus dans ce triſte ſéjour.
Qu'ai-je fait? quel hymen! Ciel! avant que le jour
De cette nuit d'horreur diſſipe les ténèbres,

Digitized by Google

La mort aura couvert de ſes ombres funèbres
L'objet infortuné qui s'immole pour moi.
A l'aſpect des Autels il m'a donné ſa foi :
Il faut que le trépas à jamais nous ſépare.
Eh ! pouvons-nous cacher à ce père barbare
L'hymen, que, malgré lui ; nous venons d'accomplir ?
Mon épouſe m'évite, on va tout découvrir.
Penſes-tu, chere Amante, arrêter ſa furie ?
Il eſt de mon deſtin d'empoiſonner ta vie.
Cet hymen, pour mon cœur ſi cruel & ſi cher,
Eſt encor ignoré du Milord Angiſter.
J'aurais dû conſulter cet ami véritable.
Ah ! le danger m'éclaire, & le remords m'accable !
Qui porte ici ſes pas ? Que vient-on m'annoncer ?
O mon ami, c'eſt vous.

SCENE II.

ANGISTER, FONROSE.

ANGISTER.

IL n'y faut plus penſer ;
Tu ne la verra plus !

FONROSE.

C'en eſt fait ; elle eſt morte !

ANGISTER, *à part.*

Un ſombre déſeſpoir l'agite & le tranſporte ;
Prolongeons un moment cet effroi douloureux ;
Ce que je viens lui dire en ſera moins affreux.

FONROSE.

Je ne la verrai plus.

ANGISTER, *à part.*

Son état m'épouvante.
(Haut.)
Diſſipe ta frayeur, elle eſt encor vivante.

FONROSE.

Ah ! Milord ! mon ami : je puis donc la revoir !

Que

Digitized by Google

Que fait-elle ? En quel lieu ?....

ANGISTER.

Veux-tu ſuivre, barbare,
Au péril de ſa vie, un amour qui t'égare ?
Eloignons-nous ; remplis ce généreux devoir.

FONROSE, *à part.*

Notre hymen eſt encor dans la nuit du ſilence ;
Elle veut m'éloigner des traits de la vengeance.
Haut.
Je ne partirai point, Milord je périrai ;
Et ce n'eſt qu'à ce prix que je la ſauverai
Des fureurs d'un tyran qu'elle nomme ſon pere.

ANGISTER.

Si tu veux obéir, il va lui pardonner.

FONROSE.

Qui ? lui ? Si je m'éloigne, il va l'aſſaſſiner.

ANGISTER.

Que dit-il ?

FONROSE.

Ignorez ce terrible myſtère.
Oui, Milord, ſi je pars, le père furieux
Du ſang de ce que j'aime inondera ces lieux.
Le mien, le mien peut ſeul appaiſer ſa furie.
Il n'eſt plus temps de fuir, il faut trancher ma vie.
Pour la derniere fois recevez dans vos bras...

ANGISTER.

Quoi ! tu veux par un crime avancer ton trépas,
Vertueux juſqu'ici, ſouiller ta derniere heure ?

FONROSE.

Le Ciel qui de ma vie empoiſonna le cours,
En me rendant affreux le fardeau de mes jours,
En a fixé le terme, ordonne que je meure,
Et je vais obéir ſans crainte & ſans remords.
Allez, épargnez-vous d'inutiles efforts ;
Laiſſez, laiſſez finir les jours d'un miſérable ;
Vous ne trouverez point mon trépas condamnable.

ANGISTER.

Un forfait ?

Digitized by Google

FONROSE.

Et Socrate, & Caton, & Brutus,
Dont la terre à genoux contemple les vertus,
Sont-ils donc exposés à cet indigne outrage ?
Ah! loin de le combattre, enflammez mon courage.
Il est, je l'avouerai, des malheureux humains
Qu'un père de famille, au sein de l'infortune
Qui seraient criminels, en mourant par leurs mains.
Supporte les ennuis d'une vie importune ;
Il devient parricide, en se donnant la mort.
Qu'un citoyen, lié par un devoir auguste,
Préfère constamment, malgré les coups du sort,
Le tourment d'exister au malheur d'être injuste.
Mais, moi, dès mon enfance, aux larmes condamné,
Sans état, sans asyle, errant, abandonné,
Désespéré, proscrit, accablé d'infamie;
Moi, qui dans le transport d'une aveugle furie,
Allais trancher les jours d'un ami généreux,
Qui veut sauver les miens d'un désespoir affreux,
Inutile aux mortels, odieux à moi-même,
Déshonoré, flétri, privé de ce que j'aime,
Je traînerai l'horreur de mon funeste sort,
Dans les pleurs, les ennuis, la honte & le remords,
Sans outrager le Ciel, sans nuire à mes semblables,
Je puis hâter la fin de mes jours déplorables.
Je n'ai que trop vécu.

ANGISTER.

Modérez ce transport.
Tu n'affliges personne en te donnant la mort !
Et c'est à ton ami que ce discours s'adresse !
Tu comptes donc pour rien mes regrets, ma tristesse ?
Je ne te parle plus des droits de l'amitié :
Il en est de plus chers : as-tu donc oublié
Que la tendre Clary ne pourrait te survivre ?
Voilà donc les excès où ton ame se livre ?
Ne crois-tu rien devoir, ingrat, injuste Amant,
A celle qui pour toi ne vit qu'en gémissant?
Tu parles des devoirs d'un Magistrat, d'un Père ?
Tu n'es ni l'un, ni l'autre : il est clair à tes yeux
Que tu peux écouter un transport furieux,

Digitized by Google

Et porter sur toi-même une main meurtriere.
Aveugle raisonneur !-- Vous n'oubliez donc rien
Que le devoir sacré d'homme & de citoyen ?
Sans l'affreux désespoir qui t'égare & t'inspire,
Je te fuirais après cet horrible délire.
Il te sied bien à toi de parler des Romains,
De Brutus, de Caton, les plus grands des humains !
Compare leur grandeur à ta lâche faiblesse.
Caton déchira-t-il son sein pour sa maîtresse ?
Brutus expira-t-il en Amant furieux ?
Rougis, baisse la tête à ces noms glorieux ;
Ils seraient profanés par ton apologie.
Tu ne peux rien, dis-tu, pour la société,
Sans état & sans nom, dans ton obscurité,
En es-tu moins soumis aux loix de la patrie ?
Philosophe d'un jour, tu veux quitter la vie ?
Y peux tu faire un pas, sans trouver les moyens
D'être utile à ton Prince, à tes Concitoyens ?

FONROSE.

Cher ami, plaignez-moi.

ANGISTER.

L'excès de l'infortune
Te rendra pour un temps l'existence importune ;
Que la voix d'un ami t'apprenne à résister
Aux transports criminels qui viennent t'agiter.
Dis en toi-même : avant que je quitte la terre,
Il faut goûter encor le plaisir de bien faire.
Rempli d'un vœu si doux, va, cours au même instant
Défendre l'opprimé, secourir l'indigent,
Sauver un malheureux qui trame un suicide ;
Découvre à mes regards l'infortune timide,
Rapproche-là de moi ; donne, épuise mes biens,
Enrichis-moi ; sois sûr que ces nouveaux liens
Te retiendront encore auprès de tes semblables.
Si ton ame, écoutant ses transports effroyables,
Se refuse aux douceurs d'un devoir si touchant,
Je ne te dis plus rien : meurs ; tu n'es qu'un méchant.

FONROSE.

Oui, je mourrai ; l'amour, la pitié me l'ordonne.

Digitized by Google

Je vois, qu'avec raiſon, ce diſcours vous étonne;
Mais, quand vous ſaurez tout, je ne vous verrai plus
Prodiguer pour mes jours tant de ſoins ſuperflus.

ANGISTER.

Tu me remplis encor de nouvelles alarmes;
Achève....

FONROSE.

Laiſſez-moi, laiſſez couler mes larmes.
Je ne veux que la voir, lui faire mes adieux.
Rendez, pour un inſtant, mon Amante à mes vœux.
O mon conſolateur! vous le pouvez encore;
Voyez mon déſeſpoir; Fonroſe vous implore.
Eh quoi! Milord, après tant de ſoins généreux,
Serez-vous inſenſible aux cris d'un malheureux?
Peut-être que ſa vue & ſa préſence aimable
Adouciront l'horreur du tourment qui m'accable.
Oui, je le crois; daignez, Milord, un ſeul inſtant....

ANGISTER.

Si je remplis encor ce devoir imprudent,
Tiendras-tu ta promeſſe, après cette entrevue?
Voudras-tu, ſans délais, t'éloigner de ſa vue?
Seras-tu raiſonnable?

FONROSE.

Oui, je vous le promets;
Après ce doux moment, je la quitte à jamais.

ANGISTER.

Je reçois ton ſerment; tu la verras encore;
Mais tu ne le pourras qu'au lever de l'aurore:
Va retrouver la paix dans les bras du ſommeil;
Il calmera ta peine.

FONROSE.

Il ſera ſans réveil.

ANGISTER.

Quoi! l'ami d'Angiſter ſe laiſſerait abattre
Par un chagrin honteux que l'homme doit combattre!
Demain, ſans plus tarder; Fonroſe, il faut partir.
J'ai pour toi, pour toi ſeul différé mon voyage.
A vivre loin de moi voudrais-tu conſentir?

Digitized by Google

Voudrais-tu me quitter? Mon ami, du courage;
Il en faut : dans deux jours Londres nous reverra.
Par mes soins vigilans, Clary nous écrira;
Elle peut, loin de toi, sans péril & sans crainte,
Repousser constamment l'odieuse contrainte
D'un hymen qui l'arrache à l'objet de ses vœux.

FONROSE.

Angister, elle vient de former d'autres nœuds.
Ami, ce n'est point là le sujet de mon trouble?
Plût au Ciel!... Qu'ai-je dit : Mon désespoir redouble.
O mon ami! (*Il sort.*)

SCENE III.

ANGISTER, *seul.*

LA mort est peinte dans ses yeux.
Elle vient, me dit-il, de former d'autres nœuds.
Quoi! d'un hymen secret?.. Il est dans le délire :
A quoi vais-je penser : Qu'a-t-il voulu me dire?
Eh! le sait-il lui-même en ce désordre affreux?
Quel présent, juste Ciel! qu'un cœur tendre & sensible!
Pour ceux qui l'ont reçu quel avenir terrible!
Vils jouets des saisons, l'air couvert ou serein,
De leurs jours malheureux réglera le destin.
Leurs désirs, leurs penchants sont d'éternelles peines.
Sans cesse retenus par de pesantes chaînes
De la nécessité, l'impérieuse voix
Les attache à l'opprobre, & leur dicte ses loix.
O malheureux Fonrose! au sortir de l'enfance
Faut-il en avoir fait la triste expérience?
Avec d'heureux penchants est-on né pour souffrir?

SCENE IV.

DELBURI, ANGISTER.

DELBURI.

A-T-IL pu se résoudre, enfin, à m'obéir?
Il le faut, il est temps que ce trouble finisse.

Digitized by Google

ANGISTER.

Tremblez qu'il ne vous fasse un plus grand sacrifice.

DELBURI.

Je ne crains point qu'il ait la force de mourir.
Non ; il aimera mieux supporter l'infamie.

ANGISTER.

Vous me faites frémir ; ah ? quelle barbarie !

DELBURI.

Mon orgueil outragé se plaît à la sentir.
Pourquoi me porte-t-il à divulguer sa honte ?
Pourquoi votre pitié voudrait-elle excuser
L'indignité, l'horreur du feu qui le surmonte ?...
Un homme de son rang, chez moi doit-il oser...

ANGISTER.

Si dans l'obscurité le destin l'a fait naître,
Fonrose, avec honneur, illustrera son nom.
C'est ainsi qu'on a vu votre premier ancêtre
Par l'éclat du mérite élever sa maison.
Auriez-vous donc rougi de donner votre fille
A cet auguste chef, par soi-même ennobli,
Dont la haute vertu fonda votre famille ?
Combien de noms fameux tomberaient dans l'oubli,
Si l'on ne respectait que ceux dont l'origine
Est digne de l'époux que demande Clary ?
Tel qui sur le mérite insolemment domine,
Rougirait en voyant les chemins odieux,
Qu'en voulant s'illustrer, suivirent ses ayeux.
Je ne dis rien de trop : le présent nous éclaire.
Arrêtez un moment vos yeux sur l'Angleterre.
De ce qui fut alors, l'exemple est sous vos yeux ;
Où sont les citoyens que leur mérite élève !
Tandis qu'un vil amas d'infidieux flatteurs,
Enorgueillis des biens que leur adresse enleve,
Montent, du sein du crime, au sommet des grandeurs.
De l'aveugle fortune ordinaires caprices !
Mais, laissons l'origine & parlons des services.
Vous avez de vos jours consacré la moitié
A défendre l'État aux champs de la victoire.
Le père de Fonrose a tout sacrifié

Digitized by Google

Pour cueillir, sous vos yeux, les palmes de la gloire.
On vous recompensa; Vatter fut oublié.
Je ne saurais cacher mon extrême surprise;
Malgré tous mes efforts, elle éclate à vos yeux!
Avoir, en ma présence, élevé jusqu'aux Cieux
Les vertus, les talents d'un mortel qu'on mépriſe...

DELBURI.

Oui; des dehors heureux avaient pu me frapper.
Je le hais d'autant plus qu'il a su me tromper.
Aurais-je cru... Mais, vous je ne saurais comprendre
Quelles sont les raisons d'un intérêt si tendre?....

ANGISTER.

Vous les savez trop bien; j'ai parlé vainement.
Vous avez repoussé la voix du sentiment;
Je vous plains, Delburi; l'éclat de la noblesse,
Les folles vanités, le néant des grandeurs,
Laissent un vuide affreux dans le fond de nos cœurs.
Votre orgueil vous prépare une triste vieillesse;
Le remords vous attend. Ne soyez point surpris
Que l'humanité parle à mes sens attendris:
Quand je fus pour jamais séparé de Sophie,
Un désespoir funeste allait finir ma vie,
Et j'éludais un soin d'un ami bienfaisant.
Je protege, à mon tour, un malheureux Amant:
C'est ainsi que le Ciel nous soutient l'un pour l'autre,
Et que ses sages loix, pour unir les humains,
A leurs soins mutuels attachent leurs destins.
J'ai rempli mon devoir, en vous montrant le vôtre;
Vous avez, selon moi, de plus grands intérêts;
Ne vous emportez pas; consolez votre fille;
Fonrose me suivra loin de votre famille;
Mais d'un hymen fatal éloignez les apprêts,
J'en vois en frémissant, les funestes effets.

DELBURI, *voyant Clary.*

Venez....

Digitized by Google

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CLARY.

DELBURI.

Venez, ma fille, & du fond de votre ame,
Banniſſez les douleurs d'une honteuſe flâme;
Revoyez votre père, & ne l'outragez plus
Par d'inutiles vœux & des cris ſuperflus.
De vos folles amours oubliez le délire,
Reprenez ſur vous-même un véritable empire.
Ma fille a retrouvé, dans le ſein de l'honneur,
Un père, un digne époux, la paix & le bonheur.

CLARY, *à part.*

La paix & le bonheur loin de ce que j'adore!

DELBURI.

Vous m'affligez. Clary; je le répete encore,
Je pardonne à votre âge un amour paſſager,
Dont vous n'avez pas vu la honte & le danger.
Mais, ſi lorſque j'oublie une indigne faibleſſe,
Vous vous plaiſez encore à perdre ma tendreſſe,
A troubler mon repos, à me faire rougir,
Votre cœur ſe prépare un triſte répentir;
Sans délai, dans une heure, un illuſtre hymenée
Au bienfaiteur que j'aime unit ta deſtinée.
Obéis.... Ne pourrai-je adoucir tes regrets?
Sois mon ſang, ſois ma fille, & cache-moi tes larmes.

CLARY.

Vous devez me haïr encor plus que jamais.

ANGISTER, *à part.*

Nouveau malheur! Je ſens renaître mes alarmes!

DELBURI.

Affreux preſſentiments! Parlez, expliquez-vous.

CLARY.

Pour la derniere fois j'embraſſe vos genoux.

DELBURI.

Venez-vous d'attenter à vos jours?

CLARY.

Digitized by Google

CLARY.

Ah ! mon père,
Je n'en mourrai pas moins, à l'instant, par vos coups ;
Cette lettre contient le terrible mystere....

DELBURI.

Clary, donnez-la moi.

CLARY.

Je l'adresse à Milord.
(*A Milord.*)
Souffrez que je m'éloigne. Ah ! n'ouvrez pas encor ;
Je voudrais.... Je ne puis soutenir sa présence ;
O Dieux ! des malheureux protège l'innocence !

DELBURI.

Demeurez, demeurez.

CLARY, *en sortant.*

Je ne fuis point la mort.

SCENE VI.

DELBURI, ANGISTER.

ANGISTER, *après avoir lu.*

ETES-VOUS père ?

DELBURI.

O Ciel !

ANGISTER.

Si cette infortunée ;
Cédant malgré vos loix, aux volontés du sort,
Ne pouvait devenir l'épouse de Montfort ;
Si, par des nœuds sacrés, elle était enchaînée....

DELBURI.

Mon bras, sans balancer, lui donnerait la mort.

ANGISTER.

Eh bien ! va donc, barbare, assassiner ta fille ;
Elle vient de l'Autel.

DELBURI.

Elle ? Que dites-vous ?

Digitized by Google

Fonroſe.... il aura fui du ſein de ma famille,
Je ne pourrai venger.... Qu'on vienne; accourez tous;
Parcourez cette enceinte; allez dans la campagne,
Sur les chemins connus, autour de la montagne:
Amenez-moi Fonroſe.

SCENE VII.

DELBURI, ANGISTER, FONROSE.

FONROSE, *avec ſang froid.*

IL ſe livre à tes coups,
Le voici.

DELBURI, *à Angiſter qui le retient.*

Laiſſez-moi.

FONROSE.

Je mourrai ſans défenſe.

ANGISTER.

Ah! Milord, arrêtez: quelle horrible vengeance!
Arrêtez.

DELBURI.

Laiſſez-moi, je la veux aſſouvir.
Je veux punir ſur lui....

SCENE VIII & derniere.

LES PRÉCÉDENS, CLARY.

CLARY, *aux genoux de ſon pere.*

C'EST moi qu'il faut punir.
C'eſt moi, qui, ſous ſes pas ai creuſé mille abîmes;
Cet hymen, à vos yeux, le plus affreux des crimes
C'eſt moi qui l'ai hâté, c'eſt moi qui l'ai voulu.
A me fuir à jamais il était réſolu;
Il partoit. Mon amour, votre injuſte colere,
Des plus ſacrés devoirs ont rompu la barriere;

Digitized by Google

Malgré vous, malgré lui, partageant son destin,
Mes larmes l'ont forcé de recevoir ma main.
Fonrose est innocent; Clary désespérée....

FONROSE.

N'en croyez point, une Amante égarée.
Quand vous avez uni l'outrage à la fureur,
Justement indigné d'un discours plein d'horreur,
Ma vengeance a pressé ce fatal hymenée.
Dans le Temple, en secret, mes efforts l'ont traînée.

CLARY.

J'en atteste le Ciel, sa générosité
Pour conserver mes jours trahit la vérité.

ANGISTER.

Laissez-vous attendrir à ce touchant spectacle;
A l'ouvrage du Ciel ne mettez plus d'obstacle;
Ayez l'ame d'un père, & vous serez heureux.

DELBURI.

Tu ne jouiras pas de tes projets affreux.
Je te laisse la vie, ingrat, pour ton supplice,
Je vais aux pieds du trône implorer la justice:
Dans le fond des cachots tu seras retenu:
Cet hymen odieux....

FONROSE.

Mon cœur a tout prévu
Je pressentais l'horreur du sort qu'on nous prépare.
J'étais près de ces lieux, quand votre voix barbare
De la mort d'une épouse a prononcé l'arrêt.
Je viens à votre bras épargner un forfait.
J'ai conduit aux Autels votre fille que j'aime;
Je n'ai pas dû prétendre à ce bonheur suprême,
Il est vrai: mais mon cœur a long-temps combattu,
Et mon amour plus fort a séduit la vertu.
Si l'hymen a rendu sa destinée affreuse,
Si vous l'en punissez, je serai mon bourreau;
Mais que j'emporte au moins dans la nuit du tombeau
Le plaisir consolant de la savoir heureuse.
(*à Angister.*) (*à Clary.*)
Cher Ami . . . Tendre Amante, embrasse ton époux.
(*Au Pere.*)

Digitized by Google

De ces triſtes adieux ne ſoyez point jaloux ;
Ils ſeront les derniers, ſi votre voix l'ordonne.
Voulez-vous mon trépas? Il n'a rien qui m'étonne :
Dites un mot, Milord, je vous rends tous ſes droits ;
Je briſe nos liens ; je le puis, je le dois.
Prononcez.

(*Il tire de ſa poche un piſtolet.*)

ANGISTER, *paſſant vivement du côté de Fonroſe.*

Arrêtez. -- Eh bien ! père inflexible !
A cet excès d'amour tu ſerais inſenſible ;
Non, je connais ton cœur; d'un mot comble leurs vœux.
Cruel ne rougis pas d'écouter la nature.
D'un préjugé barbare étouffe le murmure.
Embraſſe-les ſur l'heure, ou frappe-les tous deux...
Il s'attendrit. . . . des pleurs ont coulé de ſes yeux.

FONROSE & CLARY, *ſe jettant aux genoux de Delburi.*

Mon père.

ANGISTER.

Il vous pardonne

DELBURI.

Oui, je cede à vos larmes,
Ma Fille eſt ton épouſe !

FONROSE.

O moments pleins de charmes!
Clary!

ANGISTER.

Nous triomphons d'un préjugé cruel,
La Nature a parlé ; c'eſt l'ouvrage du Ciel!

FIN.

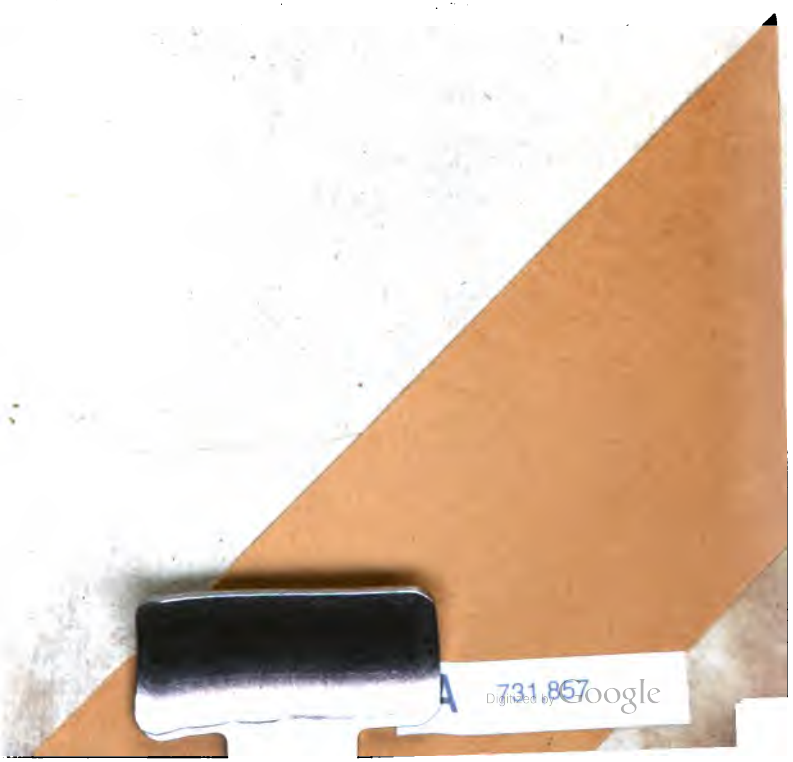
Lu & approuvé. A Paris, ce 25 Avril 1783. SUARD.
Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 25 Avril 1783.
LE NOIR.

Digitized by Google

Digitized by Google

DO NOT CIRCULATE

Digitized by Google



731.857
Digitized by Google